

A travers le Brésil : au pays
de l'or et des diamants. vol. 1
/ par le Dr Latteux,...

Latteux, Paul (1840-1916). Auteur du texte. Photographe. A travers le Brésil : au pays de l'or et des diamants. vol. 1 / par le Dr Latteux,.... 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUEZ ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

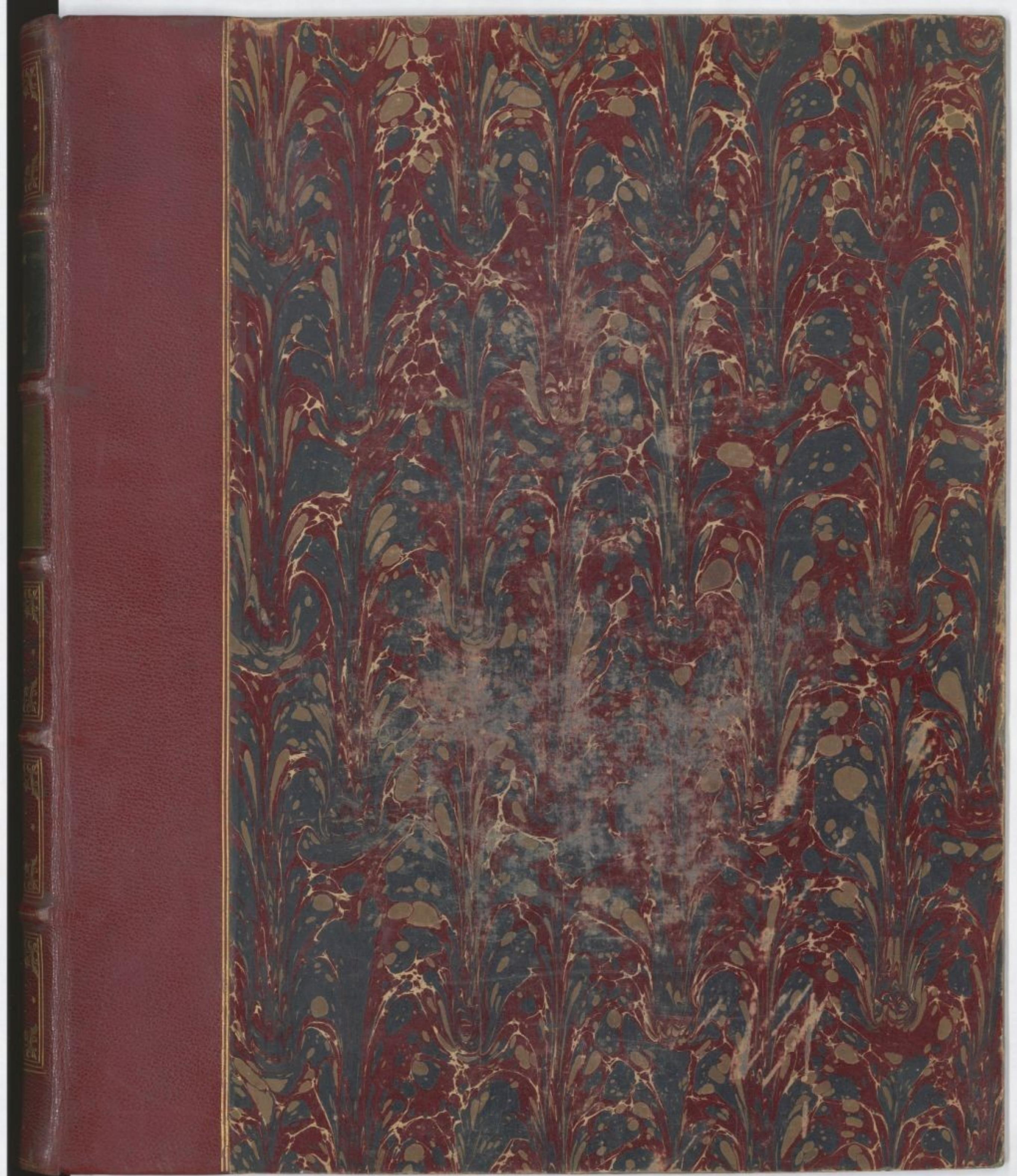
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment possible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.







29080

L 128

LATTEUX

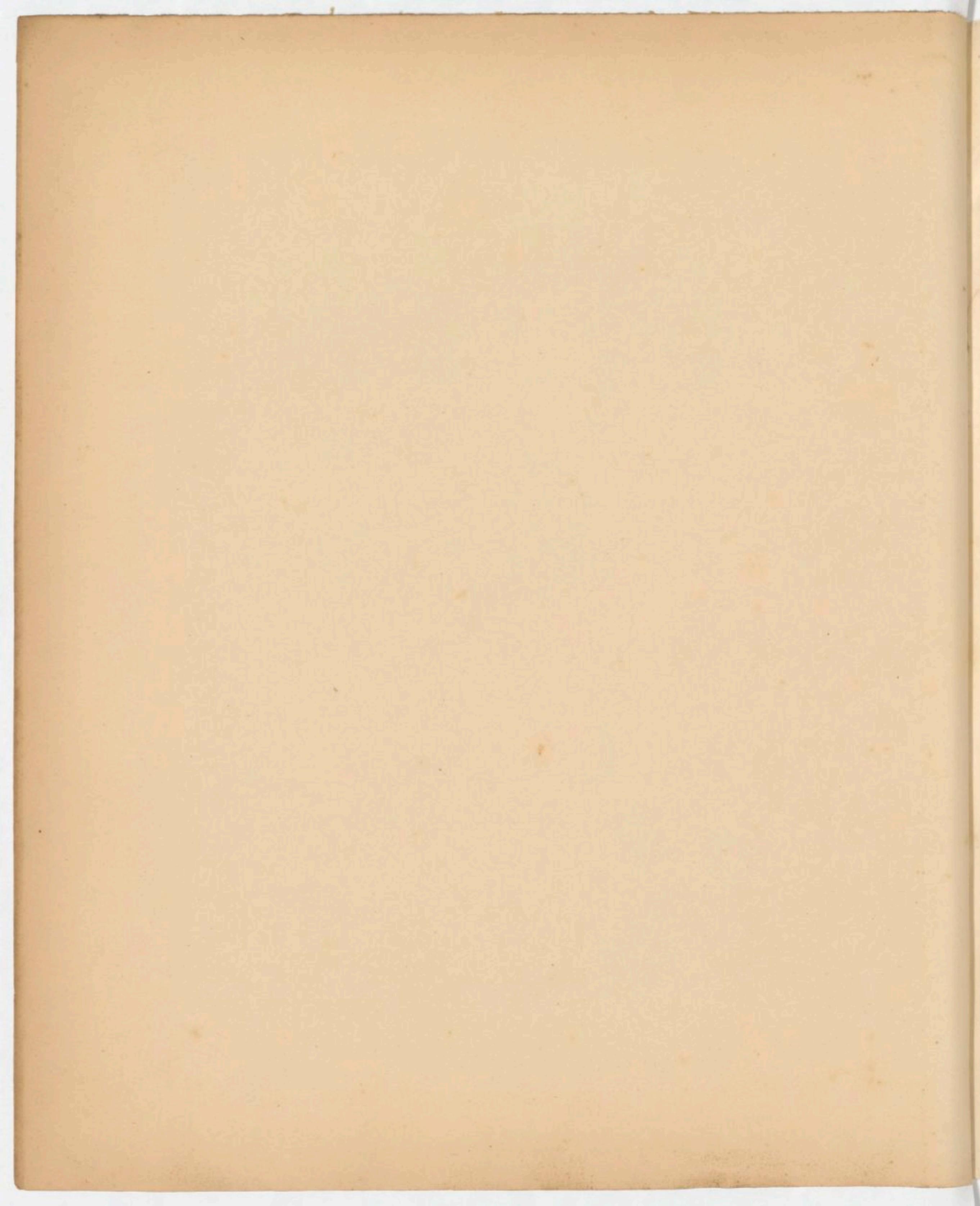
13500 €

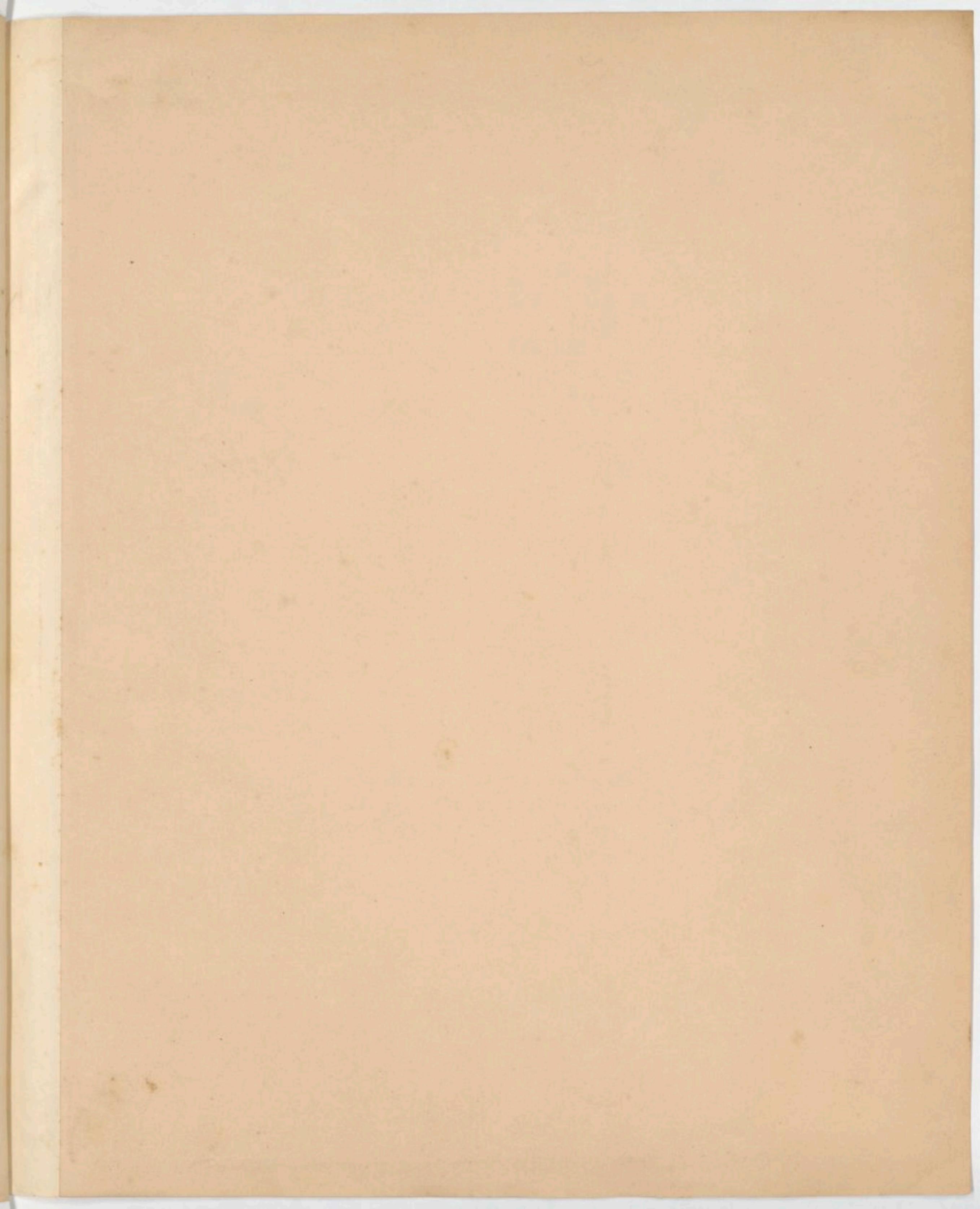
3 vol

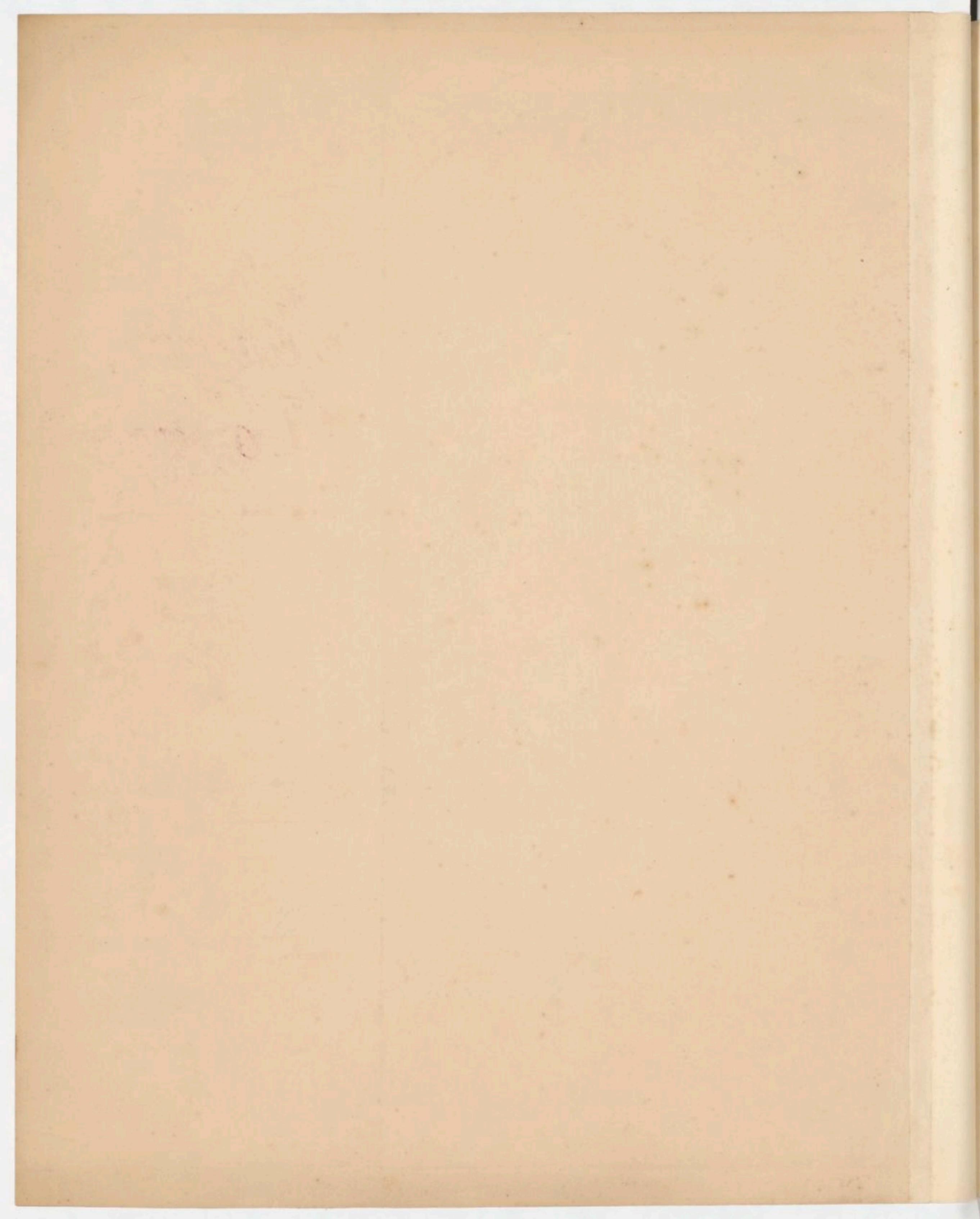
Ge DD 7577 (1 RES)

ACQ-PAT-CPL-2018-022

000
000









*Itinéraire
du
voyage.*



Docteur LATTEUX

A travers le Brésil



Au pays



de L'OR

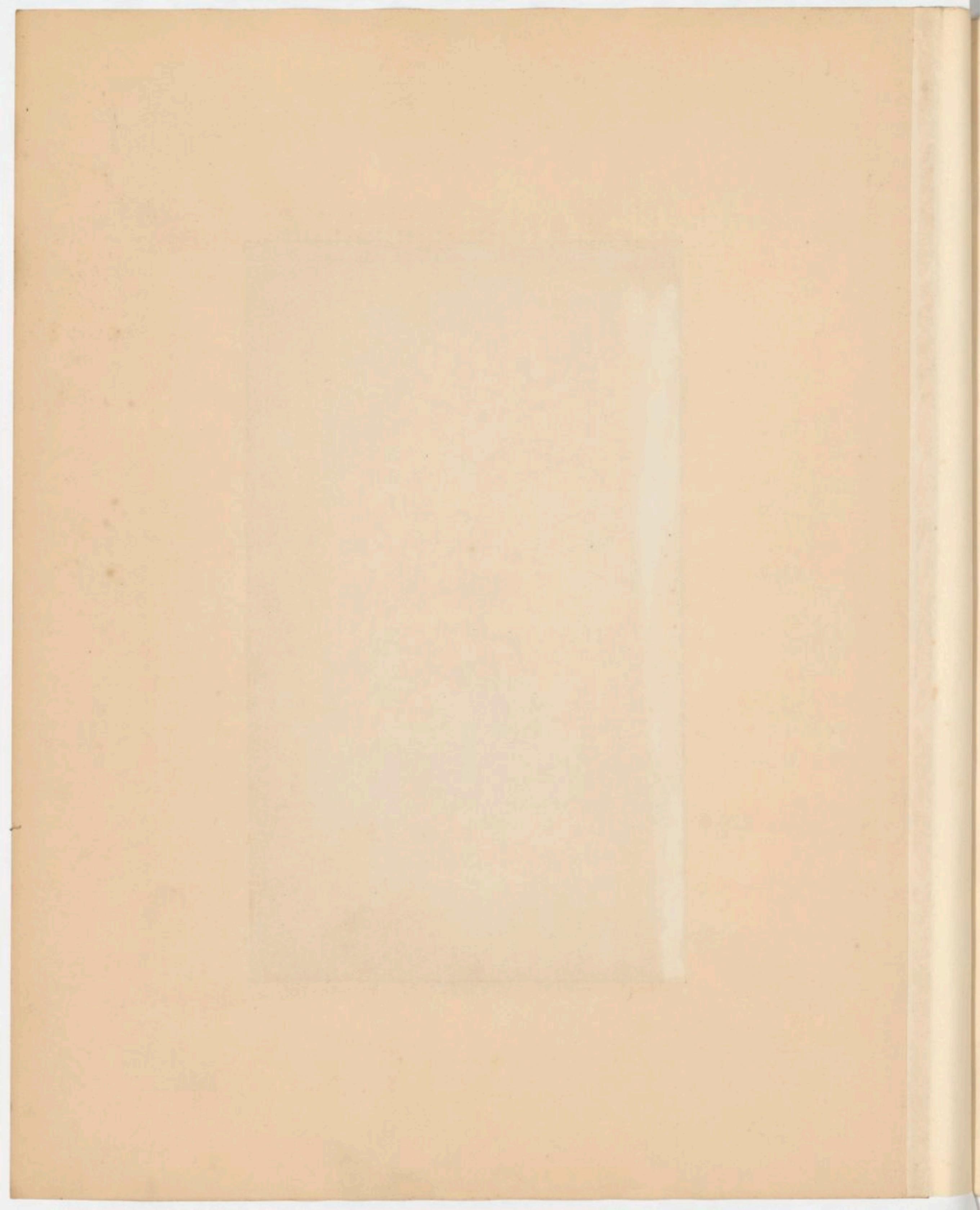
Pépite d'or du Brésil ET DES

DIAMANTS



PARIS

AILLAUD, ALVES & C°



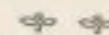
A TRAVERS
LE BRÉSIL



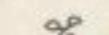




Mission du Ministère de l'Instruction publique



A TRAVERS LE BRÉSIL



AU

Pays de l'Or
et des
Diamants

PAR

LE D^r LATTEUX

*Chef du Laboratoire de Clinique gynécologique de la Faculté de Paris
à l'hôpital Broca*

Ouvrage illustré avec 180 gravures et 8 planches coloriées hors texte.



AILLAUD, ALVES & C^{ie} | FRANCISCO ALVES & C^{ia}

PARIS

96, BOULEVARD MONTPARNASSE

RIO DE JANEIRO

LISBOA. — 242, RUA AUREA, 1^o

166, RUA DO OUVIDOR, 106

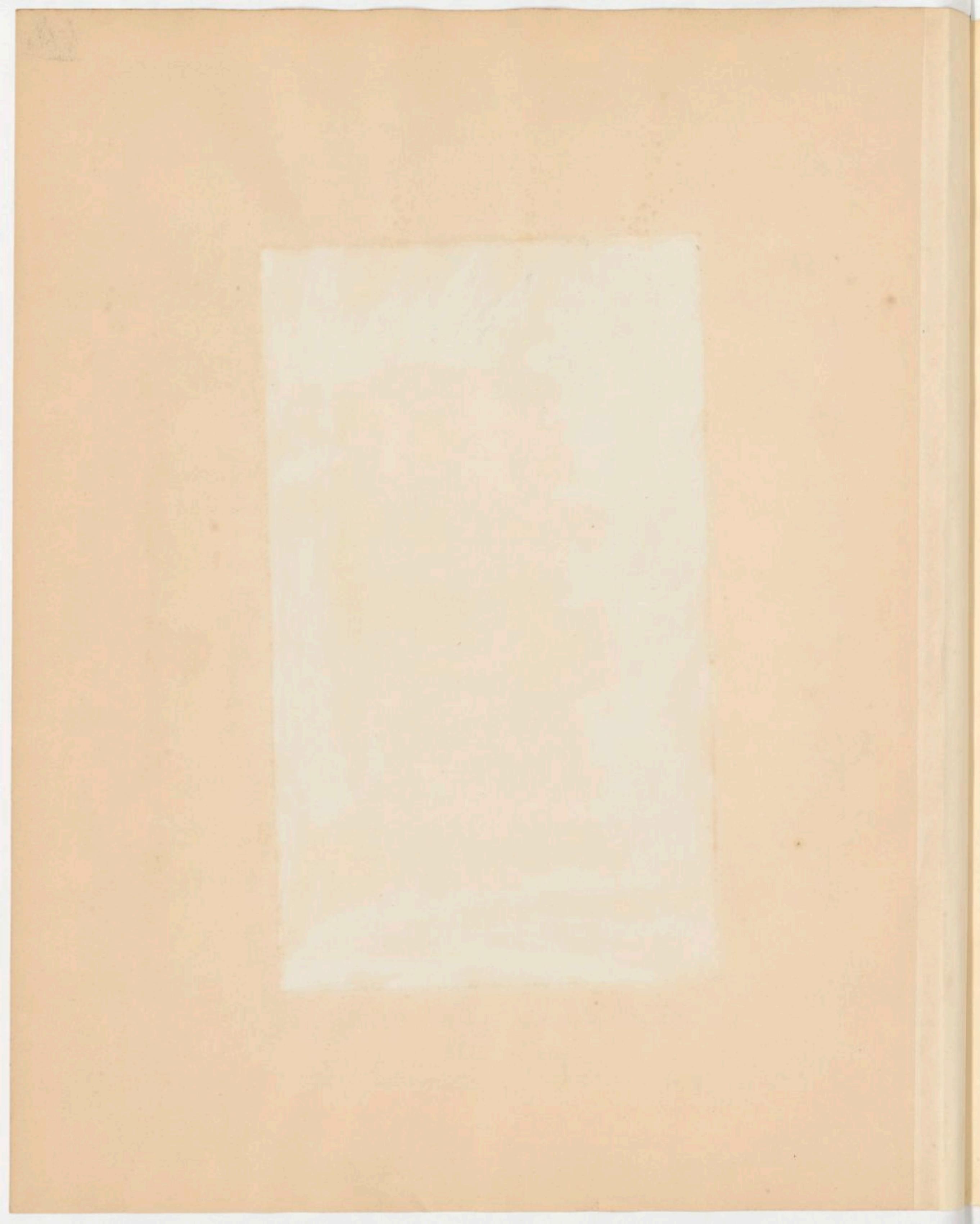
BELLO HORIZONTE

1055, RUA DA BAHIA, 1055

SÃO PAULO

65, RUA DE S. BENTO, 65

—
1910



A Monsieur VIEIRA SOUTO

Directeur de la Commission d'Expansion Économique du Brésil

Monsieur,

Sur le point d'entreprendre mon voyage d'exploration à travers le Brésil, un bon vent, ou plutôt ma bonne étoile m'a conduit jusqu'à vous.

Vous avez bien voulu m'honorer de votre amitié et m'accorder le plus puissant et le plus généreux appui, désirant rendre ma tâche plus agréable et plus facile.

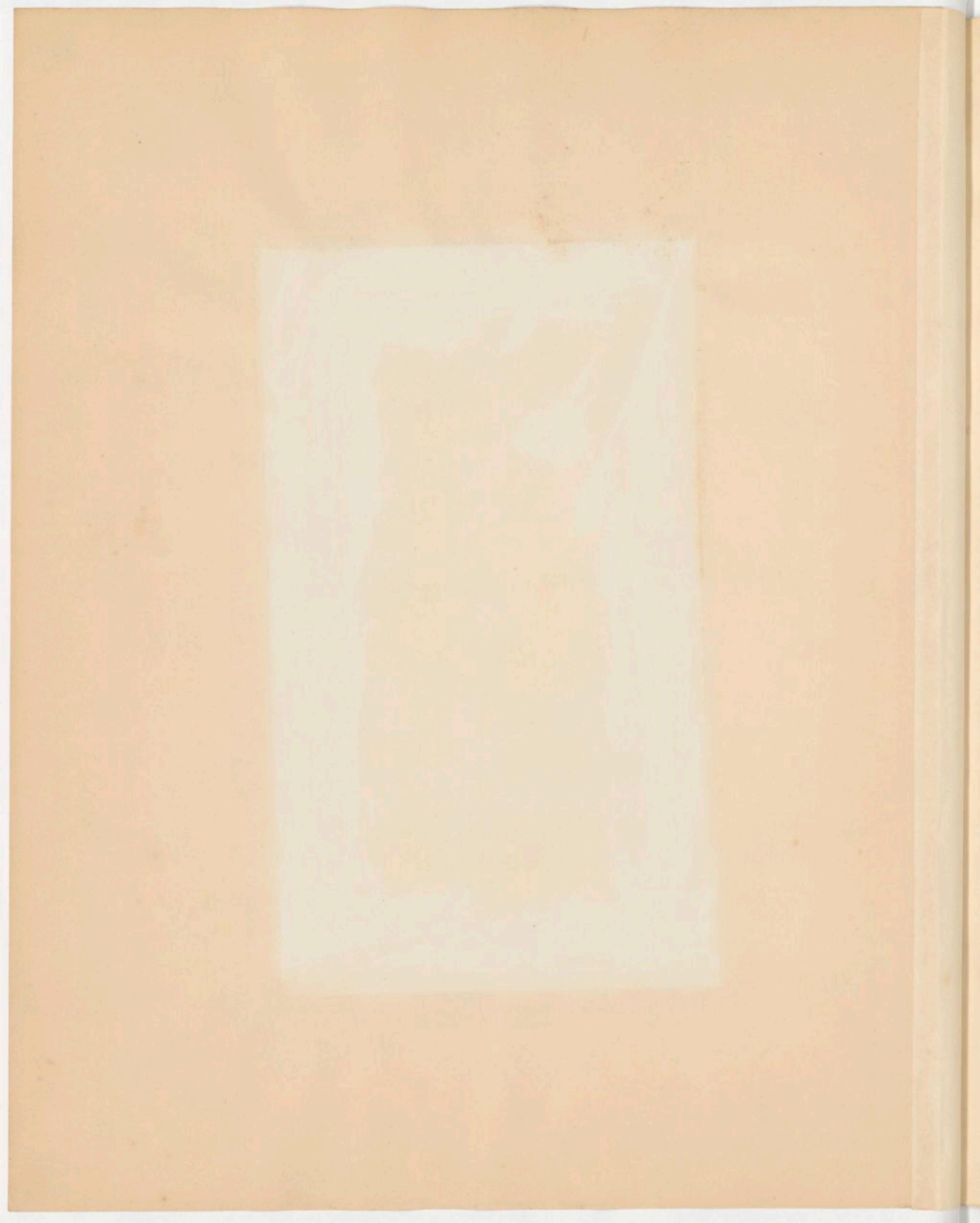
Grâce à vous, j'ai pu parcourir un des plus beaux pays du monde et juger par moi-même de la noblesse et du caractère chevaleresque du peuple brésilien.

Après avoir admiré les merveilles de son industrie, les prodiges d'audace et d'initiative qu'il a dû développer dans l'exécution de ses gigantesques travaux d'art; après avoir étudié les inépuisables ressources qu'il sait tirer de son sol si fertile et les richesses minières encore insoupçonnées dont il commence à se rendre maître, je suis revenu emportant l'impression d'assister à l'évolution d'un peuple qui sera peut-être, avant peu, un des plus puissants de l'Univers.

A vous, Monsieur, qui personnifiez toutes les vertus de votre race, je dédie ce modeste ouvrage, non pas dans l'intention de m'acquitter, car les dettes de reconnaissance sont de celles que l'on aime à ne jamais laisser s'éteindre, mais dans le but de vous exprimer tout mon respectueux attachement, ainsi que ma profonde admiration pour l'œuvre si utile et si féconde que vous dirigez avec tant de succès et qui ne peut manquer d'augmenter encore dans l'avenir, si la chose est possible, l'amitié qui unit, depuis si longtemps, et unira toujours, à notre belle France votre magnifique pays si hospitalier et si fier.

16 août 1910.

Dr LATTEUX.



AVANT-PROPOS

Depuis vingt ans, j'ai pu accomplir d'assez nombreux voyages, visitant successivement l'Espagne, l'Italie, la Grèce, l'Asie mineure, la Palestine, l'Égypte et l'Algérie, sans compter quelques fugues complémentaires, l'une aux Canaries et au Maroc et l'autre vers les régions glacées du Spitzberg, en traversant la Suède et la Norvège.

Chacun d'eux a été étudié plusieurs mois à l'avance.

L'expérience m'a prouvé que c'était la meilleure technique à adopter pour voyager fructueusement et, désormais, je n'opère jamais autrement.

Au moment où je me mets en route, j'ai tellement « dans la tête » l'ensemble des détails que je vais rencontrer sur mes pas, que je pourrais, si la fantaisie m'en prenait, restant assis dans mon fauteuil, rédiger, sans me déranger, le récit de mon expédition future.

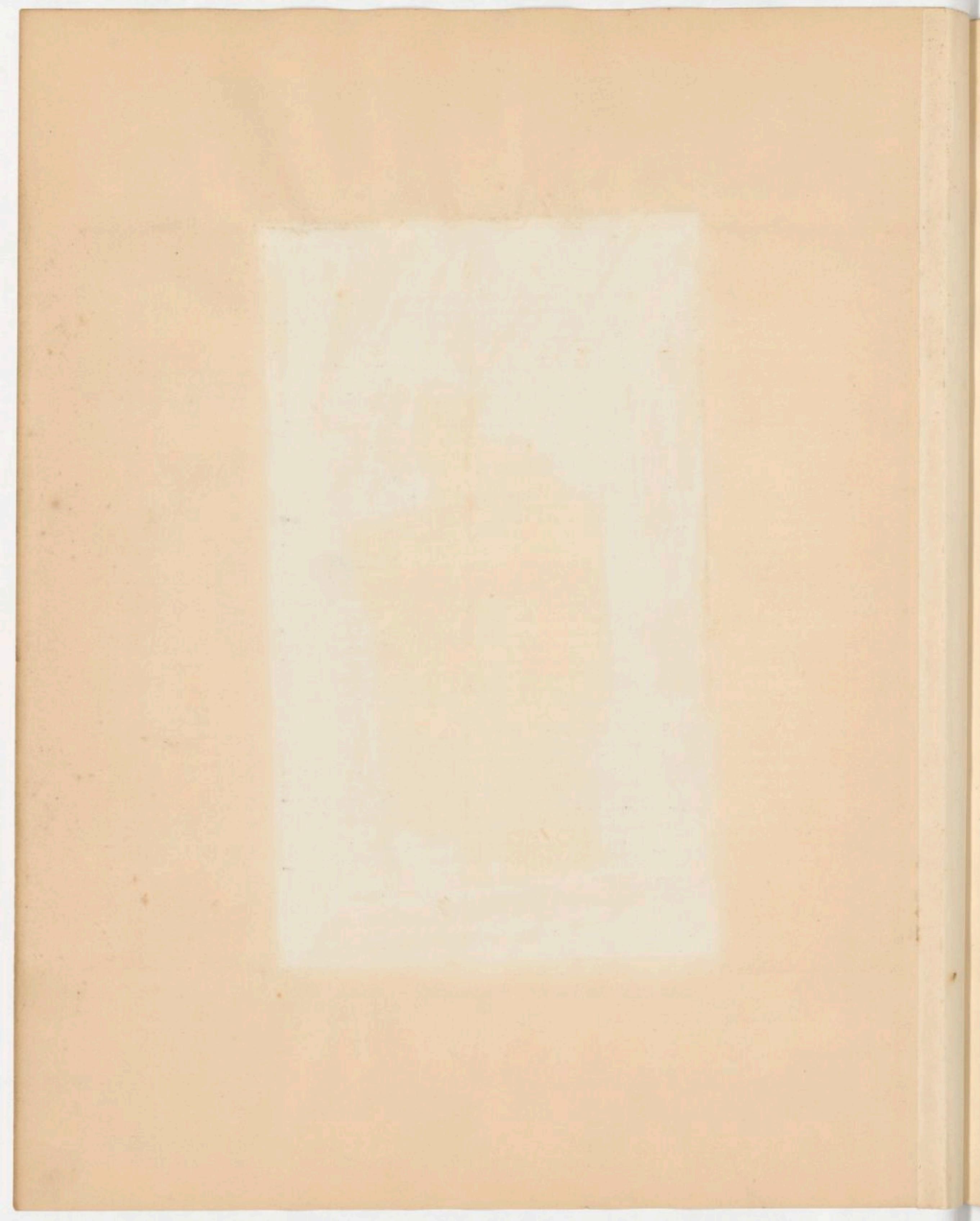
Alors, me dit-on, vous supprimez l'imprévu... ! Vous enlevez à votre voyage son charme le plus délicat !

C'est une erreur absolue.

Il reste une large place pour les incidents de route, qui ne manquent jamais, croyez-moi, de surgir à chaque instant, les uns agréables ou fantaisistes, les autres plus ou moins sérieux, rarement dangereux, quand on sait ouvrir l'œil au bon moment, et surtout quand on est doué, ce qui est indispensable en voyage, d'une bonne dose de philosophie !

Mais ce que ne comprennent pas la plupart des touristes, c'est que, si l'on attend d'être rendu sur les lieux pour dresser le programme des excursions, on risque fort de passer à côté d'une foule de curiosités que l'on est, au retour, tout étonné et fort peiné de n'avoir même pas soupçonnées.

Or donc, un matin de janvier 1909, alors que la neige fouettait les vitres, qu'il faisait froid, que ma salamandre récalcitrante semblait s'endormir au lieu de flamboyer, et que je broyais « du noir », songeant aux pays fortunés que j'avais



visités et où brille un éternel soleil, le Brésil me vint à la pensée, ruisselant de lumière dans son mystérieux prestige !

Explorer le Brésil, rêve que je nourrissais, hélas ! depuis de nombreuses années, sans avoir pu trouver l'occasion de le réaliser !

Pourquoi pas ? Aucun obstacle sérieux ne me retenait à Paris. Le même jour, le voyage était décidé !

J'en étais là, lorsque le hasard me fit rencontrer mon vieil ami, le Dr R..., que j'avais perdu de vue depuis de longues années et qui, soudé comme l'escargot à sa coquille, a toujours borné son idéal aux horizons de la plaine Saint-Denis ou aux paysages du lac Saint-Fargeau.

Quelle raison, me dit-il, as-tu de visiter le Brésil ? C'est un pays perdu... et si loin !

Comme il eût été trop long de lui expliquer le but que je poursuivais, et auquel il n'aurait probablement rien compris, je le quittai, me promettant d'analyser pour ma satisfaction personnelle les multiples causes qui, en effet, avaient pu déterminer chez moi le choix du voyage que j'allais entreprendre.

Le vieux dicton « trahit quisque suam sortem » est absolument vrai.

Aussi loin que puissent remonter mes souvenirs (plus d'un demi-siècle, hélas !) je me rappelle que j'aimais à feuilleter, tout enfant, un voyage autour du monde, publié sous la direction de Dumont-d'Urville, et où des planches suggestives déployaient sous mes yeux les splendeurs des forêts vierges !

Mon père, longtemps Commissaire commandant de la Guyane, racontait ses longues expéditions, aventureuses à cette époque, et, dans des récits imaginés, savait évoquer les mystères d'un monde inconnu, qu'il excellait à faire revivre dans son réalisme fantastique.

Plus tard, devenu fervent naturaliste, enthousiaste de botanique et de minéralogie, combien de fois n'avais-je pas rêvé d'aller en ces régions lointaines, porter ma course vagabonde !

Aujourd'hui, c'en est fait !

J'irai visiter l'Amérique, parcourir ces contrées encore mystérieuses, où, le soir, les cieux étincelants semblent une coupe immense remplie de gemmes multicolores, nageant sur de la poudre d'or ; où les palmiers gigantesques agitent mollement leurs feuilles découpées, qui brillent comme du métal sous les feux argentés de la lune ; où, quand la nuit tombe, rêvant dans un

hamac, sous les lianes flottantes, les brises du large apportent la fraîcheur et les senteurs enivrantes de la flore tropicale.

J'admirerai cette baie de Rio, cette merveille qui fait oublier les splendeurs des panoramas de Naples et de Palerme, et je resterai stupéfait des prodiges accomplis, qui font de Rio-Janeiro une des plus belles villes du monde, destinée à devenir la première et la plus prestigieuse de toutes !

Descendant dans le Sud, je visiterai São Paulo, cet immense centre industriel, Santos, ce port magnifique, qui rivalise d'activité avec nos plus grands centres européens et, poussant mes pas plus avant, j'irai jusqu'aux frontières de l'Uruguay, pour admirer les merveilleux travaux d'art exécutés par l'industrie brésilienne.

En effet, rien n'a pu arrêter ce peuple intrépide qui, défonçant les forêts vierges, luttant sans merci contre une nature chaotique et férolement hostile, a su jeter en avant ses lignes ferrées, sans se soucier, ni des précipices effroyables qu'il rencontrait sur sa route, ni des obstacles, tellement fantastiques que les plus braves eussent été en droit de les regarder comme au-dessus des forces humaines !

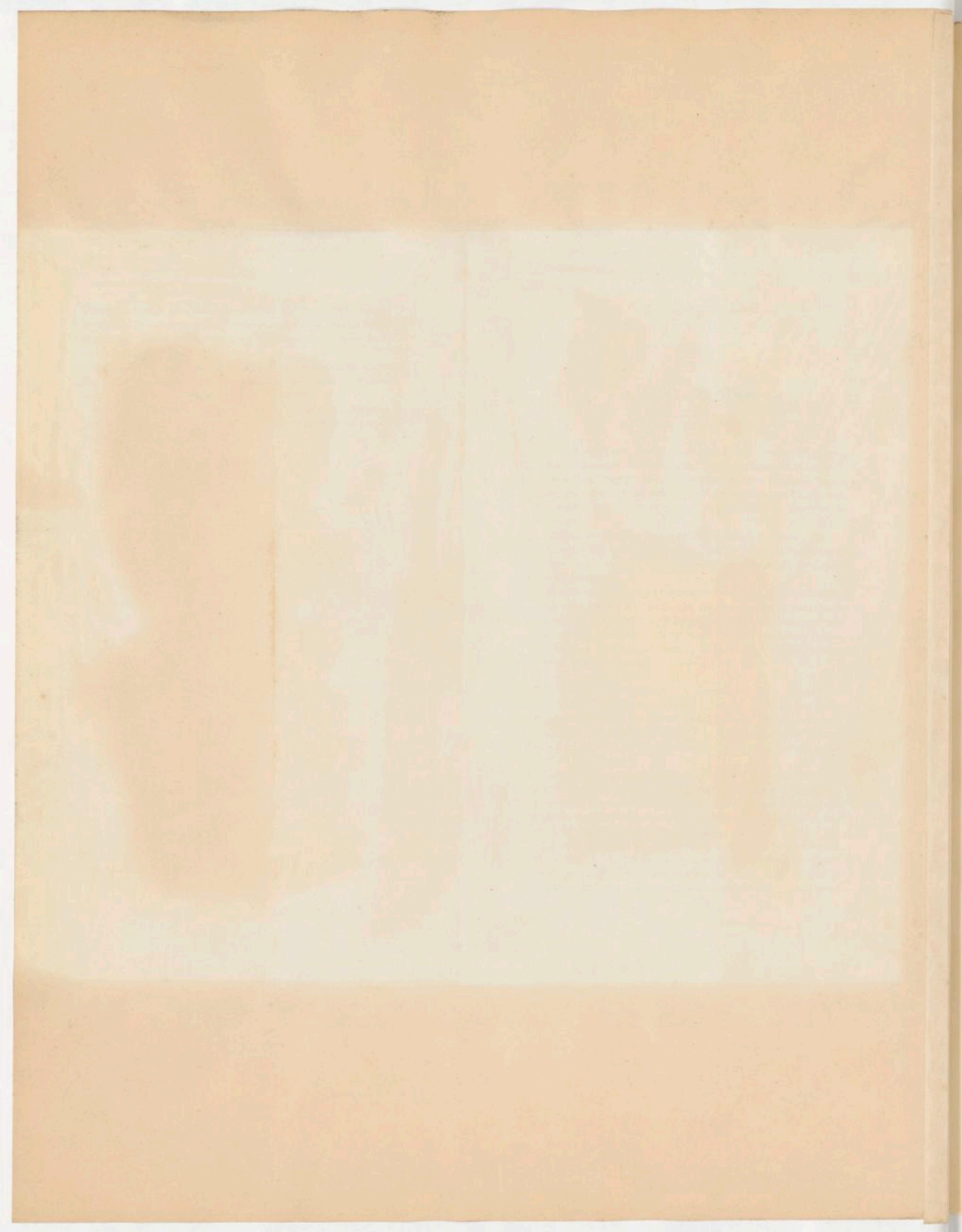
Qu'aura fait dans un demi-siècle, peut-être moins, un peuple susceptible d'une semblable énergie ?

Revenant sur mes pas, j'explorerais la province de Minas, plus grande que la France, et dont les richesses botaniques et minéralogiques sont insoupçonnées.

Je pourrai fouler le sol qui recèle les plus beaux diamants du monde, les gemmes les plus précieuses, et rapporter pour ma collection de nouveaux trésors.

Là, chaque matin, le pantalon dans les bottes, le bâton ferré à la main, ou le fusil en bandoulière, je partirai à l'aventure, me grisant de cette nature tropicale où mes yeux ne rencontreront que des choses inconnues et nouvelles.

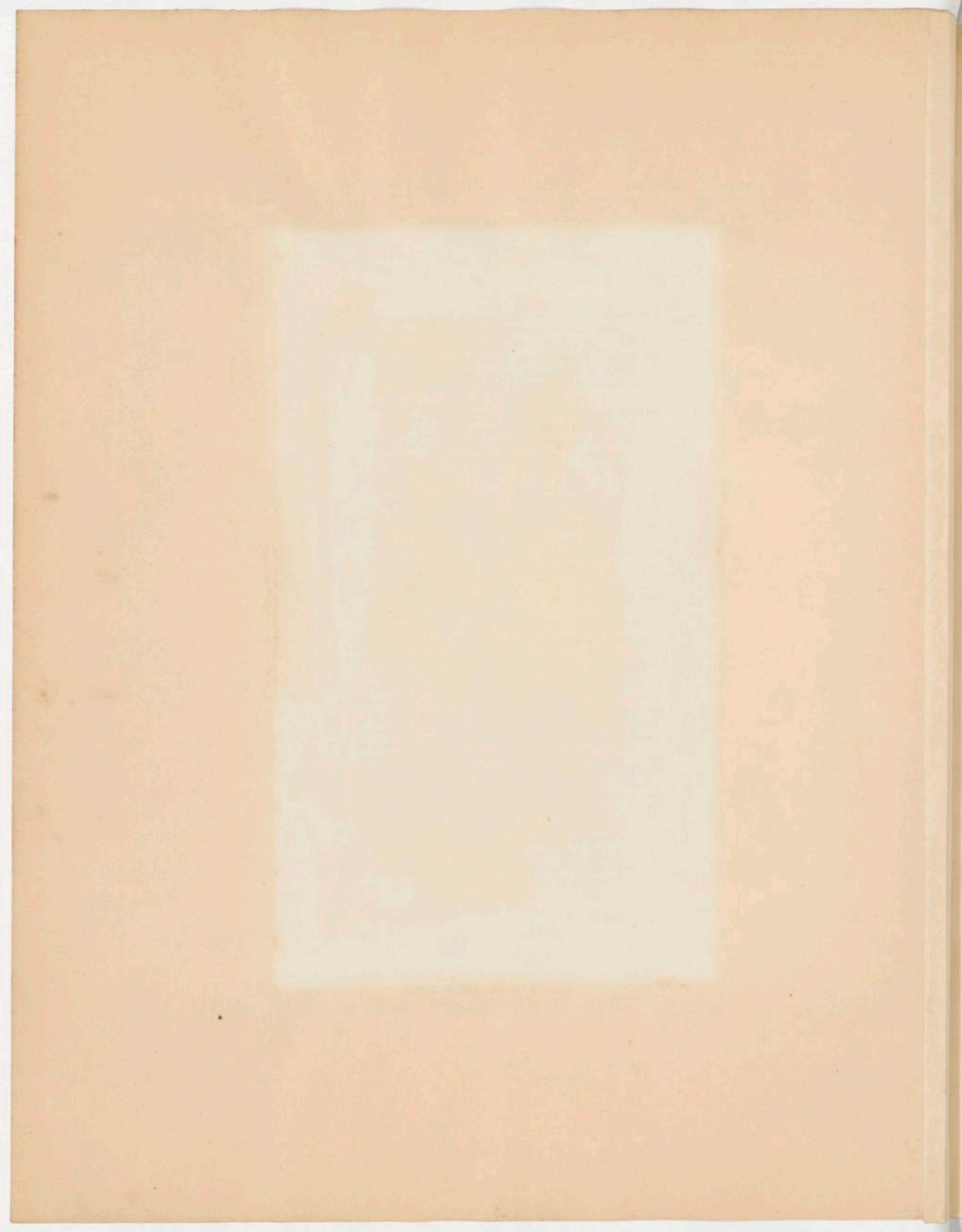
Dans mes courses vagabondes, j'irai calmer ma soif aux sources cristallines qui gazonnent dans les grands bois et quand, fatigué, j'aspirerai à reposer mes membres endoloris, j'irai dormir sous le dôme des fougères arborescentes aux frondes argentées, sur une herbe parfumée des douces senteurs des plantes des tropiques. Le soir, de retour au gîte, dans quelque ville hospitalière, lorsqu'errant à l'aventure, libre comme l'oiseau des airs, j'entendrai résonner dans les rues sans lumières, et sous les balcons ajourés, les cantilènes joyeuses ou plaintives que, sur les guitares ou les man-



dolines, savent si bien faire résonner les amoureux qui rêvent... je tâcherai de voir briller, sous les rayons pâles de la lune les beaux yeux noirs des jolies Brésiliennes... J'effeuillerai quelques roses au seuil de leur demeure !!

Puis, nouvelle joie, après des journées si bien remplies, je repren-drai le chemin de la vieille France, où, non sans regret, on a laissé tant d'amitiés et la meilleure partie de soi-même.

Voilà, dirai-je à mon vieil ami, le D^r R..., quand je le reverrai, pourquoi j'ai visité le Brésil... et pourquoi je ne jurerais pas de ne pas y retourner une seconde fois !!



PRÉFACE

Ce volume que nous publions aujourd'hui précède le « Compte rendu scientifique » de notre voyage, qui paraîtra plus tard ; il est écrit au courant de la plume, on pourrait dire, au courant des souvenirs et naturellement, sans la moindre prétention littéraire.

Ce sont des notes de route et rien de plus. Le lecteur verra ce qu'il est possible de faire en quatre mois de pérégrinations et notre but est de jeter quelques jalons sur sa route, dans le cas où il lui viendrait l'heureuse idée de tenter l'aventure à son tour et de visiter un des plus beaux pays du monde.

Lorsqu'il s'agit de parcourir les principaux centres européens ou quelques autres pays étrangers et renommés, comme l'Egypte, les Indes, l'Amérique du Nord, l'Australie, etc., rien n'est plus simple que de se documenter : les Guides existent à profusion, merveilleux de précision et l'on n'éprouve que l'embarras du choix.

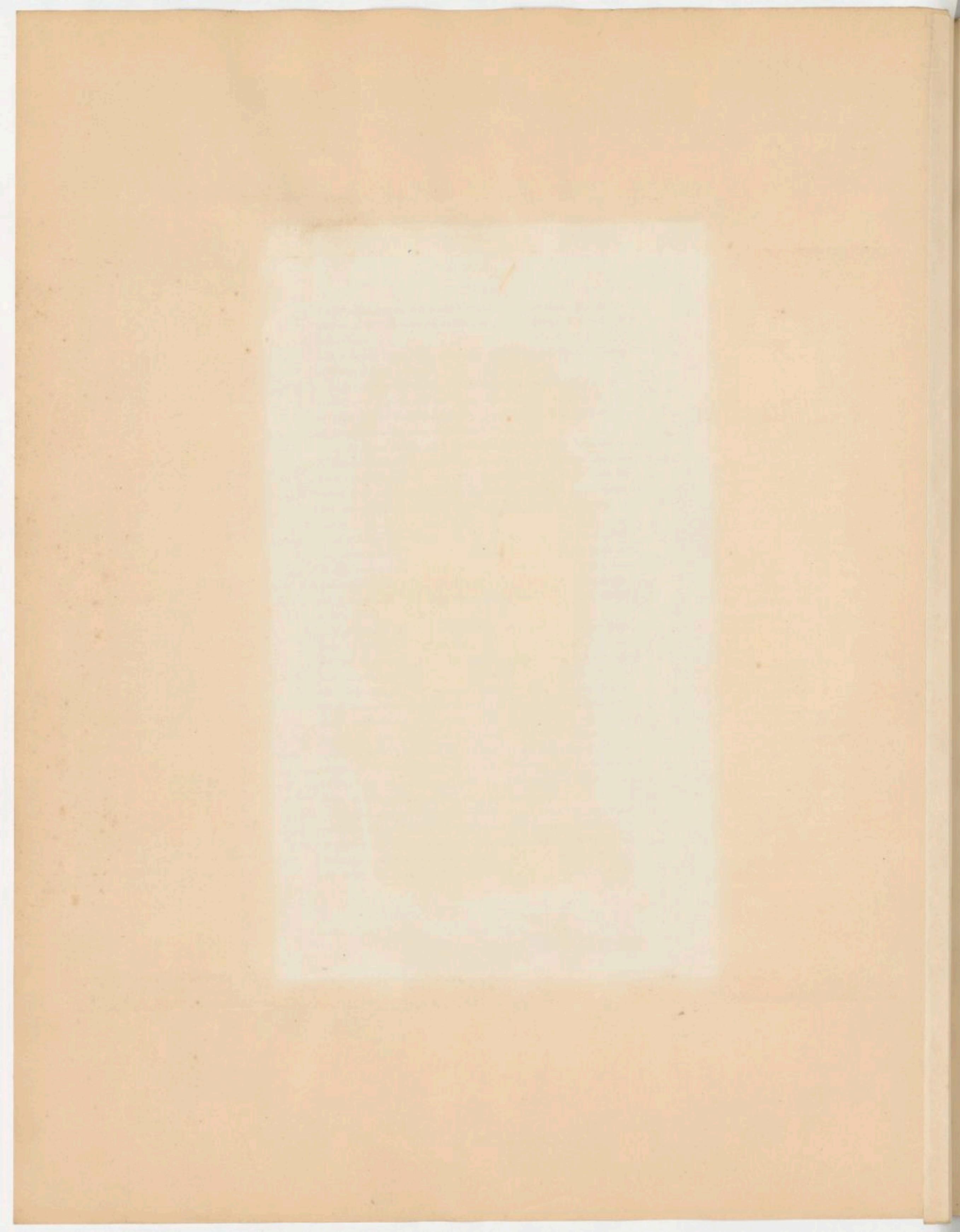
Mais quand, plus gourmand, on veut s'aventurer en dehors des sentiers battus, on est surpris de la pénurie des renseignements qu'il est donné de rencontrer.

Je devais en faire personnellement l'expérience, à propos du Brésil.

« Le Brésil, me répondait-on partout, nous n'avons rien sur ce pays.

« On ne va pas au Brésil, ajoutait-on, et d'ailleurs, qu'irez-vous faire dans ces régions peu fréquentées ? Il n'y a rien d'intéressant qui puisse vous y attirer, etc., etc. »

Comme je savais à quoi m'en tenir, je continuai mes fouilles et ce ne fut que plusieurs jours après que, grâce aux indications de la Légation de Portugal, j'appris l'existence à Paris



d'une « Commission brésilienne d'expansion économique », où je pourrais probablement trouver quelques renseignements utiles.

Ma bonne étoile me conduisit à son siège, 28, boulevard des Italiens. J'étais sauvé.

Je rencontrais dans cet établissement l'hospitalité la plus cordiale ; quand j'eus exposé le but de ma visite, chacun se mit en quatre pour me donner toutes les indications et me fournir les renseignements dont je pouvais avoir besoin.

Après deux heures passées auprès des aimables secrétaires, MM. de Castro Guimarães et Moutier, qui devaient devenir plus tard d'excellents amis, je partis, chargé d'une pile de cartes et de documents variés ; il m'était désormais facile d'établir mon itinéraire et de préciser les points intéressants à visiter.

Cette Mission, dirigée par M. Vieira Souto, auquel j'eus l'honneur d'être présenté, l'un des hommes les plus éminents du Brésil, connaissant à fond les sciences économiques et les lois qui régissent les relations internationales ; cette Mission, dis-je, est, à mon avis, le trait d'union indispensable entre le Brésil et la France.

Maintenant que devenu, par mes nouvelles amitiés, un tantinet Brésilien, ce dont je suis fier ; connaissant un pays où, j'ai pu le constater, les ressources naturelles du sol sont infinies et inépuisables ; où nos relations de peuple à peuple, toujours amicales, ne peuvent manquer de se traduire fatalement par d'énormes transactions, à l'avantage des deux parties ; maintenant, seulement, je le répète, je puis me rendre compte du rôle capital que représente à Paris ce centre hospitalier, foyer de science et d'expérience commerciales, où l'on est assuré de rencontrer auprès du Chef éminent qui se trouve à sa tête, aide et assistance, avec les documents les plus minutieux et les renseignements les plus pratiques.

Un joli musée est à la disposition des visiteurs, exposant toute la série des produits brésiliens qui peuvent intéresser le voyageur ou le commerçant : collections variées de bois, de minéraux, de fibres textiles de toutes sortes ; échantillons de café, de maté, de caoutchouc, etc., etc. Ajoutez à cela les docu-

ments imprimés, les journaux, et surtout des guides d'une complaisance inépuisable.

Si je parle ainsi, d'une façon aussi nette, c'est que j'ai pu apprécier l'étendue des services rendus.

Qu'il me soit permis de témoigner particulièrement toute ma reconnaissance à M. Vieira Souto, qui, avec un tact et une délicatesse que je ne saurais oublier, spontanément, sans la moindre demande de ma part, ce qui double la valeur du procédé, a bien voulu encourager mon entreprise, au nom de son pays, en s'y associant pécuniairement, diminuant ainsi pour moi les dépenses forcément assez considérables d'un pareil voyage.

Que MM. les Ministres Sá et Rodrigues, qui m'ont si favorablement accueilli à Rio, veuillent bien également agréer tous mes remerciements pour le généreux appui qu'ils ont bien voulu me prêter. Grâce à eux, j'ai pu circuler librement et gratuitement sur les réseaux brésiliens !

On voit l'accueil que le Brésil réserve aux Français qui viennent visiter son beau pays. J'aurai lieu de revenir maintes fois sur cette question de l'hospitalité qui est une vertu nationale.

Pour terminer, je serais ingrat si je ne mentionnais pas également l'appui que j'ai trouvé en France.

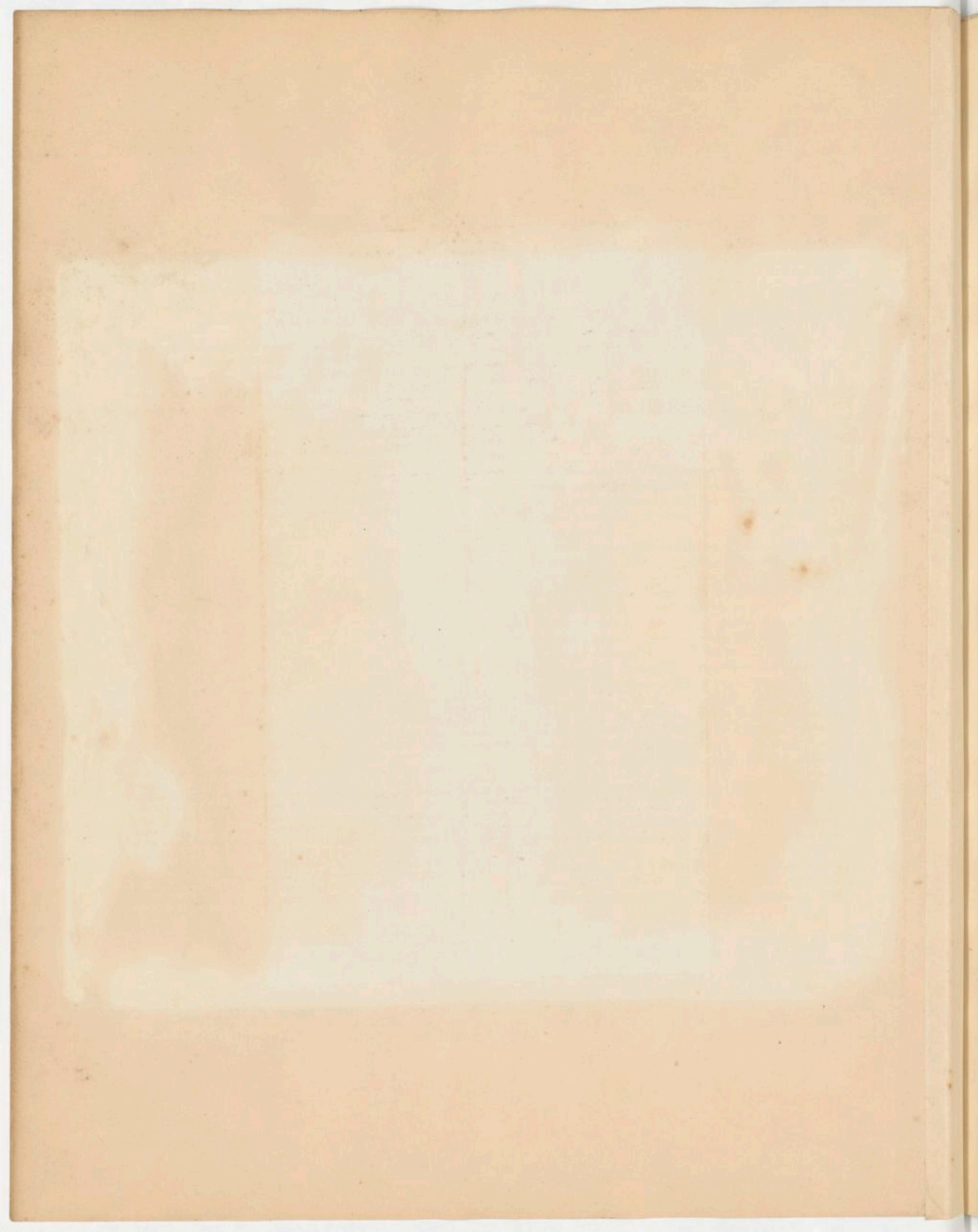
Le ministère de l'Instruction publique avait daigné m'accorder une mission « gratuite » ! Notre pays est si pauvre que je ne pouvais espérer davantage !

On sait que cette faveur consiste en une belle feuille de papier, aux timbres imposants, recommandant le porteur à toutes les autorités françaises à l'étranger.

C'est peu, dira-t-on ; mais, bien qu'au commencement de janvier, il n'y avait plus d'argent disponible. Devant ce cas de force majeure, il ne restait qu'à s'incliner.

J'ai compris facilement d'ailleurs que la somme de mille francs que la Commission des Missions scientifiques m'avait accordée à l'unanimité était vraiment exagérée et constituait une menace pour l'équilibre du budget.

Quant à certaine compagnie de chemin de fer que, par pudeur, pour la générosité de notre pays, je ne désignerai pas plus clai-



— 14 —

rement, elle n'avait pas cru « pouvoir accorder de réduction sur sa ligne » à la Mission officielle que je représentais ! !

Les ministres Sá et Rodrigues, en m'offrant le remboursement intégral de mes frais de route sur les réseaux brésiliens, ont bien ri de cette pingrerie administrative !

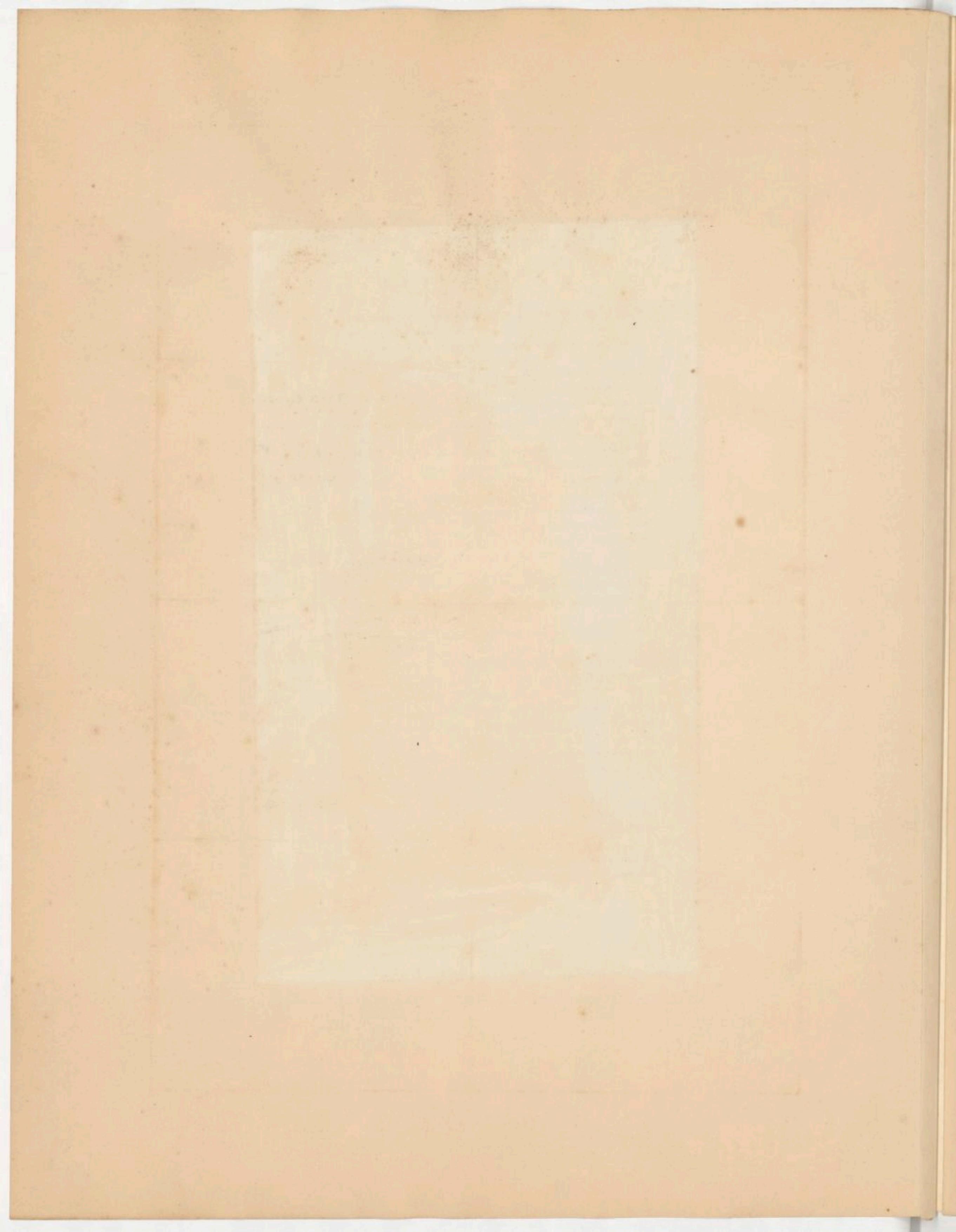
On voit, en résumé, que la France sait faire au besoin de grands sacrifices pour favoriser les quelques voyageurs qui, comme votre humble serviteur, se rendent à l'étranger dans un but scientifique et forcément plus ou moins patriotique.

C'est en persévérant dans cette voie féconde et généreuse que notre pays ne peut manquer de voir progresser fatalement, sur les rives lointaines, son prestige et son influence !

Nous avons lu un grand nombre d'excellents ouvrages sur le Brésil, faisant notre profit des précieux renseignements qui pouvaient s'y renconter. On les retrouvera forcément reproduits dans ce volume. Nous aurons toujours soin d'indiquer les sources auxquelles nous avons puisé et nous terminerons par un index bibliographique aussi complet que possible.

S'il nous arrivait de faire une citation, et d'omettre le nom de son auteur, nous croyons devoir nous en excuser dès maintenant. Sous peine d'être incomplet, en matière de statistique, surtout, nous avons dû puiser un peu partout certains renseignements qui nous étaient indispensables. En les reproduisant, nous éviterons à ceux qui nous liront la peine de faire à leur tour des recherches, souvent longues et compliquées.

Le but de nos prédécesseurs étant de faire connaître tout ce qui peut intéresser la vie brésilienne, sous ses aspects les plus variés, ils ne nous en voudront pas de rééditer, pour les répandre davantage, si c'est possible, les idées qui nous auront surtout intéressé, dans la lecture de leurs savants ouvrages.



MINISTÈRE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS
—
DIRECTION
DE
l'Enseignement Supérieur
—
5^e Bureau

REPUBLIC FRANÇAISE

*Le Ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts,*

Arrête:

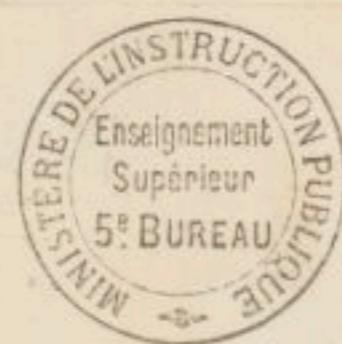
M. le D^r Latteux, chef de laboratoire à la
faculté de médecine de l'Université de Paris, est
chargé d'une mission gratuite au Brésil, à l'effet d'y
poursuivre des recherches relatives aux roches volca-
niques.

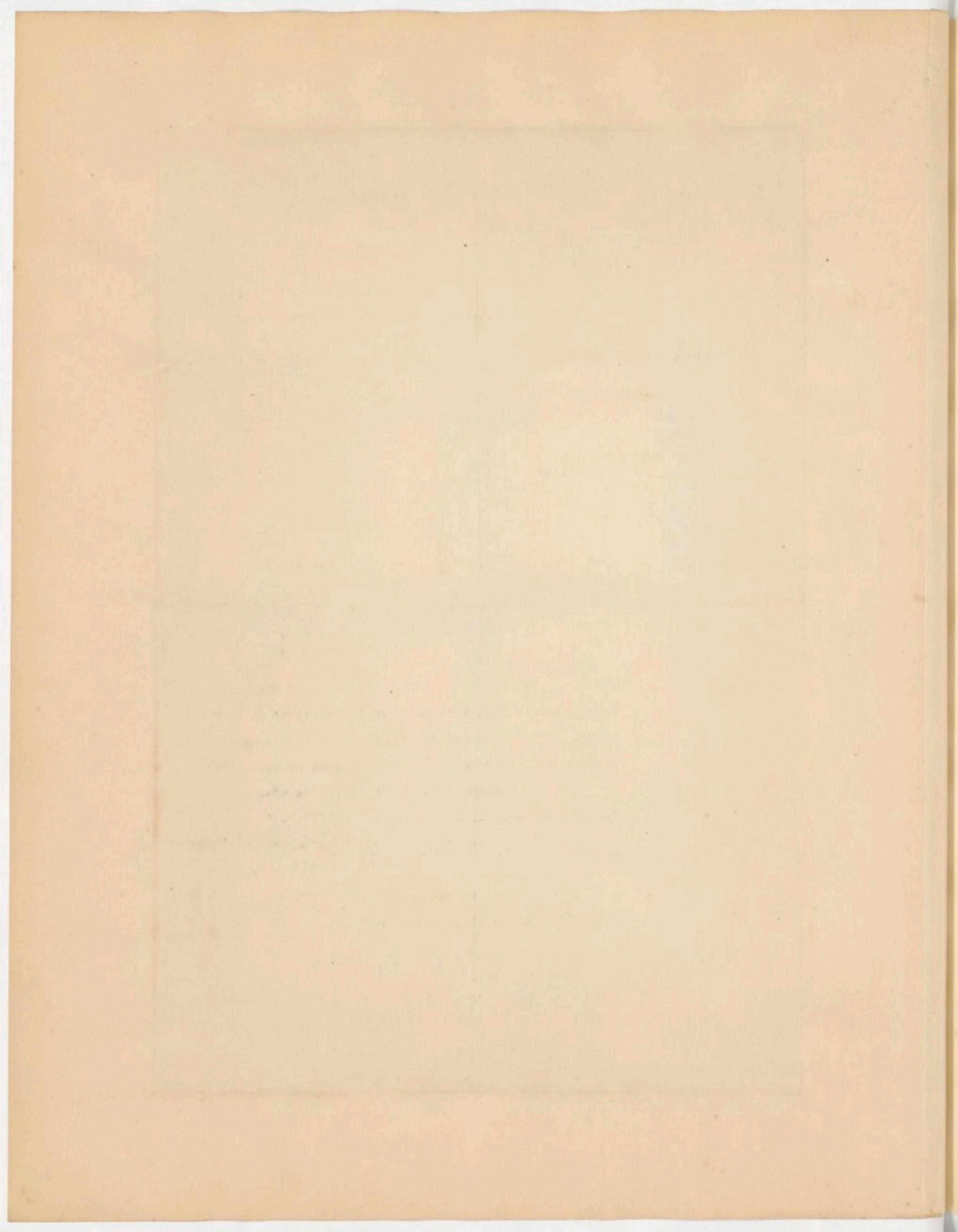
Fait à Paris, le 28 MAI 1909

Signé: Gaston Doumergue.

Pour ampliation:
Le Directeur de l'Enseignement Supérieur,
Conseiller d'Etat,

Nayel





MINISTÈRE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS
—
DIRECTION
DE
l'Enseignement Supérieur
5^e Bureau

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Paris le

28 MAI 1909

190

*Le Ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts,*

Objet :

à M

le Dr Latteux, chef de laboratoire à la
Faculté de médecine de l'Université
de Paris, chargé de mission, 58, rue
Saint-André-des-Arts, à Paris - 6^e

Avis de mission

Envoi d'une ampliation

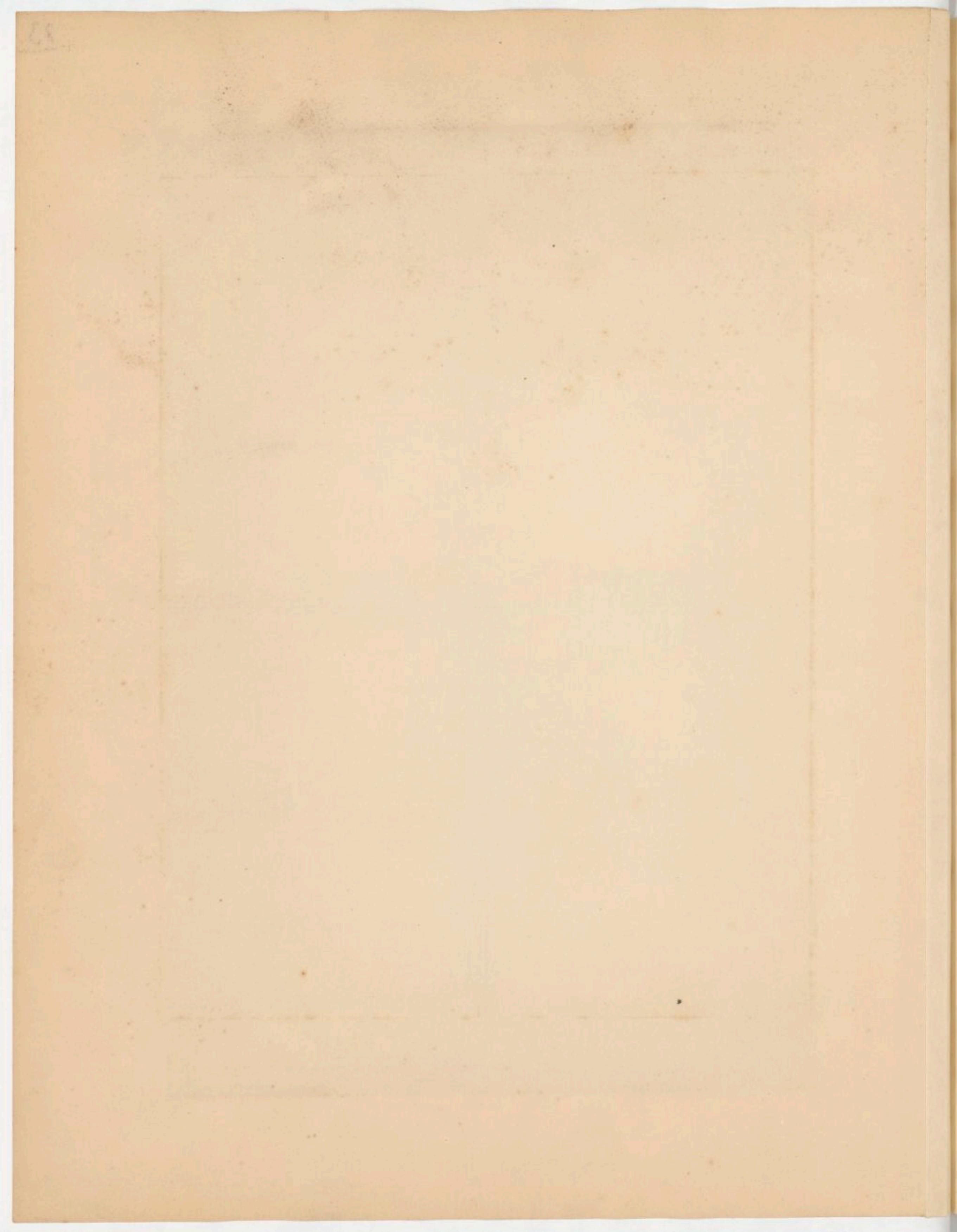
J'ai l'honneur de vous annoncer que, par un
arrêté dont vous trouverez, ci-joint, ampliation, je vous
ai chargé d'une mission gratuite au Brésil, à l'effet
d'y poursuivre des recherches relatives aux roches
volcaniques.

Vous voudrez bien, aussitôt votre mission
terminée, me signaler la date de votre retour en France.
Je vous prie également de vouloir bien m'adresser un
rapport sur les résultats scientifiques de vos travaux.

Je demande à M. le Ministre des Affaires
Etrangères de vouloir bien vous faciliter votre mission,
en vous recommandant au bon accueil de nos représentants
au Brésil.

Dès que sa réponse me sera parvenue, je
m'empresserai de vous la transmettre.

Nayel



Ministère
des
Affaires étrangères
—
Direction
des
Affaires politiques
et commerciales

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Paris, le 2 juin 1909

AMERIQUE

LE MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES
A MONSIEUR LES AGENTS DIPLOMATIQUES ET
CONSULAIRES DE LA REPUBLIQUE FRANCAISE

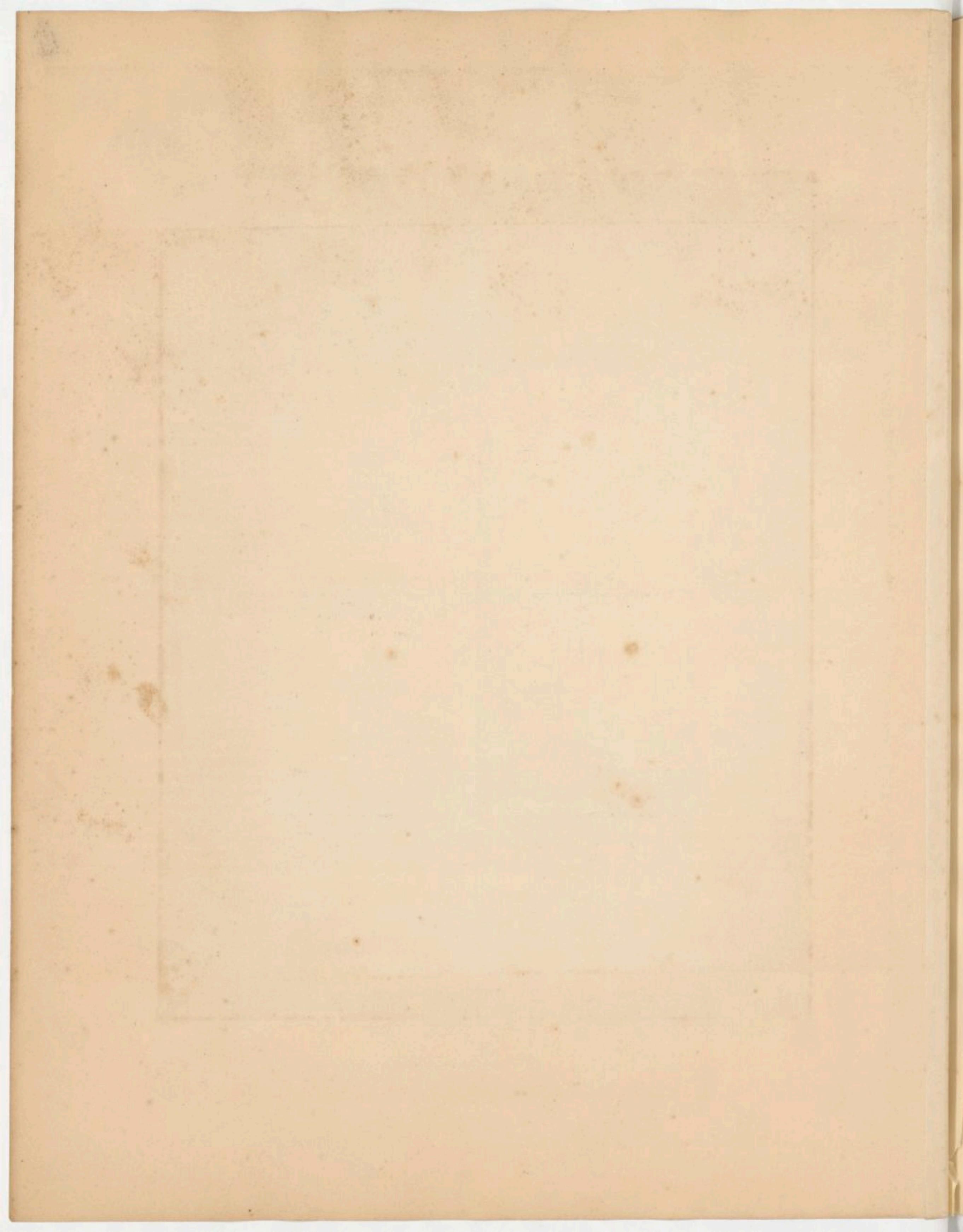
AU BRESIL

Cette lettre vous sera remise par M. le Dr. Latteux, chef de laboratoire à la Faculté de médecine de l'Université de Paris, chargé d'une mission scientifique au Brésil à l'effet d'y poursuivre des recherches relatives aux roches volcaniques.

Je crois devoir recommander ce compatriote à votre meilleur accueil sur la demande de M. le ministre de l'instruction publique et je vous serai obligé de vouloir bien lui prêter vos bons offices s'il a besoin d'y recourir. /.

Pour le ministre et par autorisation
du ministre de l'instruction publique

✓ ✓ ✓ ✓



Je devais en faire l'expérience. Malgré tout, quand on possède l'habitude des voyages et qu'on se montre quelque peu « débrouillard », il est bien rare qu'on ne réussisse pas à se tirer d'embarras.

A la gare d'Orsay, de nombreux amis étaient venus me serrer la main, MM. de Castro Guimarães et Moutier, de la Mission brésilienne, bourrant mes poches de cigarettes et de lettres de recommandation, qui, au Brésil, valent leur pesant d'or ; M. Mirabel-Chambaud, un des meilleurs, et d'autres.

Puis tous les miens, accourus une dernière fois, comme si, nouveau Tartarin, je partais pour « l'Antarctique » !

Un coup de sifflet ! Le train s'ébranle...

Adieu, Paris !!

J'examine mes compagnons de route. Assez insignifiants ! Le premier, guindé et ganté de clair, quelque bureaucrate en tournée d'inspection, pose évidemment pour un personnage important ; le deuxième, âme simple et pure, ne devait faire qu'un somme jusqu'à Bordeaux ; et le troisième, mon vis-à-vis, prudemment restait silencieux, ce qui, à mon sens, est la meilleure règle à adopter en voyage !

Cependant un incident quelconque vint rompre la glace, amenant une conversation qui contribua à rendre les heures moins longues.

Causeur aimable, je dois le reconnaître, assez instruit en tout cas, il a fait, me dit-il, une brochure sur le feu terrestre avec conceptions philosophiques, qu'il me développe longuement, sans pour cela qu'elles me paraissent beaucoup plus claires.

« Je vous enverrai ce travail », me dit-il, et nous échangeons nos cartes avec componction.

Comme toujours, je n'ai rien reçu ! Pourquoi ébaucher des connaissances en voyage ? On sait parfaitement qu'au sortir de la gare on se tournera le dos sans jamais se revoir. Peu importe... on y va néanmoins de son petit bout de carton, quitte à recommencer une heure après la même comédie.

J'ai, dans mon portefeuille, destinée à ces précieux souvenirs..., une poche spéciale que je vide religieusement tous les huit jours, me débarrassant cyniquement de son contenu... sans même en reprendre connaissance !!!

CHAPITRE PREMIER

Le départ. — L'utilité des langues. — Mes compagnons de route. — Bordeaux. — L'Atlantique. — Les cartes postales. — Pauillac. — Adieu à la terre. — En mer. — Comment on fait connaissance à bord. — Le charme des enfants en voyage. — Un lever de soleil. — Le commandant Latoste et l'hospitalité à bord. — Une voile à l'horizon. — La traversée du golfe de Gascogne.

30 JUIN 1909. — 7 heures du soir. — Le sort en est jeté, en route !

Il a fait une journée superbe. J'ai horreur de me mettre en chemin par un temps sombre. Cela me semble de mauvais augure.

Car, enfin, on ne peut se dissimuler que, si l'on part, il n'est nullement prouvé que l'on reviendra. On a, certes, beaucoup de chances de se tirer d'affaire ; mais les hasards de la route sont si grands qu'une aventure tragique peut surgir au moment le plus inattendu, paralysant toutes les précautions et détruisant tous les calculs.

Il est bon d'être fataliste. J'ai confiance dans mon étoile ; advienne que pourra.

Vamos ! C'est le cas de lancer mon premier mot de portugais. Les autres, hélas ! appris avec tant de peine, ne me serviront guère.

Douce illusion de s'imaginer qu'une langue peut s'apprendre en trois mois. A Paris, tout marche pour le mieux et l'on réussit à se faire comprendre, n'ayant généralement comme auditeurs que des gens intelligents.

Arrivé sur les lieux, en contact avec le peuple, il faut déchanter. On prononce mal ; c'est à peine si l'on peut expliquer ce que l'on désire, et, d'ailleurs, on n'est guère plus avancé dans tous les cas, attendu que, huit fois sur dix, on ne saisit aucun mot de la réponse !

Que, par exception, cependant, le monsieur « au feu terrestre » reçoive mes excuses, pour avoir oublié son nom.

1^{er} JUILLET. — **Bordeaux.** — J'ai retenu mon passage sur *l'Atlantique*, de la Compagnie des Messageries maritimes. Le paquebot ne partant que demain, il me reste une journée pour prendre mes dernières dispositions d'embarquement et même explorer la ville, qui me semble bien embellie depuis l'époque très éloignée où j'eus l'occasion de la traverser. C'est actuellement une de nos plus belles cités et l'une des plus riches !

Ma première préoccupation est de visiter le navire, la maison flottante, que je vais habiter dix-sept jours. Un tramway conduit directement au cours où se trouvent les Magasins généraux des Messageries maritimes.

L'Atlantique est à quai, s'apprêtant à quitter Bordeaux pour aller mouiller à Pauillac, où je dois le rejoindre demain matin sur un petit vapeur spécialement affecté à ce service.

A bord, le branle-bas du départ bat son plein. J'ai apporté mes bagages que je confie au maître d'hôtel, qui en prend livraison et se charge de les caser, le jour même, dans ma cabine.

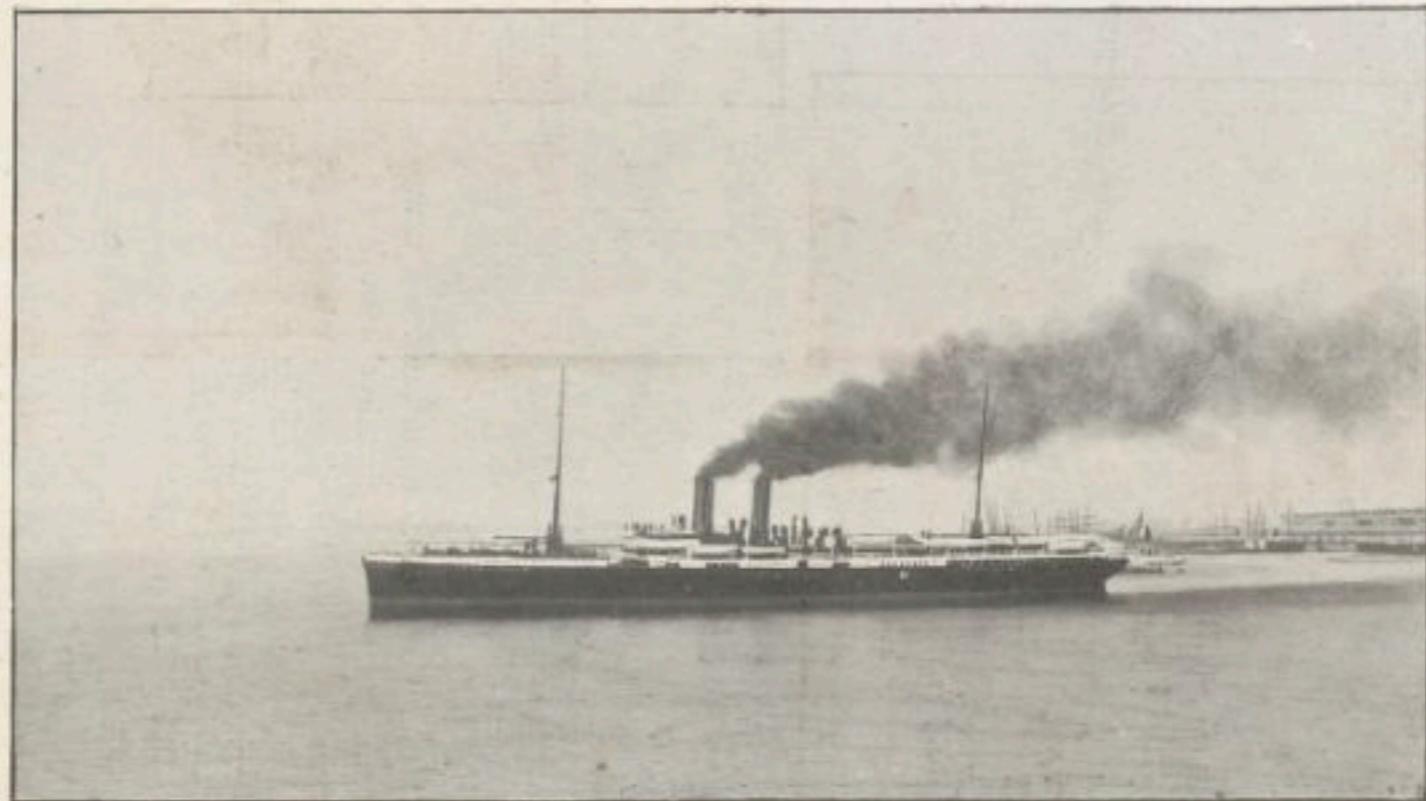
Je ne saurais trop recommander aux voyageurs de liquider cette question des bagages aussitôt leur arrivée.

On se trouve ensuite libre de toute préoccupation et maître de ses mouvements.

Faisant honneur à nos Messageries maritimes, *l'Atlantique* est un superbe bateau, qui présente une superstructure assez élevée au-dessus du pont. J'aperçois le commandant Lataste, entouré de son état-major, arpantant la passerelle, qui domine l'ensemble de son immense navire de la hauteur d'un second étage.

Il donne les derniers ordres... La sirène siffle trois fois à quelques minutes d'intervalle et, majestueusement, *l'Atlantique* gagne le milieu de la rivière pour aller nous attendre à Pauillac, où il doit, paraît-il, embarquer son charbon.

Le reste de la journée se passe à visiter Bordeaux, qui



Paquebot *Atlantique*.

mérite bien qu'on lui consacre quelques heures et à envoyer hélas ! aux amis et connaissances, les premières cartes postales, qui vont faire tant d'heureux.

Les cartes postales !... Qui eût jamais cru que cette invention diabolique était capable d'empoisonner le plus joli voyage. Il en est pourtant ainsi. Sous peine de compromettre toutes les relations qu'on laisse derrière soi, il faut chaque jour, quelque fatigué qu'on puisse se trouver, avant toute autre préoccupation, bravant le sommeil... ou mangeant en quelques minutes pour économiser le temps nécessaire... il faut, dis-je, « faire de la carte postale ».

C'est un véritable supplice... Le pli en est pris... c'est la mode !... Personnellement, j'ai calculé que j'avais chaque jour, pendant mon voyage, consacré peut-être une heure à cette insipide obligation.

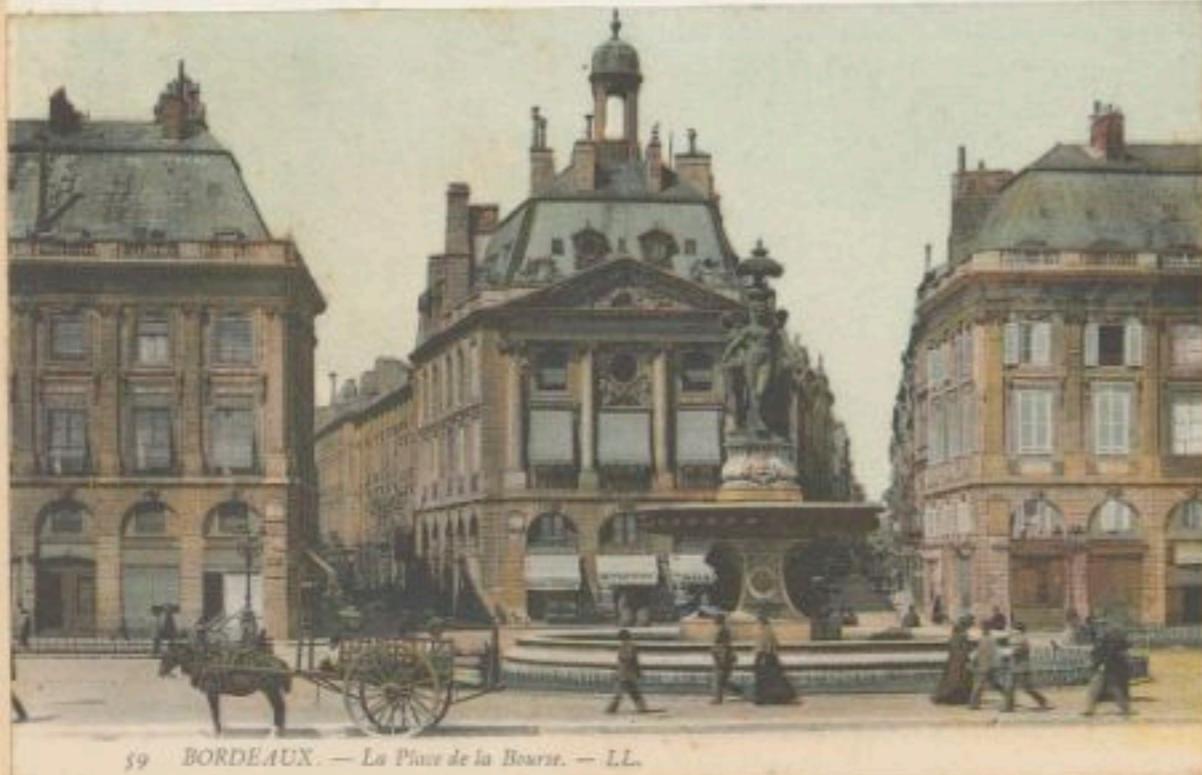
Et encore, si la corvée était gratuite, peut-être pourrait-on à la rigueur s'y résigner; mais, avec les progrès de cette industrie qui a créé des modèles coloriés, quelquefois assez artistiques et d'une certaine valeur, on se trouve forcé de prélever sur le budget prévu du voyage une somme relativement considérable, qui trouverait facilement, je crois, un emploi plus intelligent.

Voyageur, mon ami, qui pars pour le Brésil, tu peux inscrire 150 ou 200 francs à ce chapitre, l'article étant fort cher. Chaque carte, dans ce pays, avec son affranchissement, ne coûte guère moins de 30 à 40 centimes.

Résigné, ayant affranchi et fait partir ma collection de cartes, je terminai ma dernière journée à terre par un gai repas que des amis m'offrirent au « Chapon fin » pour boire à l'heureux succès de mon voyage.

2 JUILLET. — 11 heures du matin. — Nous embarquons sur le petit vapeur et en route pour Pauillac. Pour tuer le temps et digérer les cinq ou six heures de voyage, sur un fleuve aux rives assez insignifiantes, on ne trouve à bord que les ressources d'un restaurant, modeste, mais très cher.

Comme on n'a pas le choix, on est bien obligé de passer sous ses fourchettes caudines.



59 BORDEAUX. — La Place de la Bourse. — LL.



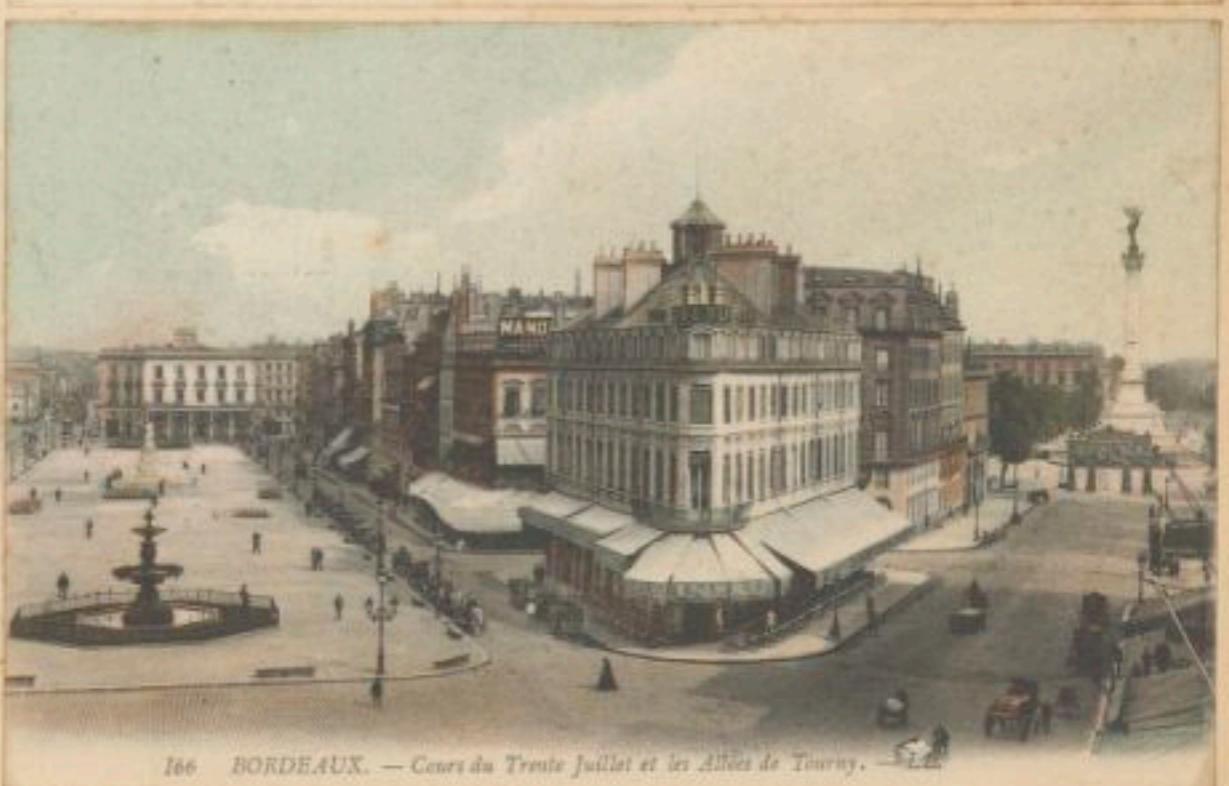
72 BORDEAUX. — Embarcadère des Bateaux "Hirondelle". — LL.



73 BORDEAUX. — Panorama pris de la Tour Saint-Michel. — LL.



65 BORDEAUX. — Le Pont de Pierre. — LL.



166 BORDEAUX. — Cours du Trente Juillet et les Allées de Tourny. — LL.



17 BORDEAUX. — La Place et la Statue de Tourny et le Cours du Jardin Public. — LL.



33 BORDEAUX. — La Gare du Midi. — LL.



111 BORDEAUX. — Le Lycée National. — LL.



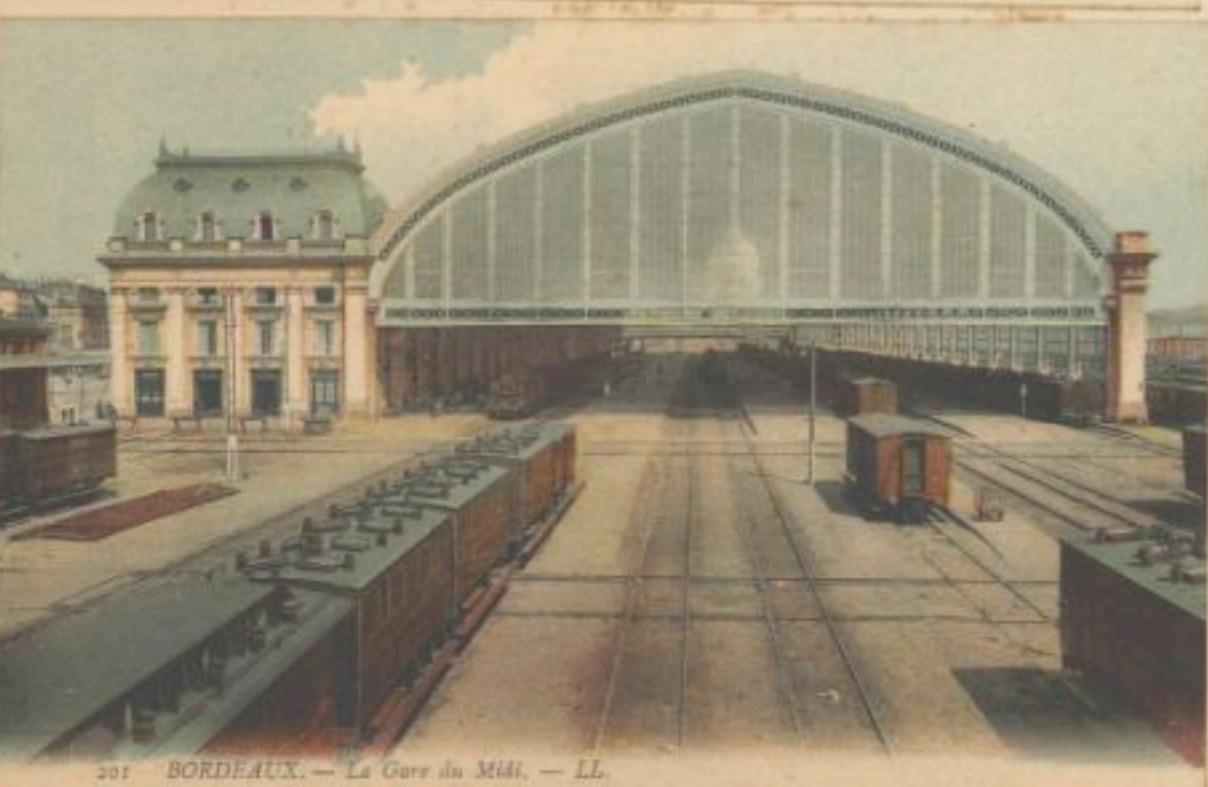
7 BORDEAUX. — Fontaine et Place de la Comédie. — LL.



112 BORDEAUX. — La Place de la Bourse vers le Quai de la Douane. — LL.



7 BORDEAUX. — Les Quais, vue prise de la Douane. — LL.



201 BORDEAUX. — La Gare du Midi. — LL.



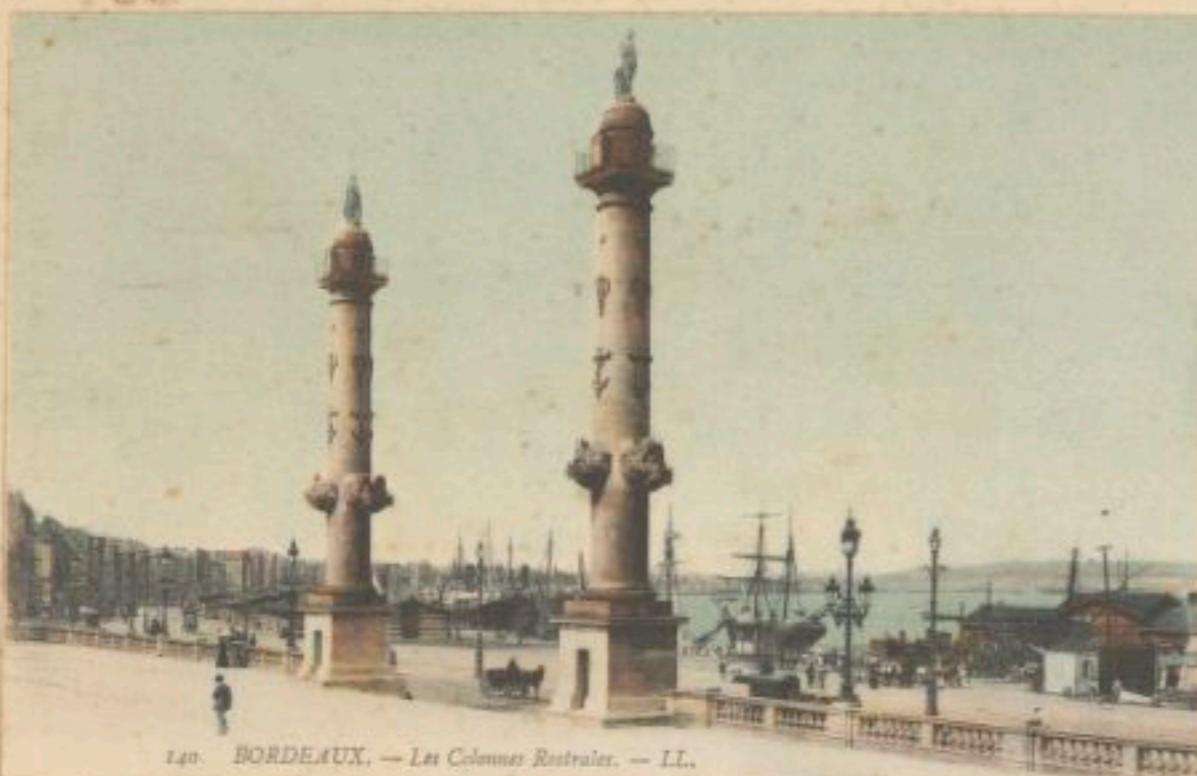
6 BORDEAUX. — Allées de Tourny. — LL.



14 BORDEAUX. — Le Grand Théâtre. — LL.



15 BORDEAUX. — Détail du Monument des Girondins. — LL.



16 BORDEAUX. — Les Colonnes Rostrales. — LL.



17 BORDEAUX. — Le Monument des Girondins. — LL.



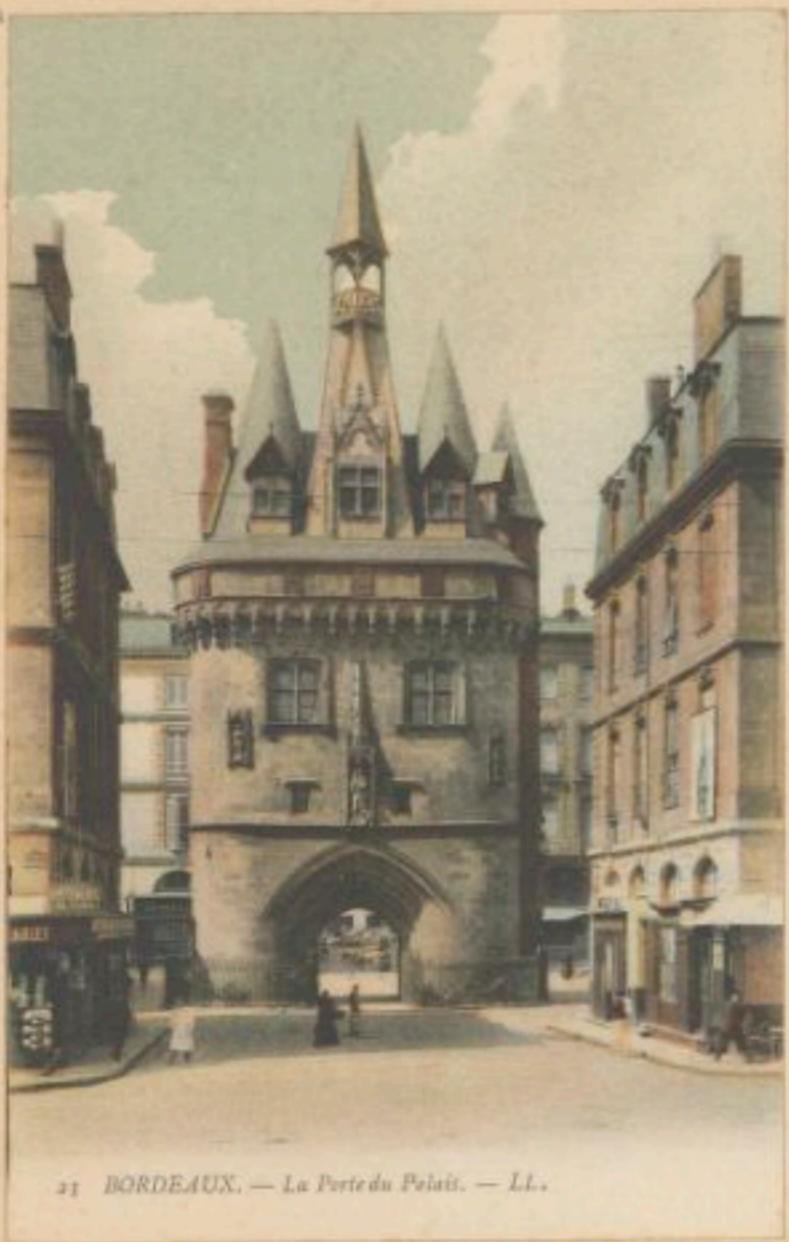
18 BORDEAUX. — Le Monument des Girondins et la Place des Quinconces. — LL.



19 BORDEAUX. — Détail du Monument des Girondins. — LL.



20 BORDEAUX. — La Tour de la Grosse Horloge. — LL.



21 BORDEAUX. — La Porte du Peletier. — LL.



42 BORDEAUX. — Les Ruines
du Palais Gallien III^e siècle. — LL.



29 BORDEAUX. — La Tour Saint-Michel. — LL.



38 BORDEAUX. — La Cathédrale et la Tour Pey-Berland. — LL.

— 20 —

2 heures. — *L'Atlantique* nous attend, majestueux, mollement bercé par la marée montante.

Le bateau accoste à l'échelle et nous grimpons à bord.

J'ai le plaisir de constater que mes bagages sont bien dans ma cabine; à Paris, où la complaisance est grande au bureau d'inscription de la rue Vignon, l'aimable chef du service m'a donné le n° 28, où je serai seul, privilège inappréciable pour celui, qui, comme moi, se propose de travailler un peu pendant la traversée.

Les chaînes s'agitent, les panneaux se ferment; on va partir.

Toujours pittoresque le départ d'un bateau!

La sirène retentit, appelant les retardataires. On sonne la cloche dans tous les coins du navire pour expulser les intrus. Des accolades, des embrassements s'échangent sur le pont et les visiteurs dégringolent l'échelle pour regagner les barques qui les ont amenés. De nombreuses embarcations chargées d'amis, agitant des mouchoirs, s'éloignent à regret. De pauvres femmes, dont les maris ou les fils sont à bord, retiennent à grand peine les larmes qui les étouffent!

Ce coup d'œil du départ, au moment où l'on va quitter le sol de la patrie, ne laisse pas d'évoquer une certaine mélancolie, même chez ceux dont le cœur semble le plus endurci.

Reverra-t-on ceux qu'on quitte! C'est le cas où jamais de se draper dans sa philosophie!

L'Atlantique, libre de toute entrave, s'avance prudemment d'abord pour gagner le chenal et ne tarde pas à accélérer sa marche...

Les rives de la Gironde défilent sous nos yeux. Le fleuve s'élargit de plus en plus, un léger roulis nous annonce que nous approchons de l'embouchure.

Nous laissons la tour de Cordouan à notre gauche et gagnons la haute mer. La terre de France, lentement, se confond avec les nuées opalines et bleuâtres, puis disparaît tout à fait avec les derniers feux du soir!

Adieu!

Maintenant la vie libre commence, la vraie vie, telle que je la comprends! A chaque voyage, l'impression que j'éprouve

est la même. Quand, sous mes pieds, je sens vibrer le pont d'un navire, il me semble que je porte vingt ans de moins sur les épaules.

Nous ne verrons la terre qu'à Lisbonne.

7 heures. — La cloche du dîner retentit. Les passagers s'acheminent vers la salle à manger dont la décoration est véritablement artistique.

Le menu ne laisse rien à désirer et le confortable ne cessa de régner jusqu'à la fin du voyage.

J'aurai l'occasion de reparler plus loin de notre service de Messageries maritimes, de dire tout le bien qu'il mérite et ce qu'on en pense à l'étranger.

Le maître d'hôtel, qui est à bord un personnage important, est souvent doublé d'un profond observateur et quelquefois d'un véritable psychologue. C'est lui qui distribue les places; il faut voir avec quel art il sait grouper les voyageurs selon les affinités mutuelles qu'il suppose et qu'il n'a pas été long à reconnaître.

C'est ainsi qu'à notre table, nous nous trouvons former un groupe de personnes instruites, de professions variées et susceptibles de sympathiser rapidement.

Le dîner n'était pas terminé que mes deux voisins se révélaient déjà comme devant être plus tard de charmants compagnons de route. L'un d'eux, M. Meyer, représentait une grosse maison de commission de Paris, et l'autre, M. Preudhomme, ingénieur, se rendait à Pernambuco, comme chef des travaux du port.

D'autres groupes qui s'étaient constitués fusionnèrent avec nous, et le soir sur le pont, la conversation était devenue générale.

Le golfe de Gascogne, d'ailleurs, se montre clément. Le roulis est à peine perceptible. La mer est magnifique et le ciel scintille d'étoiles.

Après le thé qui se sert à neuf heures, des poignées de mains s'échangent déjà. On fait vite connaissance en voyage et les premières impressions sont souvent les meilleures.

Je regagne ma cabine, très confortable à tous les points de vue et ne tarde pas à m'endormir.

— 22 —

J'avais compté, hélas ! sans un terrible revers de la médaille. Je suis, en effet, bientôt réveillé par les cris d'une demi-douzaine d'enfants en bas-âge, couchés dans les cabines voisines et qui, victimes du mal de mer, poussent des clamours assourdissantes et ne cessent de geindre et de pleurer...

Il paraît qu'ils sont, à bord, une douzaine, tous plus plu-rards les uns que les autres. Cela promet de la satisfaction pour la route.

C'est une peste sur un navire ! Mais qu'y faire ! Les Argentins fabriquent des enfants aussi facilement que nous pourrions faire des œufs sur le plat, et il n'est pas rare d'entendre citer des familles qui en comptent une douzaine. Ils sont très fiers de cette prouesse. Grand bien leur fasse !

3 JUILLET. — 4 heures du matin. — Je monte sur le pont. Il fait petit jour. Le coq chante, comme à terre. Je suis seul et j'allume un cigare !

Les dernières étoiles scintillent au firmament. Vénus brille d'un éclat inaccoutumé, semblable à un immense papillon nacré qui voltigerait dans l'espace. Le ciel est gros bleu... la mer ridée par une petite houle matinale berce le navire.

Soudain un rais de feu sillonne l'horizon; le ciel pâlit et se teinte de nuances roses opalines.

Le disque solaire sort de la mer, lentement, très lentement, sous forme d'un croissant lançant des éclairs pourpres et verdâtres. Peu à peu le cercle se complète... la mer est inondée de lumière... un nouveau jour commence !

Ce spectacle qu'il m'a été donné de contempler bien des fois est toujours empoignant !

Je fais passer ma carte au commandant Lataste, que j'ai entrevu hier et pour lequel je possède une lettre d'introduction.

Il me fait aussitôt l'agréable surprise de m'inviter à venir m'asseoir à sa table en compagnie de son état-major et de quelques passagers de choix qu'il avait déjà distingués, dont quelques dames argentines, plus aimables les unes que les autres.

Je n'oublierai jamais l'accueil amical qu'il me fit. Comment pourrai-je jamais dire de lui tout le bien que j'en pense et combien tous, sans exception, l'estimaient à bord.

Vieux loup de mer, dans la belle acception du terme, d'un courage à toute épreuve et d'une expérience consommée, il joignait, à ces qualités professionnelles, l'art délicat de savoir conquérir de suite toutes les sympathies.

Causeur charmant, ayant beaucoup vu et beaucoup appris, auprès de lui les heures semblaient courtes.

Avec quelle grâce et quelle courtoisie il présidait la table où nous avions la bonne fortune d'être assis autour de lui. Jamais la conversation ne languissait et l'on ferait un volume avec les anecdotes qu'il racontait si bien et qu'il avait vécues dans ses longs voyages.

Plein de tact, ayant un mot aimable pour chacun, il arrivait par le charme de sa parole et sa bonhomie à toute épreuve à faire sourire certains de nos compagnons que l'affreux mal de mer ne prédisposait pourtant guère à la gaieté.

Quand il lira ces quelques lignes, je vois d'ici le bon sourire qui viendra illuminer son visage. Il se rappellera avec plaisir, j'en suis sûr, les bonnes causeries sur le pont ou sur la passerelle, dans les courts loisirs que lui laissaient ses importantes fonctions.

Avec de tels marins, on n'a rien à craindre; à bord de l'*Atlantique* nul ne doutait qu'il saurait conduire à bon port son beau navire et soutenir partout, au besoin, le prestige du pavillon français.

Qu'il me permette de lui adresser ici, au nom de tous, un respectueux et affectueux souvenir!

Midi. — Une voile à l'horizon!... Toutes les lorgnettes sont braquées et chacun de donner son opinion. C'est un Norvégien, dit l'un... un Grec, prétend un second et toutes les nationalités auraient défilé successivement, si le commissaire du bord, avec ses yeux de lynx, et d'un seul regard, ne nous avait départagés, en nous déclarant que c'était un brick portugais.

— 24 —

Il vient au-devant de nous, toutes voiles dehors... Nous nous croisons assez près pour échanger quelques saluts !

D'où vient-il? Où va-t-il? Où sera-t-il demain? Où serons-nous? C'est la vie qui passe... Qu'importe !

Le point est affiché tous les jours à midi dans un cadre réservé.

A bord, il n'y a pas de petits événements. On s'intéresse à tout.

Nous constatons : lat. 44°07' Nord, longitude 9°22 Ouest.

Les sympathies commencent à s'accentuer nettement. Parmi nous, se trouvent une vingtaine d'officiers, en destination de Dakar, d'où ils doivent se disperser sur tout le territoire de notre lointaine colonie.

On ne saurait imaginer meilleurs compagnons de route, gais, spirituels, ayant la plupart beaucoup voyagé et fort intéressants à faire causer.

Très simples, toujours disposés à rendre service, quelques-uns sont artistes et possèdent de fort belles voix ; comment ne pas se rappeler les bonnes soirées où chacun d'eux, sans jamais se faire prier, payait de sa personne pour l'agrément de tous ?

5 heures. — Nous approchons des côtes d'Espagne.

Nous sommes favorisés par un temps magnifique. D'innombrables mouettes voltigent autour du navire, garde d'honneur qui semble venue au-devant de nous pour nous guider au port.

Rien n'est plus gracieux que ces oiseaux au plumage blanc d'argent, auxquels le soleil donne des reflets d'ivoire et de nacre. Presque apprivoisés, ils planent à quelques mètres à peine au-dessus de nos têtes, sachant qu'à bord des navires ils ont droit de cité et qu'on les respecte comme les messagers heureux qui annoncent l'approche de la terre !

Nous doublons le cap Finisterre, laissant derrière nous le golfe de Gascogne et ses tempêtes toujours menaçantes.

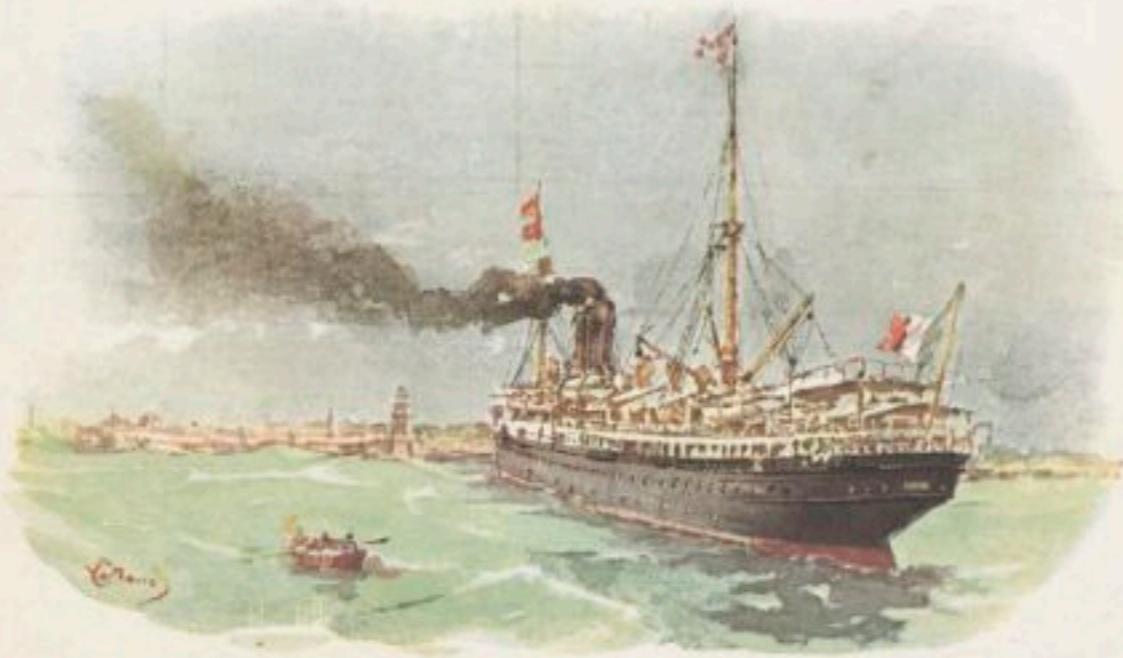
Désormais la mer sera calme ! Le beau temps ne nous quittera plus jusqu'à Rio.

Quelques passagers, tapis depuis le départ dans leur cabine,

se hasardent à mettre le pied sur le pont... Ils ne sont pas encore bien valides... leur gaieté est un peu factice... Quelques heures encore et ce seront les plus vaillants ! Nous les englobons d'ailleurs dans le groupe joyeux que nous avons fondé dès le départ. Il faudrait vraiment mettre de la mauvaise volonté pour ne pas s'associer à la bonne humeur qui règne parmi nous.

Nous apprécions de plus en plus les qualités nautiques de l'*Atlantique*, excellent bateau, remarquable vraiment par sa stabilité et nous filons à bonne allure.

PAQUEBOT "ATLANTIQUE" SUR RADE DE PERNAMBUKO



COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES



LISBONNE. — Le Tage.

CHAPITRE II

L'entrée du Tage. — Le Tour de Bélem. — Lisbonne. — Ses monuments. — Le Jardin botanique.

4 JUILLET. — 2 heures de l'après-midi. — Le déjeuner a été rapidement expédié. La terre est en vue.

Laissant à gauche le phare de São Julião et à droite celui de Bugio, nous entrons dans le Tage.

Où est le fleuve aux eaux bleues, si chantées? Celui-ci ne roule que des ondes limoneuses, jaunâtres, d'aspect vraiment peu poétique.

Le paysage qui se déroule sur les deux rives est assez décoratif; mais on l'a tant vanté qu'en le contemplant, on éprouve une véritable désillusion. Sa renommée est surfaite. La ville se développe sur des collines basses, couvertes d'une maigre végétation et brûlées par un soleil ardent.

Il faudrait des montagnes pour servir de fond à ce paysage.

Quelques rares palmiers rompent l'uniformité de l'ensemble. Il est impossible de mettre Lisbonne en parallèle avec les beaux ports d'Italie, auxquels on l'entend souvent comparer.



Le Tage - La tour de Bélem.



Le Tage - La tour de Bélem.

Le Tage. — Palais royal. *Palácio Real*



La tour de Belém.

Les Portugais se plaisent à répéter :

*Quem não tem visto Lisboa,
Não tem visto couza boa.*

Qui n'a vu Lisbonne n'a rien vu de beau.

C'est la même idée empruntée aux Napolitains qui chantent :
Voir Naples et mourir !

L'Atlantique s'avance majestueusement. A gauche, nous apercevons le château de Cintra perché sur les hauteurs,



LISBONNE. — Le Port.

Oeiras, petite ville assez gracieuse, puis Caxias; à droite Trafaria près de la pointe de Bugio et plus loin Almada.

3 heures. — Voici la tour de Bélem, un des monuments les plus intéressants du Portugal.

Bâtie en 1520 sur un rocher isolé dans le fleuve, elle commandait alors le passage.

Depuis, elle s'est trouvée peu à peu ensablée et reliée à la terre ferme.

De forme carrée, la tour proprement dite, d'une hauteur totale d'environ 30 mètres, est ornée du côté du Tage d'un balcon avec parapet, richement décoré de nervures, et des fenêtres en plein cintre.



Lisbonne. — Le Port.



Lisbonne. — Le Port.



Lisbonne,

Au sommet, une plate-forme, flanquée de quatre tourelles en poivrière avec créneaux et mâchicoulis.

La base est entourée d'une enceinte hexagonale, couronnée de créneaux, avec des écussons aux armes de l'ordre du Christ.

Six élégantes tourelles s'élèvent sur les angles.

L'ensemble est d'un style particulier au Portugal; tous les monuments construits à cette époque ont le même cachet;



LISBONNE. — Vue du sommet de l'aqueduc.

on donne à ce style le nom de *Manuelino*, en souvenir du roi Manuel I^{er}, qui régnait alors.

Quand on arrive à Lisbonne, l'aspect de cette tour est séduisant. Malheureusement, la perspective est affreusement gâtée par une immense cheminée d'usine qui enlève à la vision une partie de sa poésie.

La rade est immense et la ville est située tout au fond.

Elle ne tarde pas à apparaître.

Coup d'œil général assez banal. Elle se déploie sur une longueur de 5 kilomètres le long du littoral, en amphithéâtre, escaladant les collines riveraines, dont la plus haute s'appelle Estrella ou Buenos-Ayres.

Pas de cathédrales pointant fièrement vers le ciel; mais des



Lisbonne.

maisons à toits rouges entassées par étages superposés.

A gauche, le Palais royal, tout blanc, semble littéralement cuire au soleil.

4 heures. — L'Atlantique aborde à quai. Nous descendons à terre.

Désillusion ! On est aveuglé par des tourbillons d'une poussière impalpable qui rappelle le port de Valence, en Espagne. Ces deux villes me semblent posséder sur ce point un joli record.

Nous montons dans un tramway qui suit le rivage... interminablement, pour arriver à la poste d'où nous envoyons à Paris quelques télégrammes. Le personnel est d'une complaisance remarquable.

Je trouve l'occasion de placer quelques mots de portugais et, la chance aidant, je réussis à me faire comprendre.

Mes compagnons qui, paraît-il, n'ont pas eu les mêmes raisons que moi de se louer des employés, prétendent en riant que c'est pour cela que je les trouve charmants et affirment qu'ils ne valent pas mieux que ceux que nous possédonns en France. Après tout, cela est bien possible !

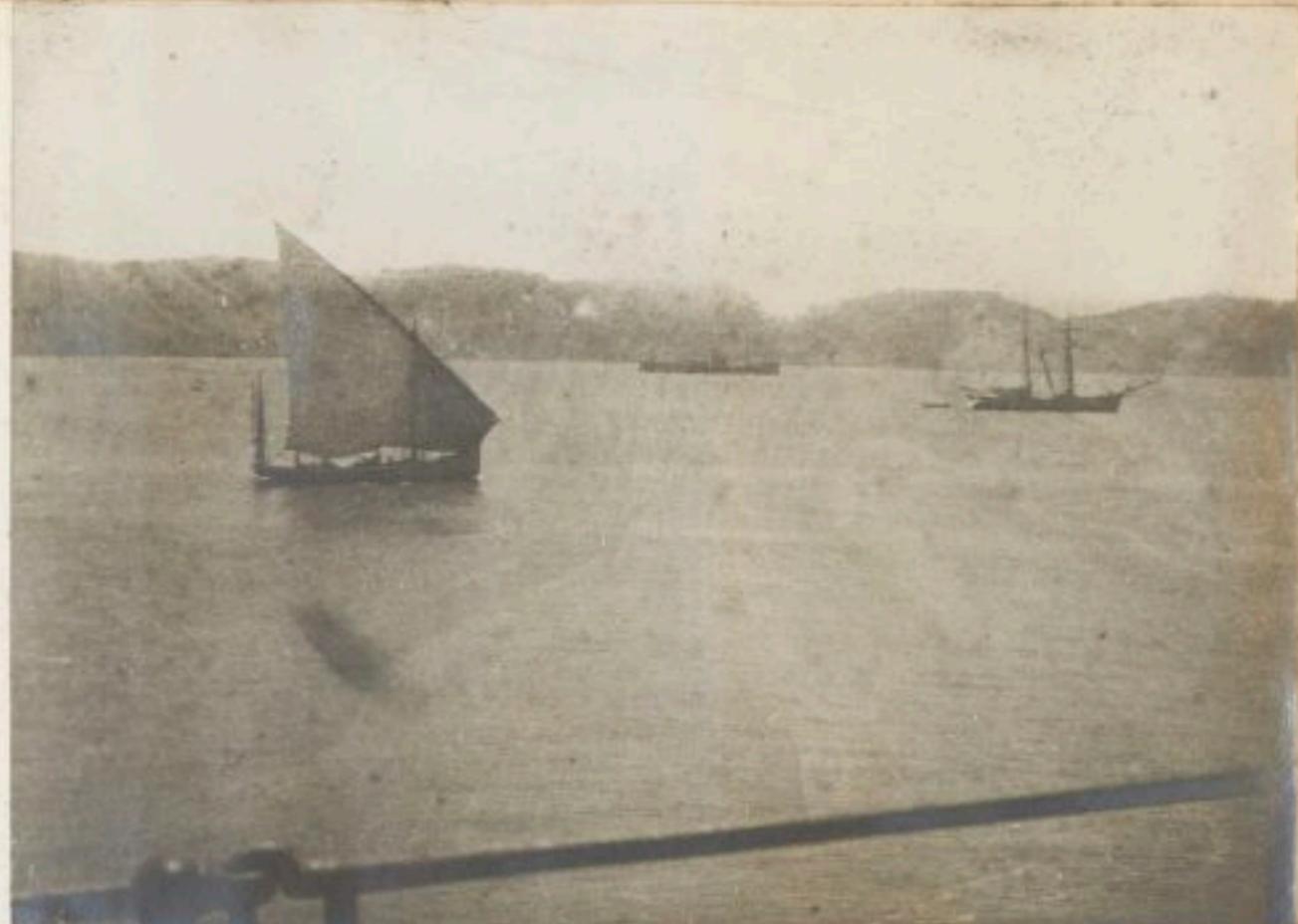
Comme je suis le plus fort linguiste (!) de la bande, on me charge d'organiser la promenade. Les cochers sont généralement bons garçons. J'en choisis un qui me semble délivré et avec des prodiges d'adresse, accompagnés d'une mimique savante, je lui fais comprendre que nous désirons visiter la ville.

Nous parcourons les principaux quartiers. Rien de bien intéressant : d'immenses avenues plantées d'arbres qui semblent honteux de la poussière qui les couvre et qui crèvent de soif !

Il faut reconnaître cependant que la municipalité fait tout ce qu'elle peut pour remédier à ce fléau et qu'un nombreux personnel est toujours occupé à l'arrosage. Mais, avec le soleil local, il faudrait distribuer des tonnes d'eau.

Lisbonne est pourtant une ville privilégiée sous ce rapport.

Un monument très intéressant à visiter est la « Mæ d'Agua », château d'eau situé à 81 mètres au-dessus du Tage et achevé



Le Tage.



Lisbonne. Vue de la plateforme de l'aqueduc.

en 1834. Cette « mère d'eau », une des constructions les plus grandioses de Lisbonne, se compose d'une immense salle de pierre, au centre de laquelle se trouve un réservoir long de 30 mètres sur 25 mètres de large et 10 mètres de profondeur.

Un escalier mène à la conduite d'eau, composée d'une galerie basse et de deux canaux, ainsi qu'au toit plat de l'édifice à 29 mètres au-dessus du sol.

De là le voyageur embrasse tout le panorama de Lisbonne. La vue d'ensemble est fort belle.



Port de Lisbonne.

Il ne faut pas quitter la ville sans faire une visite au jardin botanique, un des plus riches qui existent en Europe.

Il renferme des serres magnifiques et présente une remarquable avenue de palmiers, qui donnent déjà un avant-goût de la flore tropicale.

Enfin, de nombreuses plates-bandes sont garnies d'une multitude d'espèces, représentées généralement par de beaux échantillons.

Le climat délicieux du Portugal permet d'y cultiver en plein air quantité d'espèces tropicales.

L'espace nous manque pour citer les autres curiosités susceptibles d'intéresser le voyageur.

Mentionnons cependant, parmi les édifices religieux, le cou-



Lisbonne.



534—Lisboa

Vista panoramica



Lisbonne - Vue du port.



Lisbonne.



Lisbonne.

vent des Hiéronymites, derrière la tour de Belem, avec son superbe cloître et l'église d'Estrelle qui domine Lisbonne. Nous conseillons de faire l'ascension du dôme, d'où l'on jouit d'un coup d'œil magnifique sur la ville et le Tage, et enfin de ne pas négliger le musée archéologique, où l'on peut admirer une jolie collection d'objets préhistoriques.



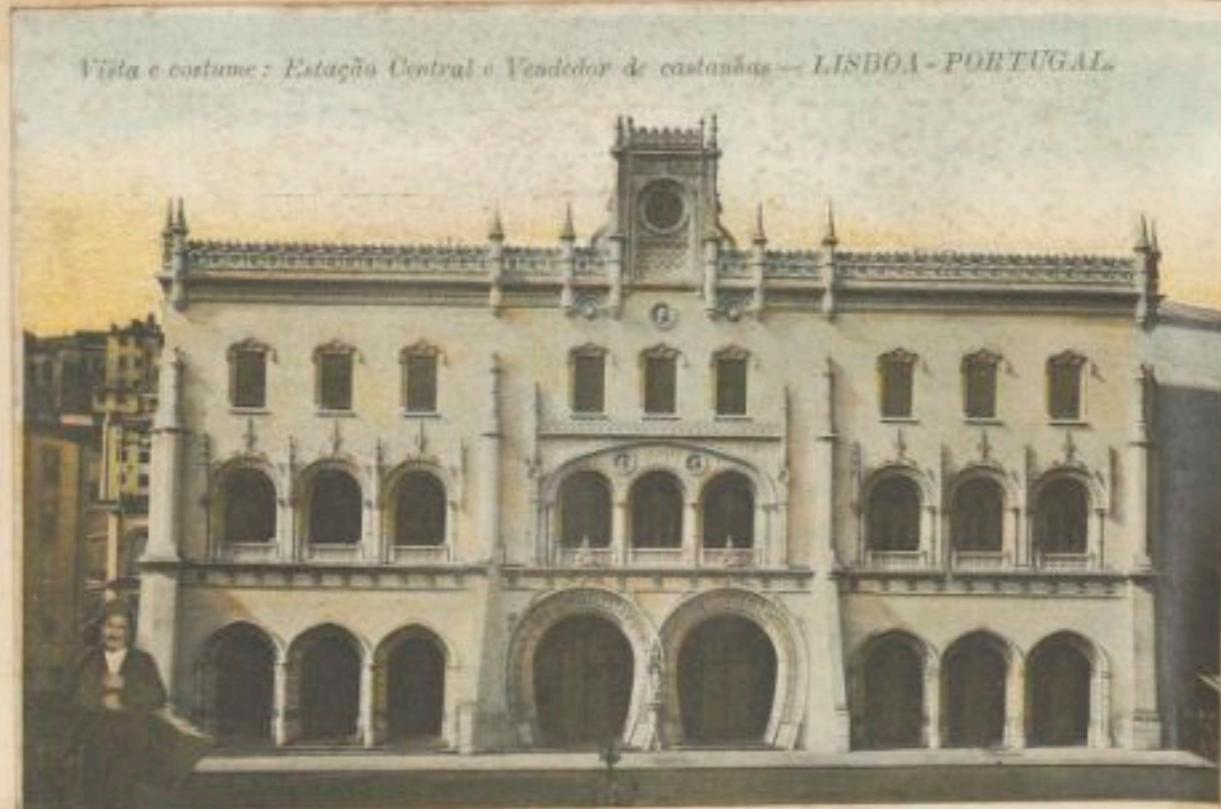
Lisbonne.



(M. I. R.) N.º 293
Lisboa

Panorâma tirado da Graça

LISBOA



Vista e costume: Estação Central e Vendedor de castanhas — LISBOA - PORTUGAL.



207

LISBOA — Praça do Município

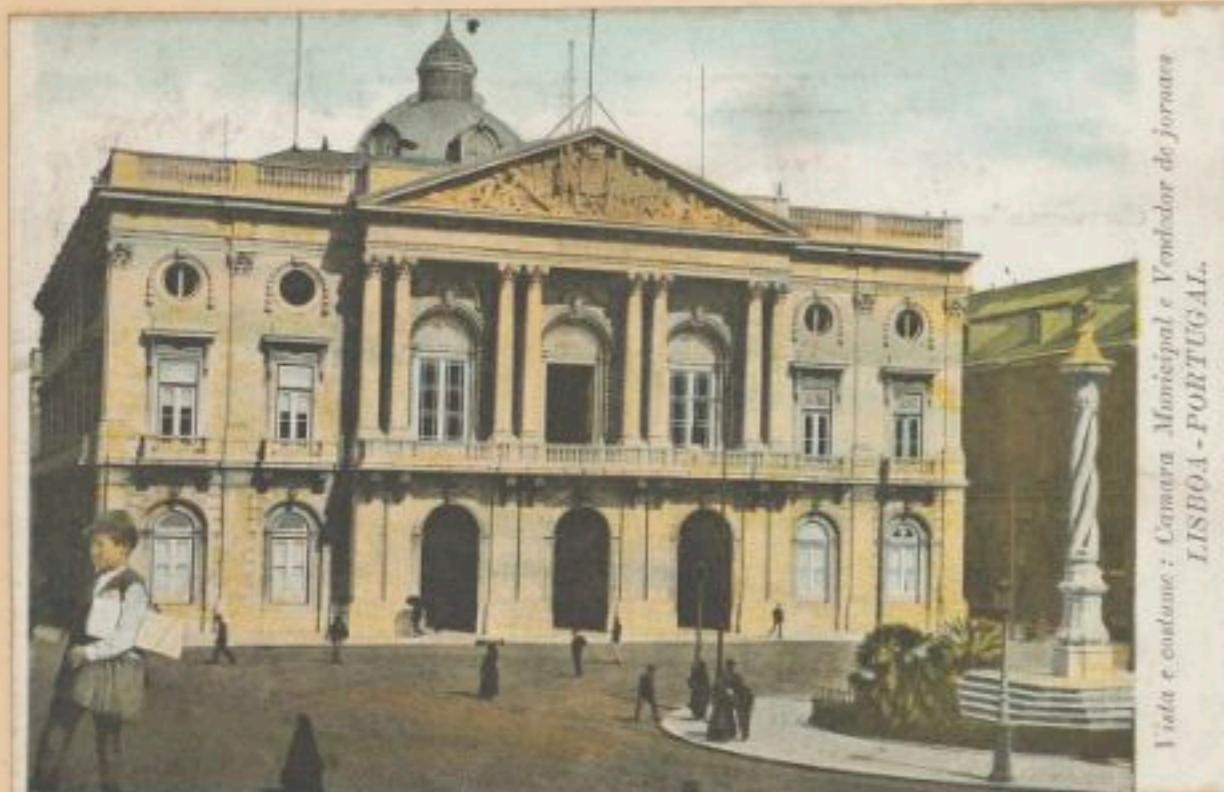
S. R.



(M. I. R.) N.º 6
Lisboa

Palácio Real da Ajuda

LISBOA



Vista e costume: Câmara Municipal e Vendedor de jornais
LISBOA - PORTUGAL.



(M. I. R.) N.º 145
Lisboa

Elevador do Carmo

LISBOA

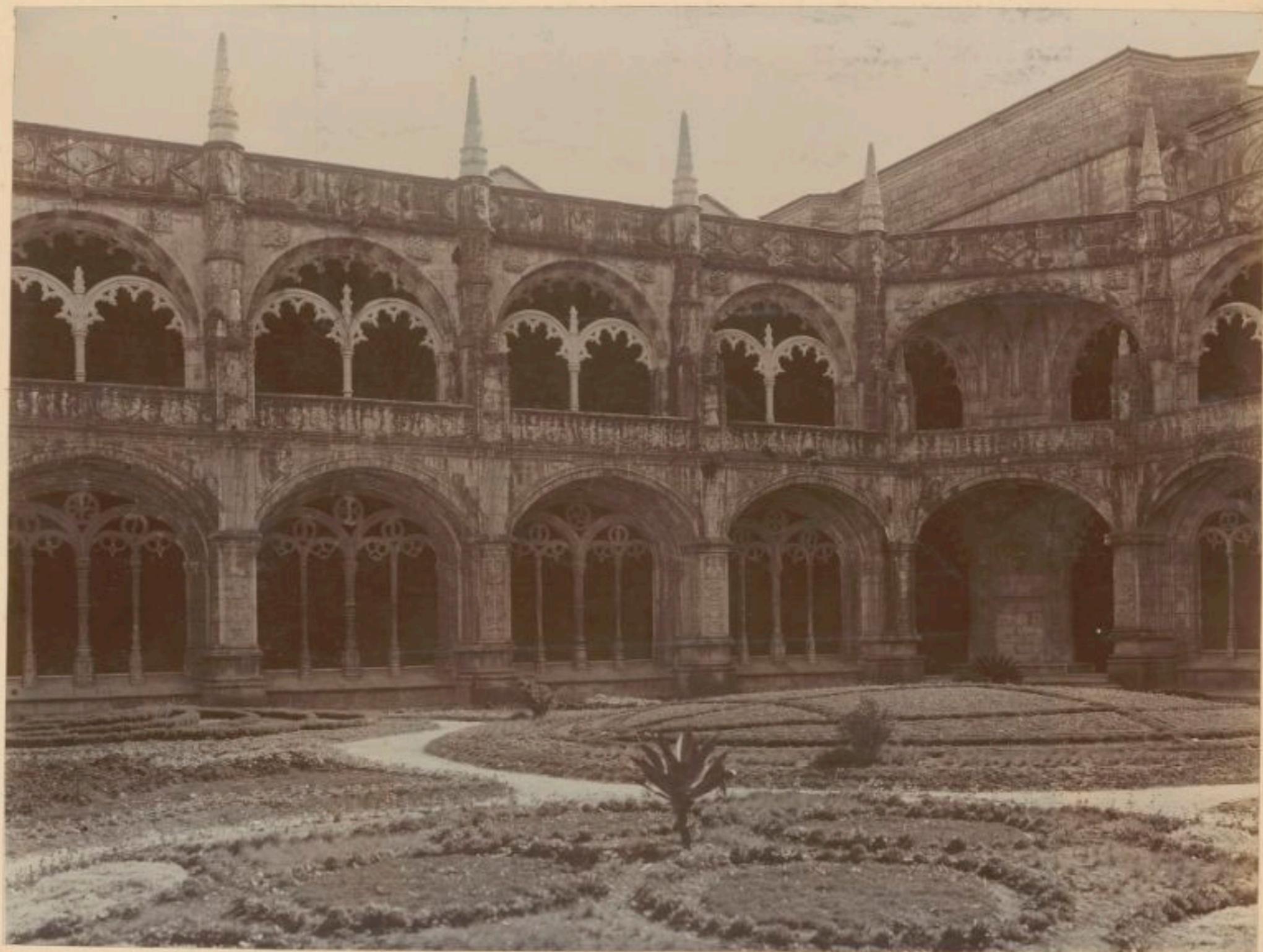


Lisbonne. Real Palacio d'Aljuda.



115. LISBOA — Praça Dom Luís





Claustro do Convento dos Jeronymo.

Claustro do Convento dos Jeronymo



Cloître du Couvent de Jérusalem.





Portão da Pena
Portão da Pena Cintra.



(M. I. R.) N.º 749
Lisboa

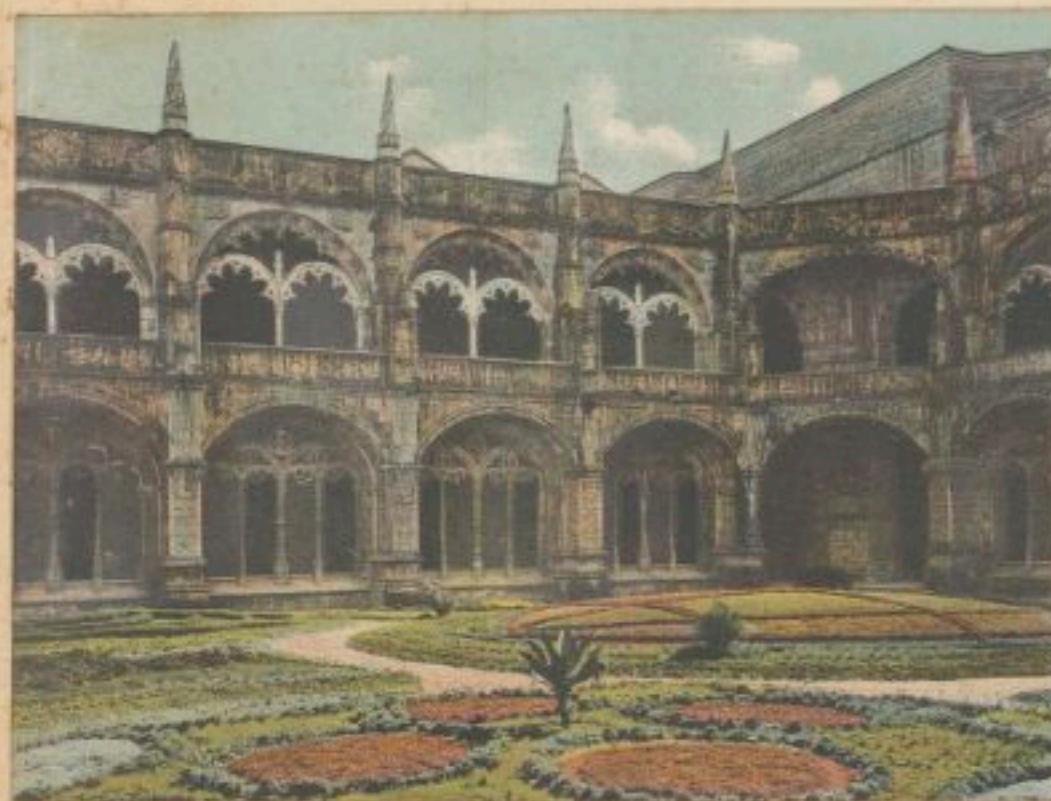
Jardim e Jerónimos

LISBOA



Vista e costume: Castelo d'Almourol e Velha fando — PORTUGAL.

28



LISBOA
(M. I. R.) Claustro dos Jerónimos



(M. I. R.) N.º 33
Lisboa

Palacio Real da Pena

CINTRA

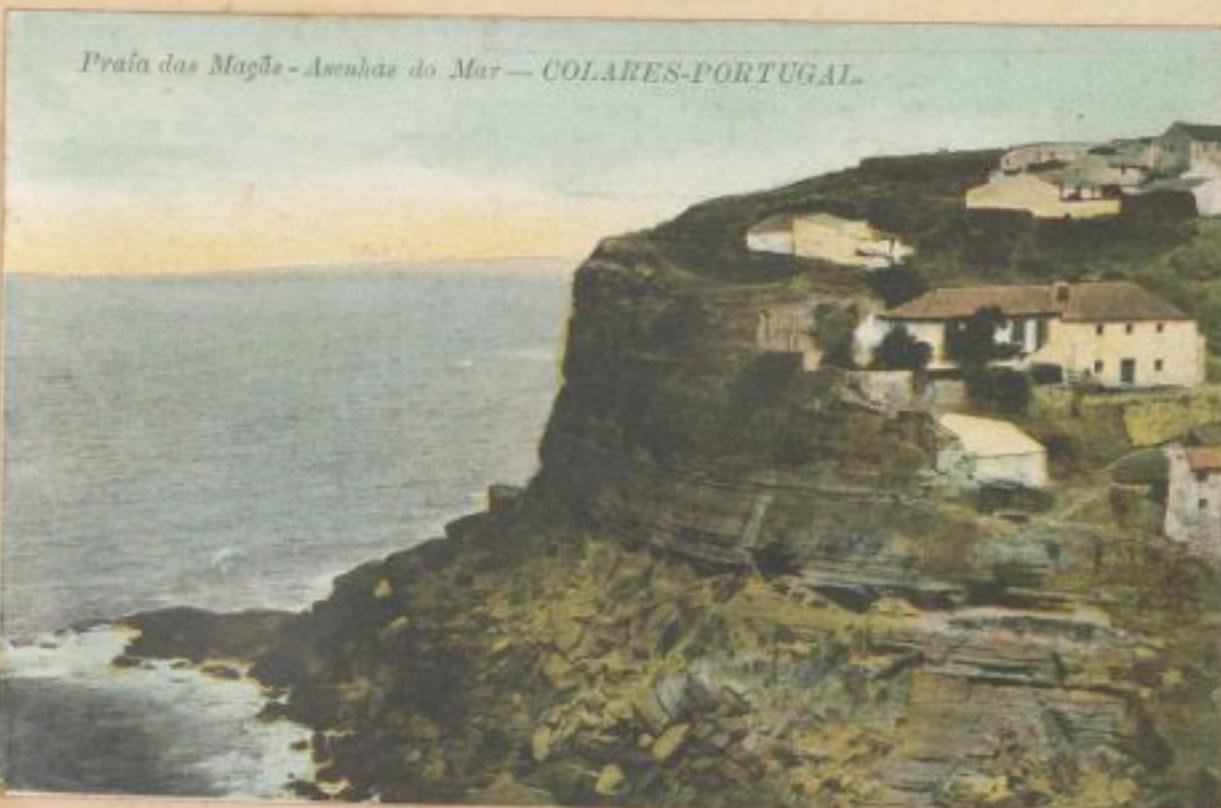


507 Colares

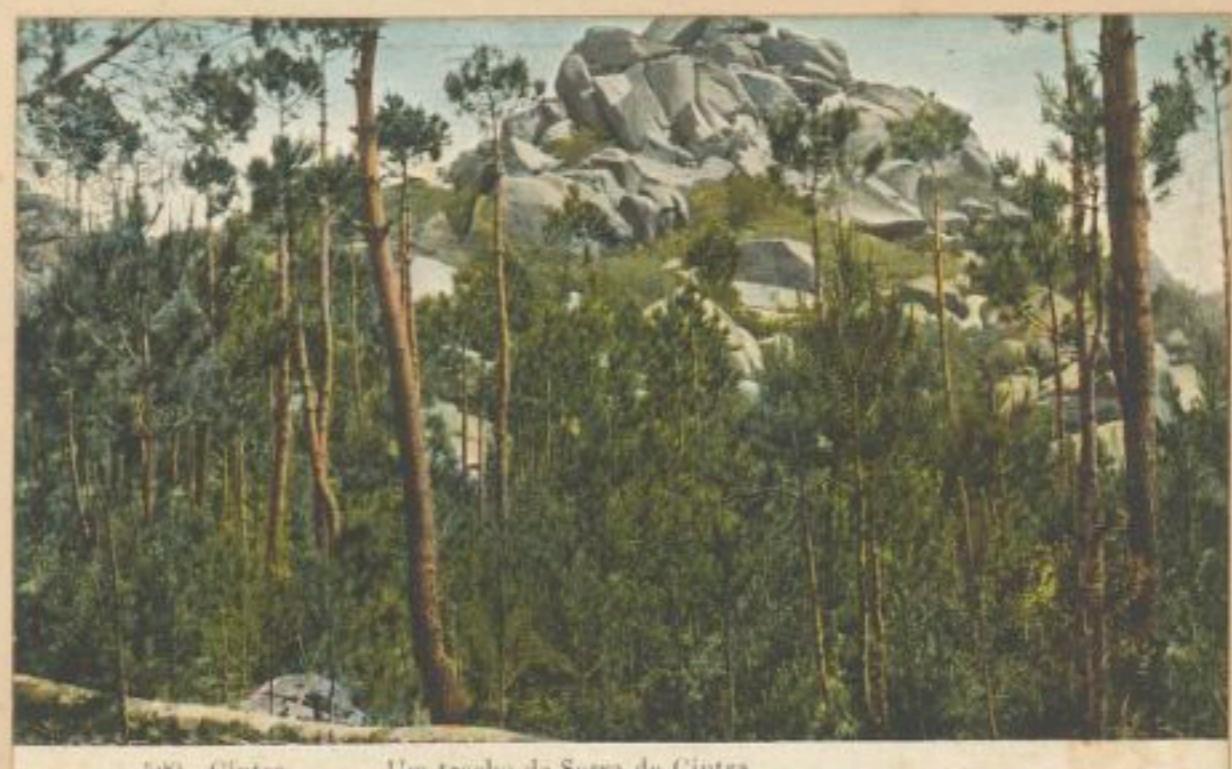
Rua Bella da Rainha



Fachada do Palacio da Pena — CINTRA-PORTUGAL.



Praia das Maçãs - Asenhaz do Mar — COLARES-PORTUGAL.

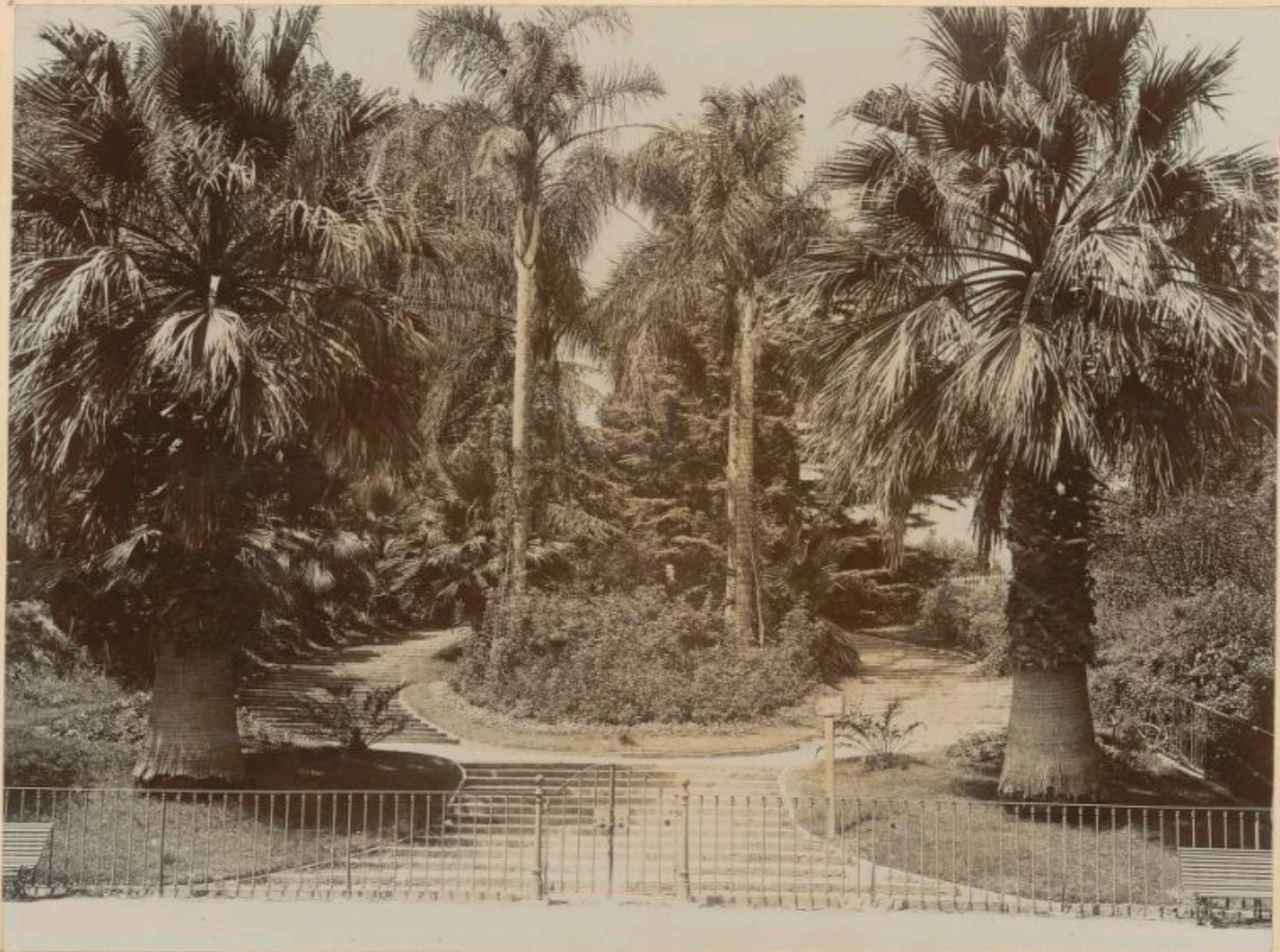


520 - Cintra

Um trecho da Serra de Cintra



Lisbonne .. Jardin botanique.

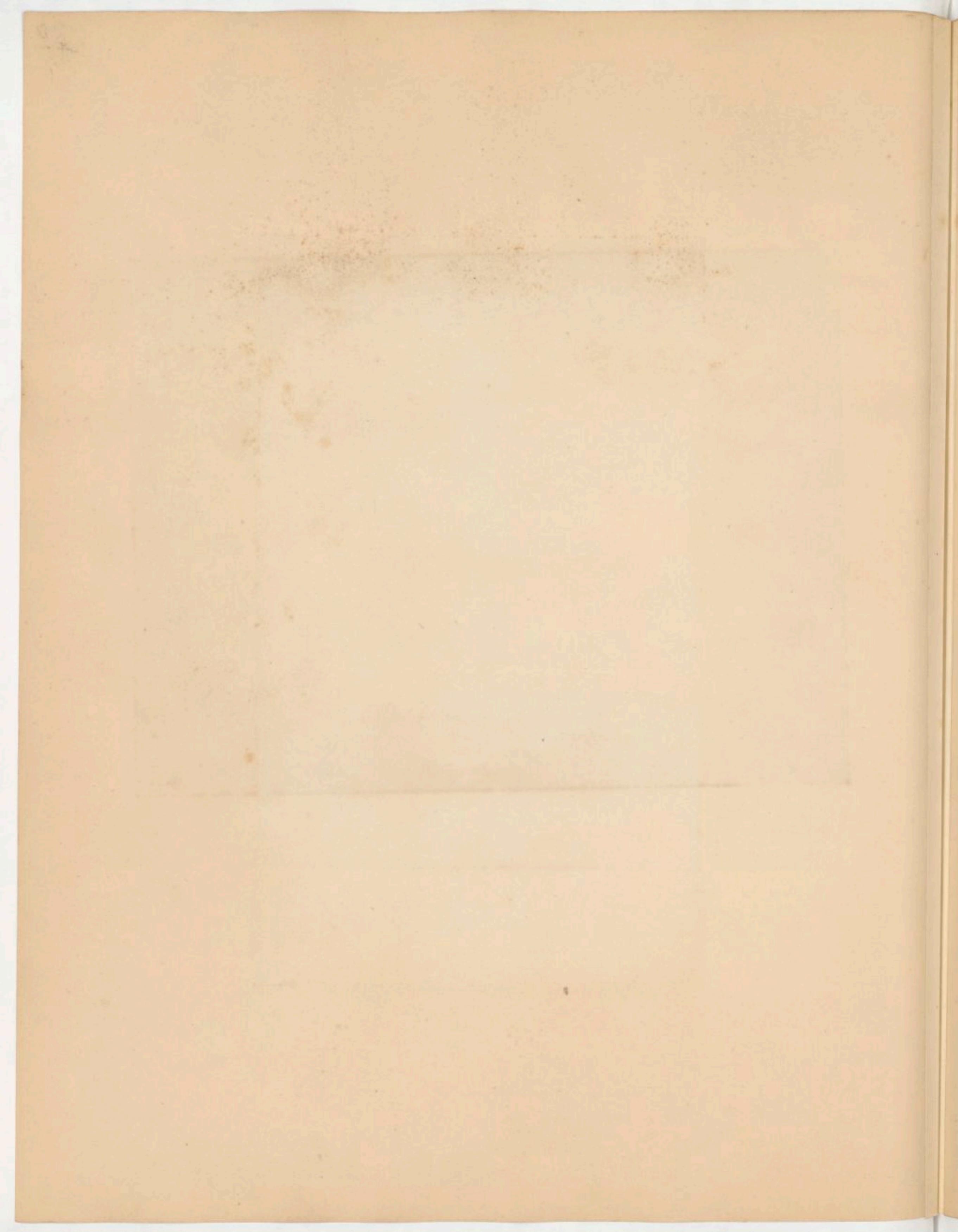


Lisbonne. Jardin botanique.



Lisbonne. Real Palacio da Pena.





CHAPITRE III

En route pour Dakar. — Le mal de mer. — Les Canaries. — Une fête à bord. — Je suis nommé président. — Un discours. — Nouvelle fête. — Une histoire d'occultisme : le collier d'Ahmosis. — Une tombola. — Une histoire de commissaire priseur.

Arrivée à Dakar. — Promenade à terre. — La ville. — Le marché. — Les femmes indigènes. — Les baobabs. — Les bijoutiers et le travail de l'or. — Les nègres plongeurs et les amulettes. — Leur genre de mentalité. — Une leçon de politesse donnée par l'un d'eux.

Gorée. — La vie à bord de l'*Atlantique*. — Une leçon de navigation. — Nous rencontrons le *Chili*. — Une cure d'air. — Passage de la ligne. — La Croix du Sud. — La fête nationale. — Le père « la Ligne ».

La côte d'Amérique est en vue. — Les baleines. — Les jangadas, barques indigènes. — Pernambuco. — La barre à l'entrée du port. — Débarquement mouvementé. — Les requins. — Les fruits des tropiques. — Les perroquets de Pernambuco et leur langage. — Difficultés de la navigation. — Route semée d'écueils.

Bahia. — Merveilleux panorama. — Impression en descendant à terre. — L'odeur du nègre. — Réflexions sur la race noire. — Le funiculaire et la ville. — Les ingénieurs brésiliens. — Retour à bord et dispute avec les bateliers.

En mer. — Les Abrolhos. — Nouvelle leçon du commandant Lataste. — Les dangers de la navigation. — Visite de la machine de l'*Atlantique*. — Un merveilleux coucher de soleil. — La dernière journée à bord. — Arrivée à Rio.

5 JUILLET. — 4 heures. — Le charbon est embarqué. Les trois coups de sirène appellent les retardataires.

L'*Atlantique* largue ses amarres. La foule sur le quai agite ses mouchoirs et envoie les derniers adieux aux amis qui partent pour de longs mois !

Le bateau s'éloigne de terre et devant nos yeux commence à défiler le même panorama qu'à l'arrivée.

Le paysage, au soleil couchant, revêt des teintes plus douces et n'est pas sans charme.

Mais, je le répète, la plupart des voyageurs sont d'accord avec moi pour trouver grossie la réputation faite à Lisbonne dans toutes les descriptions.

Trieste, Constantinople, Naples, offrent un autre prestige ! et nombre de villes espagnoles, Séville, Grenade, Cadix, lui sont bien supérieures.

A mesure qu'on s'avance vers l'embouchure du Tage, le roulis et le tangage du bateau commencent à se faire sentir.

La question du mal de mer tient une grande place dans la conversation et déjà quelques voyageurs, gens de précautions que guide une saine prudence, s'enferment dans leur cabine pour y attendre des temps meilleurs.

Personnellement, je ne suis pas accessible à cette malheureuse infirmité, et faut-il l'avouer, par un sentiment d'égoïsme involontaire, le bonheur étant relatif, on ne peut s'empêcher de s'estimer heureux lorsque, au lieu de l'affreux mal de mer, on sent l'appétit qui s'éveille et s'aiguise à l'attente d'un bon repas !

7 heures. — Nous gagnons la pleine mer. On commence à danser ferme. Signe caractéristique, on adapte aux tables « les violons », système de cordes tendues pour empêcher la vaisselle de s'éparpiller dans les mouvements de roulis et de tangage.

La vue de ces préparatifs décide les derniers hésitants... qui disparaissent à leur tour et la vaste salle à manger de l'*Atlantique* semble presque vide.

Le commandant Lataste, tout en regrettant ce méchant contre-temps, nous tient sous le charme de sa conversation, ce qui ne nous empêche pas d'apprécier à sa valeur la cuisine du bord qui véritablement est excellente.

Entre parenthèse, la supériorité sur ce chapitre est accordée à l'unanimité aux paquebots français.

10 heures du soir. — On sert le thé, prétexte pour se retrouver avec les aimables compagnons du dîner.

La gaieté ne cessera désormais de régner à bord jusqu'à la fin du voyage !

Nous sommes par le travers de Gibraltar. En cette région, la mer est presque toujours plus ou moins houleuse.

— 35 —

6 JUILLET. — La nuit a été agitée et des flancs du navire s'élevaient les plaintifs gémissements des infortunés que torturait l'horrible mal de mer.

Devant l'impossibilité de leur venir en aide, le plus simple était de s'endormir philosophiquement, ce que nous fîmes, tout en réfléchissant qu'au-dessous de la planche qui nous portait, l'Océan, profond de 4 ou 5.000 mètres, pouvait, dans un accès de mauvaise humeur, faire instantanément disparaître l'*Atlantique*, aussi facilement que le moindre grain de poussière... que le vent chasse dans l'inconnu !

7 heures du matin. — Soleil radieux, la mer est bleue et quelques petites crêtes d'écume au sommet des vagues sont le seul indice qui reste de la houle qui nous a secoués.

Nous longeons les côtes du Maroc.

Le mal de mer est oublié. Tous les passagers, le visage un peu fatigué, reparaissent sur le pont, heureux de renaitre à l'existence.

Comme passagers, nous avons à bord une trentaine de jeunes officiers de l'armée coloniale qui vont remplacer dans les postes de l'Afrique centrale leurs camarades qui viennent d'achever leur temps de séjour réglementaire. Parmi eux se trouve le Dr Emily, dont on n'a pas oublié le rôle si important qu'il eut à jouer dans la mission Marchand.

Ce sont les plus charmants compagnons de route que l'on puisse rêver et M. Preudhomme, ingénieur du port de Pernambuco, non moins aimable et de joyeux caractère, nous soumet l'idée de leur offrir une petite fête.

La motion est acceptée à l'unanimité.

Demain le champagne pétillera dans les coupes !

Le commandant veut bien se joindre à nous et nous accorde gracieusement la jouissance du salon pour la nuit.

Mais, hélas ! toute médaille a son revers. J'avais eu le grand tort de montrer trop d'enthousiasme et, malgré mes protestations, je fus forcé d'accepter le rôle de président de la fête, avec toutes les conséquences habituelles à ces sortes de prérogatives, dont la moindre est le discours traditionnel.

7 JUILLET. — Le temps passe si vite que l'on oublie rapidement les dates.

Nous sommes par $38^{\circ}43'$ latitude nord et $17^{\circ}25'$ longitude ouest.

11 heures. — On nous sert un plantureux déjeuner, au dessert le commandant nous annonce qu'il nous réserve une surprise.

Fort aimablement, il modifie un peu la route et va nous faire passer en vue des Canaries.

On lui vote immédiatement un ban d'honneur. Je ne suis pas le dernier à battre des mains, heureux de revoir ces *îles Fortunées* que j'ai parcourues en 1902 et dont j'ai conservé un souvenir si poétique.

2 heures. — Les Canaries sont en vue ! Les sombres rochers de la Isleta surgissent à l'horizon... Je reconnais le paysage grandiose qui n'a cessé d'être gravé dans ma mémoire !

Peu à peu les contours se précisent et la Grande Canarie apparaît dans sa majestueuse splendeur !

Nous côtoyons le rivage à 300 mètres au plus et Las Palmas défile, étincelante de blancheur et de grâce, dans le cadre magnifique de ses montagnes, avec sa belle cathédrale qui s'élève fièrement sur la place centrale.

Le commandant nous invite à monter sur la passerelle pour jouir du coup d'œil véritablement féerique !

Pas un drapeau français dans le port. En revanche, de nombreux navires anglais ou allemands.

La chose est fort triste quand on pense qu'il y a trente ans, c'était la France qui détenait tout le commerce dans ces régions.

Nos modes, nos articles de Paris faisaient prime. Aujourd'hui, c'est en vain, à Palmas, qu'on chercherait la moindre maison française !

3 heures. — *L'Atlantique* marche à toute vitesse ; peu à peu la terre s'éloigne... La cathédrale semble s'enfoncer dans la mer ; encore quelques secondes et l'œil ne contemplera plus qu'un grand cercle bleu s'étendant à l'infini autour du

— 37 —

navire. Des bandes de poissons volants, précurseurs de la zone tropicale, commencent à faire leur apparition.

11 heures du soir. — La fête commence. Nos invités sont fidèles au rendez-vous et le commandant fait son entrée, salué par de bruyants hurrahs.

Je prends... en riant... possession du fauteuil présidentiel, m'excusant de n'avoir à offrir qu'un bien mauvais morceau d'éloquence !

MESSIEURS, OU PLUTÔT MES CHERS AMIS,

Cette familiarité de mon entrée en matière me sera pardonnée et me semble justifiée par la marque de sympathie que vous m'avez témoignée en m'appelant à l'honneur de présider cette amicale petite réunion.

Je ne suis pas assez prétentieux pour attribuer cette faveur à mes mérites personnels. J'aime mieux croire que j'ai été choisi à l'ancienneté !

En tout cas, je jette aujourd'hui quelques-unes de mes années au gouffre de l'oubli, je veux me rajeunir, ne serait-ce que quelques moments, pour ne pas me montrer trop morose !

Vive la jeunesse !

Je suis fier de me trouver à vos côtés. Ne représentez-vous pas, vous tous qui m'écoutez, tout ce que notre belle France possède d'intelligence et de virilité !

Vous avez devant vous le temps et l'espace. Que vous réserve l'avenir ? Je vais vous le dire : une brillante destinée, sans doute, si le destin veut bien exaucer les voeux que je fais pour chacun de vous, en ce moment.

Que vois-je en effet ?

Les uns, ingénieurs audacieux, s'en vont dans les pays encore vierges, luttant pied à pied contre les forces naturelles, efforçant les falaises à coup de dynamite, pour creuser des ports où nos grands bateaux, drapeaux flottant fièrement à la brise du large, viendront s'amarrer à des quais magnifiques, apportant avec eux un peu du génie de la France.

D'autres, pionniers aventureux, pour lesquels il n'est pas d'obstacle, marchent intrépidement, sans trêve ni merci, poussant devant eux les rails de fer, comme l'aveugle qui, de son

bâton, cherche la route incertaine, éventrant les forêts impénétrables, ou s'enfonçant dans les déserts sans fin, entraînant à leur suite les puissantes locomotives avec toutes les merveilles de la civilisation !

Et notre brave armée, nos courageux officiers, quel éloge faire de leur valeur ! j'admire leur énergie et l'abnégation avec laquelle ils risquent leur vie, chaque jour, pour conserver intact le patrimoine colonial que nos aînés ont conquis, en arrosant le sol de leur sang !

Que ne puis-je les suivre dans ces courses aventureuses et partager leurs joies et leurs peines.

J'en aurais encore beaucoup à dire, si je ne craignais de vous endormir par un trop long discours.

Je ne puis pourtant, voyant en face de moi mon éminent confrère le Docteur Emily, et d'autres collègues, ne pas jeter également quelques fleurs sous leurs pas ! Quels dangers n'affrontent-ils pas chaque jour, luttant contre ces maladies terribles des tropiques, qui terrassent les plus forts et qu'ils combattent sans trembler.

Quel beau rôle ils remplissent, quand, loin de la patrie, au chevet des pauvres malades qui grelottent sous la fièvre, montrant toute leur abnégation et tout leur dévouement, ils arrachent à la mort les vies précieuses sur lesquelles la France a fondé tant d'espérances.

Dans quelques jours, les amitiés contractées à bord seront rompues par les hasards de la destinée. Chacun de vous suivra sa marche capricieuse, ballotté plus ou moins sur l'océan de l'inconnu.

Que mes vœux de bonheur vous accompagnent sur votre route et rappelez-vous que je serai toujours l'ami qui, du fond du cœur, applaudira à vos succès.

Moi-même, lorsque dans quelques semaines, seul, couché dans mon hamac, j'écouterai pendant la nuit, la grande voix mystérieuse de la forêt brésilienne, je me souviendrai avec regret des bonnes causeries du soir, sur le pont de l'*Atlantique*, et ferai revivre en rêve les figures amies que je contemple en ce moment.

Je termine ce bavardage beaucoup trop long.

MES CHERS AMIS,

Dans ma jeunesse, au bon temps où j'étais étudiant, il n'était de joyeuse réunion sans boire : « Au clergé, à la magistrature... à ces dames ! »

Le clergé, nous glisserons vite..., je ne crois pas que nous soyons de bien fervents adeptes.

La magistrature... le mieux est, pour en parler, d'attendre des temps meilleurs !

Restent les dames ! Ici, je lève mon verre pour porter en leur honneur un toast enthousiaste et vibrant.

Enfin, pour terminer, et je vous vois déjà tous battre des mains, je porte la santé du vaillant commandant de l'*Atlantique*, auquel nous souhaiterons de diriger longtemps encore le beau bateau qui porte en ce moment notre fortune !

Un ban, en mon honneur, fut voté à l'unanimité, ce qui prouva qu'en faisant l'éloge de nos braves compagnons, j'avais trouvé la note juste.

Puis la petite fête continua joyeuse et pétillante d'esprit, entremêlée de chansonnettes et d'anecdotes plus humoristiques les unes que les autres.

Le champagne n'était pas mauvais et à deux heures du matin, les refrains les plus endiablés du quartier latin, repris en chœur, témoignaient qu'on ne s'ennuyait pas à bord de l'*Atlantique*.

JEUDI 8 JUILLET. — 10 heures du matin. — Nous franchissons le Tropique du Capricorne. Il fait un temps superbe. Demain soir, nous serons à Dakar.

Notre réunion d'hier soir, où les dames ne figuraient pas... inutile d'insister... avait éveillé leur curiosité.

Aussi décidèrent-elles de prendre leur revanche le jour même et, plus aimables que nous, il faut bien l'avouer, elles ne voulurent pas laisser les messieurs en pénitence.

J'avais raconté la veille une histoire de « l'au delà », étude d'occultisme : « le collier d'Ahmosis », qui avait semblé intéresser mon auditoire. L'un de nos compagnons en avait-il parlé... toujours est-il que je reçus une députation de deux ou trois dames qui, gracieusement, me demandèrent d'inscrire

mon nom à leur programme et de donner une seconde édition de ma fantaisie.

J'eus beau expliquer que mon histoire ne méritait pas leurs suffrages, il fallut me soumettre, ce que je fis d'ailleurs de bonne grâce, estimant qu'à bord, chacun doit, autant qu'il le peut, contribuer à multiplier les distractions et à rendre la vie en commun aussi agréable que possible.

Je reproduis le programme dont l'ensemble varié fut suffisant pour nous permettre de passer une charmante soirée.

COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES

Paquebot : Atlantique, le 8 Juillet 1909.

PROGRAMME

1^{re} PARTIE

- | | |
|---|------------------------|
| 1. Conférence sur l'au-delà
<i>Le collier d'Akhmosis.</i> | M. le Docteur LATTEUX. |
| 2. <i>La petite boîte de Chine</i> (Chant) | Le lieutenant MONNET. |
| 3. <i>L'hirondelle de Bouddha</i> (Poésie) | Le Lieutenant ESTESSE. |
| 4. <i>Rêverie</i> (Poésie de V. Hugo), musique
de Saint-Saëns (Chant). | Mme Julienne PRUDENT |

2^{me} PARTIE

- | | |
|---|---|
| 5. <i>Le chapeau claque</i> (Monologue). | Le lieutenant ESTESSE. |
| 6. <i>Air de la Forêt</i> (de Carmen) (Chant). | Mme Julienne PRUDENT. |
| 7. <i>Air de Manon Lescaut</i> (Chant). | Le Lieutenant MONNET. |
| 8. <i>Air des bijoux de Faust</i> (Chant). | Mme Julienne PRUDENT |
| 9. <i>Duo des Hirondelles</i> (de Mignon)
(Chant). | Mme Julienne PRUDENT
Le Lieutenant MONNET. |

CONFÉRENCE DU DR LATTEUX

Voyage dans "L'Au-delà": Le collier d'Ahmosis

Avant-propos

Pour la compréhension de l'histoire qui va suivre, quelques mots d'explication sur la religion de l'ancienne Égypte sont indispensables :

1^o L'être humain, outre son enveloppe corporelle, matérielle et tangible, était considéré comme en possédant une seconde, éthérée et impalpable, incluse dans la première, qu'on appelait « le double », et qui devenait libre après la mort.

Les objets matériels eux-mêmes étaient considérés comme ayant également leur double.

Dans l'au-delà, rien n'était changé. Le mort se retrouvait tel qu'il était sur terre, avec ses palais, ses trésors et tout ce qui lui avait appartenu.

Son double habitait le tombeau avec la momie et la nuit pouvait s'extérioriser et se transporter dans les sphères de l'au-delà où il continuait le même genre d'existence qu'il avait mené sur la terre.

2^o Il existe dans les solitudes du Thibet des couvents habités par des sectes religieuses, dont les membres livrés aux pratiques de l'ascétisme le plus compliqué passent pour posséder des secrets inconnus des profanes.

Ils auraient entre autres pouvoirs, tant leurs sens sont affinés par la pénitence, celui de communiquer à distance

par la pensée, et la faculté de s'extérioriser à volonté, libres de se transporter à leur gré dans les mondes qui peuplent l'infini.

Il existe quelques rares initiés.

3^o Il est enfin nécessaire de noter que l'auteur, collectionneur enthousiaste d'antiquités égyptiennes, possède chez lui une magnifique momie, renfermée dans une cage vitrée. C'est celle d'une jeune femme. Les vêtements funéraires, dans lesquels elle a été ensevelie, montrent qu'elle appartenait à une classe élevée de la société.

C'est elle qui fait l'objet de l'histoire qu'on va lire.

I

Parmi les nombreux incidents qui émaillèrent un voyage que je fis en Égypte, en 1895, il en est un que j'avais oublié et qui, cependant, devait plus tard être l'origine d'un des événements les plus mystérieux de mon existence.

Par un de ces matins radieux, comme il en existe seulement en Orient, j'avais quitté le Caire, dans le but de visiter les antiques pyramides qui, insensibles aux morsures du temps, s'élèvent encore fièrement dans la plaine de Memphis.

Sous la conduite d'un excellent guide, Mustapha Saïd, qui connaissait le pays mieux que n'importe quel fouilleur de tombeaux (peut-être même appartenait-il à cette intéressante confrérie... je l'ai toujours, du moins, un tantinet soupçonné), j'avais décidé d'explorer la grande pyramide de Saqqarah, un des plus vieux monuments du monde, sépulture de l'antique roi Zoser, sans oublier ni le Serapeum, ni le mastaba du grand prêtre Ti, presque aussi ancien, que nous a conservé le sol mystérieux de l'Égypte.

Monté sur un petit âne blanc, aux jarrets d'acier, coquettement tondu, avec des manchettes aux pattes et de petits favoris le long des cuisses, je chevauchais en plein désert,

par une température de 40°, aperçevant la masse imposante de Saqqarah, que l'on croit toujours toucher du doigt, tant l'atmosphère est transparente et qui paraît s'éloigner à mesure qu'on s'en rapproche...

Un silence de plomb nous environnait... troublé seulement par le cri des vautours qui planaient au-dessus de nos têtes et par le crépitement des os blanchis par le temps, que nos montures écrasaient sous chacun de leurs pas, dans cette immense nécropole de Memphis, où dorment sous le sable les millions d'êtres humains qui vivaient sur ce sol, il y a 5000 ans.

Enfin, vers onze heures, nos efforts étaient couronnés de succès et nous mettions pied à terre devant une anfractuosité de la pyramide, sur la face opposée au soleil, où nous espérions trouver, pour déjeuner, une fraîcheur relative...

Pendant que Mustapha déballait les provisions et mettait en lieu sûr les précieuses bouteilles d'eau qui, dans ces régions brûlantes, valent le nectar le plus délicieux, j'avais poussé une pointe en avant et gravi quelques degrés du monument, entreprise qui, vu la hauteur des blocs éboulés, n'est ni sans danger, ni sans difficultés de toutes sortes.

J'allais regagner notre salle à manger... je veux dire notre caverne... lorsque, levant la tête, j'aperçus un voyageur qui descendait péniblement, hésitant sur la route à suivre, ne sachant trop comment rejoindre la piste qu'il ne pouvait distinguer du point qu'il occupait... masquée qu'elle était... par des pierres énormes...

Voyant son embarras, je me portai à sa rencontre et l'aidai à atteindre la base du monument.

Il me remercia beaucoup.

Nous reprîmes le chemin du campement et il me fit le plaisir d'accepter un verre d'eau parfumée avec quelques gouttes de mastic, m'avouant qu'il mourait de soif... s'étant égaré depuis plusieurs heures !

C'était un petit homme... maigre, aux cheveux noirs, sans barbe... portant un lorgnon d'or et dont les yeux brillaient d'un si étrange éclat, que je pouvais difficilement

— 45 —

soutenir le regard... qu'il ne cessait de braquer sur moi... dans le but évident de tâcher de deviner qui je pouvais bien être...

Nous causâmes... ou plutôt je le fis causer... car jamais je n'avais rencontré savant plus érudit. Il connaissait son histoire d'Egypte, mieux qu'un Maspéro ou un Morgan !

Il me fit certaines remarques que je n'avais jamais notées nulle part et me signala des détails inconnus... comme je m'en assurai plus tard, auprès des égyptologues les plus éminents... les laissant eux-mêmes très intrigués sur la source où j'avais pu puiser mes documents.

Ses aperçus sur le tombeau de Ti.... en contradiction complète avec tout ce qui a été écrit jusqu'à présent, me laissèrent rêveur... et il mit le comble à ma surprise en me parlant de certain temple... dont *j'ignorais le nom* et dont il décrivit les moins d'etails avec la précision d'un érudit auquel rien ne saurait échapper...

Ses yeux... pendant son discours... semblaient se perdre dans un vague lointain et ses phrases se succédaient... espacées et cadencées.

Lisant dans ma pensée... et prévoyant quelque interrogation, il me prévint : ... *Ce temple n'est pas encore connu*, me jeta-t-il négligemment... et il changea de conversation !!

Mais alors, pensai-je... comment peut-il si bien le décrire?... Comment en connaît-il l'histoire... l'emplacement... puisque nul ne l'a encore visité !!

Je voulus savoir quel était cet énigmatique personnage et lui offris ma carte... pensant qu'il me donnerait la sienne en échange... Il la lut et s'excusa d'avoir oublié les siennes...

« Un voyageur qui passe... dit-il... parcourant le monde et que vous reverrez peut-être... plus tard ! »

J'allais insister, mais son escorte l'avait rejoint et me regardant une dernière fois avec un singulier sourire, il me salua, me faisant un geste d'adieu et laissant tomber sa main droite le long de son corps jusqu'à son genou... mode en usage chez les anciens Égyptiens aux époques les plus reculées.

Après avoir donné dans une langue inconnue les ordres

nécessaires pour le départ, il enfourcha sa monture et ne tarda pas à disparaître derrière des dunes de sable !

J'interrogeai Mustapha... Le voyageur mystérieux lui était totalement inconnu... aussi bien que ses guides à la peau cuivrée... qui n'étaient pas du pays... et dont il ne comprenait pas l'idiome...

II

J'avais oublié cet incident de voyage... lorsque neuf ans après... au mois d'avril 1904, se présenta chez moi un visiteur, que j'introduisis dans mon cabinet...

C'était un petit homme... maigre, aux cheveux noirs... un peu blanchissants... portant un lorgnon d'or et dont les yeux brillaient tellement que je cherchai dans ma mémoire où j'avais bien pu rencontrer déjà un si troubant regard.

C'était l'homme de Saqqarah !

Jouissant de ma surprise : « Je vous avais dit que nous nous reverrions quelque jour... vous le voyez... je ne vous ai pas oublié... le moment est venu de me faire connaître... Vous avez devant vous le *Grand Maître du Suprême Conseil d'Initiation*, dont le siège est à Lhassa, dans les montagnes du Thibet.

« Peu vous importe mon nom véritable, que ne doit entendre prononcer aucune oreille profane.

« Qu'il vous suffise de savoir que, pour les misérables besoins des communications terrestres, je suis le comte de P...

« Ceci dit, écoutez-moi !

« Encore obscurci par les brouillards épais, au sein desquels se déroule l'évolution de la vie terrestre, votre esprit suppose que, lors de votre voyage en Égypte, c'est le hasard seul qui a dirigé vos pas, les guidant vers l'Orient.

« Erreur absolue. Il n'y a pas de hasard... il n'existe dans l'univers que des lois dont les résultantes combinées tendent

— 47 —

vers un but final bien défini... que seuls connaissent les initiés les plus avancés.

« Sachez donc que si vous êtes venu, fantôme réincarné que vous êtes, fouler le sol de l'Égypte, c'est que sur cette terre, il y a 3,000 ans, s'écoula pour vous une des vies les plus heureuses, parmi celles qui vous furent dévolues.

« Une force supérieure et intelligente vous guidait, vous la connaîtrez plus tard. »

« Sur ma proposition, le Grand Conseil a décidé que vous étiez digne de subir les épreuves de l'Initiation sacrée. J'espère que vous en sortirez victorieux.

« Pour votre instruction et votre perfectionnement, je vous ferai revivre alors toutes ces existences. Vos yeux, s'entr'ouvrant à la sublime lumière, pourront contempler dans leur majesté les mystères de l'évolution des mondes, trouvant sur leur route le secret des lois éternelles. »

Puis, se levant et parcourant du regard les mille objets rapportés par moi comme souvenirs de voyages :

« Ces bracelets égyptiens, ces colliers, ces amulettes, sont, sans que vous vous en soyez douté jusqu'ici, les objets préférés qui charmaient votre vie.

« Ce n'est pas le hasard qui les a réunis !

« Cette momie que vous tenez précieusement enfermée dans un cadre luxueux et qui semble endormie dans son éternelle beauté, au milieu des étoffes précieuses, qu'elle affectionnait... ce n'est pas le hasard qui l'a amenée chez vous...

« C'est... »

Il allait continuer et anxieux je buvais ses paroles. Il s'arrêta, comme s'il eût trop parlé...

« Si l'initiation t'a rendu plus fort, en te dévoilant les grands secrets, n'oublie pas qu'elle t'impose aussi de nouveaux devoirs dont le moindre est de pratiquer, sous toutes les formes, la charité vis-à-vis de ton prochain.

« Plus tard, quand ayant médité les enseignements que je t'ai donnés, tu auras grandi en sagesse... que tu seras meil-

leur... peut-être alors te sera-t-il permis de pénétrer plus avant dans l'inconnu !

« Quelle que soit la distance terrestre qui pourra nous séparer... je serai toujours à tes côtés... veillant sur toi... Adieu ! »

Des mois ont passé, complétant des années, et la lumière astrale, dans son étincelante et mystérieuse clarté, visible aujourd'hui pour moi seul... grâce au maître qui guida mes pas chancelants, a depuis longtemps chassé de mon esprit les brouillards opaques des visions terrestres, me laissant maître de contempler, dans une admiration toujours nouvelle, les radieuses beautés des mondes inconnus roulant dans l'infini...

Salut aux maîtres vénérés qui, dans les hauteurs inaccessibles où s'affinent leurs facultés terrestres, accumulent les secrets qui seront communiqués plus tard et pour le bien de tous, à l'être humain, actuellement encore dans les ténèbres de l'enfance.

L'homme à cette époque bénie n'aura plus d'autre objectif ni d'autres aspirations que d'atteindre les sommets élevés, où le mal est inconnu et où rayonnent dans une gloire éblouissante, la bonté et l'idéale beauté, émanations divines !

III

Le 25 janvier dernier, je reçus une lettre surchargée de timbres... Elle venait directement de Lhassa, capitale du Thibet...

D'après sa date, elle avait mis près de six mois à me parvenir, ayant été sans doute écrite dans les régions inaccessibles qu'habitent seuls les grands initiés de l'occultisme oriental.

C'était mon maître qui me l'écrivait :

— 49 —

MON FILS,

Tu as suivi le bon sentier, sans te détourner... sans crainte, sans faiblesse... !

Les temps sont proches où tes yeux vont s'ouvrir sur des horizons nouveaux.

Dès à présent, avec la permission des Maîtres qui me guident moi-même, une force nouvelle te sera communiquée, en récompense de tes efforts à t'instruire.

Le 16 mars prochain, à minuit, à l'heure calme où tout repose dans la nature, la porte des grands secrets s'entrebâillera pour toi.

Quoi que tu voies ou puisses entendre, bannis la peur.. faiblesse humaine... et obéis !

Bien qu'invisible, je suis toujours à tes côtés !

(Signature lisible de moi seul.)

Je lus et relu cette missive, cherchant à en dégager le sens. Je dus y renoncer, et attendre le jour désigné, avec une impatience facile à comprendre.

IV

Le 16 mars, à la date fixée, j'avais diné chez des amis et les quittais vers onze heures du soir. Très préoccupé, et dans l'incertitude des événements qui allaient se dérouler, je regagnai mon domicile, par une nuit de brouillard accompagné d'une pluie fine et glaciale.

Je venais de pénétrer dans la première pièce de mon appartement, à la recherche d'une bougie, quand je restai pétrifié...

Une lueur opaline, bleuâtre, flottait dans l'air, comme une gaze légère, illuminant la cage vitrée de la momie dont, malgré l'obscurité, elle me permit d'apercevoir les traits !

La vision disparut avec la rapidité de l'éclair !

J'écartai un rideau de la fenêtre, pensant que la lune était l'auteur du phénomène...

Le ciel était noir, sans une étoile ; la pluie battait les vitres...

Je fis rapidement de la lumière et m'approchai de la momie... rien ne semblait changé...

Le cadavre était toujours aussi sombre dans son linceul de lin... énigmatique probablement pour l'Éternité.

Sans chercher à approfondir le mystère, comme j'étais fatigué, je me couchai rapidement et ne tardai pas à m'en dormir d'un sommeil profond.

Les douze coups de minuit commençaient à tinter... je me réveillai en sursaut, une sueur froide au front, sûr cette fois de ne pas être le jouet d'une hallucination.

La lueur bleue s'était rallumée, elle emplissait la chambre, me permettant d'apercevoir, dans la pièce à côté, la momie tout entière, transfigurée, une couronne de fleurs dans les cheveux !

Je n'eus pas le temps d'avoir peur. Le brouillard opalin s'était condensé et une forme féminine dont je ne voyais que la tête, charmante, avec de grands yeux noirs, comme du velours, se pencha vers moi, et déposa sur mon front un inef-fable baiser...

Une voix chantante retentit à mon oreille.

« Rends-toi ce soir à notre villa, je te rejoindrai ! »

Puis une main vaporeuse surgit à son tour et sous l'im-pulsion d'un choc violent... je tombai à la renverse sur mon lit... éprouvant la sensation nouvelle de m'envoler dans l'espace !

V

Malgré l'heure avancée, Memphis était en rumeur.

Les rues étaient envahies par une foule en liesse, bariolée et bruyante. Partout des chants et des acclamations d'allé-gresse !

Amenemhé I^{er} devait le lendemain se rendre au temple d'Osiris, pénétrer dans le tabernacle secret, dont seul il a la clef, afin de parler au Dieu et le remercier de sa dernière victoire, avant d'assommer de sa main royale les captifs de marque qu'il lui destinait en sacrifice.

Le ciel étincelait d'étoiles... la nuit était tiède.

Le moment était venu de me rendre au rendez-vous.

Chose singulière... je me demandai un moment si je possépais toute ma raison, j'avais presque oublié le chemin de ma villa...

Après des efforts inouïs, je me rappelai qu'elle s'élevait sur les bords du Nil... à deux heures de la ville !

Un trouble particulier s'était emparé de moi... trouble singulier... il me semblait que je n'y avais pas mis les pieds depuis des siècles...

Pourtant je me souvenais des heures charmantes, passées à la dernière lune, avec Ahmosis et des douces caresses échangées.

Chassant loin de moi ces impressions inexplicables que je mis sur le compte de l'émotion du rendez-vous donné... je me dirigeai vers le fleuve en passant par un dédale de ruelles qui m'étaient familières... Ma grande embarcation était à quai, j'apercevais sa proue surmontée d'une large fleur de lotus et je reconnus la grande voile de pourpre que gonflait déjà la brise embaumée de la nuit.

A l'arrière, mon lit d'ébène incrusté d'ivoire, à moitié caché sous les coussins brodés de ses doigts délicats, dont les fleurs alternativement jaunes et violettes, si parfaitement imitées, semblaient envoyer leurs parfums jusqu'à moi.

Mes douze esclaves syriens, immobiles sur leur banc, les rames dressées en l'air, attendaient le signal.

Je montai à bord et m'étendis paresseusement sur ma couche, pour rêver à mon aise à l'amante aimée que, dans quelques instants, j'allais presser dans mes bras et dont, en fermant les yeux, je revoyais, comme dans un doux songe, les traits charmants et les yeux si troublants.

« En route », fis-je à Sakhet, mon chef d'équipage ! Sur mon

ordre, les rames battirent les flots en cadence... nous gagnâmes le milieu du-fleuve.

La lune s'était levée. Les grands palmiers agitaient mollement leurs longues feuilles rigides, dont l'ombre se projetait à la surface de l'eau bleue, sans qu'aucune brise ne vint en troubler la surface, unie comme un miroir.

Il me tardait d'être arrivé !

« Quelques coups de lanière, fis-je à Sakhet... sur le dos de ces endormis, qui rament si paresseusement ! »

Le fouet siffla dans l'air... le bruit des rames reprit plus intense.

Nous approchions. Je reconnus le bois de platanes.

Chose singulière, il me parut plus épais... Depuis ma dernière visite les arbres semblaient avoir poussé d'une façon fantastique... ils paraissaient énormes !

Encore quelques coups de fouet bien distribués et ma villa se dessina dans le lointain avec ses briques multicolores, émaillées, scintillant vivement sous les rayons de la lune.

Sakhet dirigea la barque vers le débarcadère. Un gros crocodile noir, à moitié endormi sur les marches, s'opposait à ce qu'on mit pied à terre. Je donnai l'ordre de l'écartier respectueusement en le poussant légèrement avec une rame et quand il eût plongé je lui fis offrande d'une oie et de deux canards afin de me le rendre favorable !

Mon palanquin d'ébène, incrusté d'ivoire, m'attendait sous la garde de nombreux esclaves, dont les robustes épaules avaient cependant de la peine à le porter.

Je m'installai... six porteurs de torches parfumées marchaient en avant... tandis que d'autres agitant les plumes flexibles des flabelli entretenaient la fraîcheur autour de ma tête tout en chassant les importuns moustiques...

Menonia, ma petite nègresse nubienne, laissait apparaître sa tête rieuse dans l'entrebattement de la porte.

« Je t'attendais, Maitre ! »

Je passai la main dans la chevelure crépue de l'enfant et la suivis jusqu'à ma chambre à coucher, dans la galerie supérieure.

Mes coffres d'érable étaient à leur place habituelle. Mon

grand fauteuil, avec ses pendentifs de soie multicolore et ses clochettes en forme de lótus, semblait me tendre les bras.

Je m'y installai un moment avant de réparer le désordre de ma toilette, tandis que Menonia, avec une agilité de jeune chatte, faisait défiler sous mes yeux mes plus belles perruques et mes tuniques blanches du lin le plus fin.....

Elle avait eu soin de brûler les parfums qu'affectionnait Ahmosis !

Je lui donnai l'ordre de disposer les coussins sur la terrasse et de tenir prêt le souper.

— Le chasseur a tué cette nuit une antilope, le gibier favori d'Ahmosis, fit Menonia toute joyeuse et les jarres de vin sont rafraîchies !

— C'est bien... Monte alors sur la terrasse et donne le signal ! Toi seule sais imiter le cri du hibou ! Dépêche-toi, je vais aller attendre son arrivée à la petite porte du jardin.

La nuit était tiède, la lune brillante éclairait le bassin de marbre à la surface duquel s'épanouissaient, en leur fraîcheur nocturne, les fleurs blanches et bleues des nelumbos, dont le parfum pénétrant se répandait dans les allées ombragées par les mimosas et se confondait avec les senteurs embaumées des cistes et des myrtes verdoyants.

Leurs larges feuilles, polies et vernissées, mollement étalées à la surface, reflétaient comme des miroirs les pâles rayons de l'astre des nuits.

Un peu plus loin, je retrouvai le berceau couvert de vigne, dont les grappes dorées brillaient comme des grains de topaze... et j'atteignis le mur du jardin.

Un bruit léger d'étoffe me fit battre le cœur... la petite porte tourna sur ses gonds, Ahmosis tomba dans mes bras !

Nous restâmes longtemps follement enlacés, échangeant de douces caresses, incapables de parler.

— Enfin, je te retrouve, ma douce gazelle aux yeux noirs ; je puis donc encore une fois te presser sur mon cœur... Notre séparation m'a semblé bien longue ! Si tu savais combien je t'aime !

Mais, dis-moi, ton père ne s'apercevra pas de ton absence... tu as pu venir me rejoindre sans éveiller de soupçon ?

— N'éprouve aucune crainte ! Memphis est en fête. Demain, le Pharaon doit sacrifier aux dieux, au temple d'Osiris, et mon père est de service au Palais ! Ses fonctions de « Gardien des trésors royaux » ne lui permettent pas de s'éloigner et tout son temps est pris à préparer les bijoux rituels dont Amenemhé doit orner son auguste personne lorsqu'il paraîtra aux yeux de son peuple, porté sur son palanquin d'ébène incrusté d'or et de pierreries !

Le Pharaon, à la fin de la cérémonie, doit lui conférer en récompense de ses services le « grand pectoral d'or » que la reine, suprême honneur, digne elle-même lui attacher sur la poitrine !...

Arrivé au plus haut point de la puissance, il se trouve obligé de rester constamment à la disposition du souverain et de l'accompagner en tous lieux...

Nous sommes donc bien seuls et n'avons rien à redouter !

— Mais, dis-moi, fis-je très ému, il me semble que des siècles se sont écoulés depuis notre dernière rencontre.

Comment expliquer le trouble singulier qui m'envahit en ce moment. J'ai comme l'impression d'avoir été séparé de toi... longtemps, bien longtemps !

— Rassure-toi, reprit Ahmosis, et penchant sa jolie tête sur mon épaule.

Écoute, tu sera rassuré dans quelques instants, quand tu connaîtras la vérité tout entière.

Te souviens-tu de certain collier dont tu me fis cadeau jadis et de la joie que j'éprouvai lorsque toi-même me l'attachas autour du col.

Te souviens-tu de cette misérable esclave qui me le déroba ? Tu la fis fouetter... Mais il fut impossible de le retrouver. Vendu à des marchands phéniciens qui parcouraient le monde, il avait disparu avec eux.

C'est alors que, pour se venger, elle nous empoisonna tous deux et que nous mourîmes le même jour.

J'écoutais, vivement impressionné, le récit d'Ahmosis. Un voile semblait se déchirer devant mes yeux... Je revivais le passé...

Nous comparûmes ensemble au Tribunal de la Vérité.

Nos âmes furent déposées dans la balance et, comme nous avions été justes et bons l'un et l'autre, elle pencha suffisamment en notre faveur pour nous permettre d'entrer dans l'éternel séjour des heureux.

Je vois encore le bon chacal Anubis, soufflant légèrement sur le plateau pour venir à notre aide.

A partir de cet instant, nos doubles quittant chaque nuit leur sombre hypogée se réunissaient pour continuer dans les sphères éthérées le même genre de vie que nous menions de notre vivant.

Ce bonheur dura longtemps, jusqu'au jour où un destin cruel nous sépara en te forçant à te réincarner sur cette même terre, que nous avions habitée ensemble.

Tu vécus ainsi un grand nombre d'existences, et tu en achèves une dernière, en ce moment.

Si je te possède en cet instant, apprends que c'est grâce à la puissance qui t'a été communiquée par les grands maîtres de la secte à laquelle tu es affilié et en récompense de tes vertus.

Le même destin, pour rendre la séparation moins amère, mit en ta possession la momie que j'avais laissée après moi... et que tu entouras de soins si empressés, comme si quelque pressentiment t'avait attiré vers elle.

Tu sauras maintenant, pendant le temps qui te reste encore à passer sur terre, que tu possèdes la relique de celle qui t'aime toujours. Ce sera le palladium qui te protégera et détournera de toi les dangers menaçants.

J'ai pu reprendre un instant possession de mon enveloppe matérielle et aller au-devant de toi pour t'amener jusqu'ici.

Désormais, tu pourras, quand tu voudras, te séparer de tes entraves terrestres. Plus libre alors que l'oiseau des airs, plus léger que le gaz le plus subtil, franchissant l'espace infini, tu viendras auprès de celle que tu aimes, oublier quelques moments les misères humaines.

Le brouillard qui obscureissait mes yeux s'était dissipé. Je revivais mon passé ! Je me revoyais, au temps d'Amenemhé I^{er}, exerçant l'art médical à Memphis, où ma réputation était

grande et donnant mes soins au Souverain qui m'avait accordé sa confiance et comblé d'honneurs.

J'avais retrouvé Ahmosis et, avec elle, la jeunesse, et son cortège de joies et d'illusions.

Ménonia avait disposé sur la terrasse de moelleux coussins. Sous la nuit étoilée, protégés par les grands palmiers dont une brise embaumée balançait doucement les larges feuilles, nous connûmes comme autrefois les enivrantes caresses!!!

Cependant les étoiles pâissaient, le jour n'était pas loin.

— Il faut nous quitter, me dit Ahmosis. Si tu tardais à réintégrer ton enveloppe terrestre, tu mourrais de nouveau et qu'arriverait-il? Nous serions peut-être encore séparés!

Puis, se penchant à mon oreille, elle me glissa un mot magique et mystérieux.

— Quand tu le prononceras, dit-elle, à minuit, l'une de vos heures terrestres, tu t'endormiras doucement et tu reprenras possession de ta villa céleste, où nous pourrons goûter à jamais l'éternel bonheur!

J'allais l'interroger encore... Elle fit un geste... tout s'obscurcit... plus rien !...

Je me réveillai brusquement... Mon cœur battait à rompre la poitrine... J'éprouvais une fatigue immense!

Je songeai à cette hallucination dont je me souvenais avoir été l'objet, et automatiquement j'allumai ma lampe, me dirigeant, anxieux, vers la vitrine où reposait la momie.

Chose fantastique... la tapisserie qui recouvrait la main droite était déplacée et une fleur fraîche de nélumbo était aux pieds du cadavre... Un parfum spécial que je me souvenais avoir respiré dans mes voyages d'Orient emplissait ma chambre...

Je faillis laisser échapper ma lampe, me demandant si je ne devenais pas fou!...

Depuis lors, bien souvent, dans les nuits profondes, m'endormant d'un sommeil mystérieux..., je vais retrouver celle

— 57 —

que j'aime, dans ce monde que j'habiterai probablement à mon tour et où, réunis pour toujours, nos deux âmes se confondront dans un ineffable amour, au sein du divin Osiris.

Un concert charmant termina la soirée.

La mer est superbe. Le ciel étincelle merveilleusement. Le voyage promet de s'accomplir dans les meilleures conditions.

VENDREDI 9 JUILLET. — Tous les jours, quelque nouvelle surprise attend les passagers.

Nos aimables compagnes de route veulent nous montrer que, si elles sont artistes, elles sont aussi des femmes charitables. Elles ont imaginé de tirer une tombola au profit de la Caisse des naufragés.

Un certain nombre de lots ont été réunis et les billets rapidement placés.

Mis un peu en évidence par ma conférence de la veille, plusieurs dames, jugeant que je pouvais servir utilement leur cause, vinrent me demander de vouloir bien présider la cérémonie.

Vainement je fis valoir que mes talents, sur ce chapitre, laissaient fort à désirer... je dus m'exécuter et accepter l'honneur qui m'était fait.

Une cinquantaine de lots étaient étalés sur une estrade improvisée. Je montai au fauteuil de la présidence et je pris comme collaborateurs une demi-douzaine de gentils bébés, brésiliens et argentins, qui, tour à tour, tournèrent les roues indiquant les numéros gagnants.

Plusieurs de ceux que le sort avait favorisés, refusèrent, dans leur générosité, de prendre livraison des lots, propo-

sant de les mettre en vente pour augmenter la somme à verser, et une nouvelle cérémonie commença.

Je fus bombardé, à l'unanimité, commissaire-priseur !

L'idée était drôle; je pris mon rôle au sérieux et, me rappelant mes nombreuses visites à l'Hôtel des ventes de Paris où m'avait appelé souvent ma passion de collectionneur, je me mis en devoir de faire sortir l'argent des poches, au bénéfice des naufragés.

Brandissant un marteau, insigne de mes fonctions, je frappai les trois coups réglementaires.

— Mesdames, Messieurs, la vente va commencer !

Un charmant vase de Chine, de la famille verte, provenant du pillage du palais d'Été, lors de l'expédition de 18**. Pièce unique ! Remarquez l'élégance de la forme et la beauté du coloris. Véritable occasion.

(L'objet provenant d'un bazar valait bien 40 sous.)

Nous demandons 20 francs.

Parcourant la salle d'un regard circulaire : « Y a-t-il acheteur à 20 francs ? Commençons par 10. J'entends 8 francs, je crois, à droite. »

Un gros monsieur intimidé par mon regard et n'osant refuser, fit un signe affirmatif.

« 9 francs, j'entends, en regardant un second qui ne put se dérober. »

Les mettant aux prises, je fis monter les prix :

— 10 francs, 11 francs, 12 francs.

— 15 francs, fit le gros monsieur, piqué au vif.

— Adjugé !

Une dame qui, fort aimablement, avait bien voulu remplir auprès de moi les fonctions d'assesseur, me passa le n° 2, une magnifique broche en « toc », avec superbes diamants faux... rebut de quelque pacotille.

— Nous mettons en vente un superbe bijou, provenant de la grande maison Boucheron, de la place Vendôme. Nous garantissons l'or à 19 carats. Quant aux diamants, ils sont de première eau. Le prix réel est de 1000 francs. Nous demandons 25 francs. Occasion absolument unique !

— 59 —

J'essayai de colloquer mon rossignol au gros monsieur, mais cette fois il refusa de marcher, restant complètement muet.

— Bijou magnifique, ajoutai-je ! Un véritable cadeau à faire à une dame !

— 8 francs, j'ai entendu à gauche et, visant un jeune passager qui faisait un doigt de flirt à une petite danseuse, je le mis dans l'impossibilité de refuser.

— 9 francs, fit une voix... 10... 15... 20... Les enchères montaient... C'est pour rien, Messieurs...

— 25, fit le jeune homme, pris par l'amour-propre et ne voulant pas, aux yeux de son amie, passer pour un avare.

— Adjugé : 25 francs.

Je continuai ainsi, une heure durant, mes boniments fantaisistes et j'eus le plaisir, la vente terminée, de constater qu'elle avait produit 180 francs.

L'ensemble des lots pouvait valoir 25 francs, commercialement parlant.

Pour me remercier, l'auditoire vota un ban en ma faveur et le commandant me décerna un diplôme d'honneur de membre de la société des naufragés.

Plus que récompensé, je déposai mon marteau, heureux de m'être tiré à bon compte de mes délicates fonctions.

11 heures du soir. — Le phare de Dakar est signalé : feu rouge sur la gauche, vert sur la droite.

La mer est magnifique, le ciel brillant d'étoiles.

La côte commence vaguement à s'estomper, tant l'atmosphère est pure.

1 heure du matin. — La sirène retentit, demandant un pilote.

Un coup de canon salue la terre !

Un remorqueur accoste le bateau. Le pilote monte à bord : c'est lui désormais le seul maître.

1 heure et demie. — *L'Atlantique* jette l'ancre. Il fait une chaleur fantastique. La peau est moite.... et beaucoup de passagers gémissent sous cette température tropicale.

Pour mon compte je m'en accorde au contraire fort bien.

SAMEDI 10 JUILLET. — Lever à 5 heures du matin. — Le soleil se montre radieux, éclairant une côte basse, couverte de maisonnettes blanches, ombragées par de grands palmiers.

De nombreuses embarcations montées par des nègres du plus beau noir, entourent le navire, en quête de clients pour les conduire à terre.



DAKAR. — Place plantée de figuiers.

Je fais prix avec un batelier (2 francs aller et retour) et nous partons.

Le quai de débarquement est assez élevé, et, pour mettre pied à terre, il est nécessaire d'utiliser les quelques talents d'acrobatie que l'on peut posséder.

Un plongeon dans l'eau profonde serait dangereux; les requins ne laisseraient probablement pas passer l'occasion de faire un joyeux festin!

La première impression est assez favorable. Pour gagner la ville, on parcourt une centaine de mètres au milieu de terrains plantés de bananiers verts mêlés à de jolis palmiers.

Il fait un soleil superbe. Il n'est que 7 heures du matin et l'on se plaint déjà de la chaleur.



Dakar. - Vue prise du pont de l'Atlantique.



Dakar.



En rade de Dakar. L'Atlantique.
L'atlantique vu de la barge en avant.



Dakar. Place plantée de figuiers.

Avec quelques passagers débarqués comme moi, nous pénétrons dans un café, où nous trouvons un choix varié de boissons glacées et d'où j'expédie mes premières cartes postales !

Ce devoir accompli, je lâche mes aimables compagnons, préférant conserver ma liberté complète et, guidé par un brave nègre parlant très bien français, je pars à l'aventure pour visiter la ville.

Elle consiste en un immense territoire partagé en deux quartiers, l'un occupé par l'élément européen proprement dit et l'autre, le plus curieux, par la population indigène.



DAKAR. — Avenue du Tribunal.

La ville européenne est à peine esquissée. Il y a cependant déjà quelques jolies maisons, mais assez espacées.

Des avenues larges, bien plantées et suffisamment ombragées, sont actuellement les premiers jalons de direction pour l'extension future.

De belles places se montrent de distance en distance, agrémentées de gigantesques figuiers ou de gommiers.

Je parcours successivement les principales rues, la rue Victor-Hugo, etc., qui, d'ailleurs, ne présentent rien de bien remarquable et j'arrive au marché.

C'est là, généralement, qu'on trouve de la couleur locale !

De nombreux étalages où l'on débite toutes sortes de marchandises sont tenus par de superbes nègresses, nonchalamment accroupies sur leurs talons, montrant des formes



Dakar.

sculpturales et laissant voir des dents d'une blancheur éclatante.

Elles vendent des fruits, des conserves, du gibier, etc. Elles ne sont pas farouches et ne demandent qu'à tire.

Elles mâchonnent entre leurs dents de petits fragments d'un bois dur qu'on appelle « bois vert » et qui, paraît-il, a la propriété de conserver la blancheur de l'émail.

Coiffées d'un madras, généralement jaune et rouge, planté coquetttement sur leur chevelure crépue, elles ne manquent pas d'une certaine grâce. En tout cas, quand elles sont jolies, elles connaissent, aussi bien que les femmes blanches, l'art de faire valoir leurs charmes naturels.

Le plus beau monument de Dakar est le Palais du Gouverneur. Il est placé sur une hauteur et domine toute la baie.

Comme il n'existe pas de carrière de pierre dans le pays, les matériaux ont été en totalité apportés d'Europe. C'est fantastique, quand on considère le poids que doit représenter la masse entière.

Peu à peu, on sort de la zone civilisée et on gagne le quartier nègre, où le pittoresque récompense le voyageur de sa peine.

Des huttes recouvertes de feuilles abritent la population, avec une simple porte ouverte, laissant voir l'intérieur.

Il est neuf heures du matin et la plupart des femmes sont dehors, vaquant à leurs occupations, allant au marché... ou se débarbouillant, sans vergogne, dans un costume sommaire, autour des fontaines publiques.

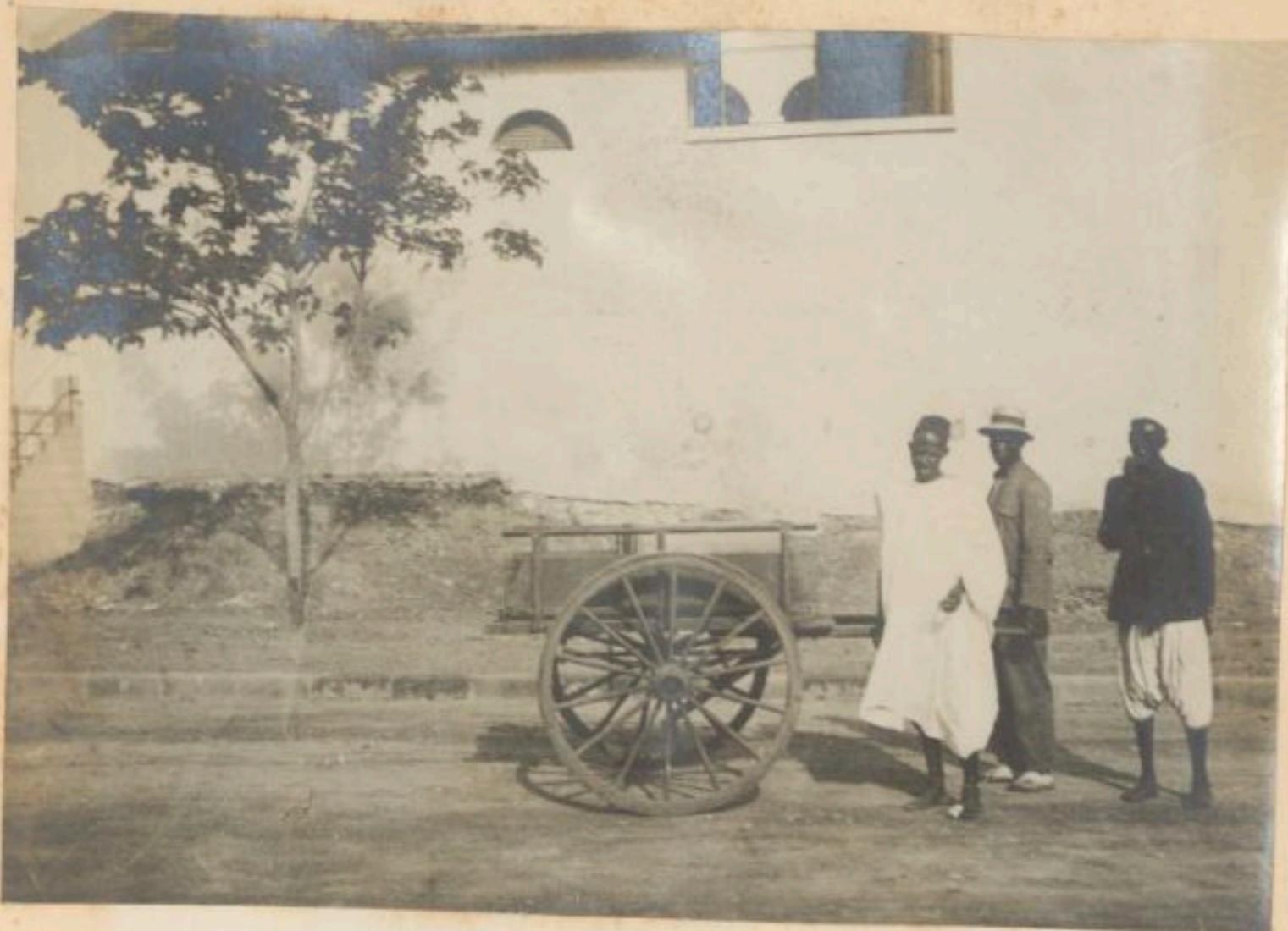
On a grand tort de toujours dénigrer les négresses et de leur refuser les charmes qui sont le privilège général de la femme.

Il existe parmi elles de magnifiques créatures, laissant deviner des formes impeccables que je souhaiterais rencontrer chez beaucoup de nos Parisiennes cotées et réputées.

Il m'a semblé qu'il ne leur était pas désagréable de se laisser admirer par les voyageurs blancs que le hasard guidait vers leurs cases.. !



Dakar.



Dakar .- Groupe d'indigènes.



Mon guide .
Mon guide

Ce quartier nègre ne brille pas par une extrême propreté et la voirie laisse quelque peu à désirer.

Une poussière fort désagréable rend la marche difficile.

Cet état de choses se modifiera peu à peu. De nombreux travaux sont projetés et ils sont déjà l'objet d'un commencement d'exécution.

J'ai pu, dans cette promenade, admirer de magnifiques baobabs, abritant des cases et dont un, entre autres, présentait certainement trois ou quatre mètres de diamètre.



DAKAR. — Une rue.

Rien n'est plus gracieux que ces grands arbres, envalis par les bougainvilleas couverts de fleurs roses et par de magnifiques volubilis bleu clair, qui montent très haut le long du tronc, retombent en guirlandes ou s'enroulent autour des branches.

Il ne faut pas regagner le port sans pousser une pointe chez les bijoutiers indigènes, qui possèdent une réelle originalité dans les modèles qu'ils fabriquent.

Les boucles d'oreilles, particulièrement, sont finement travaillées, et il en existe de nombreuses variétés. Mais les marchands sont de véritables voleurs et demandent aux étran-

gers des prix tellement exorbitants qu'il est presque impossible de rien acheter.

11 heures du matin. — Le soleil commence à chauffer sérieusement. Deux ou trois heures suffisent pour voir l'ensemble de la ville; je regagne le port pour retourner à bord où nous attend un excellent déjeuner dans une salle à manger ventilée et relativement fraîche.



DAKAR. — Un gros baobab.

Arrivé à bord, un nouveau spectacle attend le voyageur. Des centaines de nègres, les uns dans des barques, les autres dans de simples trônes d'arbre évidés qu'ils conduisent à la pagaye, entourent le navire.

Ils apportent des curiosités locales, qu'ils viennent vendre aux passagers : plumes d'autruche, poignards, colonnes ver-

tébrales de requins, aigrettes, singes, etc., etc.

Quelques-uns montent sur le pont et consentent quelquefois à céder les amulettes qu'ils portent autour du cou; mais ils semblent y attacher beaucoup de prix et souvent refusent de s'en dessaisir.

Elles consistent généralement en deux petites boîtes de bois, garnies de cuir, contenant certains versets du Koran et appliquées l'une contre l'autre, à la façon des castagnettes. Une boule d'argent dont je n'ai pu savoir la signification, les accompagne. L'ensemble est réuni par une cordelette de cuir, formant collier.

J'ai réussi à m'en procurer deux ou trois.



Dakar. — Le marché.

L'un de ces nègres en possédait une, assez jolie, qui m'avait tenté; il m'en demandait 15 francs. J'avais marchandé et le drôle, uniquement pour m'être désagréable, finit par me déclarer qu'il ne voulait plus me la céder, même à aucun prix....

Jouant de ruse, une dame du bord offrit de l'acheter, il s'empressa de la lui céder, me faisant constater moquetttement que je ne l'aurais pas.



DAKAR. — Les nègres plongeurs.

Qu'on juge de sa fureur, lorsque, quelques minutes après, l'aimable compagnie qui avait imaginé le truc, me l'ayant remise, je revins retrouver mon nègre, auquel je rendis la revanche, en lui montrant son amulette que j'enfouis à ses yeux dans la poche de mon veston.

S'il eût pu me faire un mauvais parti, il n'y aurait certes pas manqué! J'ai rarement vu un personnage plus furieux et rageant davantage!

Mais il savait que j'avais aussi dans ma poche un revolver... les choses en restèrent là! Cela ne l'empêcha pas de proférer contre la dame qui l'avait trompé les plus grossières injures!

5



Nègres plongeurs autour de l'Atlantique.

— 66 —

La mentalité de ces nègres est fort curieuse et toute spéciale.

Qu'il me soit permis à ce sujet de raconter une anecdote.

J'avais arrêté, sur le pont de l'*Atlantique*, un de ces indigènes, qui vendait je ne sais quel article du pays et je l'avais fait causer.

Il comprenait parfaitement le français.

J'allais le quitter, lorsqu'il m'arrêta et me tendit la main, me demandant un pourboire.

Comme je l'envoyais promener, lui demandant quel service il avait bien pu me rendre pour demander une rémunération :

— Je t'ai parlé, me dit-il, tu me dois quelque chose.

Étonné, j'allais l'interroger, lorsque son voisin, un autre nègre auquel j'avais acheté un poignard, intervint :

— Moi aussi, tu me dois quelque chose !

Et le premier de riposter :

— Toi, tu es malhonnête de m'interrompre quand je parle avec monsieur (*sic*).

La scène était comique. De bonne humeur, je cherchai quelque monnaie. N'en trouvant pas, je lui remis une pièce de vingt sous en lui disant de partager avec son camarade, et je m'éloignai...

Une dispute éclata sur-le-champ !

— Tu n'auras rien, entends-tu... tu as manqué de convenance avec moi... Quand je parlais, tu es venu te mettre en travers... tu n'auras rien... etc.

Comment l'aventure s'est-elle terminée ? Il est probable qu'à terre les deux copains ont dû régler leurs comptes d'une façon sérieuse !

Où diable le sentiment des convenances va-t-il se niché ?

Parmi ces nègres, il en existe de fort intelligents qui ont suivi les cours des écoles publiques. On est étonné de l'étendue relative de leurs connaissances. Certains d'entre eux, non seulement parlent français convenablement, mais savent encore écrire correctement, observant les règles de l'orthographe.

L'un d'eux, forte tête, qui se trouvait présent, alors que



Dakar - Un gros Baobab.



je discutais le prix d'une amulette, riait, en montrant ses dents blanches et plaisantait son camarade sur la vertu de son talisman.

« Tu verras, répondait celui-ci... gris-gris bon contre requin... toi, crois pas... requin « bouffera » (sic) toi !... moi pas craindre requin !... »

Ces nègres, qui sont des nageurs intrépides, plongent, en effet, à chaque instant, sans se soucier du danger qui les menace, car ces monstres pullulent dans le golfe de Dakar.

Du bord, on jette à la mer des pièces de monnaie ; avec l'agilité de véritables singes, ils plongent aussitôt et il est bien rare qu'ils remontent bredouilles.

De temps en temps, un requin vient se mettre de la partie et s'empare d'un de ces malheureux. Mais la chose est rare et cela ne les empêche nullement de recommencer leurs exercices à la première occasion.

C'est d'ailleurs pour eux une profession, et quand les navires européens viennent faire escale à Dakar, ils gagnent ainsi de bonnes journées.

4 heures. — Le charbon est embarqué. Nous reprenons la mer...

Nous passons devant Gorée, petite île d'aspect fort pittoresque. La mer se brise là-bas sur les rochers. Très ensoleillée, avec quelques beaux palmiers au premier plan, elle donne l'impression d'un charmant séjour. C'est, paraît-il, au dire de ceux qui l'ont habitée, un « trou » de première catégorie.

Il fait très chaud... tout le monde se plaint. Quant à moi, je ne me suis jamais mieux porté... !

Dakar disparaît peu à peu à l'horizon. L'éternel cercle bleu nous enserre de nouveau, et cette fois pour plusieurs jours.

La première terre que nous rencontrerons sera celle d'Amérique !

11 JUILLET. — Une charmante familiarité règne à bord. Tout le monde se connaît et on commence à s'apprécier.

Où sont, au moment où j'écris ces lignes, les compagnons de route avec lesquels j'ai passé des heures si agréables : M. Preudhomme, ingénieur du port de Pernam-



Gorée.
Gorée

buco ; M. Chazeau, autre ingénieur, aussi modeste qu'éminent, qui dirigeait ses pas vers l'Argentine ! et M. Meyer, chargé d'affaires d'une grosse maison de commission de Paris, dont la verve était intarissable.

Comme on serait heureux de se retrouver réunis une fois encore !

11 heures. — Déjeuner que vient égayer une étincelante causerie du commandant. Il nous raconte ses aventures... On veut le retenir... mais le devoir avant tout ; il nous quitte pour rejoindre son poste et pour veiller, ajoute-t-il d'un air de bon papa, à la sûreté des enfants qui lui sont confiés !

Combien, en effet, est lourde la responsabilité de celui qui commande un pareil navire, immense comme une ville flottante !

L'Atlantique est tellement étendu qu'il est très facile de s'isoler, pour peu qu'on le désire.

J'ai découvert à l'arrière un petit coin où, assis sans façon sur un gros tas de cordages, il m'est loisible de fumer tranquillement ma pipe, tout en laissant ma pensée s'envoler pour revoir en rêve les êtres chers que j'ai laissés derrière moi et qui, eux aussi, me suivent dans ma course aventureuse.

Un officier qui se rend dans l'Afrique centrale et que je n'avais tout d'abord pas distingué des autres, aimant comme moi à s'isoler de temps en temps, n'a pas tardé à découvrir le petit coin retiré à l'arrière du bateau.

Il vint un jour me retrouver et quel ne fut pas notre étonnement de constater, après quelques mots de conversation rituelle, que nous étions deux initiés... dans la science de l'occultisme oriental !...

J'eus l'occasion de m'instruire beaucoup en le faisant causer. Il possédait des connaissances très approfondies sur des questions mystérieuses encore.

Certain lien consolidera désormais notre amitié !

Avec les éléments de distraction rencontrés à bord, les huit jours à passer entre le ciel et l'eau seront vite écoulés !

PAQUEBOT "ATLANTIQUE" SUR RADE DE PERNAMBUCO



COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES

142. Rencontre d'un Voilier Américain
sous l'équateur par l'"Atlantique" (M. M.)



125. Fumoir des premières
de l'"Atlantique"



15. - Sénégal. - DAKAR. - A la Fontaine



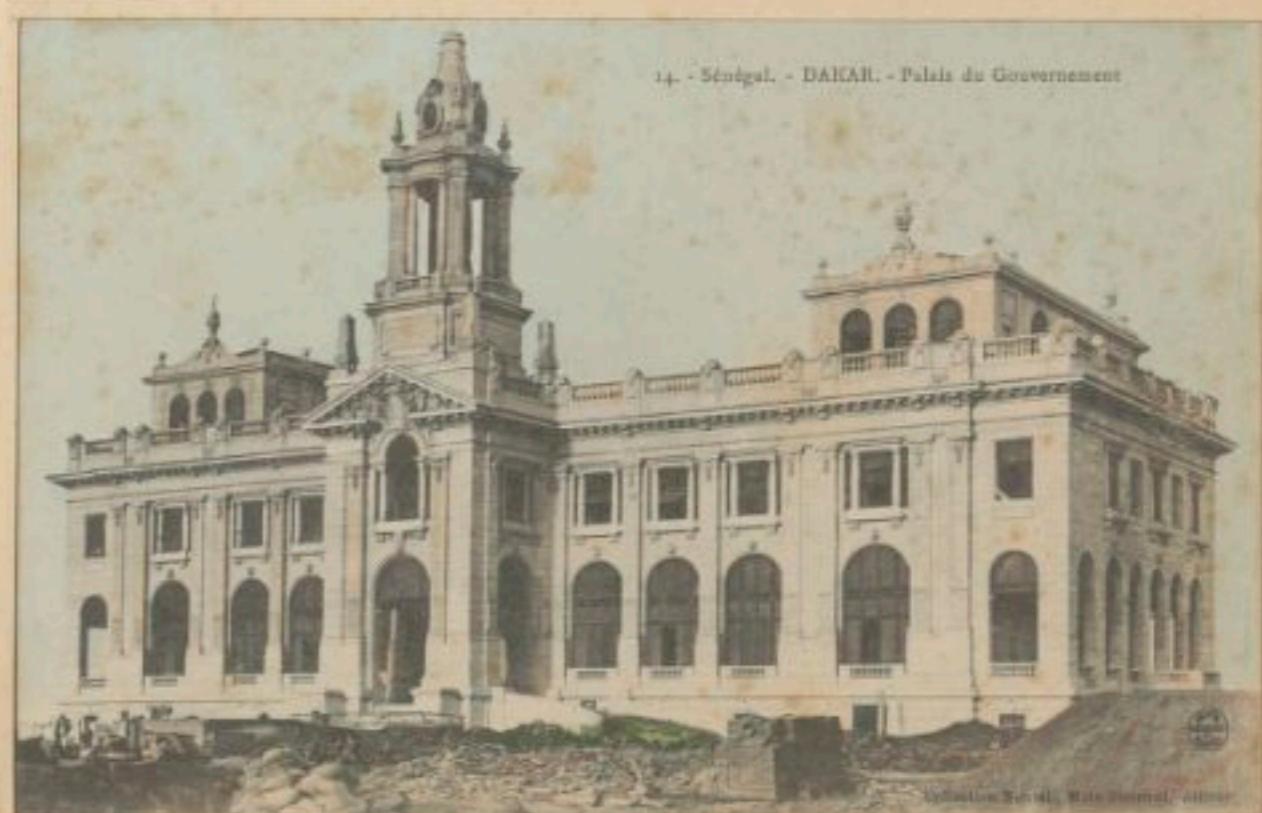
11. - Sénégal. - DAKAR. - Le Palais de Justice le jour de l'inauguration



12. - Sénégal. - DAKAR. - Rue Blanche



13. - Sénégal. - DAKAR. - Avenue du Gouvernement - Le Trône et le Palais



14. - Sénégal. - DAKAR. - Palais du Gouvernement

17. - Sénégal. - DAKAR. - Au Village Ndié



18. - Sénégal. - DAKAR. - Un Gou du Marché et la Banque



Collection Neuville, Miss Boutin, éditeur

19. - Sénégal. - DAKAR. - Place Prout. - L'Eglise écrasée



Collection Neuville, Miss Boutin, éditeur

20. - Sénégal. - DAKAR. - La Rade vue du Boulevard



Collection Neuville, Miss Boutin, éditeur

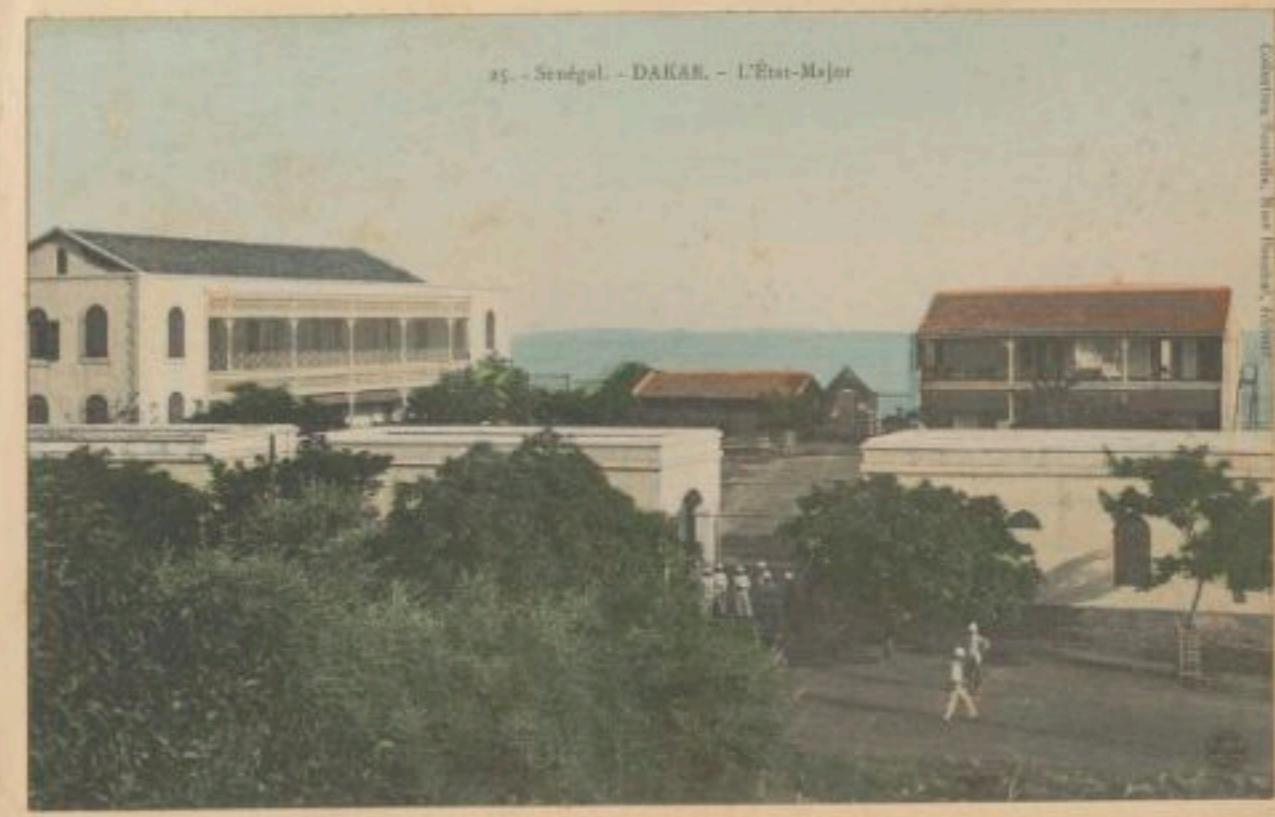
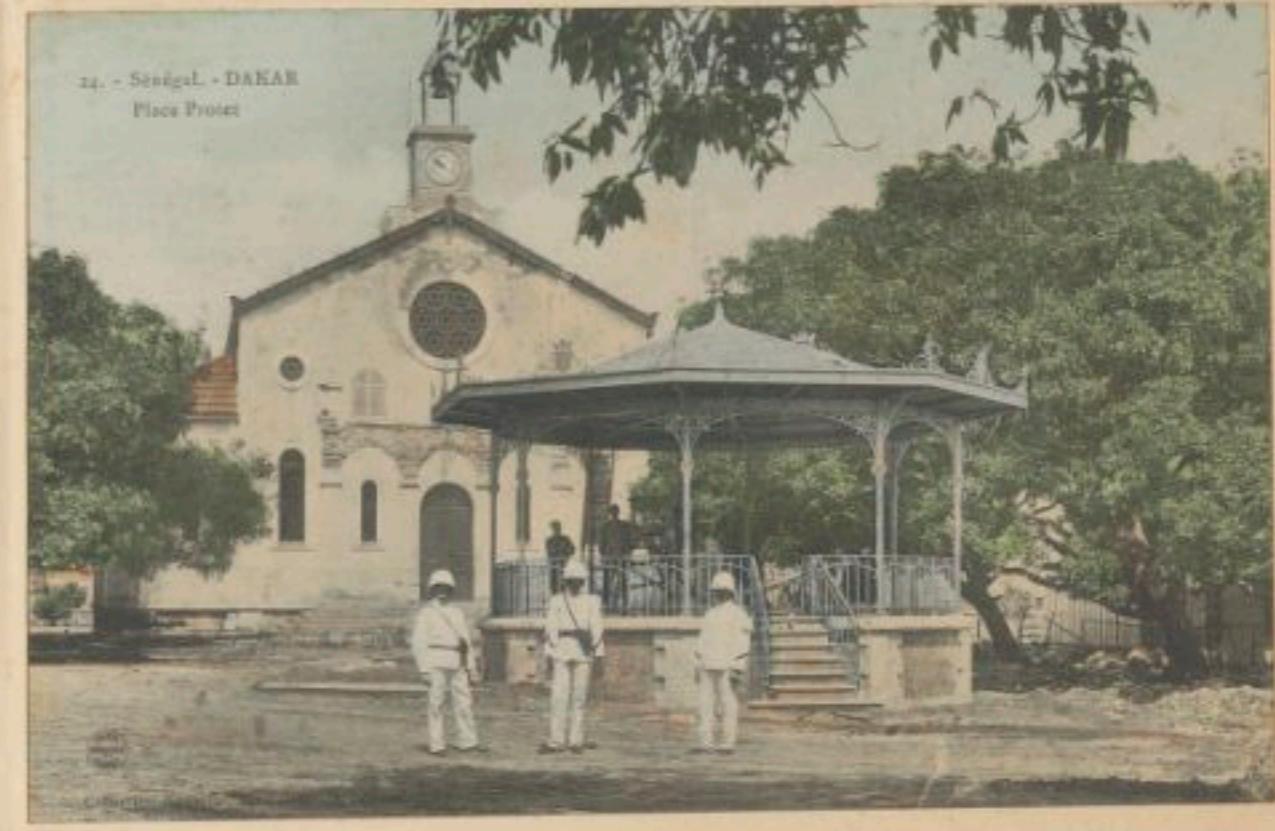
21. - Sénégal. - DAKAR. - Le Boulevard Pasteur et l'Avenue de la Gare

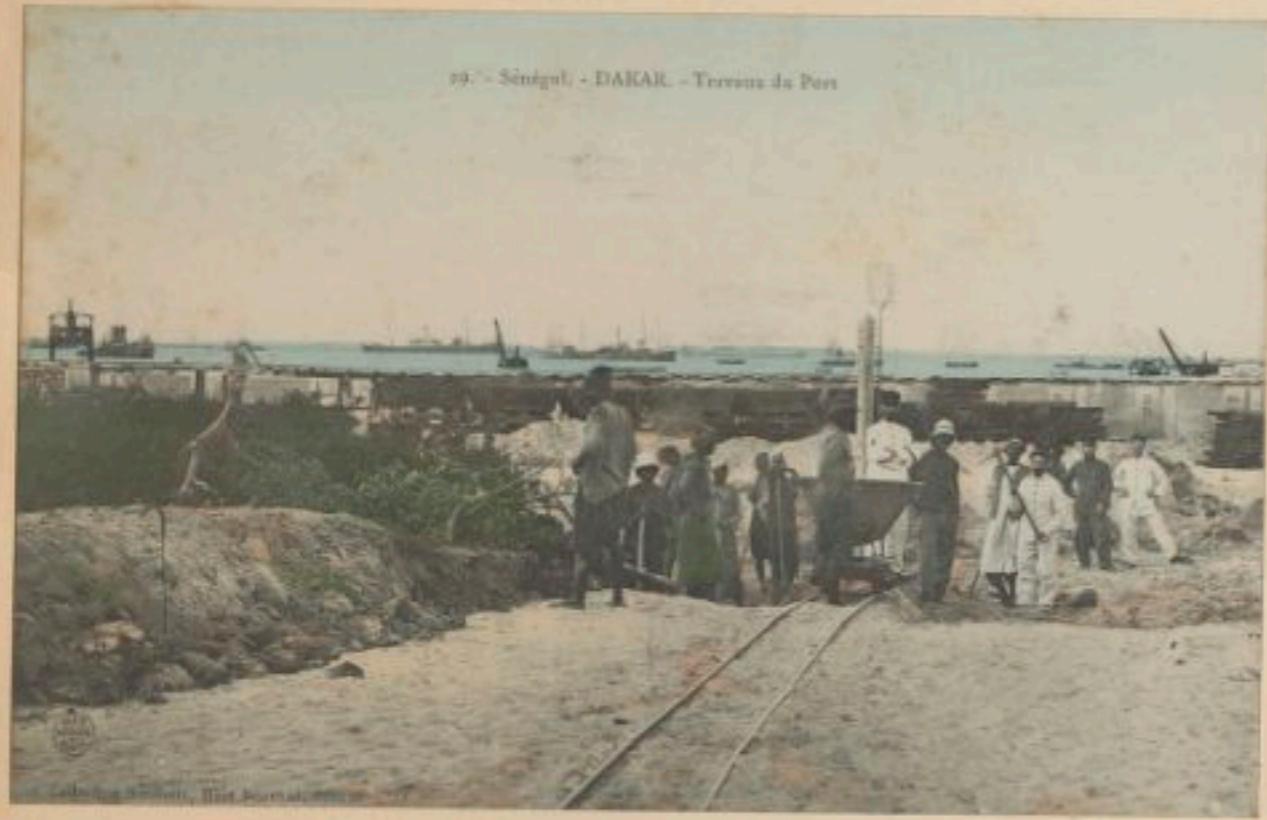
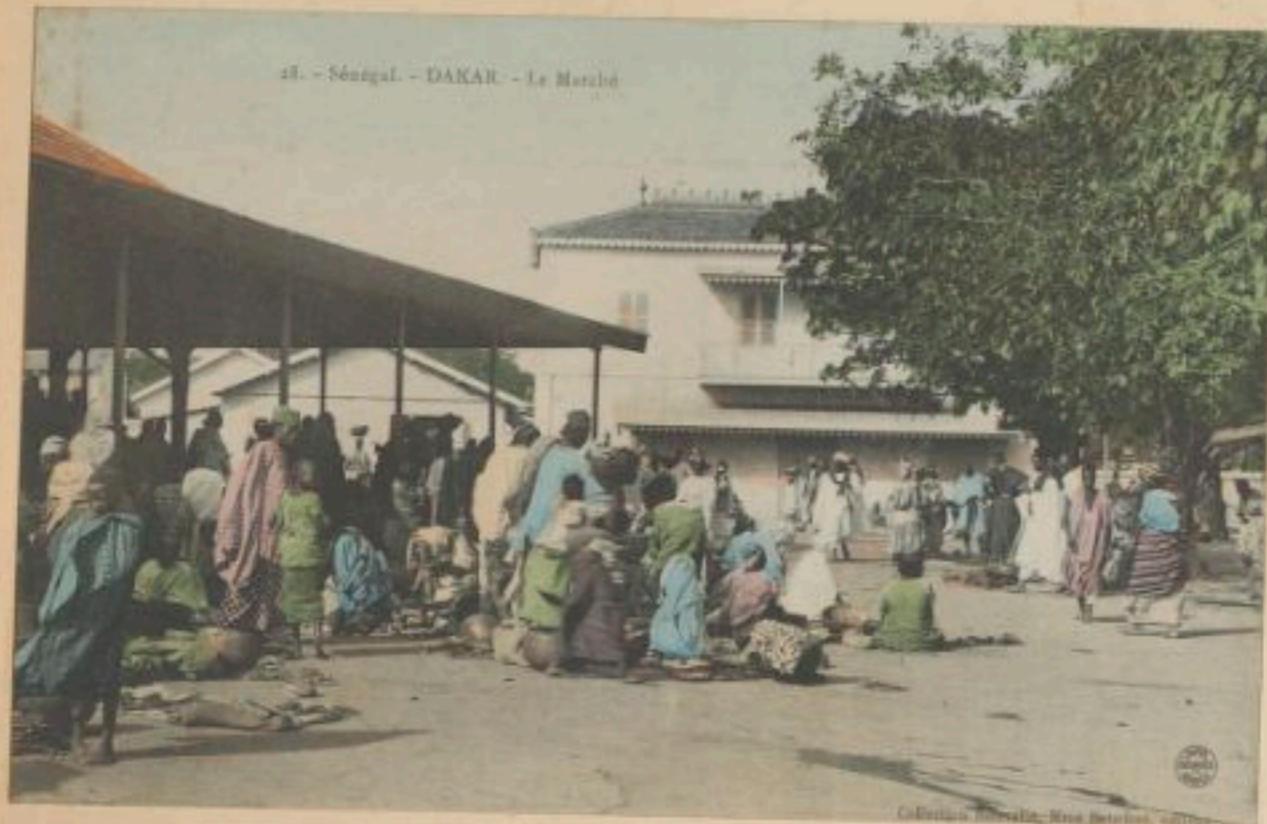


Collection Neuville, Miss Boutin, éditeur

22. - Sénégal. - DAKAR. - Palais de la Marine









49. - Sénégal. - DAKAR. - Un Cours de Bananier



50. - SÉNÉGAL. - L'Arrivée du Géant au Village



45. - Sénégal. - DAKAR. - Culture de l'Anchide



49. - Sénégal. - DAKAR. - La Fête Patronale



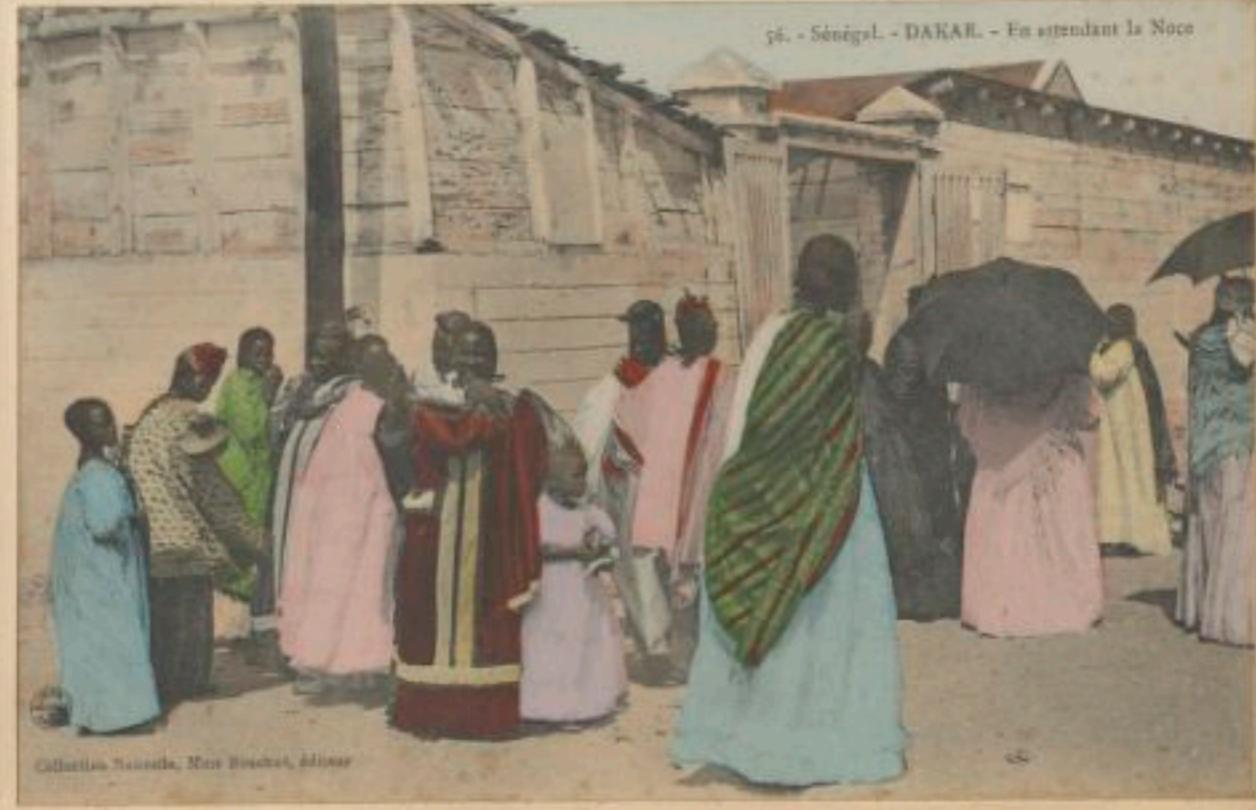
41. - Sénégal. - DAKAR. - Pendant le Train



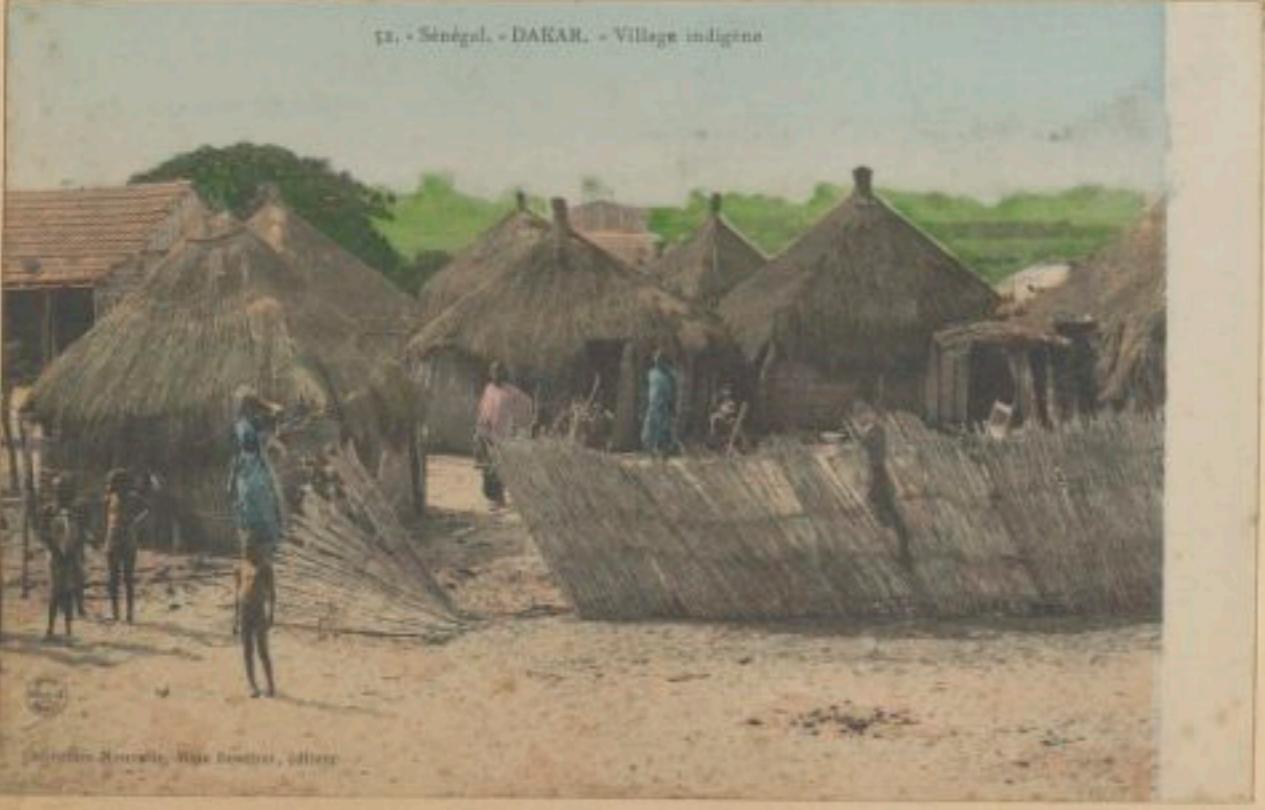
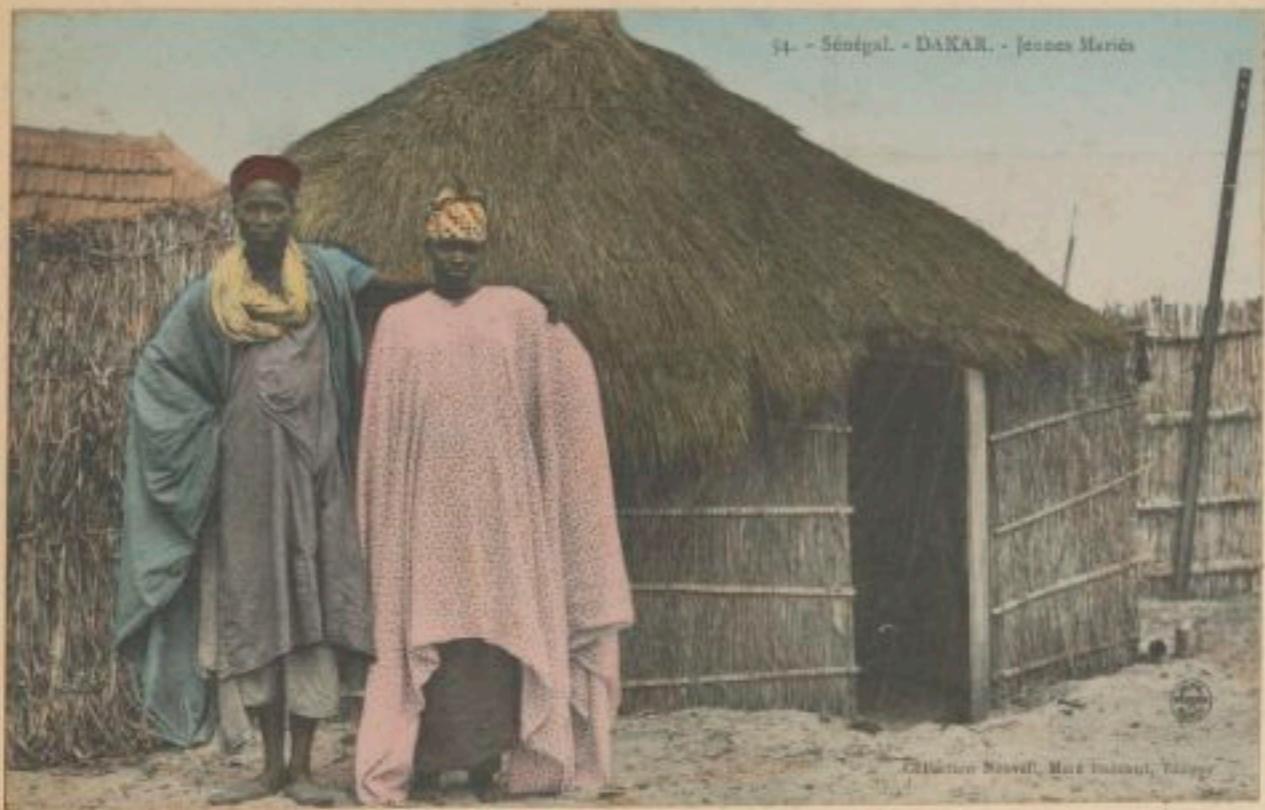
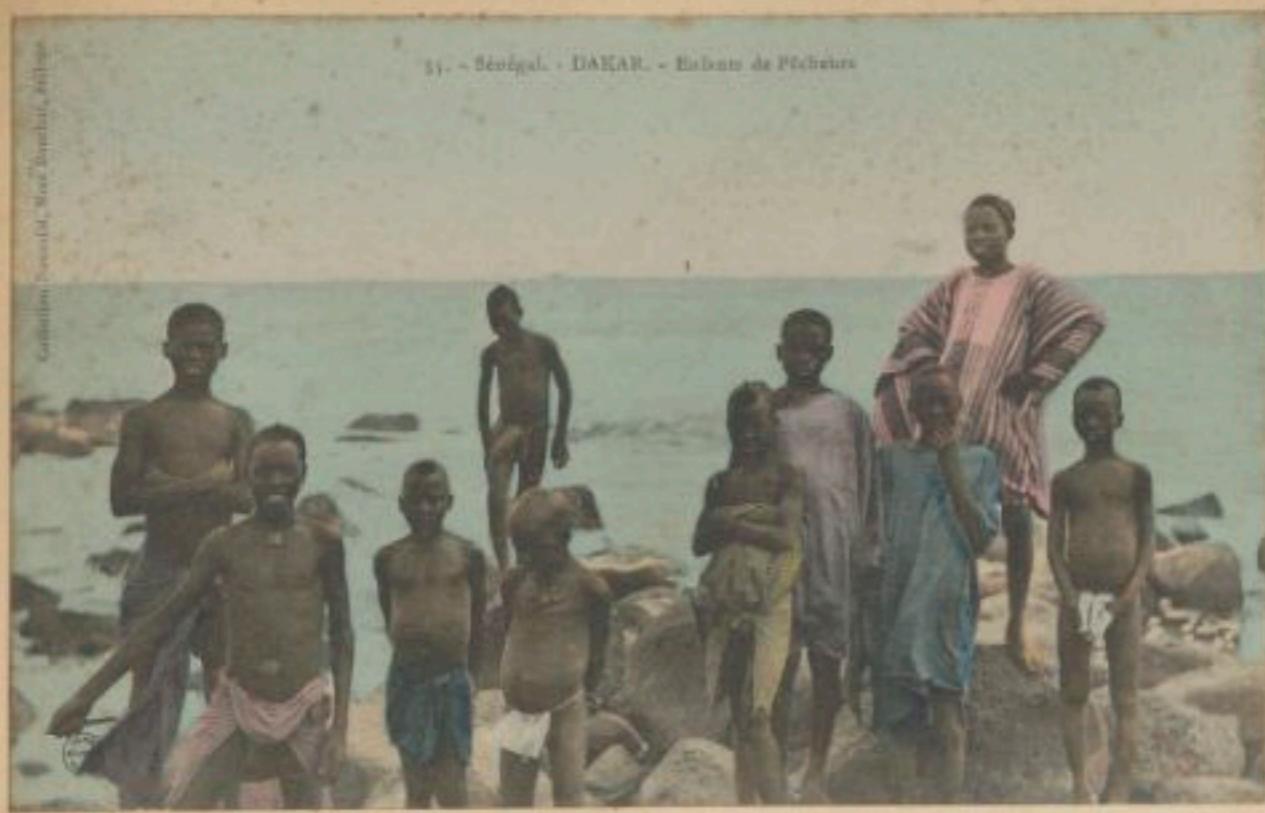
51. - Sénégal. - DAKAR. - Pêcheur Léhous



41. - Sénégal. - DAKAR. - Camp de Tirailleurs



56. - Sénégal. - DAKAR. - En attendant la Noces





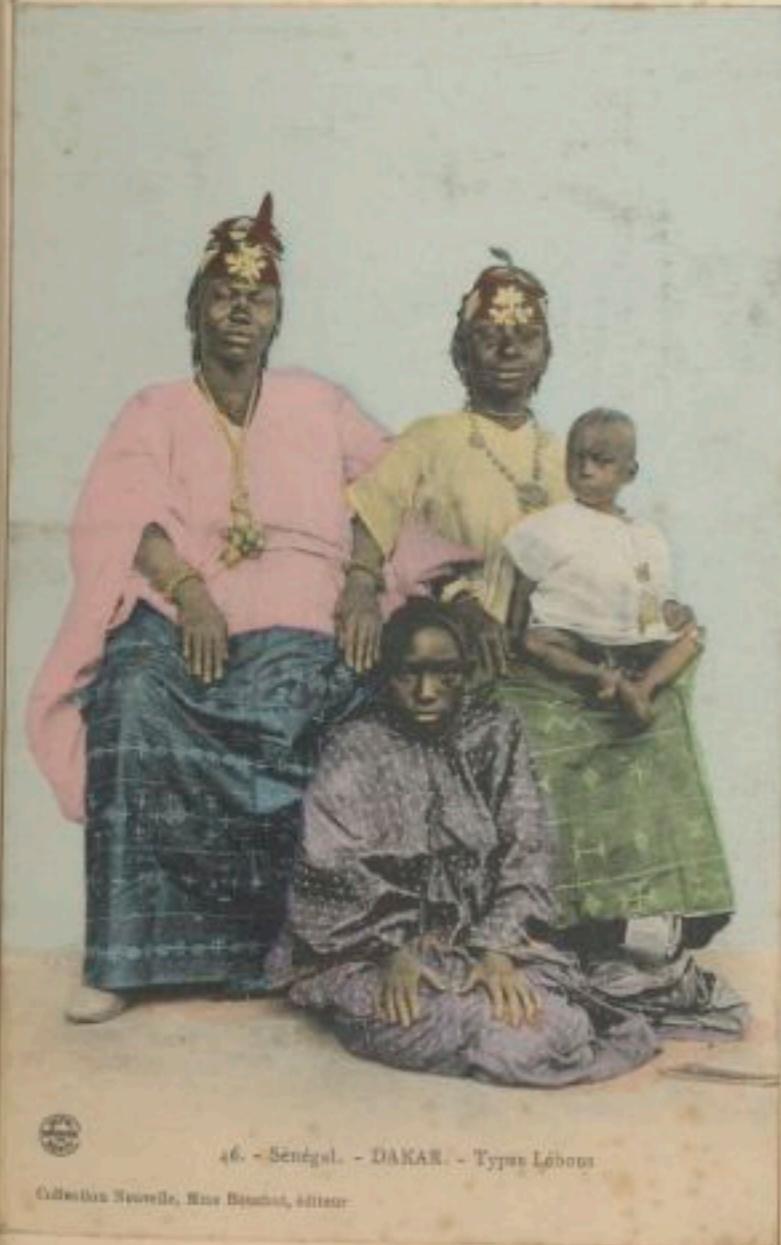
Collection Novelle, Marc Bourdet, éditeur



28. - Sénégal. - DAKAR. - Jeunes de Tum-Tum

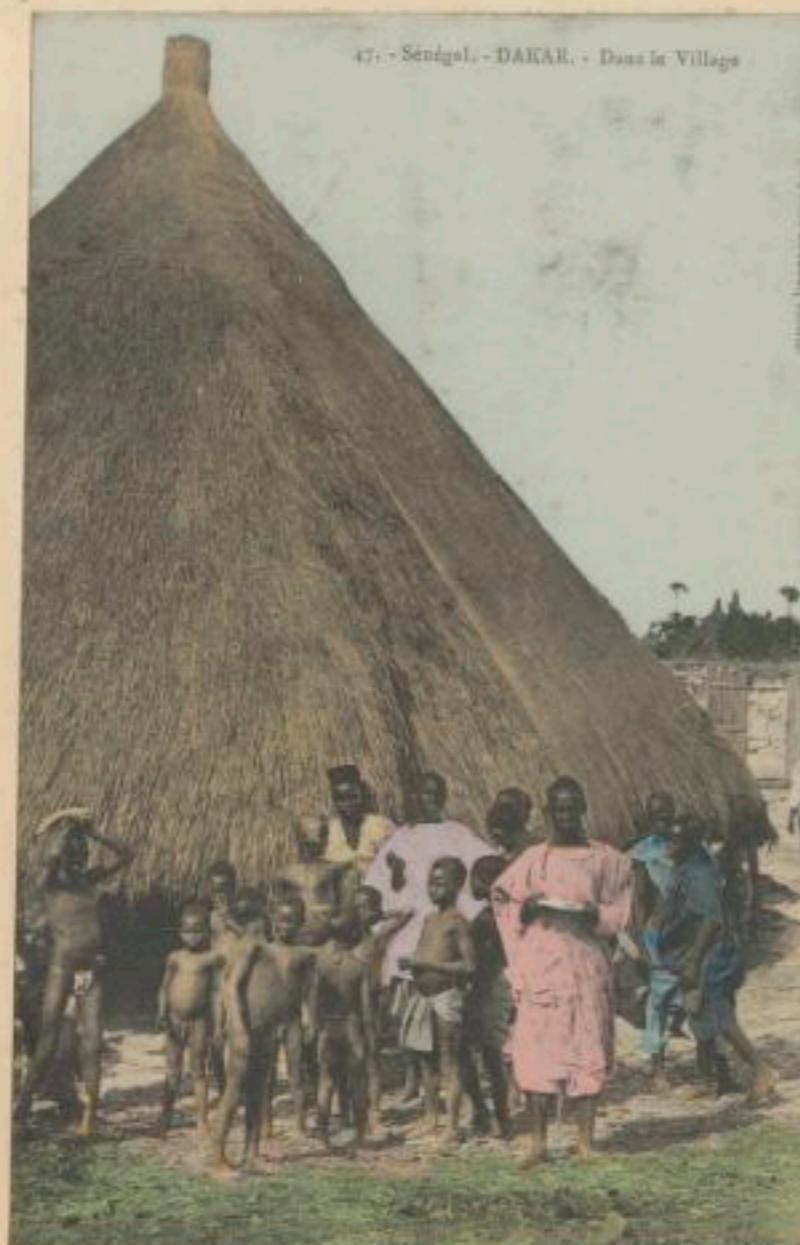


Collection Novelle, Marc Bourdet, éditeur

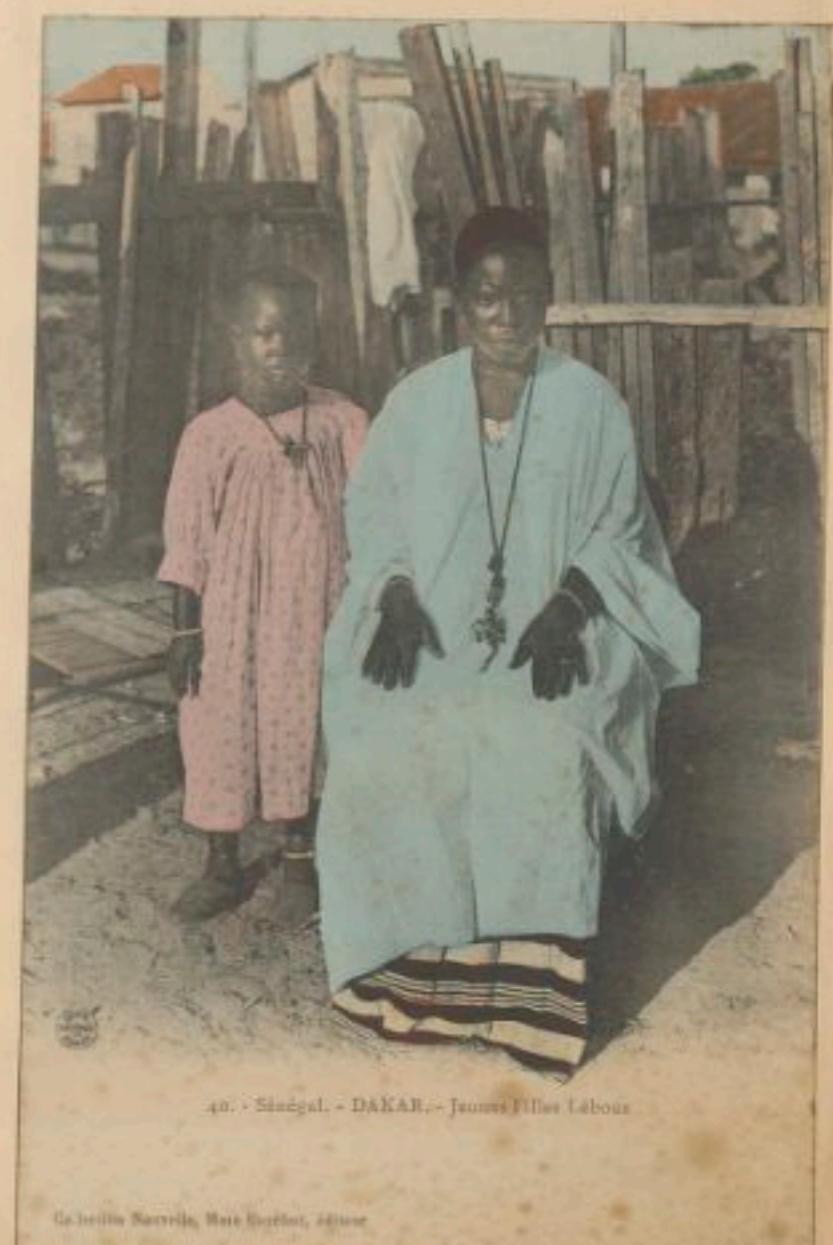


46. - Sénégal. - DAKAR. - Type Lébous

Collection Novelle, Marc Bourdet, éditeur

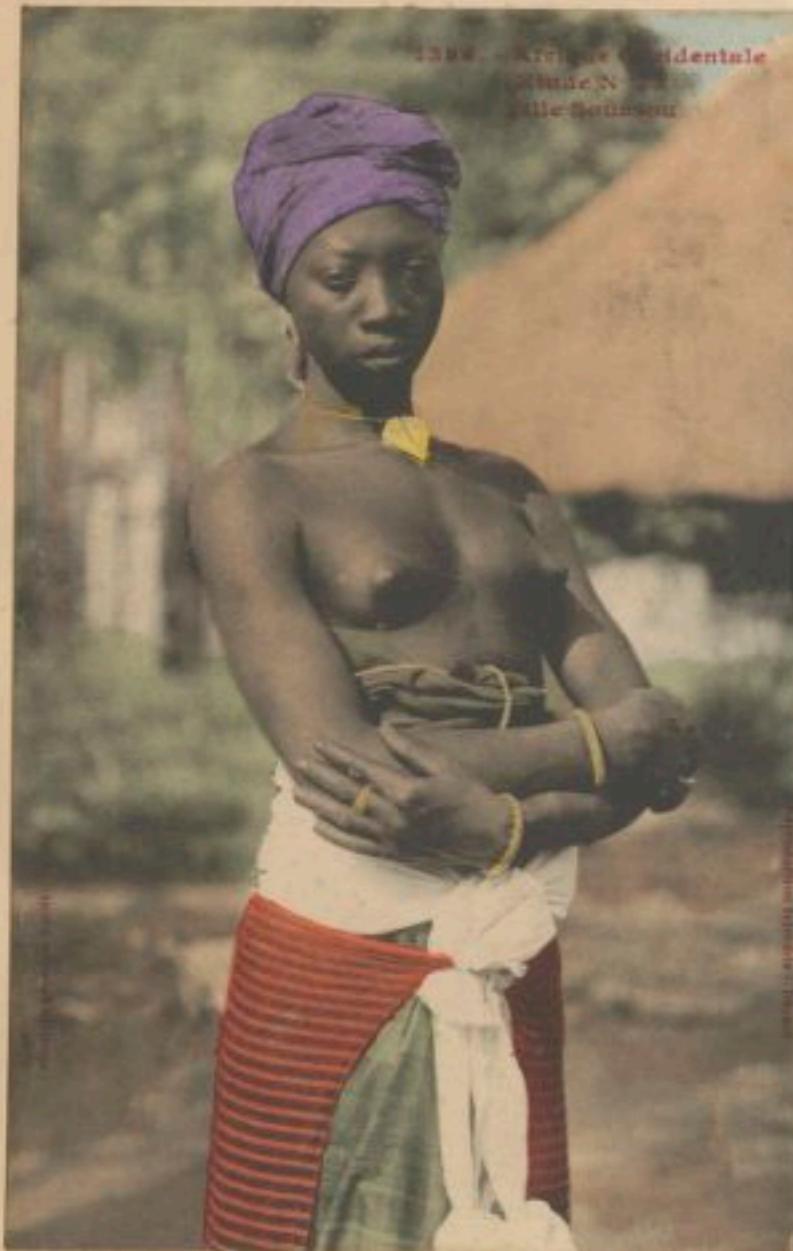
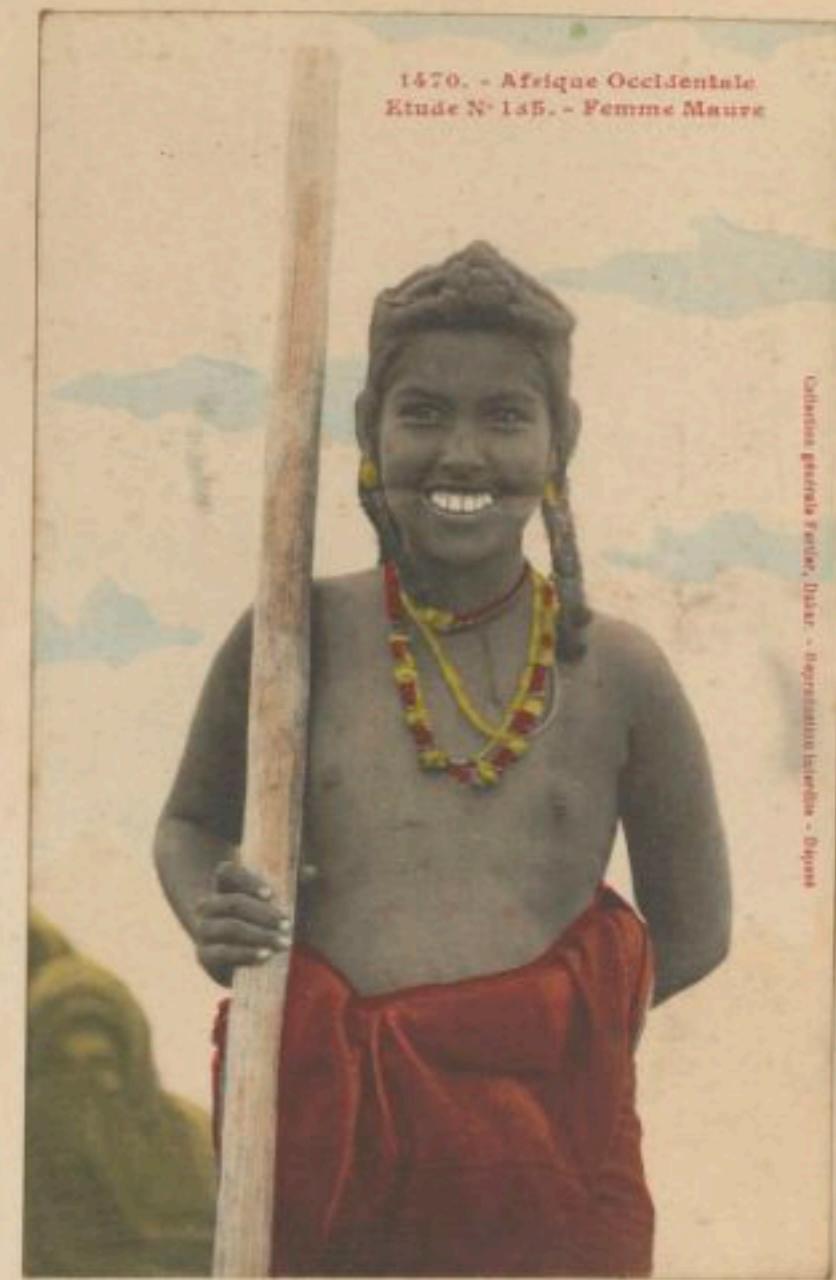
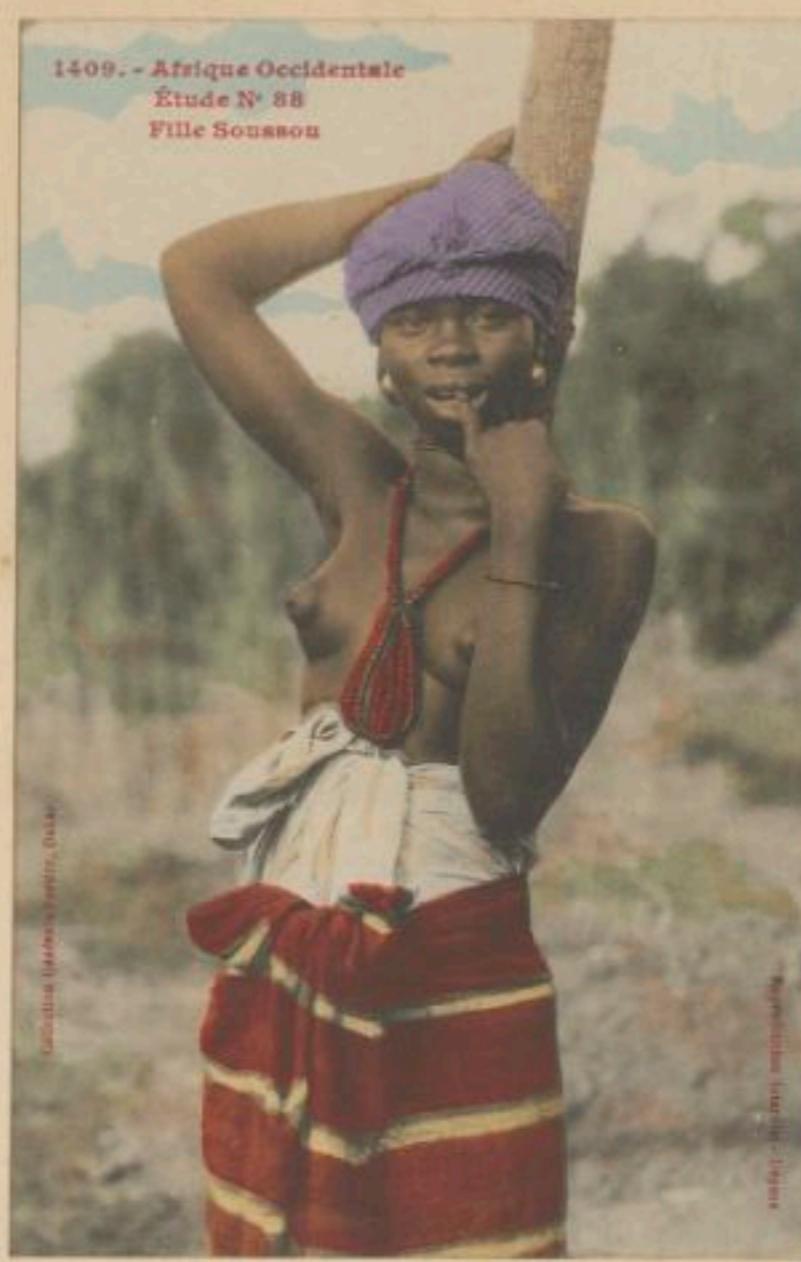
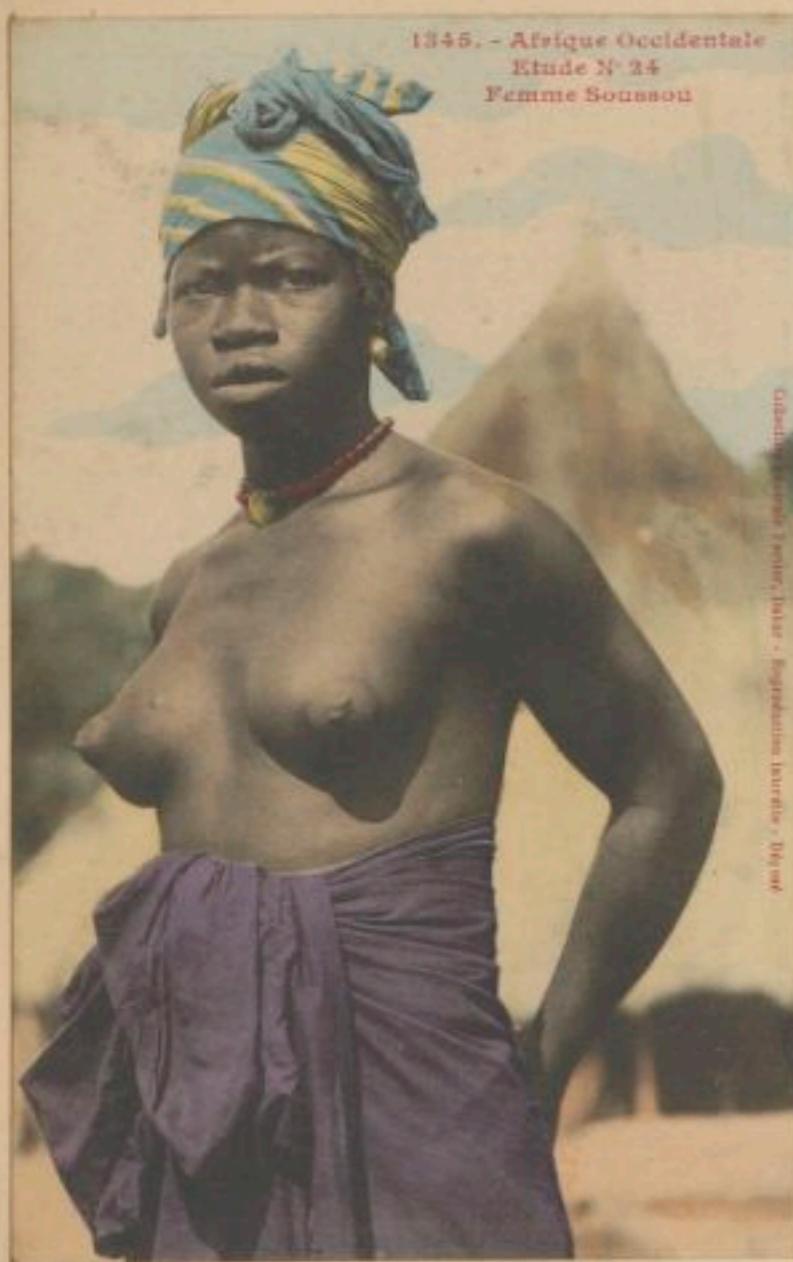


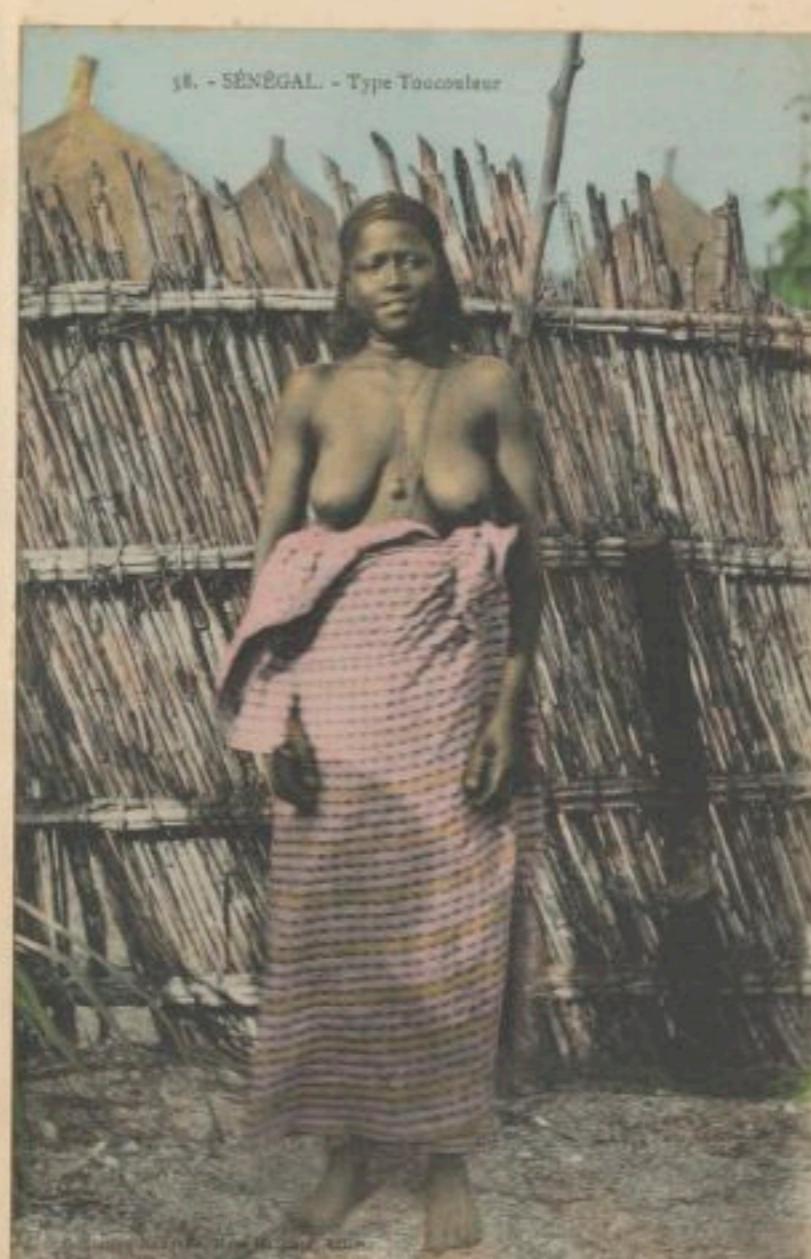
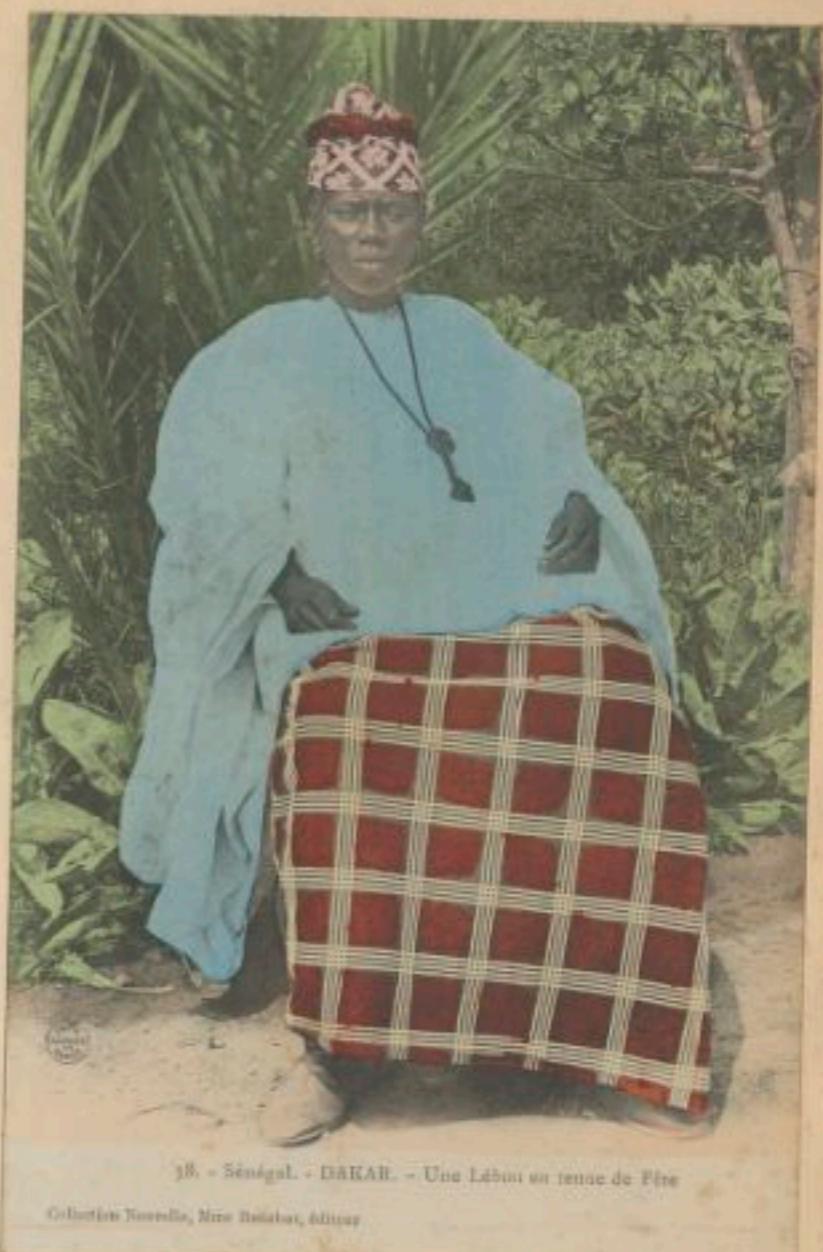
47. - Sénégal. - DAKAR. - Dans le Village

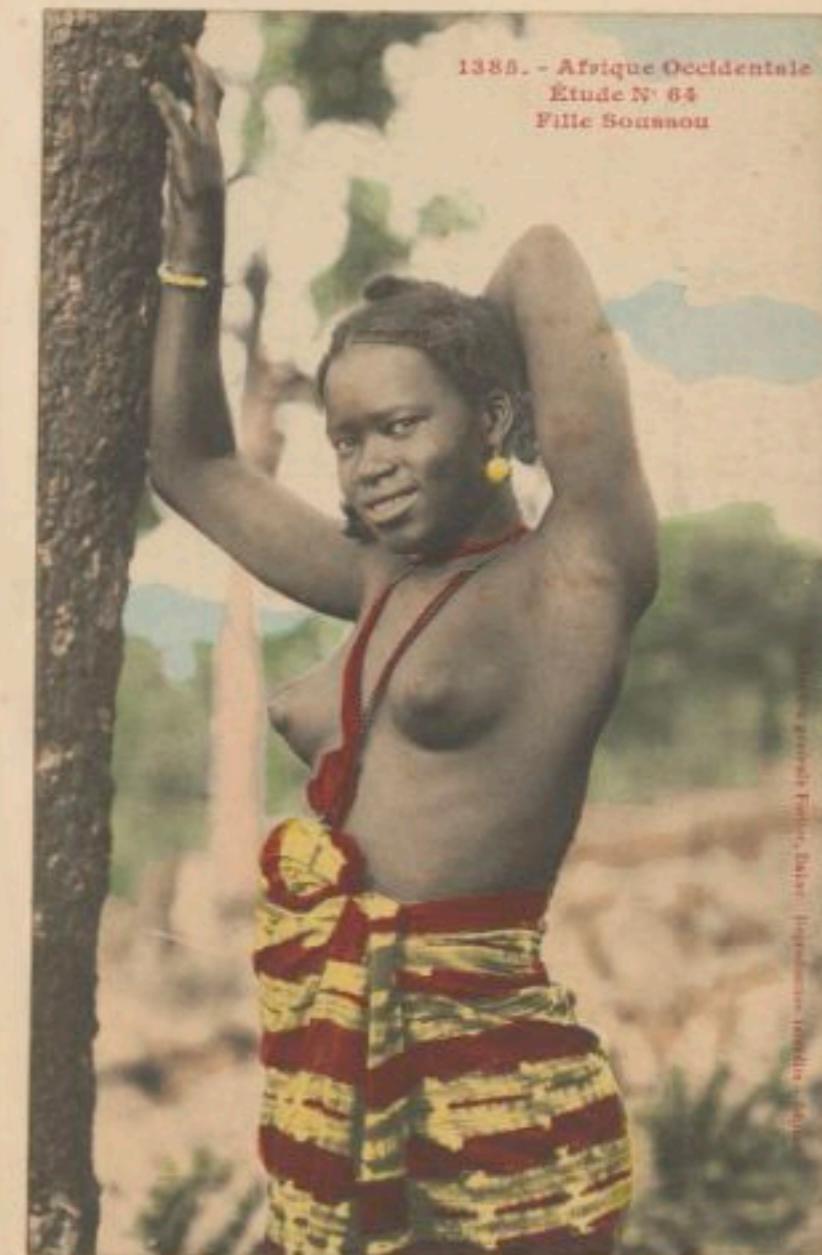
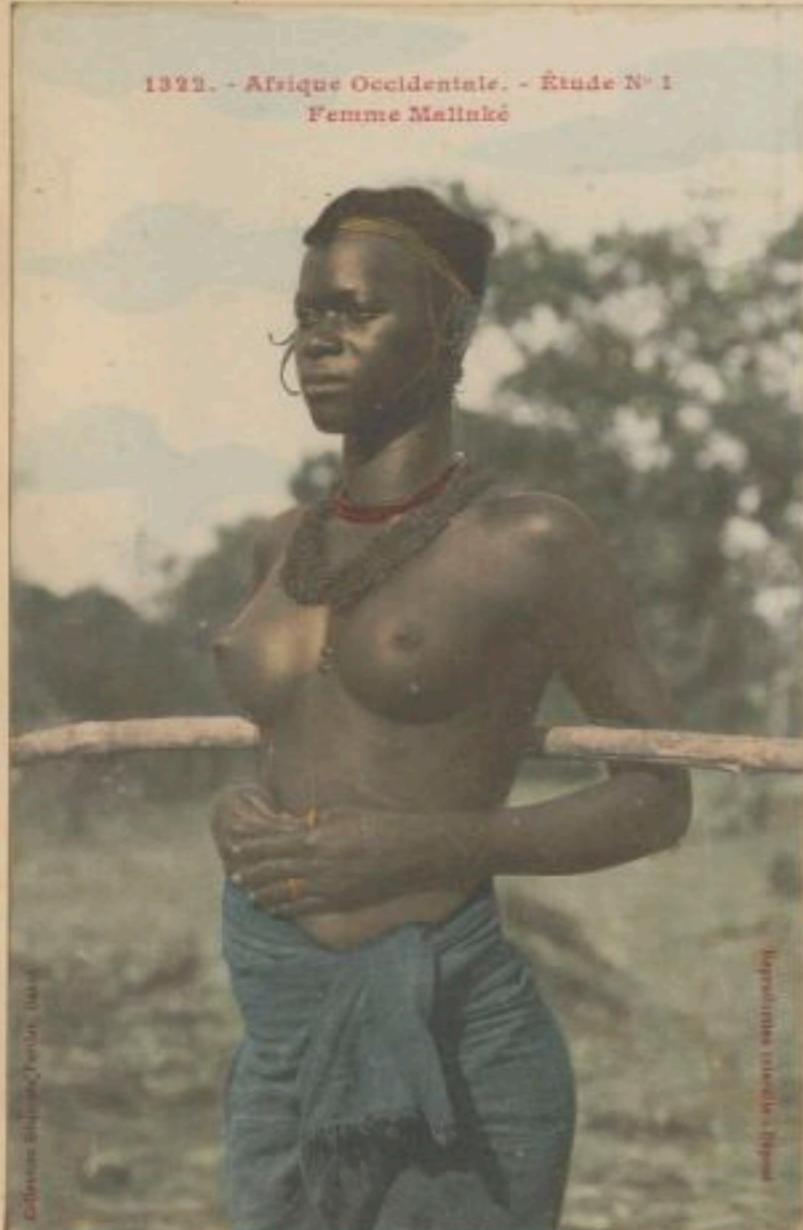
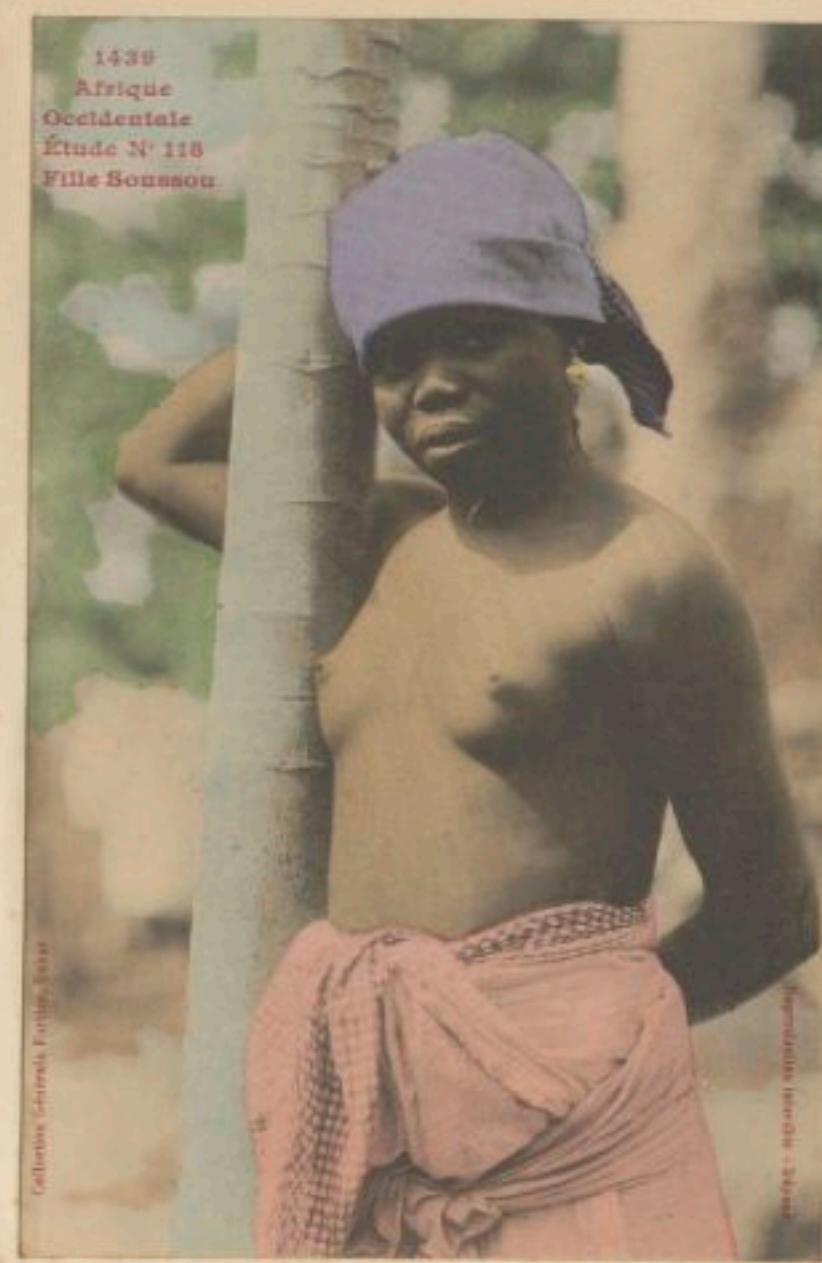
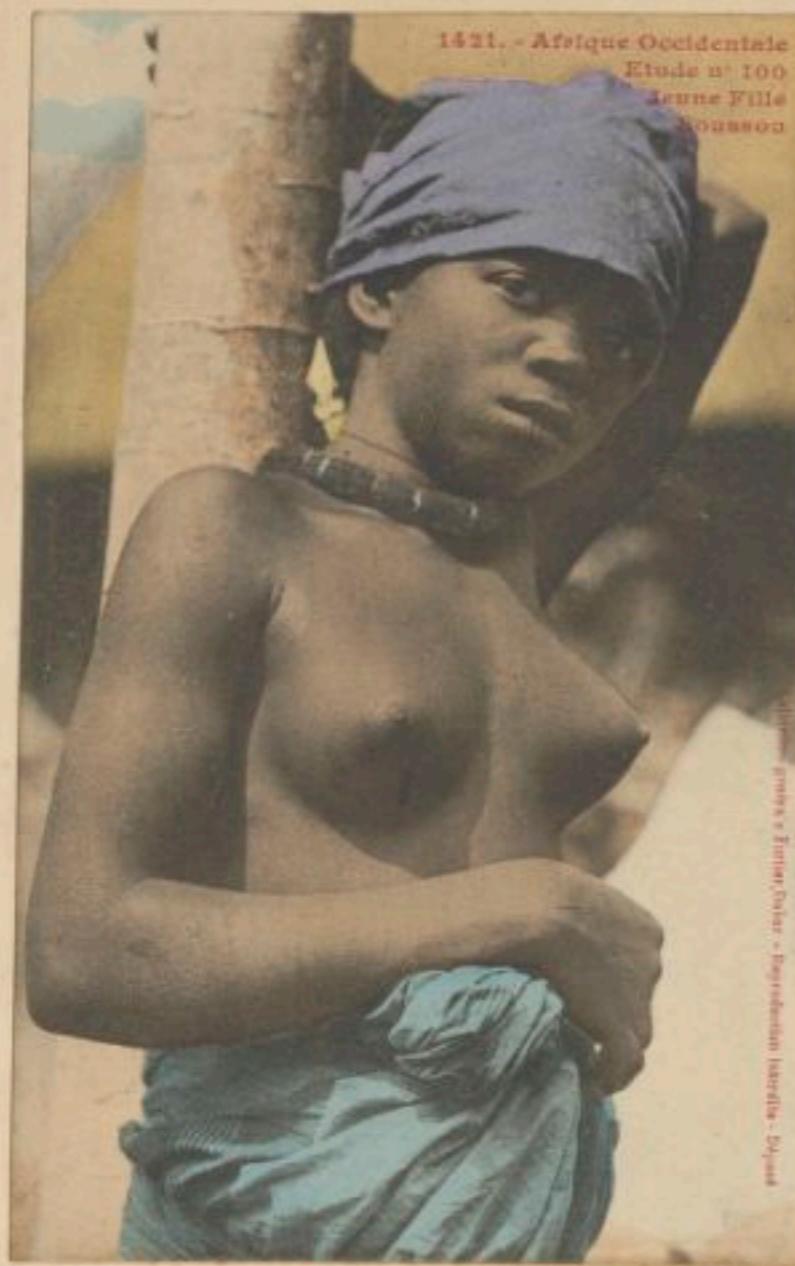
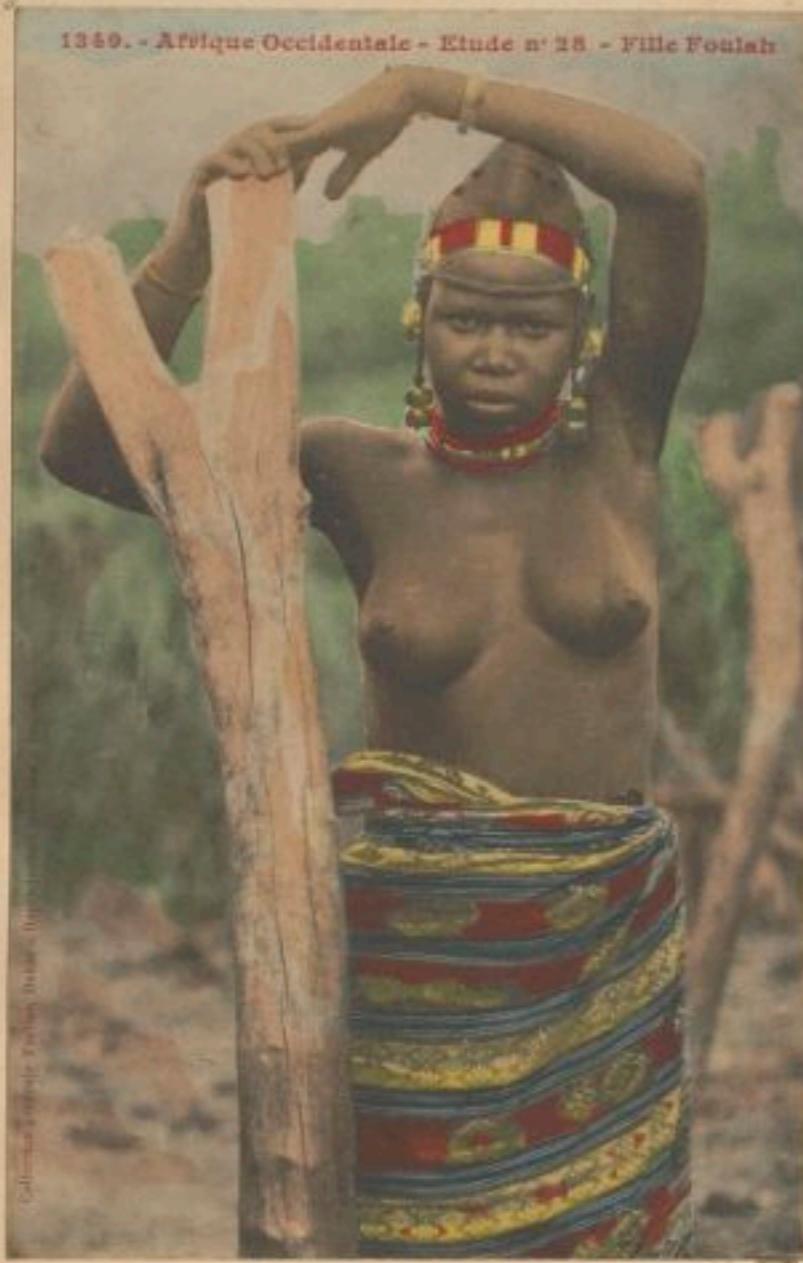


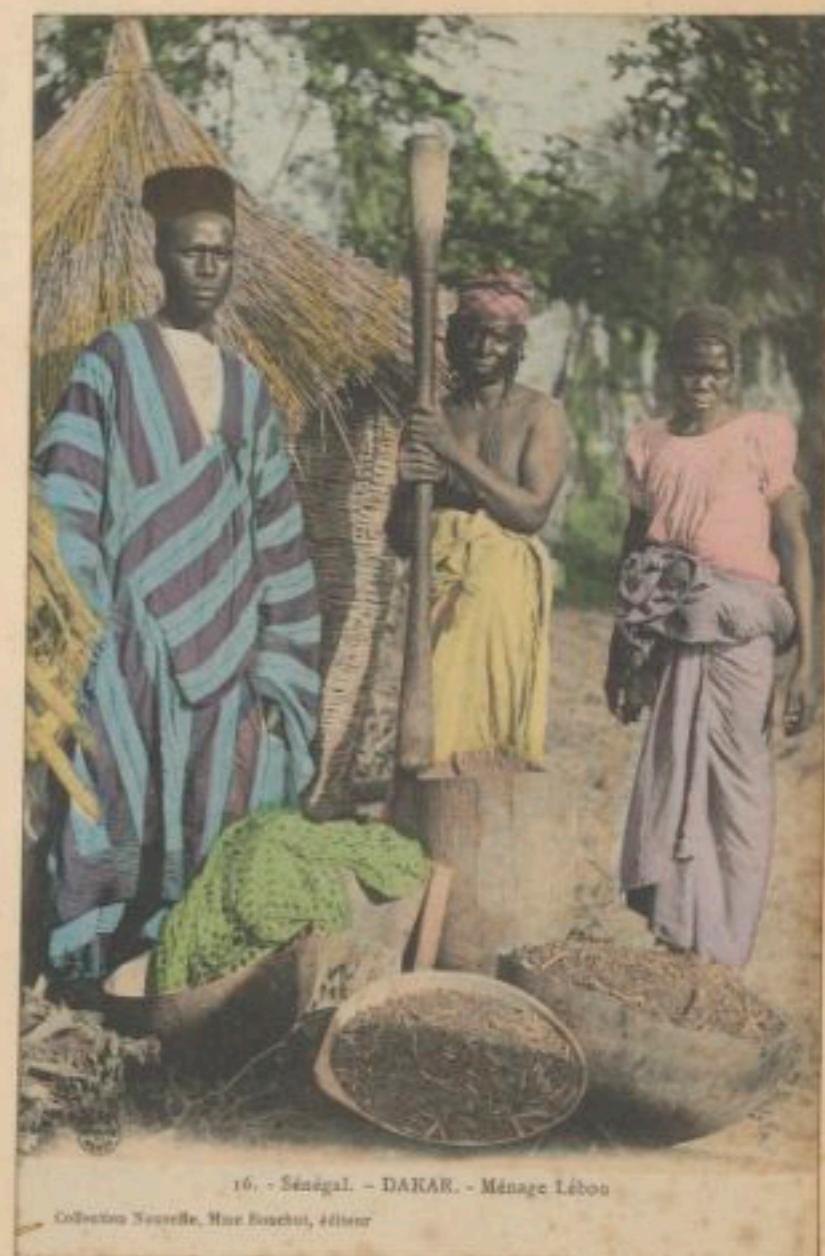
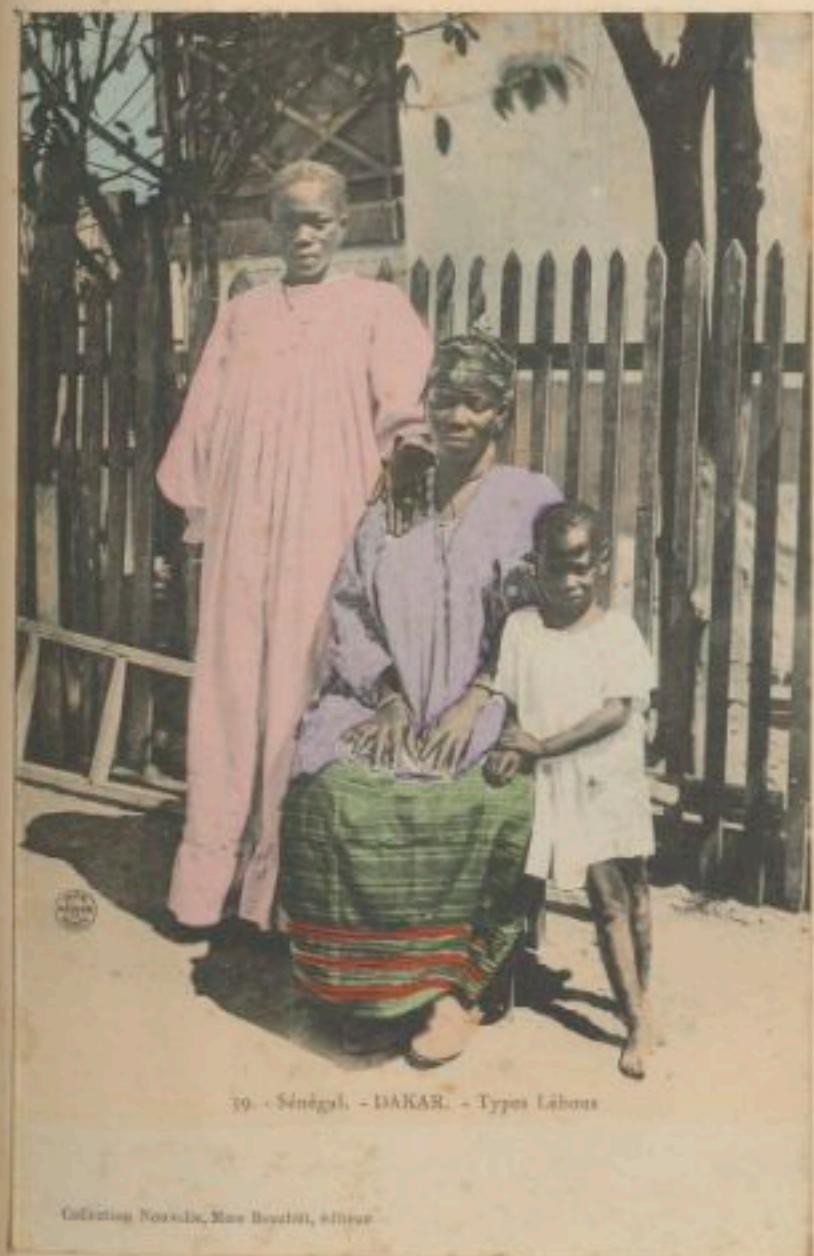
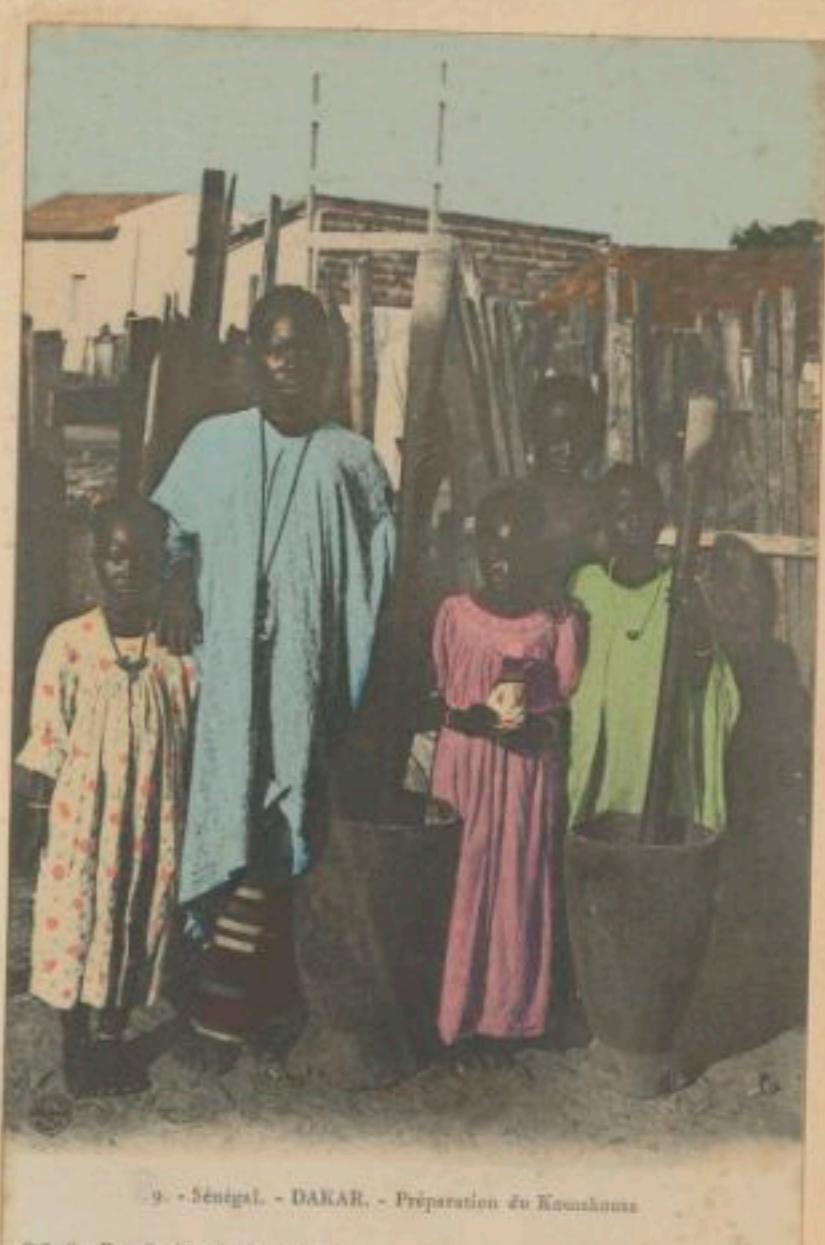
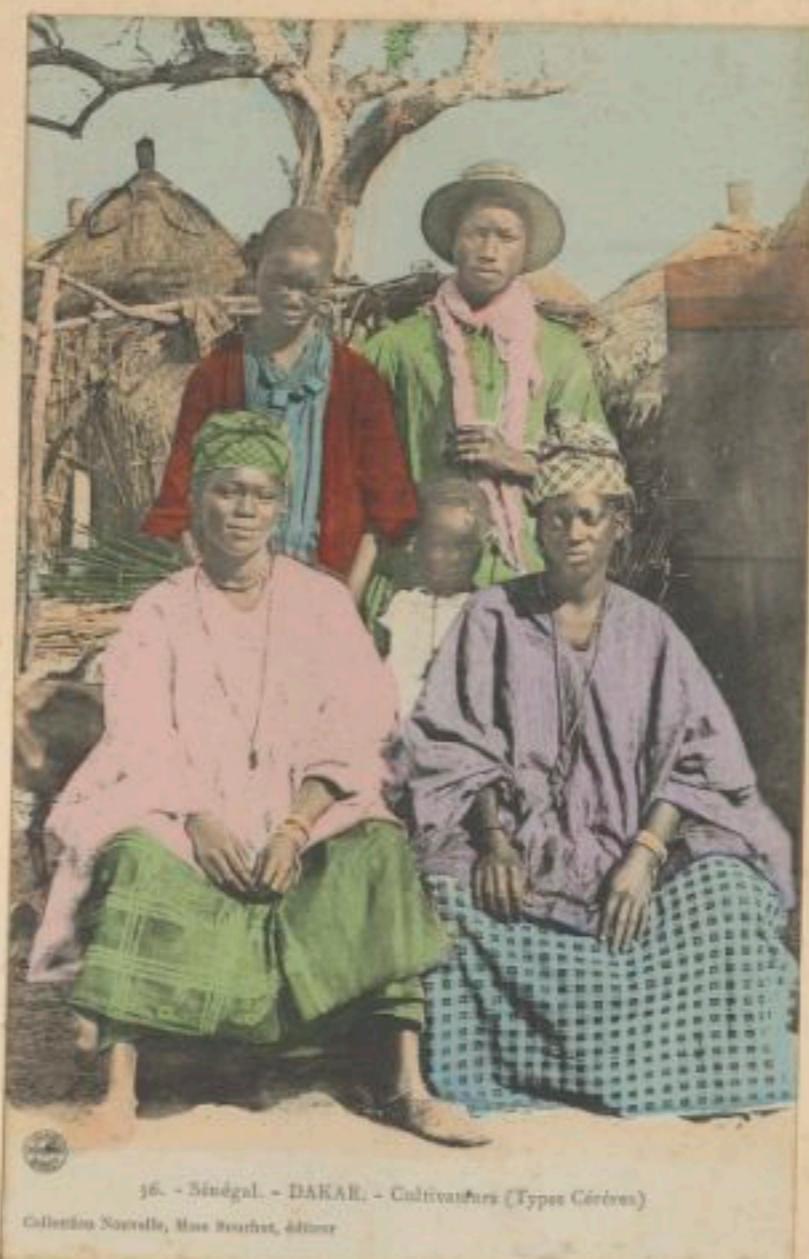
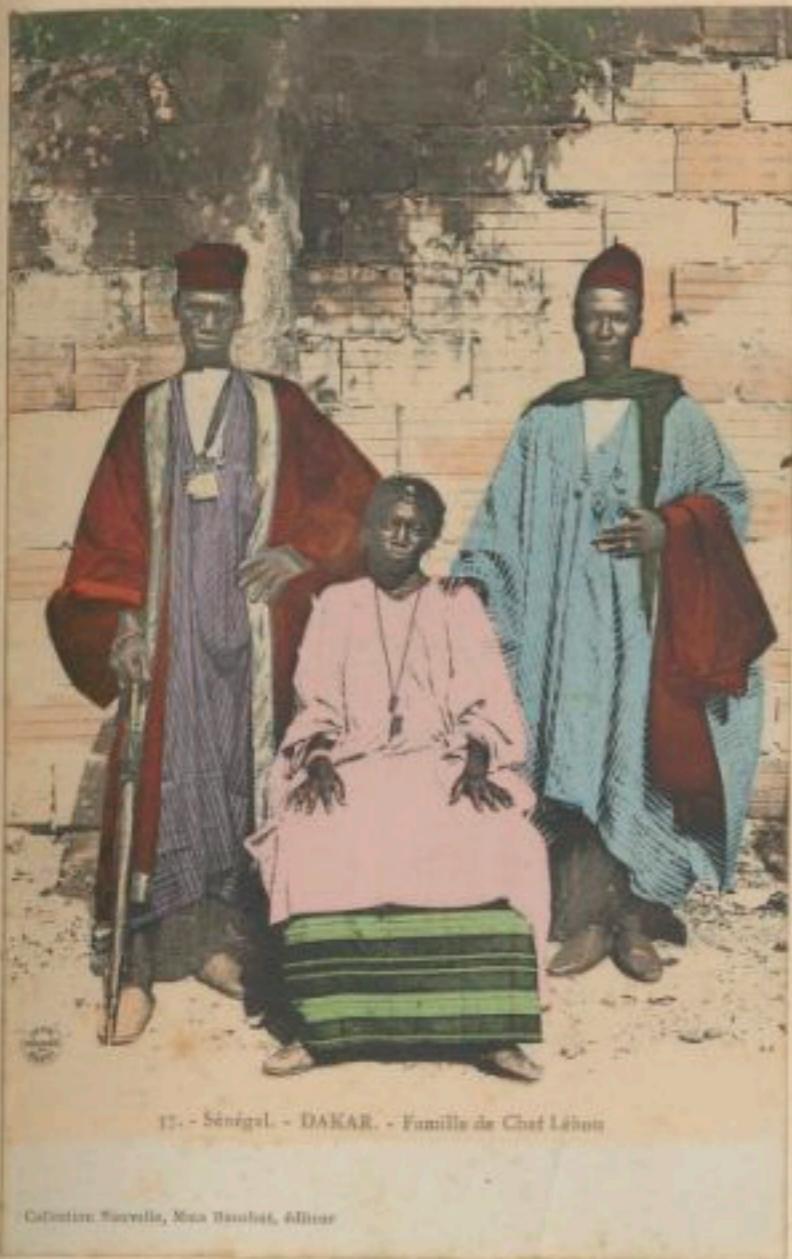
49. - Sénégal. - DAKAR. - Jeunes Filles Lébous

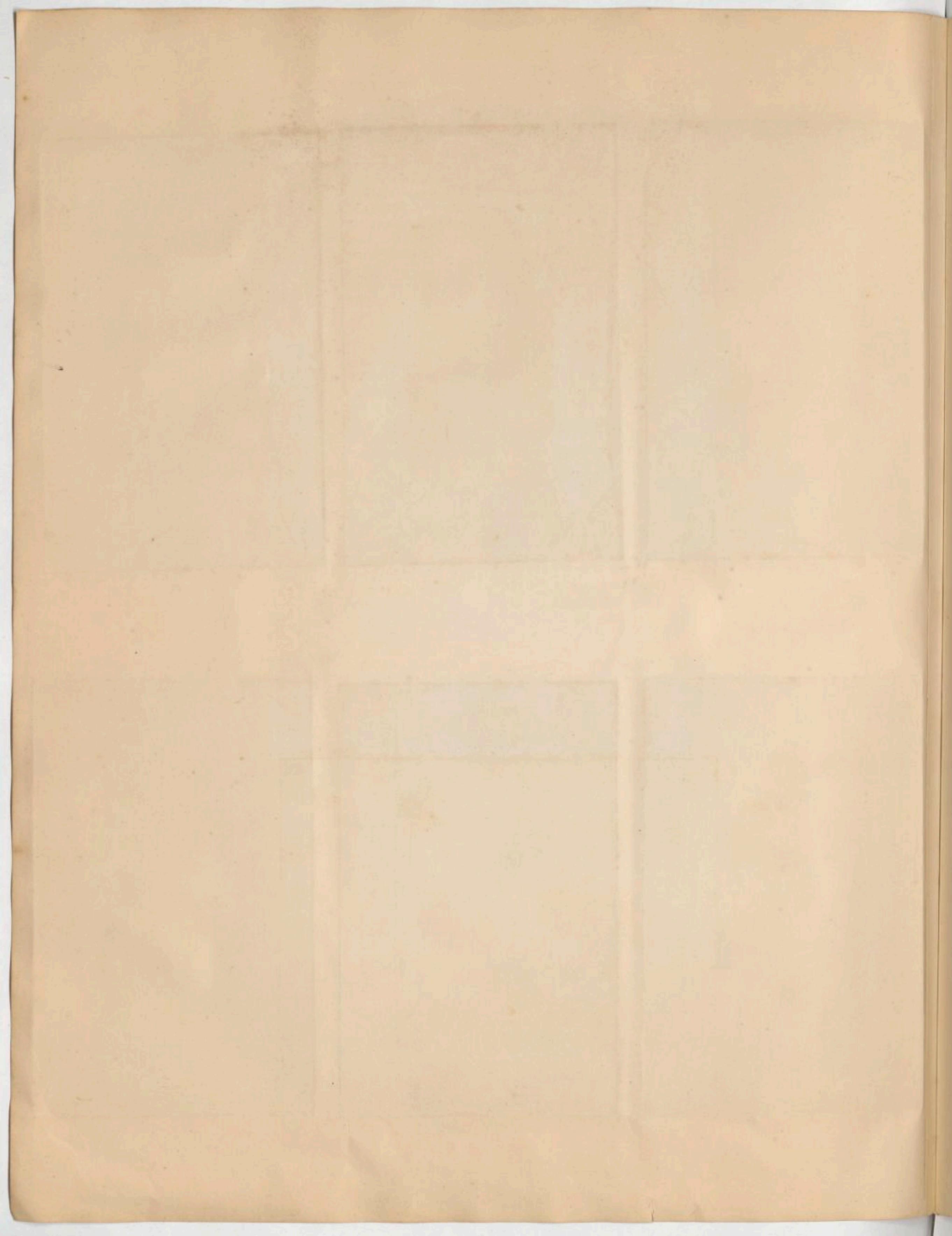
Collection Novelle, Marc Bourdet, éditeur











La mer est unie comme un lac, pas un nuage...; aussi le commandant, après le dîner, nous fait-il gracieusement, sous un ciel étincelant d'étoiles, un petit cours d'astronomie des plus intéressants.

On s'aperçoit que le vieux monde est déjà bien loin. On sent l'approche de la zone tropicale. L'air est chargé d'humidité et la peau est moite.

La nuit, on laisse le sabord ouvert et le plus simple, pour bien dormir, est d'adopter un costume sommaire... que je n'ai pas besoin de qualifier plus clairement !

12 JUILLET. — Une des grandes distractions du bord est d'aller, chaque jour à midi, prendre connaissance de la marche du navire. On fait des paris sur les probabilités de latitude et de longitude.

M. Chazeau avec une chance réelle, a gagné deux ou trois fois !

Aujourd'hui, nous sommes par : latitude $6^{\circ}7'$ nord ; longitude $25^{\circ}47'$ ouest. Il nous reste à faire 1,085 milles jusqu'à Pernambuco. Qu'est pour nous cette distance ?...

13 JUILLET. — Nouvelle amabilité du commandant qui nous invite, M. Chazeau et moi, à venir prendre une leçon de navigation.

Nous montons sur la passerelle, où il nous reçoit dans un petit appartement très coquet et nous apprend d'abord à manœuvrer le sextant.

Puis il nous montre son poste d'électricité qui, instantanément, lui permet de communiquer avec tous les coins du navire et de donner ses ordres.

Un accident survient-il ? On signale, par exemple, un homme à la mer. Il n'a qu'à allonger le bras ; aussitôt, à l'arrière, une bouée se détache et s'allume automatiquement, permettant ainsi d'aider au sauvetage.

Puis il nous enseigne « la route » et les manœuvres nécessaires pour gouverner un navire. C'est d'un intérêt palpitant.

C'est ainsi qu'hier nous avons été entraînés latéralement



La pleine mer !
La pleine mer !

par des courants violents hors de notre ligne, déviant fortement vers le Sud. Si l'on n'eût pas pris le point aujourd'hui, et si nous eussions continué notre marche sous le même angle, nous serions arrivés plus bas, à Bahia, directement, au lieu d'atteindre Pernambuco.

Il m'interroge, pour voir si j'ai bien compris... Je donne mon avis sur la direction à suivre... et j'ai pendant quelques secondes l'illusion de conduire l'*Atlantique*! Quelle présomption!

Mais le commandant, plein de bonhomie, affecte de me laisser croire qu'il n'est pour rien dans la décision que j'ai prise!

3 heures. — Un navire à l'horizon! Tout le monde se précipite... les lorgnettes sortent des étuis!... C'est un petit événement! Dans ce monde, tout est relatif. Quand on est isolé en mer sur une coquille de noix... qu'on a laissé derrière soi le meilleur de soi-même... la rencontre d'autres êtres qui, probablement, pensent comme vous et qui, eux, vont retrouver dans quelques jours les liens qui les attachent à la terre... tout cela établit vite une communauté de pensées.

Le *Chili* est en vue... il vogue vers la France... Quel est celui d'entre nous qui n'accompagne pas de ses voeux les compatriotes qu'il n'a jamais vus, qu'il ne connaîtra jamais... mais avec lesquels, pour quelques instants, il fait cause commune et dont il épouse volontiers, suivant les grandes lois de la fraternité, les joies et les peines?

A bord de l'*Atlantique*, les mouchoirs s'agitent, saluant le beau navire qui, sur sa route, heureux d'avoir trouvé son émule, annoncera joyeusement, à la première escale, qu'à bord « tout allait bien »!

Et, en effet, « tout va bien »! Comment en serait-il autrement, au point de vue sanitaire particulièrement! Comme médecin, je suis véritablement obligé de constater que ce voyage au Brésil constitue la plus merveilleuse cure d'air que l'on puisse rêver.

Je suis convaincu que nombre de malades, dont les troubles sont plus ou moins dépendants du système nerveux... toute



L'Atlantique en vue de Bahia.

cette lamentable catégorie de détraqués qu'on englobe sous le nom de « neurasthéniques », trouveraient du soulagement à faire la traversée que je prône en ce moment.

Parmi les passagers, il existait quelques types de cette catégorie, je les confessai adroitement et ils m'avouèrent se trouver infiniment plus à leur aise que dans le tourbillon malsain de la vie parisienne.

On ne soupçonne pas, en effet, l'influence du calme qui accompagne un voyage sur mer ! On se sent détaché de tout lien... de toute contrainte... On est dominé par l'instinct de la liberté... si l'on possédait des ailes, on prendrait son vol.

On se laisse vivre... On a la sensation d'un immense repos... les chagrins et les soucis ont été oubliés en partant !

Eh bien ! malgré mes conseils désintéressés, je ferais bien le pari que, parmi les pauvres malades que je vise, parasites en somme de la société, assez peu intéressants, et de mentalité nulle, il ne s'en trouvera pas un pour essayer de goûter à la vie virile du bord, préférant de beaucoup l'odeur du crottin de cheval de l'Hippique ou la poussière d'Auteuil ou de Longchamp, à l'air embaumé et vivifiant des plages brésiliennes.

13 JUILLET. — Nous passons la ligne. L'impression que l'on éprouve est particulière. On a la sensation de pénétrer dans l'inconnu et de laisser derrière soi le vieux monde... Désormais, tout ce que l'on rencontrera sur sa route sera nouveau... Si le voyageur est un peu enthousiaste, d'ineffables jouissances lui sont réservées.

Personnellement, je me rappelais le temps où, sur les bancs du collège, le soir, à la veillée, ayant déjà dans le sang l'humeur voyageuse, je restais, de longues heures, les yeux fixés sur un atlas, rêvant d'aventures et enviant le sort des explorateurs dont je suivais les pas au travers des régions vierges, qu'ils visitaient pour la première fois.

L'Amérique exerçait sur moi une sorte de mirage. Entrainé déjà vers l'étude des sciences naturelles, je me voyais transporté dans ces régions merveilleuses, parcourant ces pays



L'Atlantique en rade de Bahia.

neufs que les descriptions des grands navigateurs emplissaient de mystères !

Heureux le naturaliste qui peut, à un moment de son existence, donner carrière à sa passion et venir à son tour, fouler cette terre d'Amérique, ce Brésil si prestigieux, en particulier, qui recèle en son sein, tant de richesses insoupçonnées et promet tant de surprises et de découvertes.

La Croix du Sud apparaît au-dessus de l'horizon ! Nous saluons ces astres nouveaux, non sans une certaine mélancolie... car ils nous rappellent que nous nous éloignons de plus en plus de notre cher pays !

Mais, la gaieté reprenant ses droits, le champagne ne tarde pas à pétiller dans les coupes et nous buvons avec enthousiasme à la gloire de la patrie absente.

La cérémonie du baptême de la ligne est tombée un peu en désuétude. Pour ma part, je regrette ce renoncement aux vieilles coutumes.

Tout se borne actuellement à quelques éclaboussures mutuellement échangées de notre vieux vin national ou à quelques aspersions courtoises d'essences plus ou moins parfumées !

14 JUILLET. — La fête nationale ! A huit heures du matin, un coup de canon ébranle le navire et la *Marseillaise* retentit ! L'orchestre n'est certainement pas fameux, mais, laissant de côté toute question de chauvinisme exagéré, isolés comme nous sommes sur l'Océan immense, c'est l'écho de la patrie absente qui vient nous réveiller. Je crois que les plus sceptiques, en ce moment, ne sont pas sans ressentir vibrer en eux quelque fibre secrète, et sans évoquer tous les souvenirs qui peuvent les attacher encore à la vie.

Jusqu'ici, la traversée a été magnifique, mais nous arrivons dans cette région mauvaise qu'on appelle le « pot au noir », où règnent des courants aériens venant de directions variées et qui sont souvent cause d'intempéries et de boursouflures.

En effet, la mer devient mauvaise, et, au milieu de



Olinda, en arrivant à Bahia.

rafales de pluie, avec accompagnement de roulis et de tangage, nous passons une journée assez maussade.

La plupart des passagers restent confinés dans leurs cabines et l'affreux mal de mer sévit à nouveau.

Vers six heures, heureusement, le temps s'améliore. La mer se calme peu à peu... mais, au dîner, où l'on est encore quelque peu bercé par un désagréable roulis, et malgré le champagne que la Compagnie offre gracieusement à ses passagers, les convives sont rares.

9 heures. — L'équipage organise une retraite aux flambeaux et parcourt le navire aux sons d'une musique endiablée. Au milieu du cortège s'avance le père « la Ligne », avec sa grande barbe d'étope rouge, haranguant les néophytes qu'il baptise en passant d'un grand geste hiératique.

On applaudit ces braves gens!... Le commandant, adoré de son équipage, assiste philosophiquement au défilé. En bon père de famille, il n'a pas manqué en cette occasion d'améliorer l'ordinaire et il est salué au passage de hurrahs formidables!

Un concert organisé par les dames termine la soirée. Malheureusement le mal de mer, qui est venu malencontreusement jeter sa note triste en cette journée de fête, est cause que les voix n'ont peut-être pas toute la suavité qu'elles possèdent, j'en suis sûr, en toute autre circonstance! Passons!...

15 JUILLET. — A déjeuner, le commandant nous annonce qu'aujourd'hui nous verrons la terre!

On monte rapidement sur le pont et les conversations s'engagent... Quelques passagers, réconfortés par la bonne nouvelle, font leur réapparition... On se montre nerveux et sans cesse les yeux fouillent l'horizon sans rien distinguer, hélas! que les limites d'un éternel cercle bleu!

4 heures. — La terre est en vue. Une côte plate apparaît, en effet, dans le lointain, se confondant presque avec les nuages. Elle serait même invisible si de grands cocotiers, semblables à d'immenses plumeaux dressés en l'air, ne constituaient une sorte de ligne de jalonnement.



Rade de Bahia.

Ce n'est pas sans émotion qu'on salue l'apparition de cette terre d'Amérique où tant de surprises attendent le voyageur.

La mer est houleuse et, le long des falaises, les lames se brisent avec furie, lançant à une grande hauteur une poussière étincelante de soleil.

De loin, le phénomène semble minime, mais il ne faut pas s'y tromper; en ces régions, la mer est terrible et le ressac est quelquefois formidable!

Le coup d'œil est peu encourageant pour les passagers qui



Une *jangada*.

vont débarquer à Pernambuco, dont la mauvaise réputation n'est malheureusement que trop justifiée.

Des baleines se montrent de temps en temps, projetant des gerbes d'eau qui jaillissent de toutes parts. Elles se livrent à de joyeux ébats, et nous assistons même à la conversation intime d'un couple de ces animaux, conversation que je n'hésite pas à qualifier de criminelle.

L'écume des vagues soulevées par le sillage du navire, jetait heureusement un léger voile de gaze sur ce spectacle peu commun!

A mesure que nous avançons, la mer devient plus mauvaise, le roulis augmente d'une inquiétante façon et la barre apparaît menaçante dans le lointain.



Panorama de Bahia.

Porto da Bahia

De nombreuses barques de pêche évoluent autour de l'Atlantique. On les appelle « jangadas ». Formées simplement de trois poutres de bois grossièrement travaillé et que réunissent deux autres barres transversales, elles sont munies d'une énorme voile triangulaire que soutient un mât fixé à l'avant. A l'arrière, un banc légèrement surélevé sert d'abri au pilote, le protégeant d'ailleurs très peu des lames qui déferlent sans cesse, et qui, le plus souvent, recouvrent l'embarcation sans bastingages.



PERNAMBUKO. — *Le Recife.*

Il n'est pas rare de voir ces frêles esquifs chavirer. Les marins qui les montent, et qui sont des nageurs émérites, remontent sur le côté qui revient à la surface et replantent la voilure, comme si aucun accident ne s'était produit. Sur ces embarcations, les indigènes ne craignent pas d'affronter la haute mer et parcourrent quelquefois, dans ces conditions, d'énormes distances.

La côte se rapproche de plus en plus et le navire la longe à trois kilomètres de distance. Nous passons devant Olinda, charmante petite ville enfouie sous les cocotiers et les orangers en fleurs dont les émanations embaumées se font sentir jusqu'à bord. Le site est ravissant et possède un joli cachet exotique.



Rade de Bahia.

5 heures. — Pernambuco apparaît enfin et l'Atlantique mouille à deux kilomètres du rivage.

La rade, très mauvaise, ne permet pas aux bateaux d'avancer davantage et, comme les sautes de vent ne sont pas rares en ces régions, il faut être prêt à gagner au besoin le large, au plus vite.

Cependant la mer, loin de se calmer, devient de plus en plus mauvaise et l'on aperçoit maintenant distinctement, au loin, la barre redoutable qui commande l'entrée du port.

Elle me rappelle celle de Jaffa, où, en 1895, dans un voyage que je fis avec un de mes fils, nous fûmes à même de faire connaissance avec les dangers auxquels, en pareil cas, on se trouve exposé, soit pour l'embarquement, soit pour le débarquement.

Soulevées par des lames énormes, les embarcations risquent à chaque instant d'être submergées et c'est miracle de s'en tirer sans un dommage quelconque.

Le plus dangereux est le retour de terre, pour rejoindre le bateau.

Les barques, soulevées par les vagues, menacent de se briser sur les parois du navire et c'est avec les plus grandes difficultés et des prodiges d'acrobatie, qu'on réussit à sauter sur l'échelle qu'il faut attraper au hasard des mouvements des vagues, qui vous inondent aussi complètement que si l'on tombait à la mer.

Dans ce voyage de Jaffa, une malheureuse dame eut dix centimètres de peau arrachée sur la jambe et un autre voyageur ne s'en tira qu'au prix d'une luxation du pied !

Le commandant ne me conseille pas d'aller à terre, me faisant observer que le retour à bord, par suite de l'état de la mer, se trouve quelquefois impossible.

Je dois avouer que je n'insistai pas.

Un coup de canon salut la terre ! Mais on ne peut encore débarquer, le service de santé devant, au préalable, donner son assentiment.

Au Brésil, comme on le verra par la suite, on n'est jamais pressé et ce n'est qu'à six heures que la Santé fait son apparition, c'est-à-dire presque à la nuit !



Rade de Bahia.

— 77 —

Nous plaignons nos pauvres compagnons qui font escale à Pernambuco. La mer est démontée et les embarcations dansent une épouvantable sarabande, menaçant à chaque mouvement de se briser sur les flancs du navire.

Les passagers prennent place dans un immense panier, semblable à une nacelle de ballon, qu'une grue tournante soulève au-dessus du pont, passe par-dessus le bastingage et dépose dans les barques qui, avec des efforts inouïs, arrivent à l'arrimer à leur bord.

C'est effrayant d'assister du pont à cette manœuvre. Les barques menacent de chavirer et c'est avec non moins de terreur qu'on les voit s'éloigner pour gagner la terre.

A chaque instant, elles disparaissent entre des lames énormes et l'on croit tout fini. Les bateliers sont heureusement d'une grande habileté et, malgré tout, les accidents sont rares.

Le plus grand danger serait de tomber à l'eau. Les requins sont tellement nombreux que l'on serait fatallement perdu.

On m'a raconté l'histoire d'un matelot qui, pour avoir manqué la première marche de l'échelle et avoir seulement plongé la jambe dans la mer, avait été immédiatement amputé du pied !

Notons en passant que le prix de débarquement, quand la mer est mauvaise, peut atteindre 50 ou 60 francs. La moyenne, dans les cas les plus favorables, est de 30 à 40 francs, aller et retour !

Nous faisons nos adieux à M. Preudhomme qui, accompagné de sa femme, ne laisse pas que d'être légèrement inquiet.

Nous assistons à un magnifique coucher de soleil. Sur un ciel d'un bleu vénitien teinté de rose, des traînées de feu s'élancent, ardentes et rouges, lançant des étincelles comme si l'horizon cachait quelque forge infernale !

8 heures du soir. — La mer s'est calmée. Le temps est superbe et la Croix du Sud apparaît maintenant dans toute sa splendeur, voisine du Centaure.



Bahia.



Bahia.

La rade forme au loin un cercle lumineux. Un phare rouge et blanc à éclipse indique l'entrée du port.

L'aspect général est à peu près le même qu'à Dakar.

16 JUILLET. — 6 heures du matin. — Je monte sur le pont. A cette heure matinale, il règne une fraîcheur délicieuse.

La ville est inondée de lumière et le coup d'œil de la rade est ravissant. Malheureusement, la perspective de cette maudite barre jette une note sombre sur le paysage.

Lorsque les travaux du port seront achevés et que les bateaux pourront accoster directement, Pernambuco sera certainement une des escales les plus importantes du Brésil.

De nombreuses barques s'agitent autour de l'*Atlantique*, apportant à bord des provisions de toutes sortes : ananas, oranges, bananes, etc.

Les ananas surtout sont exquis. Ils n'ont rien de commun avec ces fruits ridicules, poussés en serre chaude, qu'on vend dans les grandes villes d'Europe.

Pernambuco est le pays des perroquets et nombreux sont les indigènes qui montent à bord pour placer leur marchandise. Ces oiseaux sont susceptibles d'éducation et arrivent à parler facilement.

Je ne puis résister au plaisir de reproduire un passage que j'emprunte au savant ouvrage de M. Turot (1).

Un ancien historien, Ferdinand Denis, dans son ouvrage *Le Brésil*, dit : « Dans ces régions, où nul monument, où nulle espèce d'écriture n'attestait le passage des nations, il pouvait arriver une chose dont le plus célèbre de nos voyageurs fut témoin, c'est que le langage si incomplet d'un ara ou d'un perroquet fut le seul vestige d'une tribu ayant cessé d'exister.

« À Maipure, M. de Humboldt entendit parler un vieux perroquet et les Indiens eux-mêmes lui apprirent qu'ils ne le comprenaient pas. Il parlait la langue des Aturés, puissante nation, complètement éteinte depuis plusieurs années. »

(1) TUROT. — *L'Amérique latine*. — Paris 1908.



Bahia.



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL - Pernambuco. — Rue de l'Empereur



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL - Pernambuco. — Théâtre Ste Isabelle



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL - Pernambuco. — Palais du Gouvernement



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL - Pernambuco. — Jardin 15 de Novembre et la Mairie



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL - Pernambuco. — Hôpital Pedro II



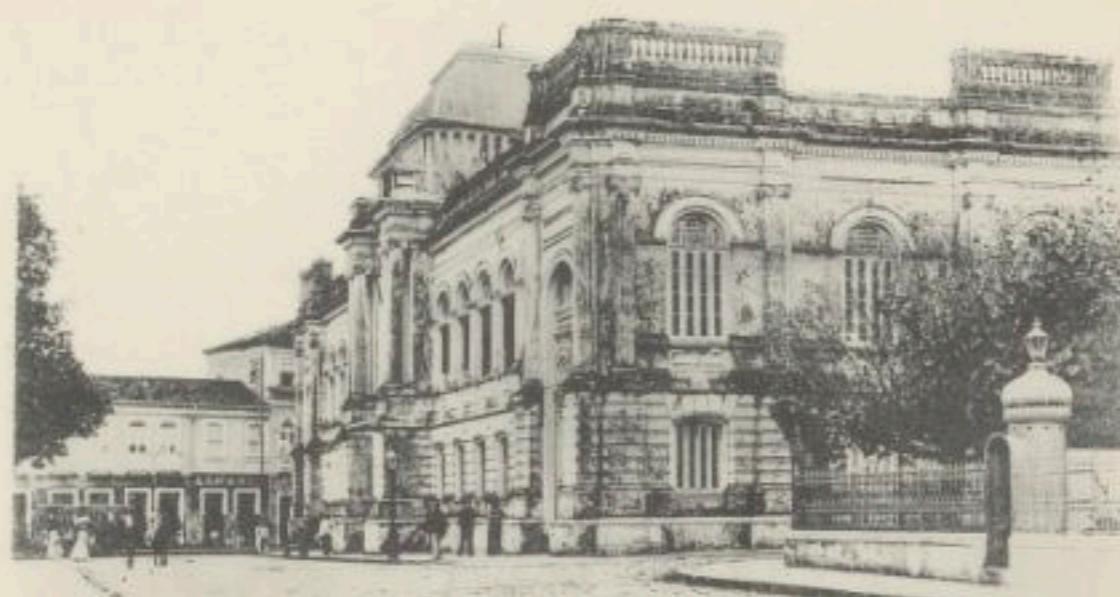
Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL - Pernambuco. — Jardin de la Place de la République



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Bahia. — Gare du Chemin de fer



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Vue du Port de BAHIA



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Bahia. — Palais du Senat



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Bahia. — Eglise S. Bento

— 79 —

9 heures du matin. — Nous quittons Pernambuco. En route pour Bahia.

Latitude : $7^{\circ}0'$ sud; longitude : $36^{\circ}26'$ ouest.

L'Atlantique suit la côte à une distance assez considérable. Navigation d'un calme absolu.

On aperçoit de nombreuses baleines.

Après le déjeuner, le commandant m'entraîne sur la passerelle; je suis trop heureux de le suivre et de continuer à m'initier à cette vie de navigation, « pleine d'incidents et d'imprévus ».

Nous sommes dans des parages dangereux; nous longeons une côte plate et sablonneuse. C'est merveille de voir avec quelle précision les ordres sont donnés.

Nous allons passer en face de l'embouchure du San-Francisco.

Mais, auparavant, il faut reconnaître un petit phare et le village de Samoco.

Ce n'est pas sans difficultés; cependant, longue-vue en main, nous finissons par l'apercevoir nettement.

Le commandant, désormais fixé sur sa route, ne cache pas sa satisfaction, ce point de repère étant indispensable à relever.

Il existe, en effet, dans cette région, des bancs de coraux, dont il faut se garder à tout prix et d'autant plus à craindre qu'ils se modifient chaque année. On a signalé des fonds qui ne dépassaient pas 8 mètres de profondeur. On conçoit avec quelle prudence on doit gouverner et combien se trouve grande la responsabilité du commandant.

C'est un plaisir de voir avec quelle netteté il relève sur sa carte la route à suivre et donne ses ordres, en conséquence.

9 heures du soir. — La nuit s'annonce mal. Le vent s'est élevé et des rafales de pluie ralentissent notre marche.

Le roulis met en fuite nombre de passagers. Une forte houle secoue le bateau.

17 JUILLET. — 7 heures du matin. — Je monte sur le pont. La terre est en vue. Un brouillard désagréable empêche de distinguer les détails et la pluie tombe fine et serrée !

Vais-je donc avoir une désillusion ?

Débarquer, pour la première fois, sur la terre d'Amérique, un parapluie à la main, on conviendra que c'est l'enferrement de toute idée poétique !

Dans quelques instants, nous allons jeter l'ancre et la situation ne semble pas s'améliorer. Ce n'est qu'à travers une



L'Atlantique en vue de Bahia.

brume grisâtre que nous distinguons avec peine le panorama de la ville et de ses environs !

Eh bien ! au risque de paraître paradoxal, je dirai presque que nous ne pouvions arriver dans de meilleures conditions.

9 heures. — En effet, tout à coup, avec la rapidité d'un changement à vue, comme il s'en produit au théâtre, les nuages étaient balayés, et un soleil éblouissant illuminait le paysage mouillé de tout à l'heure, déroulant le plus ravissant panorama que l'on puisse rêver.

Bahia, développée en amphithéâtre sur d'assez hautes collines dominant la mer, étalait à nos yeux ravis ses maisons

blanches ou patinées par le soleil, ombragées par d'immenses palmiers ou noyées dans des massifs de bougainvilles aux fleurs roses, sous lesquels elles semblent enfoncées.

Nous ne devons rester à Bahia que quelques heures. On a juste le temps de descendre à terre, de prendre connaissance sommairement de la ville et de regagner le bord.

Sans tarder, je hèle un batelier et en route ! Je constate avec peine qu'il faut une demi-heure pour atterrir. C'est une observation qu'il ne faut jamais manquer de faire dans des



BAHIA. — Une partie de la rade.

occasions semblables, car on doit toujours, avant d'aller de l'avant, savoir au juste le temps dont on dispose.

10 heures. — On accoste à une sorte d'escalier dont les marches sont couvertes d'algues glissantes. Il faut de grandes précautions pour ne pas tomber.

Les bateliers nègres qui assistent généralement à l'arrivée s'esclaffent en voyant le voyageur faire de faux pas, au lieu de lui tendre la main et de l'aider.

Quelle engueance ! Ils sont jugés de suite et tout ce que l'on a pu dire sur leur compte n'est pas exagéré. Ce sont des brutes, sur le dos desquels on casserait volontiers sa canne

et qui ne craignent que la force. Il n'est nul besoin d'user avec eux de ménagements... Ils ne sauraient les apprécier et, prenant la bonté pour de la faiblesse, ne chercheraient qu'à mieux exploiter le voyageur.

Je suis devenu véritablement *négrophobe* en débarquant à Bahia et, en revenant à bord après ma promenade, j'ai constaté que mon impression première sur cette catégorie de sapa-jous n'était que trop justifiée !

Ah ! le débarquement à Bahia manque de charme !

Une fois à terre, l'impression n'est pas meilleure. Il a plu et on patauge dans un lac de boue, au milieu d'immondices et de détritus sans nom. C'est infect. On se croirait dans certaines villes d'Orient où jamais le balai n'a passé.

Le port est, en effet, le quartier nègre, et cela suffit pour expliquer la saleté qui s'étale partout comme une lépre. De plus, et je n'exagère pas, il flotte dans l'air une odeur rance; « ça sent le nègre », tout le monde en convient; et quand, comme le matin, il s'y joint le fumet des fritures en plein vent, c'est complet et, pour peu, on retournerait à bord au plus vite.

Assez philosophe, je pris mon parti et jetai un coup d'œil autour de moi.

De magnifiques hibiscus aux fleurs jaunes (*H. Tiliaceus*), plantés le long du quai, suffisaient pour donner au paysage un aspect exotique, mêlant qu'ils étaient à d'autres arbres inconnus dans nos régions et dont l'un porte de petites grappes de fleurs jaunâtres, entourées d'immenses bractées rouge corail, qui semblent être les fleurs véritables et qui ne sont que les calices hypertrophiés.

Le mouvement du port est très intense. Partout des marchandes en plein vent offrent des fruits: oranges, bananes, ananas; de jolis poissons, des piments gigantesques d'un rouge intense, qui sont d'ailleurs très doux, ou d'autres, minuscules, de même couleur et dont la force est telle que, lorsqu'on en a mâché une parcelle, il semble qu'on ait le feu dans la bouche.

Citons les oranges de Bahia, dont la renommée est universelle. Il serait difficile de rencontrer un fruit plus

— 83 —

exquis et plus parfumé, qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec son malheureux homonyme de Nice, aigrelet et acide à plaisir.

Prenant à gauche, je m'engage dans une rue boueuse, bordée de magasins et d'entrepôts, où viennent s'accumuler des marchandises de toutes sortes.

Plus j'avance, plus le terrain devient mauvais et glissant. Partout des fondrières et des marécages. On barbote



BAHIA. — Une partie de la rade.

dans une boue visqueuse, et je bénis le ciel d'avoir eu la bonne idée d'enfiler mes bottes !

Plusieurs fois il me vient à l'esprit de revenir sur mes pas. Enfin, j'atteins un point un peu plus élevé, où je rencontre l'ascenseur qui va me permettre de gagner la ville.

Je dois dire que ce dernier effort est aussitôt récompensé. A peine débarqué sur la hauteur, le panorama devient magique. La rade apparaît dans toute sa magnificence et se développe sur une étendue immense. Je reste longtemps en admiration devant ce prestigieux décor !

Rapidement je parcours la ville, visitant quelques églises, la plupart luxueusement ornées de tableaux plus ou moins anciens et de statues représentant tous les saints du Paradis, dans les costumes les plus brillants et les plus riches.

Quelques belles places attirent mes regards. Elles sont bordées de maisons modernes, bien bâties. L'ensemble laisse, en somme, une bonne impression. Comme dans toutes les villes du Brésil, on a la sensation de se trouver dans un pays qui aspire au progrès sous toutes ses formes et qui, dans un temps peu éloigné, se trouvera au niveau, sinon au-dessus, des nations les plus raffinées de l'ancien monde.

Le Brésil possède actuellement des ingénieurs et des administrateurs, aux idées grandioses, d'une instruction technique étendue et d'une hardiesse que rien ne semble arrêter. J'en ai fait causer plusieurs. Ils rêvent de faire de leur patrie le premier pays du monde et, si l'on envisage les admirables travaux d'art qui sont déjà sortis de leurs cerveaux, on peut se rendre compte des merveilles que leur génie saura créer sur ce sol si fécond, que la nature a doté de tant de ressources, n'attendant que la main puissante de l'homme entreprenant et audacieux pour les mettre en valeur.

J'aurais volontiers poussé plus loin mes investigations, mais l'heure est venue de regagner le port.

Je retrouve le batelier nègre qui m'a amené et, comme la chose pouvait se prévoir avec cette engeance particulière, une contestation ne manque pas de s'élever pour le règlement du prix de retour. Après bien des discussions et des menaces, nous finissons par nous entendre. Aucune complaisance n'est à attendre de la part de ces indigènes. Ce sont des brutes dans l'acception la plus large du mot.

Pour s'embarquer, le danger n'est pas moindre qu'à l'arrivée. On est obligé de monter sur le parapet du quai et de sauter d'un mètre de haut dans le canot, en visant un petit mât auquel on se cramponne !

C'est merveille si l'on ne tombe pas à l'eau. Il ne leur vient pas à l'esprit de tendre la main pour vous aider.... Au contraire, si on fait mine de faire un faux pas.... ils n'attendent que ce signal pour s'esclaffer comme de véritables idiots.

Dans certains moments, on aurait un plaisir réel à leur caresser l'échine ! Ce sont certainement des êtres d'une nature inférieure, vicieux, fainéants et à peine plus dé-



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Bahia. — Gare du Chemin de fer



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Bahia. — Place Riachuelo



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Pernambuco. — La Gare du Chemin de fer



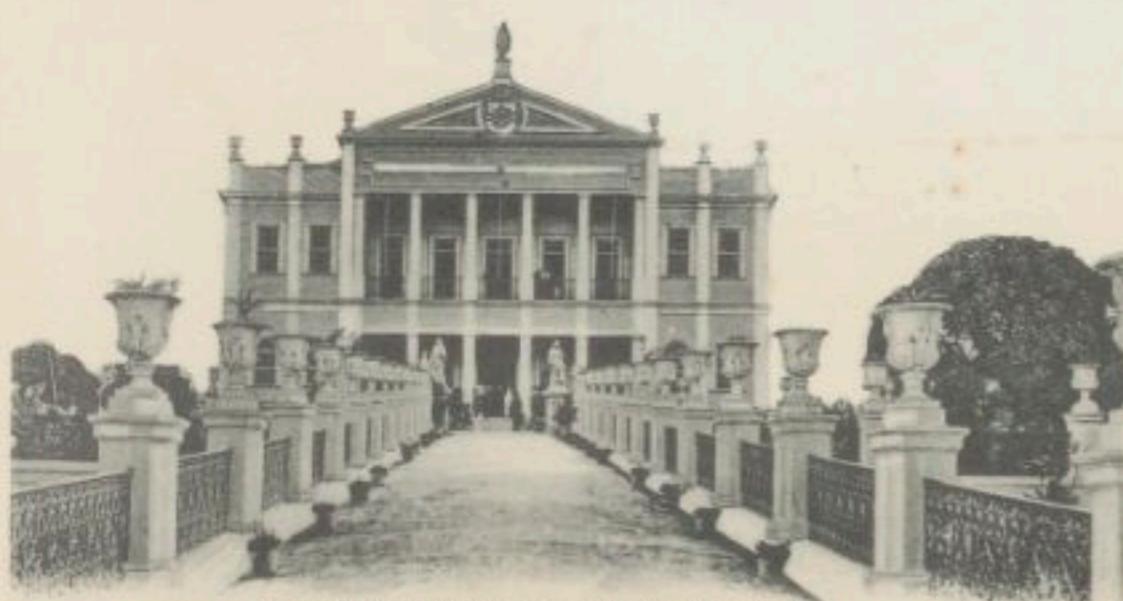
Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Bahia. — Place 15 de NOVEMBRO



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Pernambuco. — Place du Tergo



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Pernambuco. — Pont Baía Macêdo



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Bahia. — Hopital Português



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. - Pernambuco. — Chambre des Députés et Lycée



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. — Pernambuco. — Le port et le récif naturel



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. — Pernambuco. — Débarcadère



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. — Pernambuco. — Port intérieur



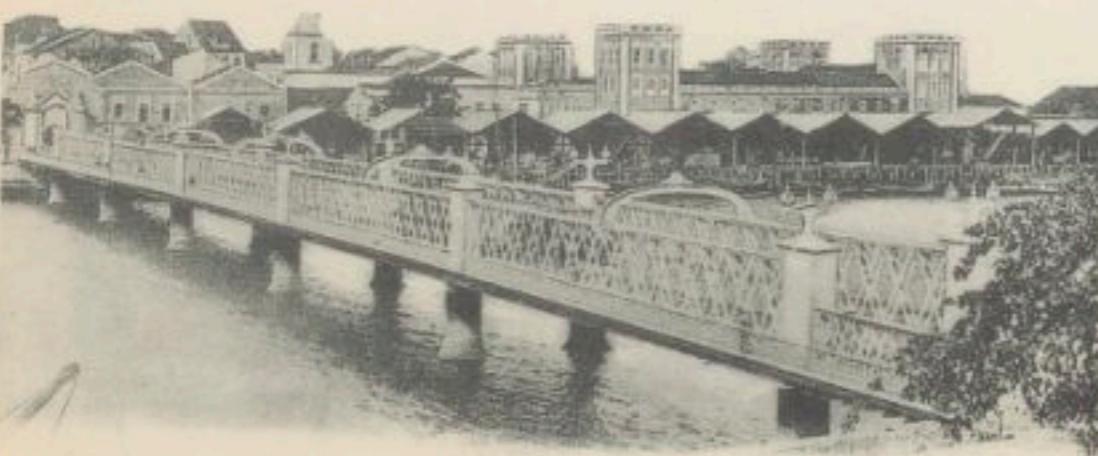
Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. — Panorama de PERNAMBUCO



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. — Pernambuco. — Le quai 22 de NOVEMBRO



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. — Pernambuco. — Vue de Santo Antonio



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. — Pernambuco. — Pont "Sete de Setembro"



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande - Paris 28, boulevard des Italiens
BRÉSIL. — Pernambuco. — Le Fort PICÃO

— 85 —

grossis que leurs ancêtres que, il y a vingt-cinq ans encore, on ne pouvait faire marcher que le fouet à la main.

La race nègre est-elle susceptible de progrès? Je n'oserais l'affirmer. En tout cas, cette population du port de Bahia ne vaut guère mieux, dans son ensemble, que nos apaches parisiens!

Revenu à bord, je raconte mes impressions à mes compagnons de route qui, à l'unanimité, partagent mon opinion.

Le soleil brille maintenant de tout son éclat. Autour de nous, la baie se développe dans sa magnificence, immense corbeille de fleurs, que la mer azurée semble envelopper d'une écharpe de gaze.

2 heures. — Nous levons l'ancre. Pendant deux heures, les côtes défilent sous nos yeux, dans un décor inoubliable.

Quelle différence avec Lisbonne tant vantée. Combien ces régions sont plus grandioses!

18 JUILLET. — Nous ne perdons guère la terre de vue. Nous arrivons par le travers des « Abrolhos », passage des plus dangereux, hérisse de récifs de corail. Certains rochers sont presque à fleur d'eau et d'autres ne sont immersés que de quelques mètres. La topographie change d'ailleurs très rapidement, d'année en année, et, dans ces parages, la plus grande prudence est de rigueur.

Autrefois, les bateaux passaient entre ces îles et la côte; mais, depuis l'échouage de l'un d'eux, la route, modifiée, passe au large, les laissant sur la droite.

Le commandant, aux côtés duquel je me trouve précisément, veut bien me continuer ses leçons de navigation. Il me montre comment on établit l'angle de route dans ces parages dangereux et comment la moindre erreur amènerait fatallement une catastrophe!

On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque émotion en songeant qu'on navige sur une fourmilière de bas-fonds, hérisse de pointes sur lesquelles le navire pourrait s'entr'ouvrir, à la moindre erreur d'orientation!

Une partie de la matinée a été consacrée à la visite de

la machine. On ne peut se faire une idée du coup d'œil à la fois effrayant et superbe, qui attend le visiteur.

Cinq foyers immenses, béants comme des gueules de volcan, constituent, en somme, au centre du navire, un éternel incendie qu'entretiennent les centaines de tonnes de charbon qu'on y jette sans arrêt. On est étonné de la merveilleuse régularité qui préside à tous les mouvements. Ces masses de fer, d'un poids colossal, manœuvrent d'une façon si précise, remontent et descendent si doucement, qu'il semble qu'un doigt suffirait à les arrêter.

Le mécanicien en chef, personnage le plus important du bord après le commandant, me fait les honneurs de la visite et me montre les plus petits détails. Avec un guide aussi aimable et aussi instruit, le temps passe vite.

Quand on remonte sur le pont et qu'on retrouve le soleil et la mer bleue, on a la sensation de sortir des enfers !

10 heures. — Depuis une heure, le commandant cherche à relever le phare des Abrolhos. Il apparaît enfin ! Nous sommes sauvés ! La route est désormais assurée; mais néanmoins, il faut se méfier des courants.

6 heures. — De nombreuses baleines ou baleinoptères se montrent dans cette région.

Jamais je n'ai rencontré aussi admirable coucher de soleil. Le disque énorme, vermillon, rutilant comme un feu de forge, s'abaisse peu à peu pour s'enfoncer dans la mer et disparaît, lançant des lueurs rouges qui viennent mourir en une pluie d'étincelles éparses sur un ciel de couleur améthyste.

On croirait assister à l'éruption d'un immense volcan. Puis, le ciel, d'un bleu vénitien, parcouru par des stratus rouge-sang qui le barrent en tous sens, laisse apercevoir quelques nuages blancs, floconneux comme un duvet léger qui, peu à peu, en se condensant, semblent éteindre l'incendie. C'est la nuit qui vient !

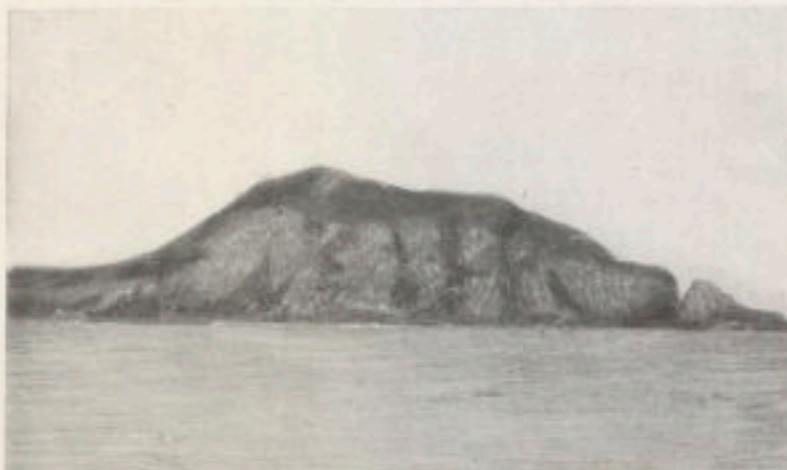
Le croissant lunaire, filiforme comme une faucille d'or,

— 87 —

apparaît à l'opposé, sur l'impeccable pureté du ciel bleu des tropiques.

19 JUILLET. — C'est la dernière journée du voyage. On fait ses malles, en vue du débarquement.

C'est avec peine que l'on va quitter le navire sur lequel on a déjà pris ses habitudes et où l'on va laisser des amitiés contractées certes rapidement, mais souvent non moins sincères. La vie en commun, à bord, permet de se connaître vite



Le cap Frio.

et je ne me suis guère jamais trompé sur le caractère de ceux dont je faisais mes amis.

Midi. — Nous relevons le cap Frio. Nous passons à 200 mètres. La sirène salue la terre. Notre arrivée à Rio est déjà signalée !

Malheureusement, nous ne ferons notre entrée qu'à la nuit et ne pourrons jouir du merveilleux panorama tant vanté.

Peu m'importait d'ailleurs, étant destiné, dans mes pérégrinations futures, à l'admirer bien des fois.

6 heures. — L'Atlantique pénètre dans la rade immense en passant entre les deux îlots qui en commandent l'entrée et qui sont connus sous le nom de « Pae e Mæ ». A gauche, le Pain de Sucre s'élance majestueusement, sentinelle avancée !



Le cap Frio.



L'Atlantique en vue du cap Frio.

La nuit est venue.... les quais s'illuminent de mille feux.... à perte de vue; le coup d'œil est imposant! En regardant autour de soi, d'énormes collines apparaissent couvertes de jolies maisons et ombragées de palmiers....

Des milliers de fanaux brillent comme des étoiles au milieu du feuillage.

L'effet est prestigieux!

Arrivé devant le quai Pharoux, le navire laisse tomber l'ancre, attendant, comme toujours, l'arrivée de la Santé.

Malheureusement, les bateaux n'abordent pas et à Rio, ainsi que dans la plupart des autres ports, il faut compter avec l'horrible confrérie des bateliers dont la seule idée est de piller et de rançonner les voyageurs qui sont, en réalité, à leur merci.

Le débarquement s'opère au milieu des disputes et dans le plus effroyable désordre que l'on puisse imaginer. On doit batailler pour sauvegarder ses bagages que s'arrachent, à coups de poings, les bateliers qui prétendent vous accaparer. Souvent ils disparaissent, sans qu'on puisse jamais les retrouver.

Quand tout cela se passe de nuit, comme c'est le cas en ce moment, on avouera que cet état de choses est lamentable à tous les points de vue.

Les passagers sont empilés dans des barques qui les emmènent ils ne savent en quel endroit et conduites par des individus dont on a toutes les raisons possibles de se méfier.

Quand on réclame, on vous répond : « On n'y peut rien; il faut laisser à ces gens du port la seule industrie qui les fait vivre, sinon ils se révolteraient. » De sorte que, pour faire le bonheur de ces gredins, on doit se résigner à se laisser violenter ou dévaliser.

Un pareil état de choses ne saurait durer longtemps encore. Les travaux du port sont presque achevés et d'ici quelques mois, les grands bateaux pourront accoster à quai et débarquer leurs passagers dans de meilleures conditions ce qui, actuellement, en présence des coutumes locales, leur est malheureusement de toute impossibilité.



Le Cap Frio.



L'Atlantique.

— 89 —

Personnellement, je pus éviter tous les inconvénients que je viens de signaler, grâce à l'amabilité du commandant Lataste, qui m'autorisa à passer la nuit à bord et à ne débarquer que le lendemain.



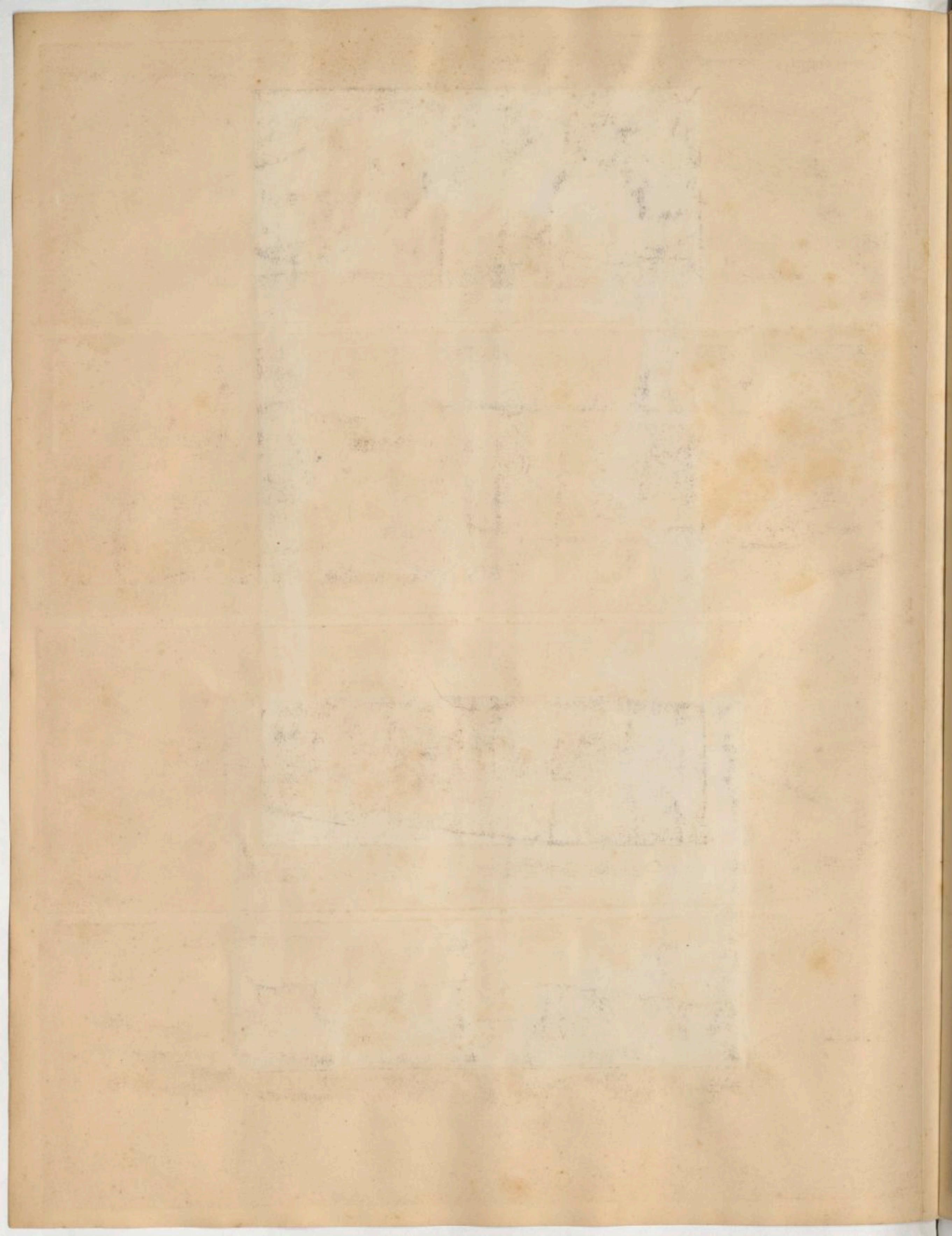
Panorama de Rio de Janeiro.

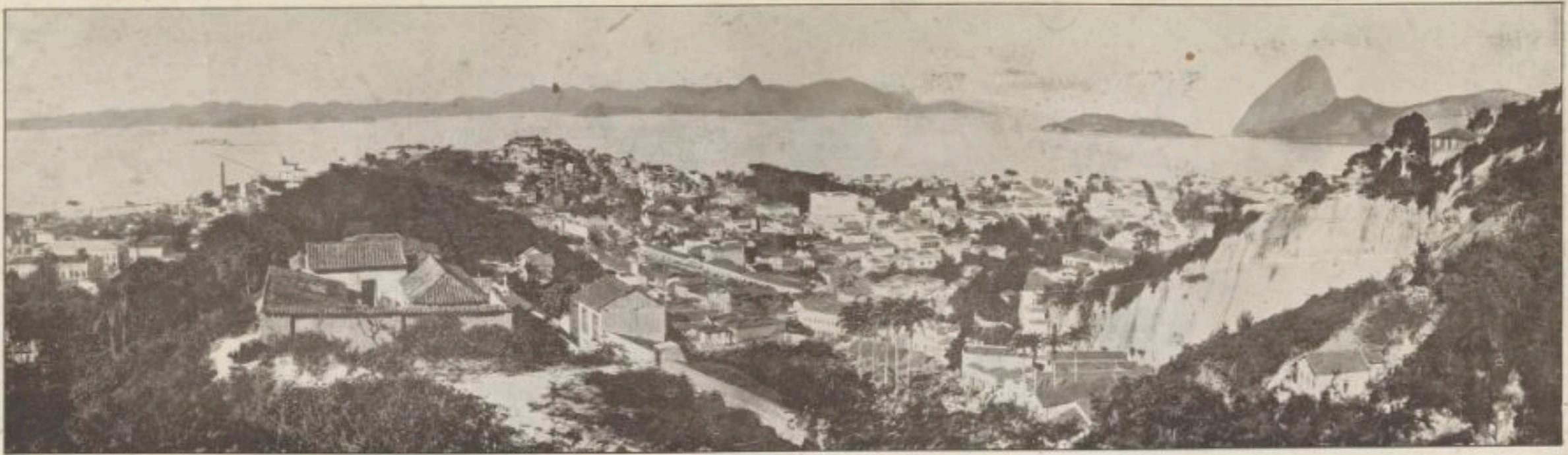
Il me fut donné de passer encore une agréable soirée en sa compagnie, la dernière, hélas !

Le lendemain, profitant de l'offre aimable de M. Monnerie, conseiller du commerce extérieur de France à Bahia, qui débarquait aussi, j'acceptai une place à ses côtés et, à 8 heures, je mettais définitivement le pied sur le sol brésilien.

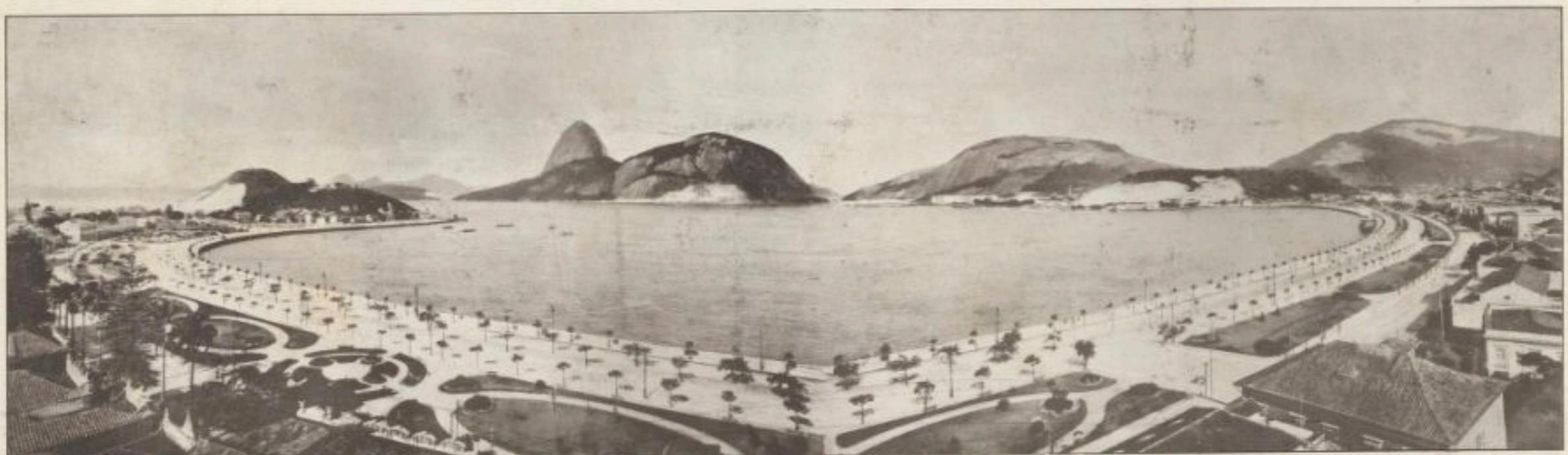


Rencontre d'un voilier en arrivant à Rio. Rio

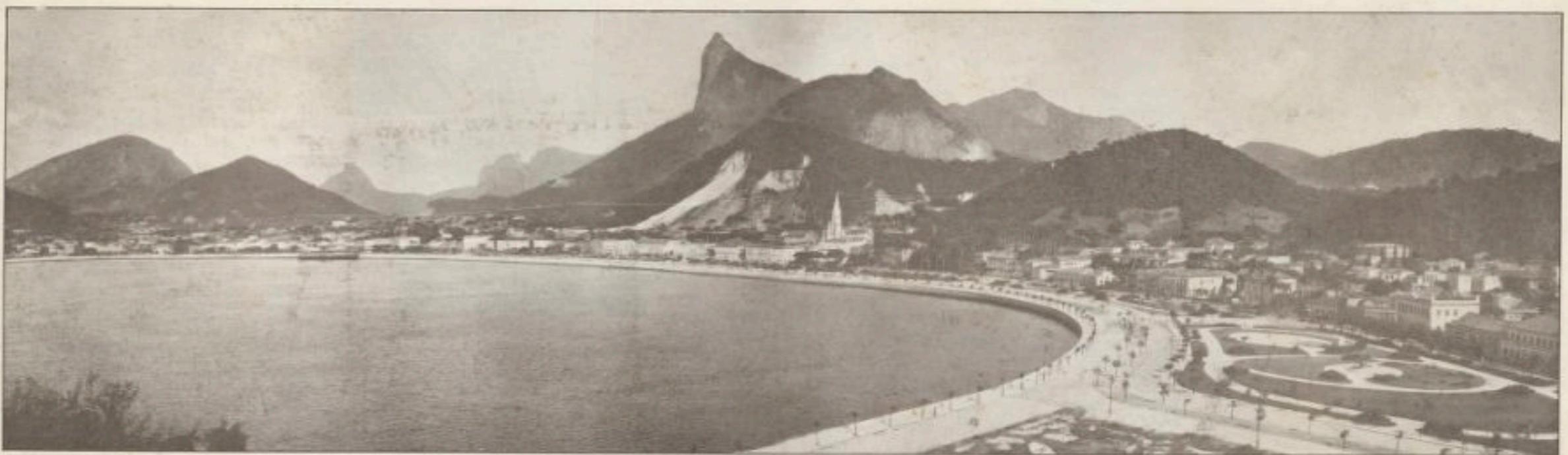




BRÉSIL. — Panorama de Rio de Janeiro
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



BRÉSIL. — Rio de Janeiro. — Avenida Beira-Mar
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens



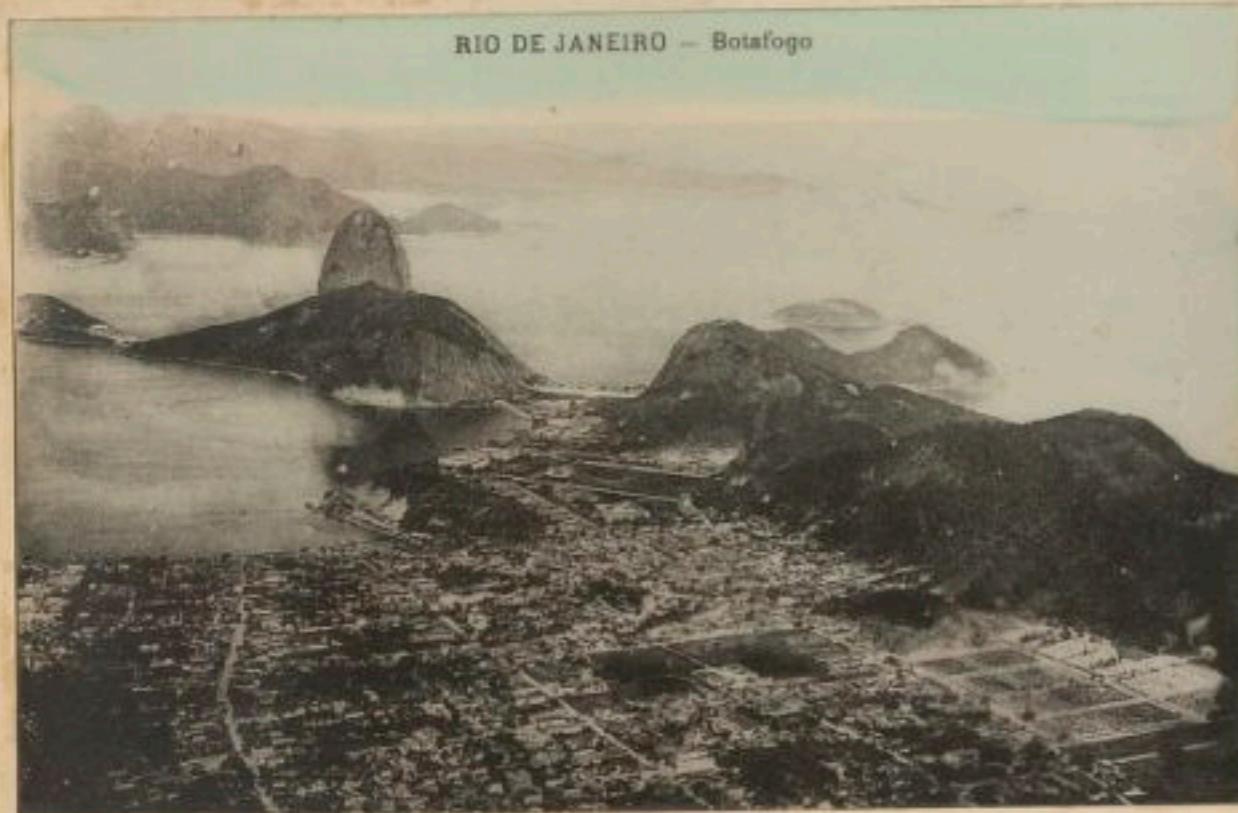
BRÉSIL. — Rio de Janeiro. — Avenida Beira-Mar
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



BRÉSIL. — Rio de Janeiro. — Quai de la Douane
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens



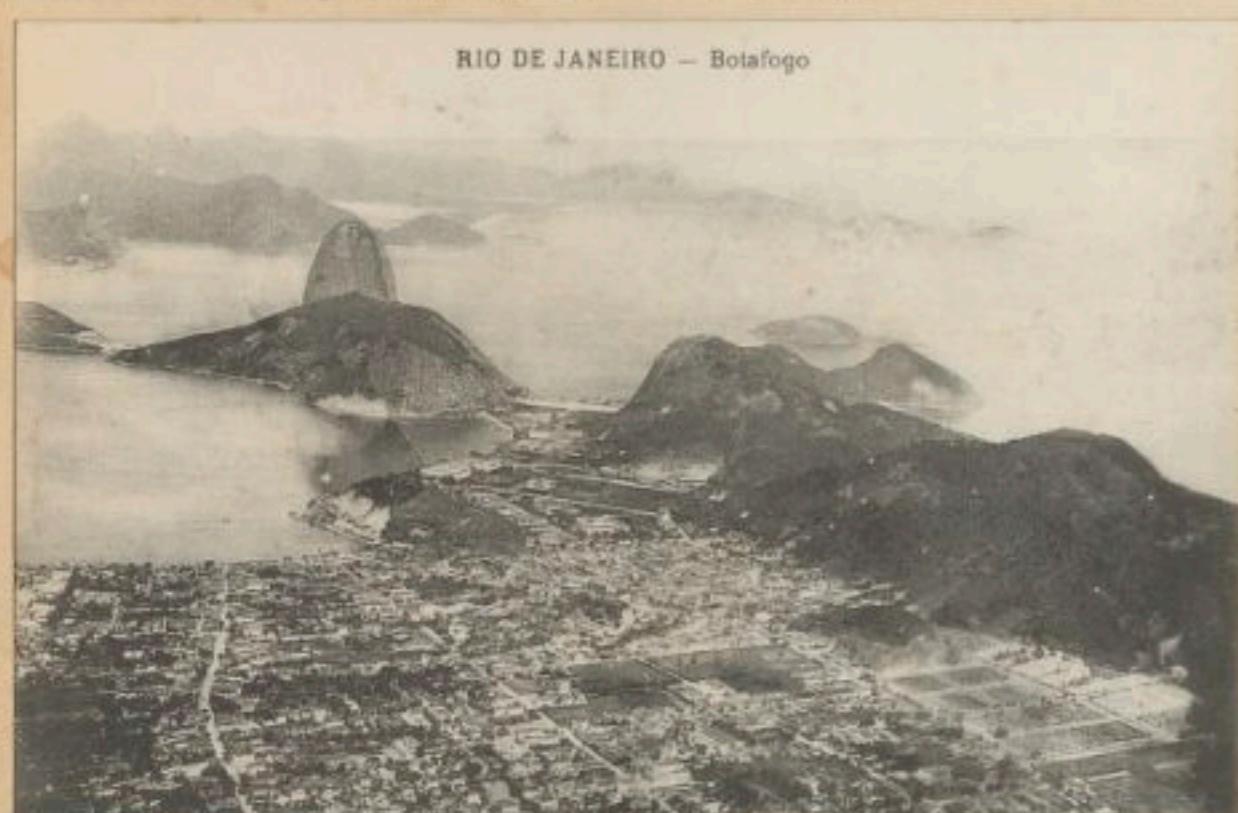
BRESIL. — L'escadre américaine dans la baie de Rio de Janeiro
Edition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



RIO DE JANEIRO — Botafogo



86. BRESIL. Rio de Janeiro — *Le Pain de sucre* o
Il pane di zucchero
El pilon de azucar



RIO DE JANEIRO — Botafogo

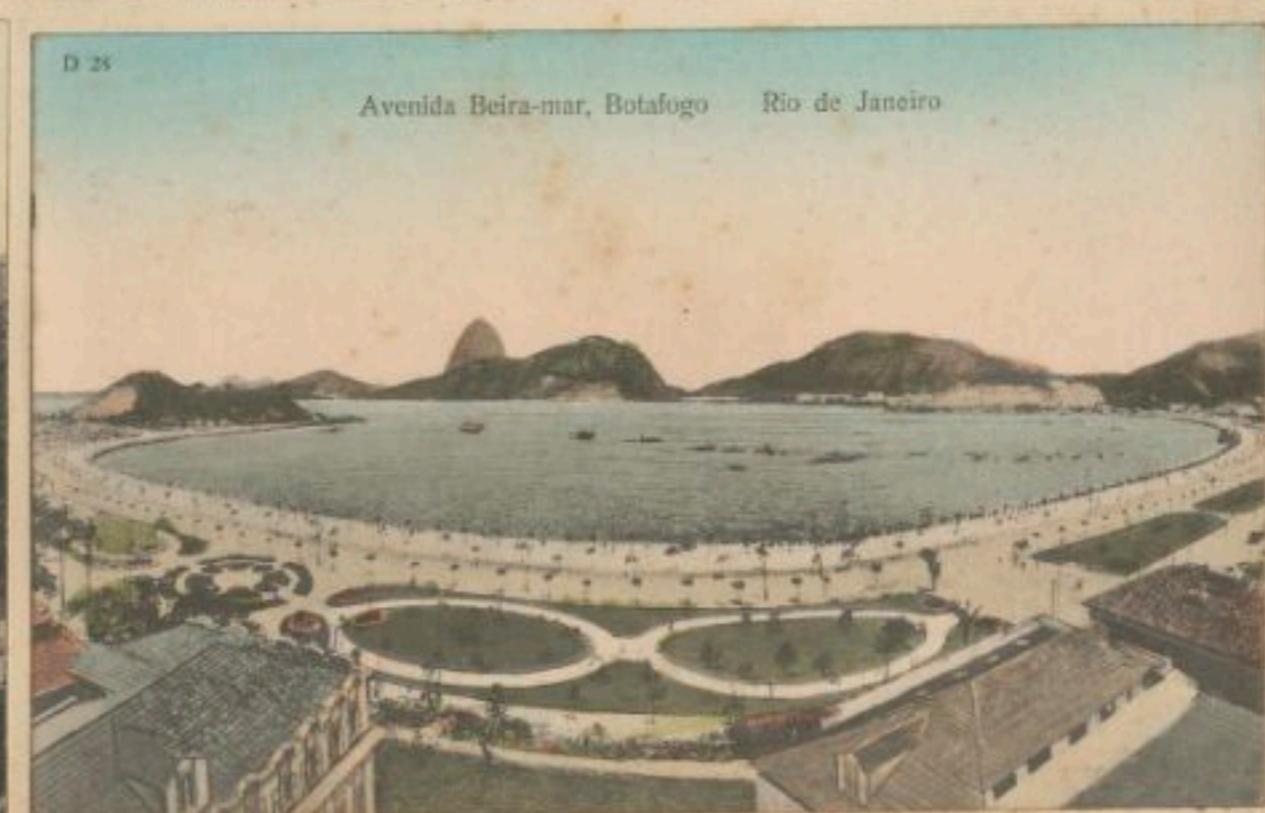


Enseada de Botafogo Rio de Janeiro

197



110. BRESIL. Rio de Janeiro — *Une plage à la mode* — Leme
Una spiaggia in voga — Leme
Una playa del dia — Leme



D 26
Avenida Beira-mar, Botafogo Rio de Janeiro

BRÉSIL. Rio de Janeiro - Panorama from "Morro do Castello"
Panorama vom "Morro do Castello" aus gesehen



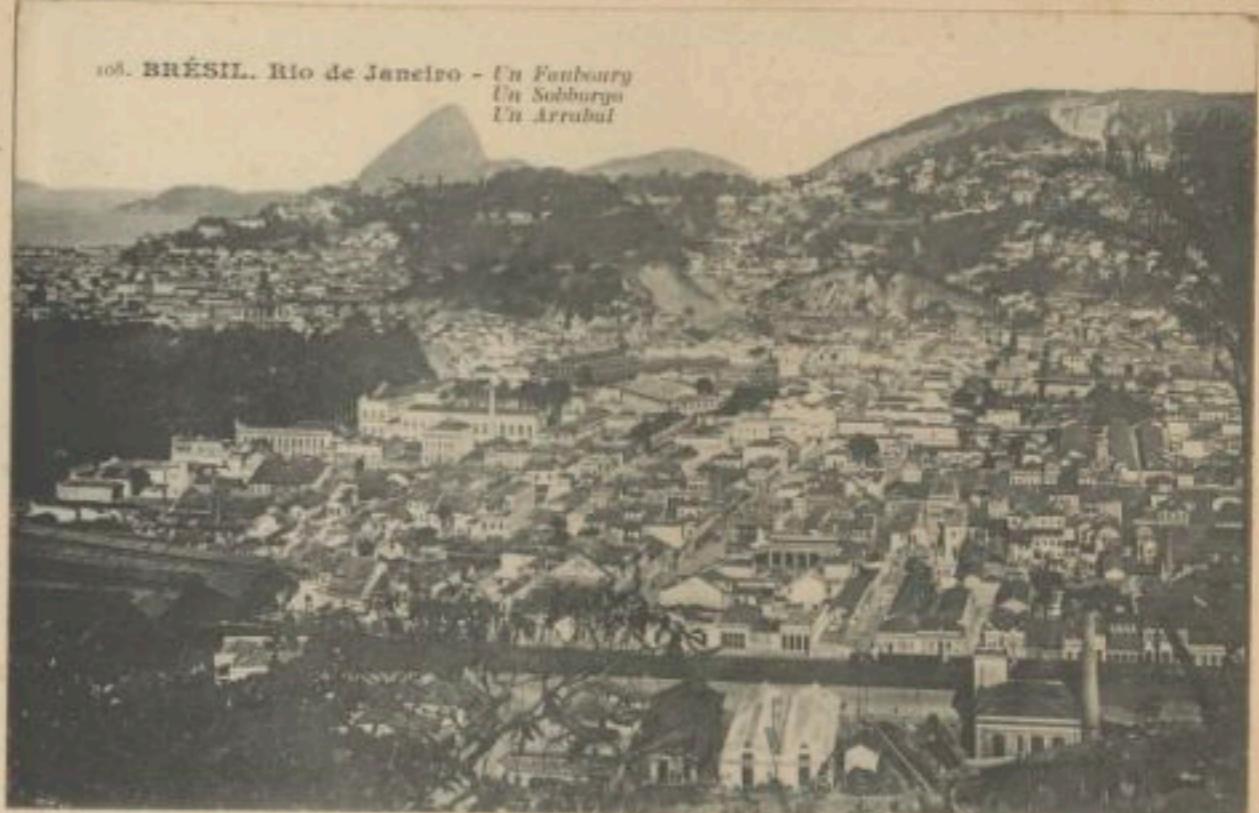
BRÉSIL. Rio de Janeiro - Lai Rodrigo de Freitas
Rodrigo de Freitas Lake
Rodrigo de Freitas-See



BRÉSIL. Rio de Janeiro - S. João Fortress
S. João - Festung



BRÉSIL. Rio de Janeiro - Un Faubourg
Un Suburb
Un Arrabal



D. 20

Avenida Beira-mar, Botafogo Rio de Janeiro



Avenida Beira-mar, Botafogo Rio de Janeiro



D. 21

Botafogo Rio de Janeiro -



Enseada de Botafogo Rio de Janeiro



Avenida Beira-mar Botafogo Rio de Janeiro



Avenida Beira-Mar, Vista do Corcovado, Rio de Janeiro.

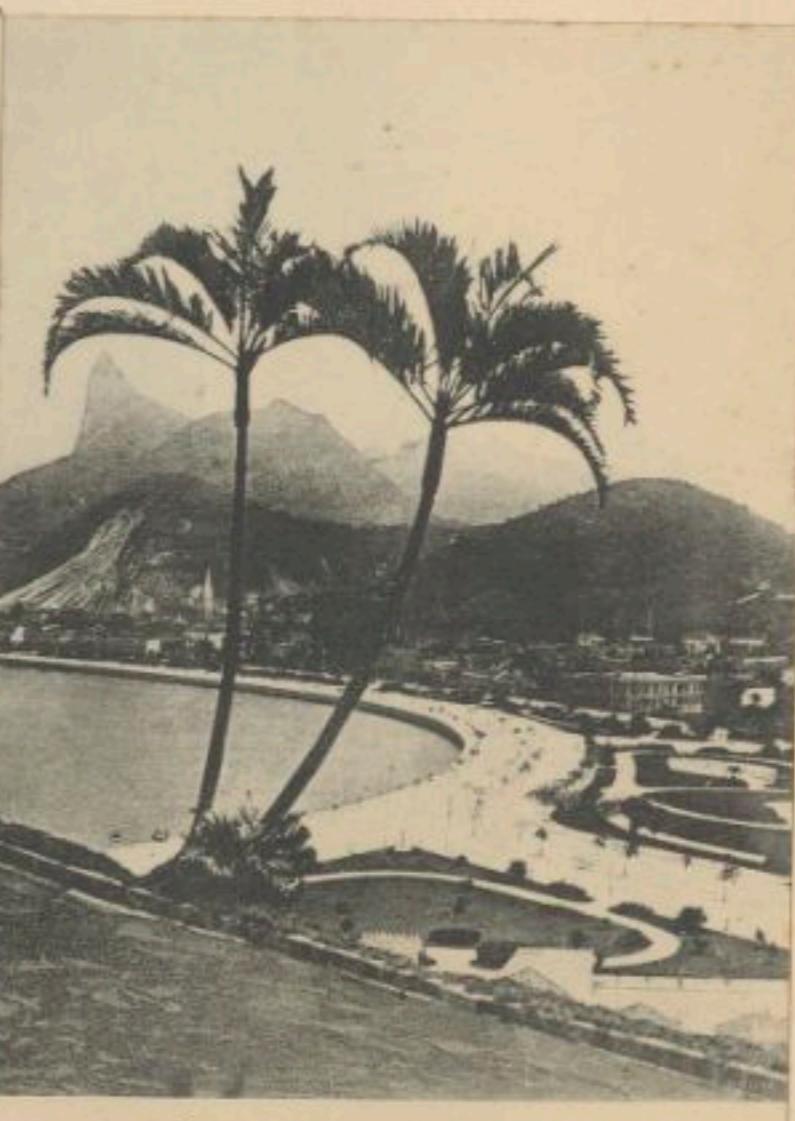


Enseada de Botafogo Rio de Janeiro

107. BRÉSIL. Rio de Janeiro - Les Quais
I viali lungo il fiume
Los muelles

D 20

Avenida Beira mar, - Russell Rio de Janeiro

109. BRÉSIL. Rio de Janeiro - Un coin pittoresque
Un sitio pittoresco
Un sitio pintoresco

Avenida do Mangue Rio de Janeiro



250 O Pão d'Assucar Entrada da barra do Rio de Janeiro (Corcovado)



Icaraiy - Rio de Janeiro



101 Photographia Marc Ferrez, rua S. José N. 96.

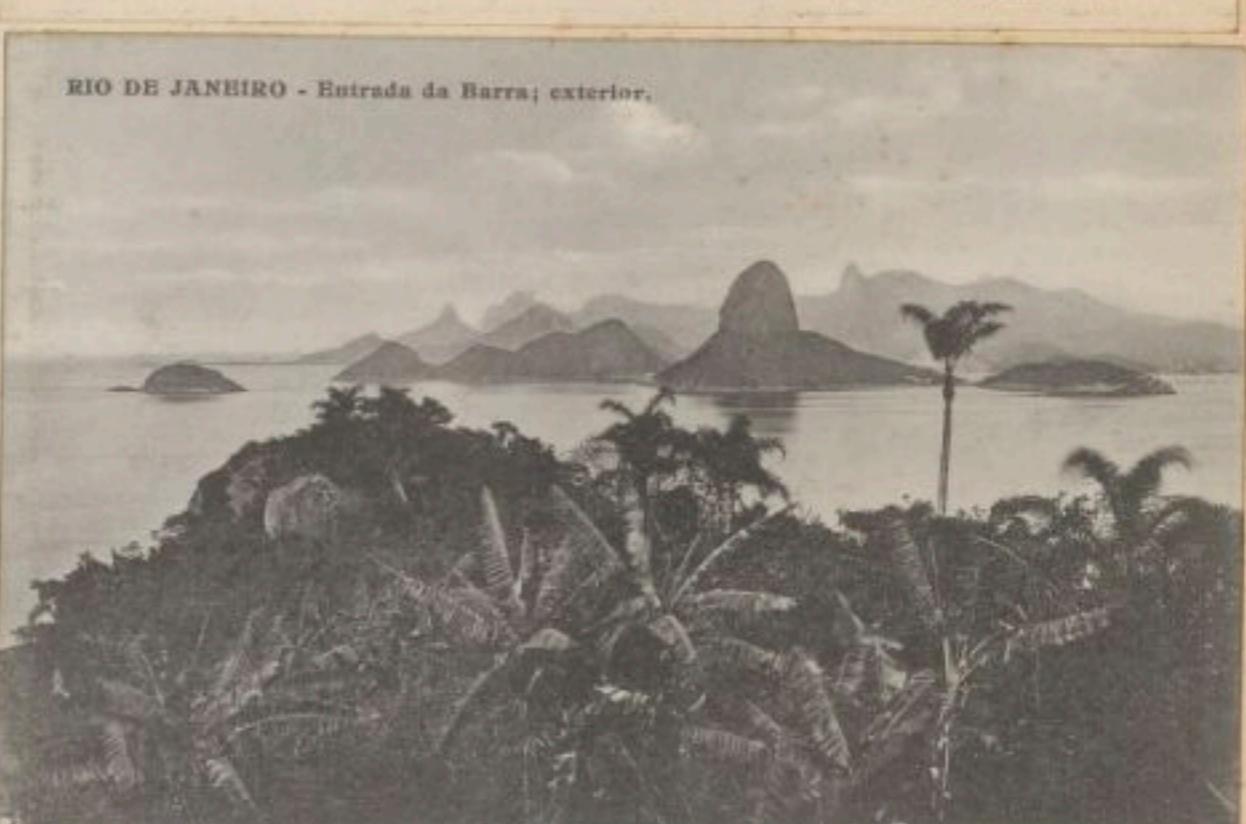
Rio - Praia d'Icaraiy



129 Photographia Marc Ferrez, rua S. José N. 96. Rio - Entrada da Barra, vista de Copacabana



Itapuca Rio de Janeiro



RIO DE JANEIRO - Entrada da Barra; exterior.



21. BRÉSIL, Rio de Janeiro - « Flamengo » l'Avenue « Beira Mar »
« Flamengo » Il « Ilha » Beira Mar »
« Flamengo » La Avenida « Beira Mar »



27. BRÉSIL, Rio de Janeiro - Copacabana beach
Der Strand von Copacabana



Rade de Rio, en allant à Nitheroy.



Rade de Rio, en allant à Nitheroy.

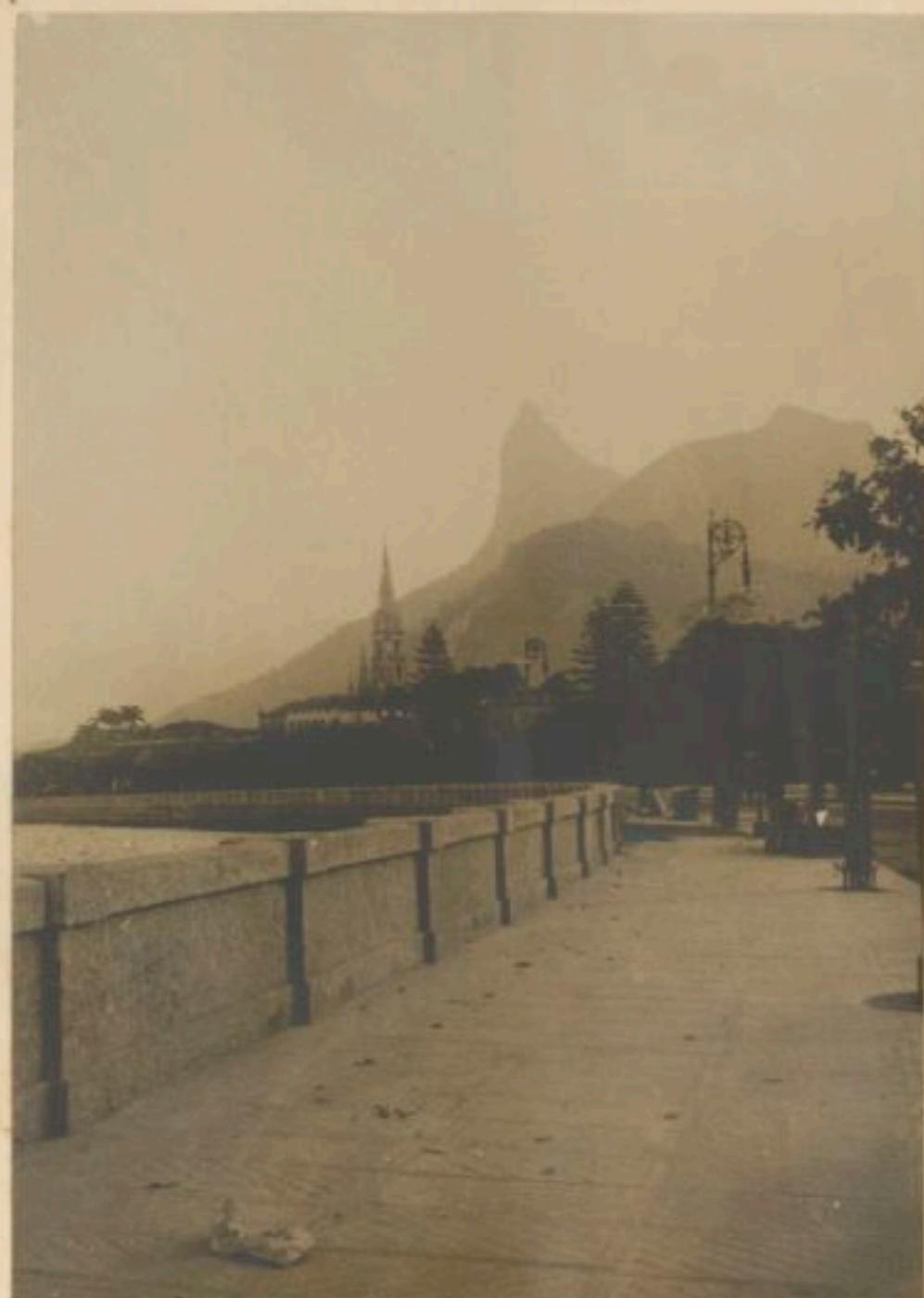


Rio de Janeiro .. Embarcadere.



Rio .. Rue Quitanda.





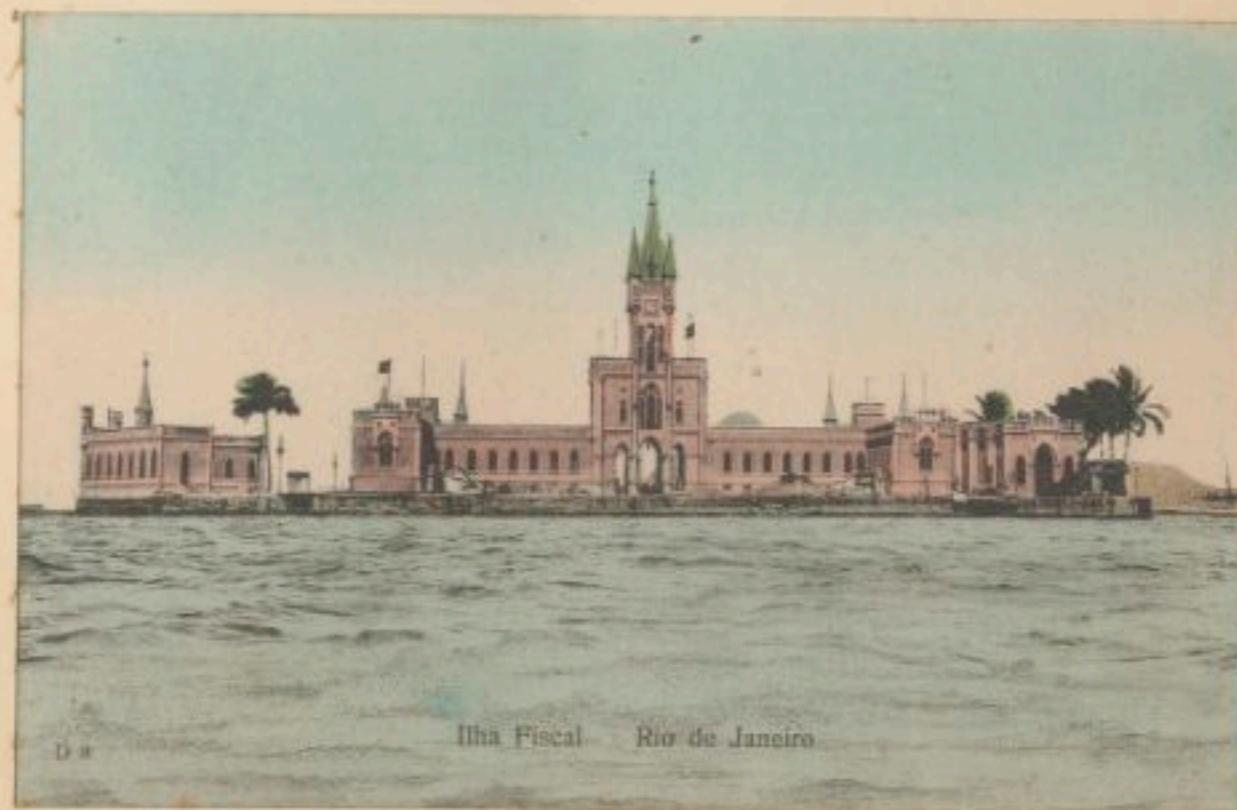
Corcovado.

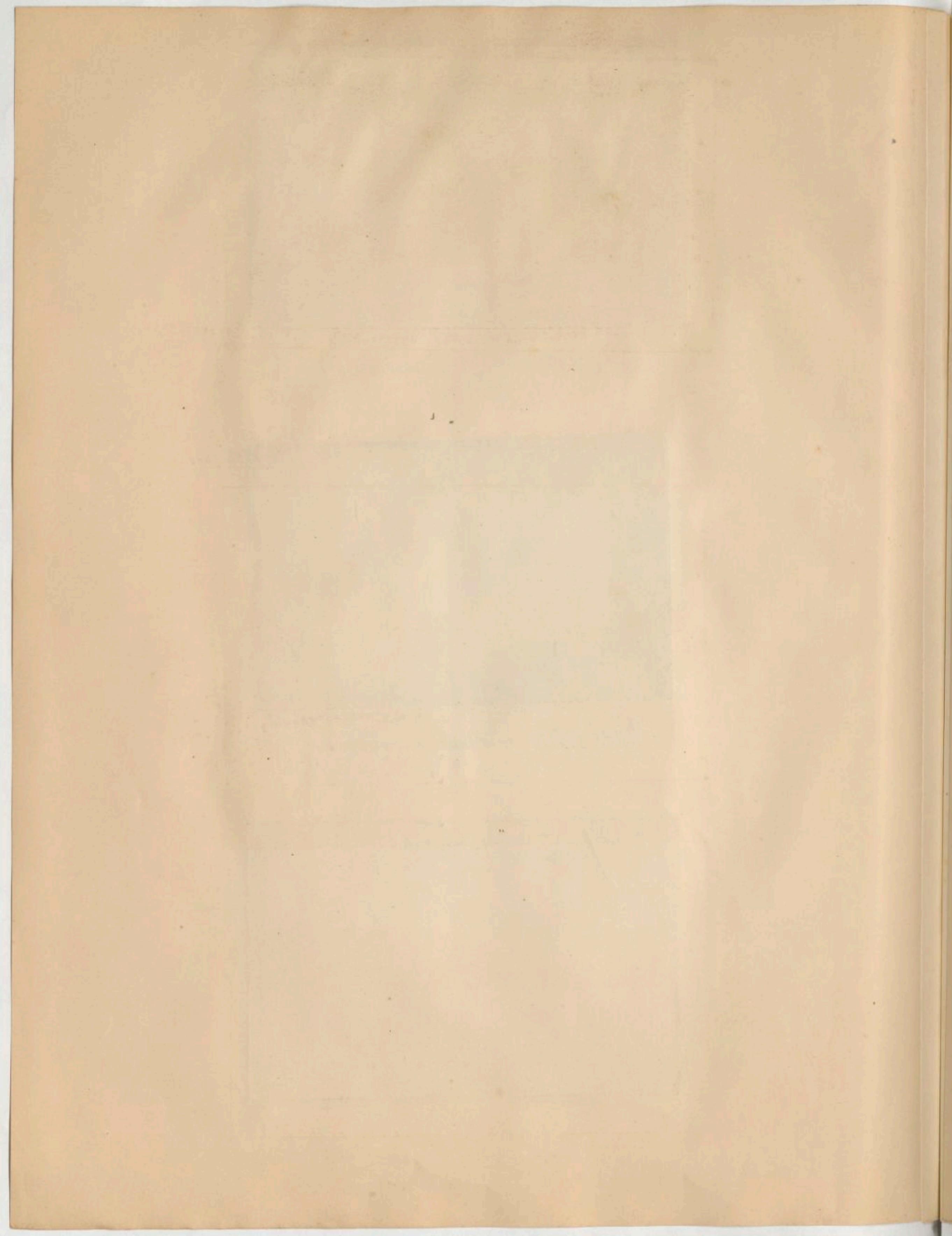


Ponta d'Arena - Vaisseau de guerre.



Rade de Rio en allant à Nitheroy.







Chapelle avec sa Vierge dor, près Netheroy.



On traverse la baie de Rio



Mocambique Grande - Baie de Rio.



Ponta d'Areia



Ponta d'Areia
Contra d'arri



Porto da Ribeira

76

Promenade dans la Baie.



Niteroy - Embarcadère



Bateau à vapeur, faisant le Service de Rio à Niteroy.



Vaissseau de guerre.
R. de Janeiro



Botafogo et Exposition.



Santa Cruz - Baie de Rio.

PLANTA DA
FEITA EXPRESAMENTE
"Guia"

76
bus



PLANTA DA CIDADE DO RIO DE JANEIRO

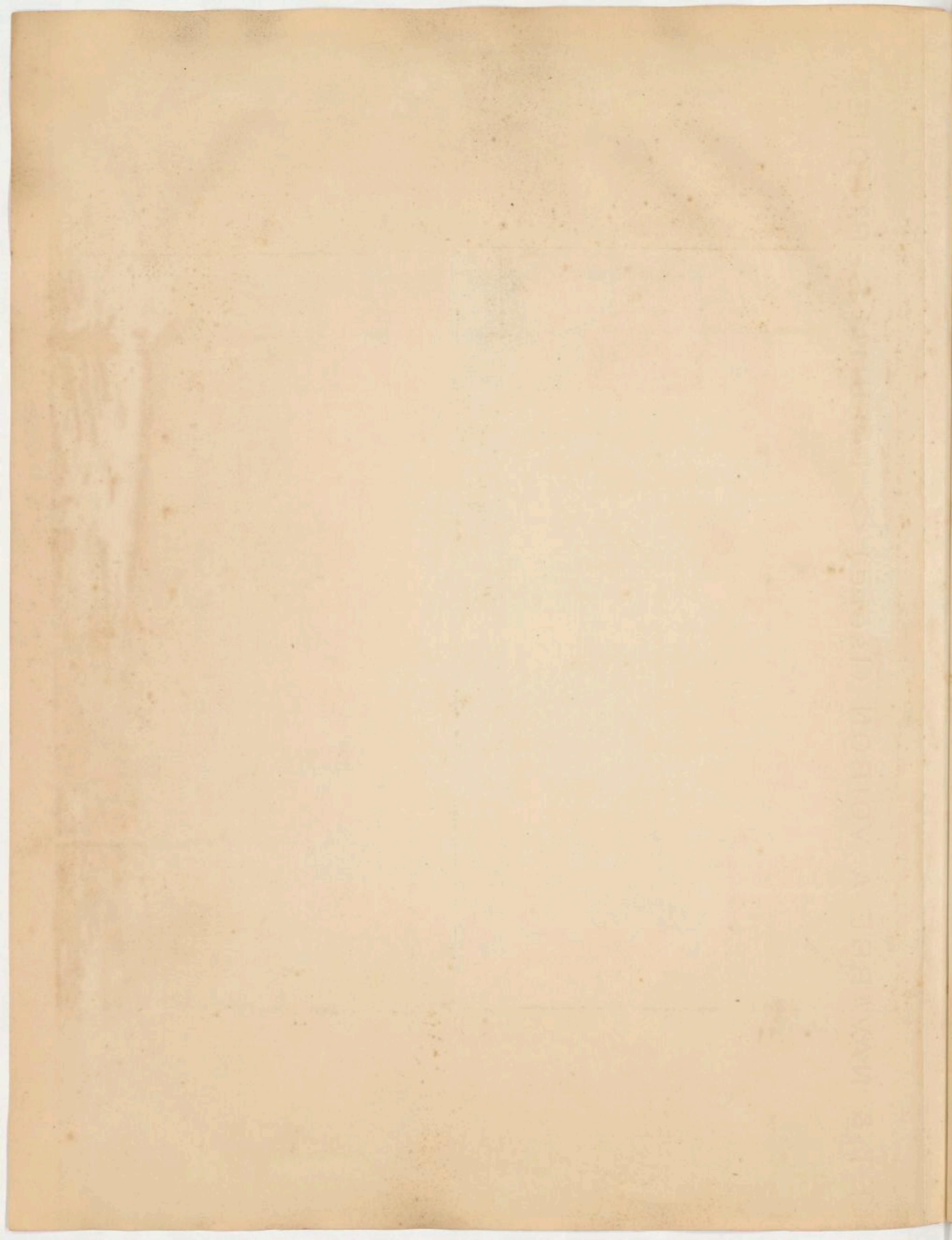
FEITA EXPRESAMENTE PARA A

"Guia do Rio de Janeiro"

COMPREHENDENDO
TODOS
OS MELHORAMENTOS
EXECUTADOS
PELO GOVERNO
E
PREFEITURA MUNICIPAL

— 1908 —





CHAPITRE IV

Généralités sur le Brésil

Géographie physique. — Orographie. — Hydrographie. — Constitution géologique. — Climatologie. — Flore. — Faune. — Anthro-pologie.

Avant de continuer la relation de notre voyage, il nous a paru utile de présenter un exposé de la géographie générale du Brésil, de ses productions naturelles, et d'étudier sommairement, les uns après les autres, les rouages si variés qui entrent fatidiquement en jeu dans l'évolution d'une grande nation et en constituent la vie matérielle.

La plupart des renseignements qui vont suivre, étant d'ordre général et destinés à éviter à nos lecteurs l'ennui de faire eux-mêmes des recherches plus ou moins fastidieuses, ont été empruntés à la *Grande Encyclopédie*, où nous conseillons de lire, dans leur ensemble, les excellents articles de MM. Levasseur, Gorceix, Maury, Trouessart, etc., réunis au chapitre « Brésil » et qui, malgré leur rédaction remontant à une vingtaine d'années, sont encore d'actualité sur les points principaux.

Depuis cette époque, le Brésil a fait d'immenses progrès dans toutes les branches de l'activité humaine, et nous avons dû compléter notre exposé en y faisant figurer de nombreux détails statistiques, empruntés à d'intéressants ouvrages publiés au Brésil même, dans ces dernières années, et qui, pour la plupart, nous ont été communiqués à Paris par la Mission d'expansion économique brésilienne.

1^o GÉOGRAPHIE PHYSIQUE. — Le Brésil présente une superficie seize fois plus grande que celle de la France. Dans le

monde, il occupe le cinquième rang sous le rapport de la superficie, après l'empire britannique, l'empire russe, la Chine et les États-Unis. Il comprend presque la moitié de la superficie de l'Amérique du Sud.

Ses frontières, en quelques points, n'ont été déterminées que tout dernièrement.



Le Brésil est plus vaste que tous les pays de l'Europe ensemble, moins la Russie.

Sur cet immense espace, tous les climats sont donc représentés, ce qui explique l'extrême variété des productions naturelles.

Le Brésil est situé entre le $5^{\circ}40'$ de latitude N. et le $33^{\circ}45'$ de latitude S., et, sans tenir compte de ses îles de l'Océan Fernando de Noronha et Trindade, entre le $8^{\circ}19'26''$ de longitude E. et le $30^{\circ}58'26''$ de longitude O. du méridien de Rio de Janeiro.

Il occupe, en bloc, une superficie de 8.524.776 kilomètres carrés.

Il est limitrophe de tous les pays de l'Amérique du Sud, sauf du Chili et de l'Équateur. Il a pour limites, au N.-E., au S.-E. et à l'E., l'Océan Atlantique; au N., les Guyanes française, hollandaise et anglaise et le Venezuela; au N.-O., à l'O. et au S.-O., la Colombie, le Pérou, la Bolivie, le Paraguay, la République Argentine et au S. l'Uruguay.

La côte brésilienne s'étend le long de l'Océan Atlantique en ligne brisée, formant un angle dont le sommet est le cap S. Roque et qui descend obliquement vers le S., jusqu'au fleuve Chuy. Les découpures du littoral sont peu profondes; il y a, par suite, peu de grandes baies, mais les anses, les bons mouillages et les ports sûrs sont nombreux.

Nous citerons, en descendant vers le S., à partir de l'embouchure de l'Amazone : les baies de S. Marcos, de S. José, de Tutoya.

Au delà de cette baie, la côte est basse et formée de sables si blancs qu'on les appelle Lençóes (draps de lit).

Puis les ports de Natal dans l'État de Rio Grande do Norte et celui de Parahyba, dans l'État du même nom.

De Parahyba jusqu'à Bahia, il existe une ligne de récifs de coraux, avec de courtes interruptions et dont une des ouvertures forme le port de Recife, dans l'État de Pernambuco.

Nous trouvons ensuite, entre le cap S. Antonio et l'île d'Itaparica, la belle et vaste baie de Todos os Santos, dans l'État de Bahia, avec une entrée de 6 à 8 kilomètres de largeur; les baies de Camamú, Cannavieiras et Porto Seguro, près de l'endroit où la flotte de Pedro Álvares Cabral jeta l'ancre en 1500.

Au S. de ces baies, la côte est bordée de petits récifs et de banes de coraux appelés Itacolomis, entre le 16°49' et le 16°57' de latitude S.

Viennent ensuite les baies de S. Matheus et le port de Victoria, puis celles de Benevente, d'Itabapoana, de S. João da Barra, à l'embouchure du Parahyba, et celles d'Imbitiba et de Macahé.

Nous arrivons alors à celle de Rio, la plus vaste du Brésil et l'une des plus belles du monde. Les indigènes l'appelaient Guanabara ou Nitheroy.

L'entrée de cette baie se trouve entre les montagnes du Pain-de-Sucre et le Pico; elle a un peu plus d'un kilomètre et demi de largeur, mais le canal est très profond et accessible aux navires du plus fort tonnage. La baie s'étend vers le N. avec des profondeurs variables; elle forme à l'entrée, au S., la pittoresque baie de Botafogo et au N.-E. celle de Jurujuba.

Au delà de Rio de Janeiro viennent les anses de Guaratiba, de Sepetiba, Angra dos Reis, d'Abrahão.

Plus bas, dans l'État de S. Paulo, s'ouvrent le port de Santos et ceux d'Iguape et d'Ubatuba. Le premier, très important, est le siège d'un commerce des plus actifs.

On trouve encore d'excellentes baies, plus bas dans l'État de Paraná et dans celui de S. Catharina : Florianópolis, Itajaí, São Francisco et Laguna.

Enfin, à l'extrême Sud, la côte est basse, ensablée et, en beaucoup d'endroits, d'accès difficile ou impossible.

La barre de Rio Grande do Sul, formée de sables mouvants qui exigent un service permanent et vigilant de pilotage, donne accès à la lagune dos Patos, qui a 3 à 4 mètres de fond.

De la barre de Rio Grande jusqu'au fleuve Chuy, qui forme la limite de l'Uruguay, la côte est sablonneuse et dangereuse.

OROGRAPHIE. — Presque tout le Brésil forme un très vaste plateau de 300 à 1.000 mètres d'altitude, avec des vallées, des plaines arrosées par de nombreux et considérables cours d'eau, quelques-uns obstrués par des rapides. Les plus hautes montagnes sont à l'E., près du littoral et dans le centre, où elles forment deux longues chaînes séparées par les bassins du San Francisco et du Paraguay.

La *Serra Oriental* ou *do Mar* suit la côte de l'Atlantique depuis le cap S. Roque et va se perdre dans le Rio Grande do Sul. La *Serra Central* comprend les montagnes de Goyaz et de Minas Geraes à l'O. du S. Francisco et rejoint la *Serra*

Oriental par une chaîne située au S. de Minas Geraes, la *Serra das Vertentes*.

La *Serra Oriental* forme une zone d'environ 20 lieues dans l'État de Rio de Janeiro; elle est quatre fois plus longue au S. de Minas Geraes et de 60 lieues à l'E. du fleuve S. Francisco.

Dans les États de Paraná, S. Paulo, Rio de Janeiro, Espírito Santo et le Sud de Minas Geraes, la *Serra Oriental* se subdivise en *Serra do Mar* et *Serra da Mantiqueira*. Les points culminants sont les *Orgãos* (2.232 mètres) au N. de la baie de Rio de Janeiro et dans la Mantiqueira, l'*Itatiaya* (2.994 m.). C'est la plus haute montagne du Brésil.

La *Serra do Espinhaço* côtoie la partie orientale du bassin du S. Francisco; ses points culminants sont : l'*Itacolomy* (1.732 m.), *Cataça* (1.955 m.), *Piedade* (1.783 m.) et *Itambé* (1.823 m.).

La *Serra Central* ou *Goyana* comprend deux chaînes : celle *da Canastra* et de *Matta da Corda* se dirigeant vers le N., depuis les sources du S. Francisco jusqu'à la rive méridionale du Paraguay et les montagnes du S. de l'État de Goyaz, entre les sources du Tocantins et du Paraná. Le point culminant de la première chaîne est la *Serra da Canastra* où naît le S. Francisco, à 1.282 mètres d'altitude; dans la seconde, les points culminants sont les *Montes Pyreneus*, avec 2.310 et 2.392 mètres d'altitude.

Le grand plateau du Paraná comprend la plus grande partie des États de Rio Grande do Sul, de Santa Catharina et de S. Paulo, la partie S.-O. de Minas Geraes, le S. de Goyaz et les hautes terres de Matto Grosso. Sa plus grande élévation est de 1.000 mètres.

L'immense plaine de l'Amazone comprend la plus grande partie des États de Matto Grosso, de Goyaz, le S. de l'État du Pará, le S. de l'État d'Amazonas, l'O. de l'État de Maranhão.

Le plateau du S. Francisco se trouve à l'O. de ce fleuve, dans la région occidentale des États de Minas Geraes et de Bahia. Sa plus grande altitude est de 800 mètres.

Le plateau du Parahyba occupe tout l'État de Piauhy, la

partie S. de l'État de Maranhão et l'O. de l'État de Ceará.

Tous ces plateaux renferment beaucoup de vallées; ils sont assez accidentés et arrosés par d'innombrables fleuves.

La grande dépression de l'Amazone est plus étroite dans la partie inférieure du fleuve, en aval du confluent du fleuve Negro. Dans la partie supérieure, entre le Negro, le Madeira et les contreforts des Andes, elle s'élargit considérablement. Les rives du fleuve Amazone sont formées de terres d'alluvion, sujettes à des inondations.

Les plus hautes terres sont à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La région de l'Atlantique se compose de terres basses, formant une zone étroite entre l'Océan et les montagnes (1).

HYDROGRAPHIE. — Le système hydrographique du Brésil est très étendu et se compose d'un grand nombre de fleuves considérables, soit par leur étendue, soit par le volume de leurs eaux. Sur toute la côte, il y a un grand nombre de lacs, de lagunes et d'étangs, presque tous navigables.

Le fleuve le plus considérable est l'Amazone, avec 5.400 kilomètres de cours, dont 3.800 en territoire brésilien, depuis Tabatinga, sur la frontière du Pérou, jusqu'à l'Océan Atlantique.

Les affluents de l'Amazone sont très longs, navigables et aussi importants que les plus grands fleuves d'Europe.

Sur la rive septentrionale ou rive gauche, les principaux sont : l'*Iça*, le *Yapurá*, le *Negro*, chacun d'eux avec plus de 1.000 kilomètres de cours; le *Trombetas* et le *Parú*, avec plus de 500 kilomètres, etc., etc.

Sur la rive méridionale ou rive droite, à partir de la frontière péruvienne, l'Amazone a des affluents dont les eaux ne sont pas moins considérables : le *Javary*, le *Jutahy*, le *Madeira*, le *Tocantins*, etc., etc. Beaucoup de ces affluents ont un cours qui varie de 1.500 à 3.000 kilomètres.

Parmi les fleuves qui se jettent dans l'Océan Atlantique et dont la liste serait trop longue à énumérer, citons cepen-

¹⁾ Extrait de l'ouvrage : « Le Brésil, ses richesses naturelles », — AILLAUD ALVES & C[°], éditeurs.

dit le San Francisco, dont le cours est de 3.000 kilomètres dans les territoires des États de Minas Geraes, Bahia, Pernambuco et Alagoas.

CONSTITUTION GÉOLOGIQUE (1). — Bien qu'imparfaite en quelque sorte, elle se caractérise par la grande importance des formations anciennes, terrains archéens et paléozoïques et le développement relativement restreint des dépôts mésozoïques et tertiaires.

Les roches cristallines métamorphiques appartenant au terrain archéen primitif de certains géologues, laurentien en particulier, forment une large zone côtière qui s'étend de la baie de Rio Grande do Sul au cap S. Roque ; elles pénètrent dans la province de Minas Geraes dont elles constituent les montagnes et les hauts plateaux et se continuent dans celles de São Paulo, de Goyaz et de Matto Grosso.

Les roches appartiennent principalement à la série des gneiss, des micaschistes, des amphibolitoschistes, des quartzites micacés ou itacolumites, des schistes chloriteux et micacés, des tabirites. Le carbonate de chaux, relativement rare, y est représenté par des roches calcaires cristallines fréquemment magnésiennes.

À ces terrains principaux se rattachent une série d'autres roches éruptives, granits, syénites, phonolithes, diorites, diabases, abbros, mélaphyres, etc., dont un grand nombre ont apparu durant l'ère paléozoïque.

Ce sont surtout les quatre dernières séries, riches en phosphore et de chaux, qui ont fourni, par leur décomposition, la célèbre « terra roxa » de São Paulo, comparable, au point de vue de la fertilité, à la Terre noire de Russie.

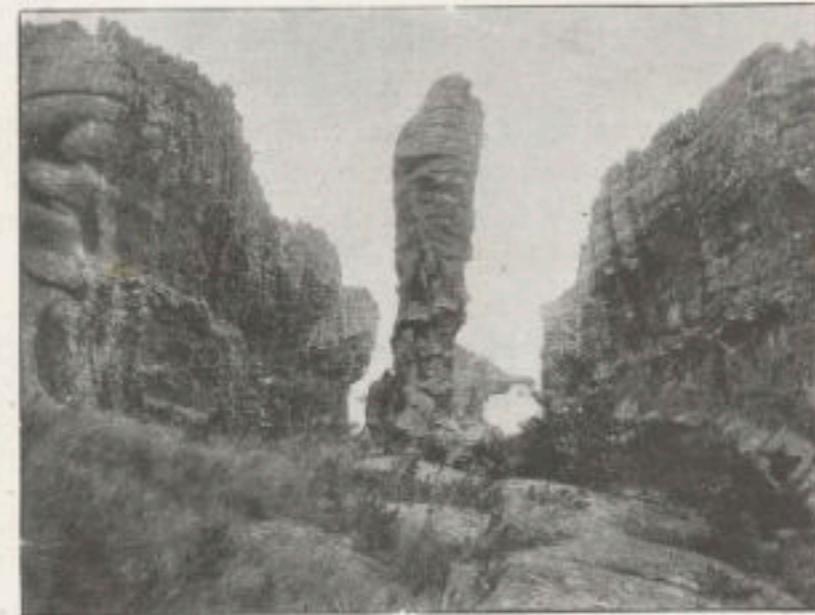
La plupart des dépôts aurifères sont placés dans le terrain archéen, auquel appartiennent aussi les gisements de diamant et d'autres gemmes, topazes, améthystes, tourmalines, cymophanes, etc., et qui se fait encore remarquer par l'abondance des minéraux de fer.

Je me propose de revenir plus loin avec de plus grands détails sur la question des pierres précieuses et des minéraux

en général, ce sujet ayant été un de mes buts principaux d'étude durant le cours de la mission qui m'avait été confiée.

Quelques mots cependant encore pour compléter ce qui a rapport à la géologie du Brésil.

1^o Paléozoïque. — Les terrains paléozoïques, siluriens, dévonien et carbonifères se montrent dans la partie inférieure des cours de l'Amazone et de ses affluents : Xingú, Tapa-



Les rochers de Villa-Veila (Etat du Paraná).

joz, etc. Les bassins étudiés sont de formation marine ; les roches dominantes sont des schistes, des grès, des argiles ; les calcaires ne prennent de l'importance qu'à la partie supérieure. Leur faune est remarquable par l'importance des brachiopodes. Dans les provinces de Bahia, Minas Geraes, São Paulo, Paraná, Santa Catharina, où l'étude en a été entreprise, ils formeraient des bandes étroites enclavées dans le terrain archéen. Pour certains géologues, les dépôts de houille de Rio Grande do Sul appartiendraient au carbonifère.

2^o Crétacé. — Le trias est mal connu. Le crétacé s'étend sur une partie des provinces du Ceará, Piauhy, Pernambuco, Sergipe, Alagoas, formant un bassin d'une grande étendue.

Au Ceará, sa faune est riche en poissons.

3^o *Tertiaire*. — Les terrains tertiaires couvrent les bords de l'Amazone dont ils accompagnent le cours jusqu'à une très grande hauteur et forment une bande étroite sur la côte, de l'embouchure de ce fleuve jusqu'à la province de Espírito Santo; ils sont constitués presque entièrement par des grès.

Dans l'intérieur, comme à Minas Geraes, ils sont représentés par des petits bassins lacustres contenant du lignite.

4^o *Quaternaire*. — Aux dépôts quaternaires appartiennent des couches d'argile, de graviers, de conglomérats disséminés par lambeaux sur les plateaux et dans les vallées et des dépôts argileux salpétrés de certaines grottes calcaires de Minas Geraes et de Bahia qui ont fourni de nombreux restes de mammifères appartenant à des genres ou espèces éteints : *Scelidotherium*, *Megatherium*, *Milodon*, etc., étudiés par Lund.

C'est au même horizon géologique que doivent être rapportés les gisements d'alluvions diamantifères de Minas Geraes, de Bahia, de Goyaz, de Matto Grosso. Dès la fin de l'époque paléozoïque, le Brésil était en grande partie émergé et, dans la suite des époques géologiques, sa forme générale n'a plus que faiblement varié. Les dislocations qui ont affecté ces divers terrains ont produit, comme dans l'Amérique du Nord, de grands plis parallèles, avec de nombreuses failles et des lignes anticlinales peu fréquentes.

Nous avons pu nous-même, par l'examen des magnifiques collections géologiques du Musée national de Rio et sous la conduite du Docteur de Lacerda, son savant directeur, constater l'exactitude des vues de M. Gorceix, et à l'École des mines d'Ouro Preto, le Docteur Costa Sena, qui lui a succédé d'une façon si brillante, avec sa grande expérience en géologie, nous a mis à même d'étudier, pièces en main, la structure du sol brésilien, dont tous les éléments sont représentés dans les vitrines de son riche musée.

Nous ne pouvons laisser passer ici l'occasion qui se présente de remercier avec reconnaissance ces deux maîtres de l'accueil si bienveillant qu'ils ont bien voulu nous faire.

Dans ces derniers temps, M. Orville Oscar Derby a fait de

longues recherches sur la géologie brésilienne et a publié un résumé de ses savants travaux dans le volume *le Brésil*, publié sous les auspices de la Commission d'expansion économique. Son exposition est d'une netteté parfaite et nous conseillons la connaissance de ce travail à tous ceux qui désirent approfondir la question minière, question qui tient et tiendra toujours une place si importante dans l'avenir commercial de la grande République américaine.

CLIMATOLOGIE. — Le Brésil, vu l'immensité de son territoire, ne saurait présenter partout un climat analogue. Le régime des vents, très variés, soufflant à certaines périodes de l'année, est la cause des variations qui se produisent avec une parfaite régularité. Leur étude nous entraînerait trop loin.

Qu'il suffise de dire qu'on peut établir, selon les régions, trois catégories bien distinctes :

Zone tropicale, zone sous-tropicale, zone tempérée douce.

1^o *Zone tropicale*. — Elle comprend le haut Amazone, l'intérieur des États de Maranhão, Pará, Matto Grosso, Piauhy, Bahia et une partie de Minas Geraes, puis la région du littoral des États de Pará, Maranhão, Piauhy, Ceará, Rio Grande do Norte et Parahyba do Norte.

L'année se partage en deux saisons; celle des grandes pluies et ensuite celle des petites, avec des alternatives de sécheresse.

A Cuyabá, la température moyenne est de 26°,25. La plus basse température qu'on y ait observée jusqu'à ce jour a été de 7°,3.

Dans la capitale du Pará, la pluie est abondante, surtout dans les premiers mois de l'année et la température n'y est pas excessivement élevée, le maximum étant de 34°,5 et le minimum de 20°.

Sur le littoral de l'État de Ceará, la moyenne de la température annuelle est de 26° à 27°, mais les régions montagneuses de l'intérieur sont plus fraîches et il y a des points où le thermomètre descend à 14°. Dans cet État, la division de l'année en deux saisons est bien accentuée ; la sèche et la

pluvieuse ; la première, de juillet jusqu'à janvier, et la seconde de février à juin.

Pernambuco établit presque une transition entre la zone tropicale et la sous-tropicale.

2^e *Zone sous-tropicale.* — Elle se rapproche, par sa température et l'accentuation des saisons, du climat des régions les plus chaudes du Sud de l'Europe et de celles du Nord de l'Afrique.

Au point de vue du régime des pluies, on peut la subdiviser en deux parties distinctes : la première comprend les États de Pernambuco, Alagoas, Sergipe et le littoral de Bahia, où les pluies sont abondantes de juin à août ; la seconde comprend le sud de l'État de Bahia, ceux d'Espírito Santo, de Rio de Janeiro, et une partie du littoral de São Paulo. Le fait caractéristique de cette subdivision, c'est la prédominance des pluies, surtout en automne et en été, c'est-à-dire de décembre à avril.

A Recife (par 80°7' lat. S.), capitale de l'État de Pernambuco, le mois le plus chaud est février, avec la moyenne de 28°, moyenne annuelle de 26°.

La ville de San Salvador (12°58' lat. S.), capitale de l'État de Bahia, a comme température annuelle moyenne, 26°,01. Dans les terrains élevés de l'intérieur, le climat est doux.

Dans la ville de Rio de Janeiro, ainsi que sur les points de la côte de l'État de Rio de Janeiro, la moyenne est de 23°,4. La température la plus haute qu'on ait observée dans la capitale du Brésil a été de 37°,5 et le minimum absolu de 10°,2.

On trouve sur divers points élevés de l'État de Rio, et tout près de la capitale de la République un climat beaucoup plus doux. C'est ainsi qu'à Nova Friburgo, à trois heures et demie de voyage dans la chaîne des Orgãos, la moyenne annuelle est seulement de 17°,2. Dans les mois d'hiver, le minimum habituel est de 9° et quelquefois il baisse à 1°, tandis que, dans le mois le plus chaud de l'année, la moyenne ne va pas au delà de 20°,3. On constate à peu près la même

chose à Thérésopolis et à Pétropolis, à deux heures de la capitale.

Dans l'État de Minas Geraes, grâce à son altitude sur le niveau de la mer, surtout en quelques endroits, le climat a une grande douceur et il peut être comparé à celui des pays méridionaux de l'Europe : Queluz (moyenne de 20°), Uberaba (21°), Caldas et Barbacena (18°). Dans ces localités, en hiver, la température peut baisser à 0° et même jusqu'à 6° au-dessous de zéro.

L'État de São Paulo offre les mêmes conditions climatiques : plusieurs points y ont les moyennes annuelles de 18°, 19° et 20° ; dans quelques-uns, il gèle parfois en hiver. Dans la ville de São Paulo, capitale de l'État, la température descend quelquefois à 0°, pendant l'hiver.

3^e *Zone tempérée douce.* — Elle s'observe dans le sud de l'État de São Paulo et les États de Paraná, Santa Catharina et Rio Grande do Sul.

Le climat, dans ces régions, est un des plus beaux du monde. La température y est très douce et la moyenne s'y maintient toujours à moins de 20°.

Les hivers, peu rigoureux, qui ont lieu pendant les mois de juin à août, sont favorables non seulement à la santé des races européennes, mais au développement de toutes les cultures de l'Ancien Continent.

Plus bas, à Curytyba, capitale du Paraná, la température s'abaisse quelquefois à 5° au-dessous de zéro, ainsi que sur tout le plateau du Sud (Paraná, Santa Catharina et Rio Grande do Sul).

En somme, le climat de tous les États de la troisième zone est un climat tempéré des plus agréables.

SALUBRITÉ DU BRÉSIL. — Nous abordons un chapitre important et nous ne saurions trop prévenir les voyageurs qui se proposent de parcourir le beau pays du Brésil, contre les erreurs et les insinuations fausses qui ont été écrites à ce sujet. Les craintes qui pouvaient, il y a vingt-cinq ou trente ans, se trouver justifiées, doivent être presque complètement bannies actuellement.

Avec les progrès de l'hygiène et le développement de l'instruction publique, l'ancien genre de vie des populations indigènes s'est trouvé tellement modifié, les conditions vitales se sont tellement améliorées que, à part quelques rares territoires encore arriérés, mais qui subiront à brève échéance la loi fatale de la civilisation, la plupart des maladies tropicales, si redoutées autrefois, ont complètement disparu ou deviennent de plus en plus rares. C'est à ce point que le Brésil possède actuellement, si l'on considère l'ensemble du cadre pathologique, un coefficient bien inférieur à celui qui a été relevé dans la plupart des grandes nations européennes.

Entrons dans quelques détails : on a surtout beaucoup écrit sur la prétendue insalubrité de la région de l'Amazone, mais ce que l'on n'a pas dit le plus souvent, c'est que la plupart des soi-disant victimes du climat, ne devaient leurs maladies qu'au manque de l'hygiène la plus élémentaire.

Appartenant généralement à une classe inférieure de la société, aventuriers pour la plupart et sans la moindre expérience, telle était la catégorie des Européens qui pénétraient dans les régions encore peu explorées de la région amazonienne.

Surmenés, mal nourris, ignorant les règles les plus rudimentaires de la propreté et souvent moralement déprimés par des causes multiples, ces malheureux devaient fatallement payer leur tribut à la maladie et succomber là où d'autres pouvaient impunément vivre et prospérer.

Aujourd'hui, peu à peu, cet état de choses se modifie. Le Gouvernement brésilien assainit l'Amazone, entreprend des travaux gigantesques en vue du desséchement des marais et modifie chaque jour, en l'améliorant, la physionomie du pays, que sillonnent déjà de nombreux chemins de fer de pénétration.

Quelles sont, en somme, les maladies à redouter ? Deux seulement : la fièvre paludéenne et le beriberi. On a noté qu'elles n'atteignent que les individus des classes inférieures, rebelles aux règles de l'hygiène. Et encore guérissent-ils, la plupart, rapidement, si, aux premiers symptômes, ils

changent d'air et viennent se réconforter dans un centre civilisé.

En somme, ces maladies ne sont pas, en réalité, inhérentes au climat de l'Amazone. On peut rencontrer les mêmes en d'autres pays et elles ne sont pas autrement dangereuses, puisqu'il est avéré qu'en observant les règles d'une hygiène raisonnable, on est certain de rester indemne.

A l'intérieur et sur les plateaux élevés, les maladies sont rares. Le climat est sain, très tempéré, et l'Européen n'a même pas à compter avec une période d'acclimatation.

A mesure qu'on descend vers le Sud, les conditions climatiques deviennent de moins en moins discutables.

Battes disait que les Anglais qui avaient résidé au Pará de nombreuses années conservaient le même aspect et les mêmes couleurs, comme s'ils n'avaient jamais quitté le pays natal ; l'égalité de température, la perpétuelle verdure, la fraîcheur de la saison sèche et la modération des pluies périodiques rendent le climat du Pará un des plus agréables du monde. (Battes, *The River Amazonas*.)

Ce que nous venons de dire s'applique à plus forte raison au reste du Brésil, à mesure qu'on avance vers le Sud.

A Rio, en 1905, sur une population de 874.000 habitants, il y a eu 14.663 décès, ce qui donne un coefficient de mortalité de 16,7 o/o, inférieur à celui des plus grandes villes du monde : New-York (18,3) ; Paris (17,6) ; Berlin (17,1) ; Vienne (19,3) ; Tokio (18,9) ; Saint-Pétersbourg, (30,5) ; Budapest (19,2) ; Naples (25,2) ; Madrid (28) ; Lisbonne (23,1) ; Rome (20,8), et Athènes (30,9).

La fièvre jaune, effroyable fléau qui, autrefois, faisait son apparition à des dates plus ou moins rapprochées, a complètement disparu.

Les merveilleux travaux d'embellissement de la ville de Rio, exécutés dans ces dernières années, et les mesures d'hygiène généralisées pour arriver à la destruction des moustiques, en ont fait justice.

On ne sait plus aujourd'hui, dans ce paradis terrestre, ce que peut être la fièvre jaune. On vous répond, quand on interroge les habitants, que « c'était une maladie d'autrefois ».

et il y a si longtemps qu'on ne l'a vue, qu'il est fort difficile, à son sujet, d'obtenir de plus amples détails.

Ceux qui, comme moi, ont parcouru le Brésil, ne peuvent s'empêcher de sourire, quand ils se souviennent des recommandations des amis au moment du départ : « Prenez garde surtout à la fièvre jaune... méfiez-vous des serpents. »

Si j'ai encore rencontré quelques serpents, ils étaient relégués bien loin dans l'intérieur; quant à la fièvre jaune, elle a disparu, ainsi que quelques autres maladies, terribles autrefois, alors que l'on en ignorait l'origine et par conséquent les moyens d'en triompher.

Si vous voulez faire des études sur la fièvre jaune, mes chers confrères, ce n'est pas au Brésil qu'il faut aller, car vous feriez, je vous l'affirme, un voyage bien inutile.

J'ai eu la curiosité de consulter la statistique relative aux maladies principales que l'on observe journellement dans la pratique médicale : fièvre typhoïde, rougeole, variole, scarlatine, tuberculose, diptéria, etc., etc. Le résultat curieux est que Rio de Janeiro possède incontestablement le plus bas coefficient, comparé à celui des grandes villes citées plus haut.

Enfin, détail qui ne laisse pas que de rendre un tantinet rêveur, c'est qu'en 1906, il existait à Rio 178 personnes âgées de plus de 100 ans, ce qui représente un coefficient de 0,22 pour 1.000, non encore observé nulle part !

M'est avis qu'il ferait peut-être bon d'aller vivre dans ce pays privilégié !

FLORE. — L'article que M. Maury a consacré à ce sujet dans la *Grande Encyclopédie* est un exposé remarquable. A quoi bon chercher à faire mieux? A peine reste-t-il quelques rares lacunes que l'on pourrait combler.

Quand on a la bonne fortune, botaniste enthousiaste ayant étudié pendant de longues années la flore du vieux continent, de mettre le pied sur le sol américain, il faut avoir vécu dans le même milieu scientifique pour se faire une faible idée des jouissances qu'éprouve le naturaliste, alors que, la boîte au dos, et la pioche en main, il peut récolter pour ses collections les merveilleux spécimens, véritables

joyaux qu'il n'avait pu jusqu'alors observer que cultivés en serre... comme de pauvres prisonniers condamnés à l'exil dans une prison sans jour et sans soleil !

Quelle joie lorsque, pour la première fois, on se trouve en présence de ces belles fougères arborescentes, au feuillage argenté, qui poussent librement sous le beau ciel azuré du Brésil et à l'ombre desquelles on peut rêver quelques instants !



Dans la forêt vierge.

Saisi d'un saint respect, on ose à peine les froisser, craignant de flétrir leurs frondes si délicates, chefs-d'œuvre de ciselure et de grâce.

Il m'est souvent arrivé de plaindre le malheureux profane, étranger aux jouissances sans nombre que procure l'étude de l'histoire naturelle. Le naturaliste, quel que soit le point où le conduit sa course aventureuse, ne connaît jamais l'ennui. Tout ce qui l'entoure constitue une grande famille dont il parle la langue et avec laquelle il cause. Il rencontre des amis déjà connus..., d'autres et de non moins intéressants, avec lesquels il fait connaissance et là où le malheureux profane, cité plus haut, ne trouve sur sa route que le vide et la monotonie, lui, passe des moments inef-

— 107 —

fables, tout en s'instruisant, à faire l'inventaire des merveilles qui se pressent sur ses pas !

Je m'aperçois que je me suis laissé entraîner un peu sur le chemin de la rêverie, et j'en demande pardon au lecteur.

Qu'il prenne d'ailleurs la peine d'aller errer à son tour dans les merveilleuses forêts du Brésil et je serais bien étonné si, empoigné comme moi par le charme de cette nature vierge et d'une beauté exubérante, il ne devenait pas à son tour un fervent naturaliste !

Sur ce, je reviens à mon sujet.

« La végétation du Brésil, dit M. Maury, présente deux caractères bien distincts, suivant qu'on se rapproche de l'Équateur ou du Tropique, régions influencées chacune par des climats différents. Dans l'une et l'autre, croissent

Dans la forêt vierge.



des types qu'on a pu appeler *américains*, parce qu'ils sont nettement différenciés de ceux qui croissent dans les autres régions tropicales ou équatoriales du reste du globe. Ils donnent, malgré tout, une physionomie spéciale à la flore brésilienne. »

Nous étudierons les divers aspects dans deux zones différentes : la zone équatoriale et la zone centrale.

1^o *Zone équatoriale*. — Elle comprend les bassins de l'Amazone et de ses tributaires. C'est là que l'on peut contempler dans toute sa splendeur la flore tropicale, aussi riche par le nombre considérable des espèces qui la composent que par



Dans la forêt vierge.

la beauté des fleurs, la permanence du feuillage, la dimension de quelques types, l'étrangeté de certains autres.

Mais, dans toute la région amazonienne, on rencontre deux formations végétales caractéristiques dues à une circonstance physique, le séjour de l'eau sur le sol voisin des rivières pendant plusieurs mois de l'année.

Partout où les pluies abondantes transforment en marécages les rives de l'Amazone et de ses affluents, croissent des types particuliers, formant des forêts vierges que, depuis longtemps les Indiens ont désignées sous le nom de *Caáigapô* ou *Forêt immergée*.

Le caractère des plantes de cette région est une taille moyenne, un tronc d'une certaine hauteur et un feuillage extrêmement abondant, d'un vert sombre.

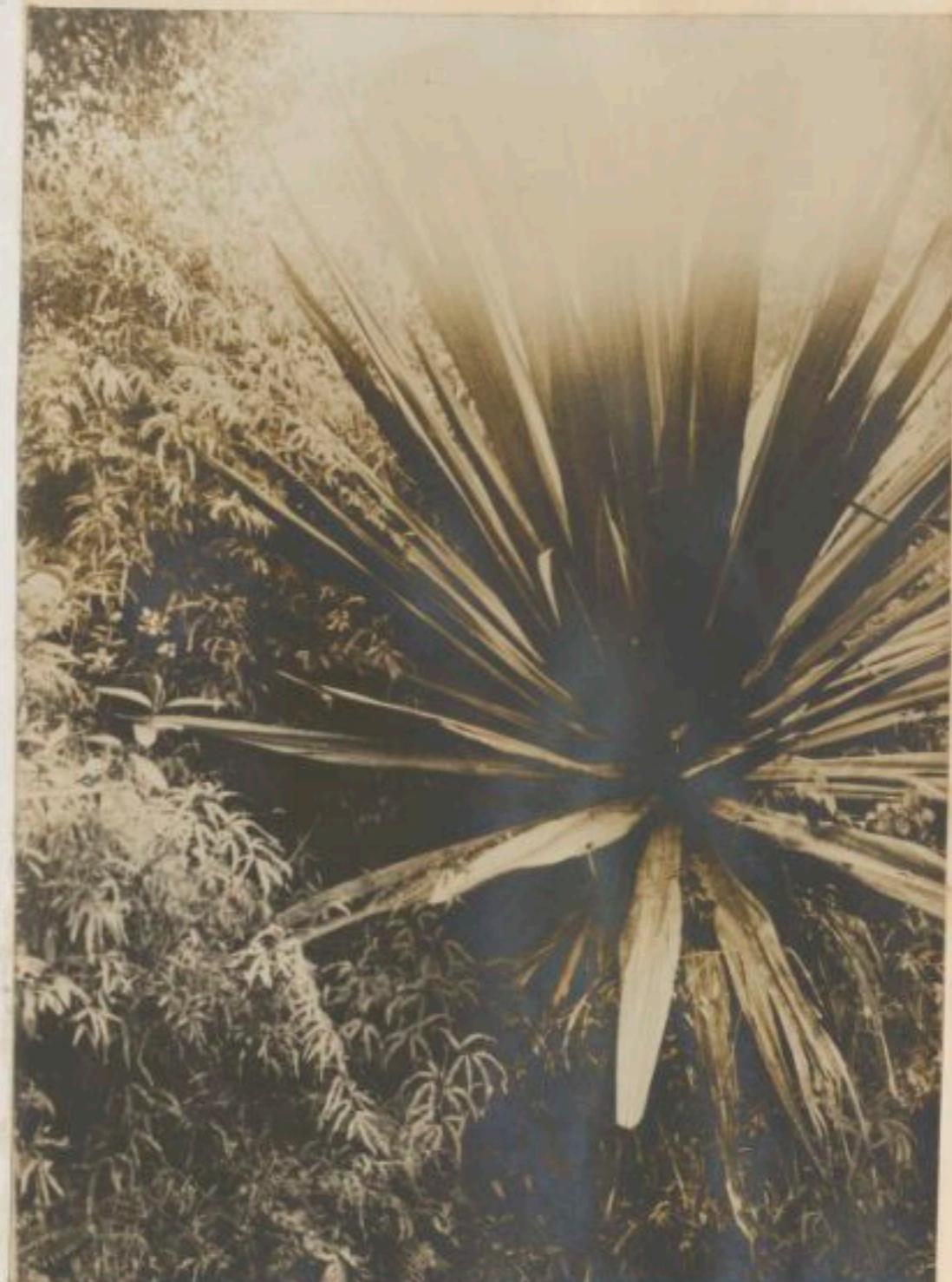
Il faudrait un volume pour donner seulement un aperçu des innombrables espèces végétales que l'on rencontre sur sa route, et qui constituent par leur groupement un inextricable fouillis, à travers lequel on ne peut pénétrer qu'en se frayant un semblant de route, la hache à la main.

Citons quelques types de famille : les Myrtacées sont abondantes. La plus commune est le *Couroupita guianensis*. Puis ce sont des Guttifères, Méliacées, Bombacées, de jolies Mimosées, des Cinchonées, des Annonacées.

Ces espèces relativement peu élevées sont dépassées par



Un coin de forêt vierge.



Un coin de forêt vierge.

— 100 —

d'innombrables variétés de palmiers qui viennent former en quelque sorte une voûte de feuillage, de l'effet le plus gracieux et le plus fantaisiste.

En se rapprochant du bord de l'eau, ce sont d'autres espèces, surtout des monocotylédones : Graminées, Aroïdées, Scitaminées, Cypéracées, formant des fourrés impénétrables. Les Musacées sont abondantes et leur feuillage clair tranche sur l'aspect plutôt foncé de l'ensemble.



Forêts du littoral.

C'est là également qu'une Graminée de 5 à 6 mètres de haut, *l'Arundo saccharoides*, constitue d'énormes touffes, s'avancant plus ou moins loin dans l'eau courante, où il n'est pas rare de voir, dans toute sa splendeur, s'étaler à la surface le merveilleux *Victoria regia*, aux feuilles et aux fleurs gigantesques.

Dans les parties plus élevées, en s'éloignant des cours d'eau, se montre alors une végétation différente. C'est la forêt vierge proprement dite, appelée *Caá-guaçu* par les Indiens, la grande forêt. Là, la forme générale du feuillage est presque toujours celle des Lauracées et ces arbres peuvent atteindre des dimensions colossales. La coloration est presque uniformément d'un vert sombre et d'innombrables lianes s'enchevêtrent autour

— 110 —

des troncs et des branches, d'où elles retombent en festons, chargés de fleurs du plus brillant coloris. Sur le sol poussent de nombreuses espèces de Fougères, d'Aroïdées, de Scitaminées, etc., etc.

On rencontre fréquemment le *Phytelephas* qui fournit l'ivoire végétal, le *Bertholletia excelsa* qui fournit la noix du Pará; puis de magnifiques *Carludovicia*, des Anonacées, des Sapotacées, Apocynacées, Bignoniacées.

Citons encore comme types abondants : des Cactées, Pipéracées, Broméliacées.

C'est dans cette région qu'on rencontre le *Hevea brasiliensis* qui donne le caoutchouc, le *Theobroma cacao*, la *Vanilla aromatica* et d'admirables bois, propres à tous les usages.

Aucune description n'est susceptible de donner une idée de la magnificence de ces régions vierges et de l'exubérance capricieuse de la végétation.

Non seulement le sol est envahi par toute une flore de fougères et de selaginelles aux feuilles plus gracieuses et plus découpées les unes que les autres, mais les arbres eux-mêmes qui les abritent ne peuvent résister à l'envahissement des parasites de toutes sortes qui, se greffant sur le tronc, les anfractuosités des branches, forment, en s'y développant, comme un second étage, où s'étale une flore peut-être plus luxuriante encore. C'est là que, mêlés dans le plus gracieux fouillis, se développent pêle-mêle les Broméliacées, les Orchidées aux grappes de fleurs multicolores et nombre de



Fougères arborescentes.

Fougères épiphytes, sans compter les lianes pendantes, aux fleurs généralement éclatantes, qui viennent encore compliquer le décor.

2^o *Zone centrale*, comprenant toute la partie du Brésil se rapprochant du tropique, qu'elle dépasse même un peu dans son extrémité méridionale.

Tout d'abord, il faut établir deux subdivisions : régions du littoral et régions de l'intérieur.

Dans le premier cas, sur le bord du rivage même, s'étend un immense rideau formé par les *Palétuviers*, venant plonger leurs racines jusque dans la mer, barrière inextricable formant une digue devant laquelle la marée vient se briser.

Au delà de ce premier cordon végétal s'étendent des forêts, composées des mêmes essences que sous l'Équateur, mais dont les fleurs ont un coloris plus brillant et dont les types caractéristiques sont des Rutacées, des Mutisiacées et d'abondants palmiers de la tribu des Coccoïnées (*Cocos*, *Atalea*, *Bactris*).

Enfin, de nombreuses Fougères arborescentes qui donnent au paysage un aspect du caractère le plus particulier. Les genres les plus communs sont des *Lomaria*, *Alsophila*, *Cyathaea*, *Trichopteris*, etc. Les arbres sont généralement couverts de Lianes et d'Épiphytes : Orchidées, Broméliacées, Aroidées, Cuscutées, Loranthacées. Puis, ce sont, le long des



Palmier Burity.

cours d'eau, d'énormes touffes de Bambous, des Vochisiacées, Ochnacées, Gesnériacées, Dalbergiées, Césalpiniées, etc., etc.

Dans le Sud tout à fait, la végétation change d'aspect et, dans les provinces de São Paulo, Santa Catharina et Paraná, s'étend la région des *Pinhiraeas* ou sapinières, uniquement composées d'*Araucaria brasiliensis*, la seule espèce de ce remarquable genre qui croisse au Brésil.

Au delà des diverses zones que nous venons de mentionner, et en s'avançant toujours vers l'intérieur, on gravit des plateaux plus ou moins élevés, sur lesquels règnent dans la plus grande partie de leur surface une sécheresse et une aridité qui s'opposent à toute végétation luxuriante. Ce qui achève d'accentuer le contraste de cette végétation avec celle des régions équatoriale ou littorale, c'est, pendant la saison sèche, la perte des feuilles que subissent les espèces ligneuses.

Ces savanes, élevées de 600 à 1.500 mètres, sont appelées *Campos*, d'une façon générale, et sont plus ou moins dépourvues d'arbres. La végétation se compose surtout de Graminées (Panicées et Stipacées), de Restiacées (*Eriaucolon*) de taille élevée, de Broméliacées épineuses, de Cactées quelquefois de 5 à 7 mètres de haut.

Dans les *Campos*, se rencontrent des forêts vierges, *Matta Virgem*, dont l'aspect diffère essentiellement de celui des forêts du littoral par la chute des feuilles. Les indigènes les appellent Caá-tinga (bois blancs ou clairsemés).

Sur les arbres qui les composent croissent de nombreuses épiphytes, constituées pour résister à la sécheresse, Broméliacées, Cactées et du sol s'élèvent des *Cereus* et des *Opuntia*.

En de nombreux endroits, les forêts primitives ont été détruites par l'exploitation ou par le feu et sur leur empla-



Araucaria Brasiliensis.

cement repoussent des taillis appelés *Cápuciras*, corruption du mot indien *Caá-cicerá*, qui signifie bois qui a repoussé. Ces Capueiras forment l'un des traits particuliers de la végétation arborecente des Campos.

D'après l'exposé succinct que nous venons de faire de la végétation du Brésil, on se rend compte facilement des ressources immenses que l'industrie peut y rencontrer. En cherchant à approfondir davantage, nous sortirions forcément du cadre que nous nous sommes imposé.

FAUNE. — La faune est non moins riche que la flore et il n'est possible ici que d'en donner un faible aperçu.

Nous passerons en revue les différents ordres :

a) *Mammifères*. — Les singes sont surtout nombreux dans la région amazonienne, ainsi que les Chauves-Souris dont plusieurs peuvent atteindre de grandes tailles.

Parmi les espèces carnivores, on trouve tout d'abord le Jaguar ou Onça (*Felis onça*), qui n'est pas beaucoup moins redoutable que le tigre, et dont la robe est semblable à celle des léopards de l'Ancien Continent. Puis, parmi ceux de moindre taille, le Puma (*Felis concolor*), l'Ocelot (*Felis pardalis*) et le Margay (*Felis tigrina*); enfin plusieurs formes de loups ou chiens sauvages.

L'Amazone est habité par une espèce particulière de dauphins d'eau douce (*Platanista amazonica*), et à son embouchure par un lamantin (*Manatus australis*). On trouve également d'assez nombreuses baleines, surtout au voisinage des côtes.

Les autres mammifères que l'on peut citer sont : le Tapir (*Tapirus americanus*), quelquefois de taille assez volumineuse, deux Pécaris (*Dicotyles labiatus et torquatus*) et quatre ou cinq espèces de cerfs.

Les Rongeurs sont nombreux : le Cabiai, les Pacas et les Agoutis, excellents gibiers; une espèce de lièvre propre à la région (*Lepus brasiliensis*) et enfin quelques types appartenant aux Édentés : Paresseux, Fourmilier et Tatou.

b) *Oiseaux*. — Cette classe est remarquable par le nombre des espèces et la variété des couleurs.

En première ligne, il faut signaler les Oiseaux-Mouches ou Beija-Florés (*Trochilidae*), qui présentent 59 genres et les Tangaras ou Tanagras (*Tanagridae*), avec 26 genres. L'oiseau chanteur par excellence, au Brésil, est le *Sabia* de la famille des *Turdidés*, voisin du *Moqueur* de l'Amérique du Nord, qui ressemble à nos grives.

Les Perroquets et notamment les Aras, les Cotingas, sont très communs.

Les Hoccos (*Cracidae*) et les Pénélopes font le parallèle de nos perdrix et de nos faisans.

c) *Reptiles*. — Ils sont nombreux, mais relégués dans les régions les plus sauvages.

Quelques-uns sont redoutables par leur grande taille ou leur venin. Tel est le *Boa constrictor* qui peut atteindre des dimensions considérables. Le Sucuru ou Boa Anaconda (*Eunectes murinus*) est plus grand encore. Il atteint quelquefois 6 mètres.

Le Serpent à sonnettes se rencontre dans les zones rocheuses. C'est un des plus dangereux.

Outre ces espèces principales, il existe une quantité d'autres variétés. L'une d'elles, le Serpent corail, présente des couleurs magnifiques.

Ajoutons encore de nombreux lézards ou Iguanes, souvent de grande taille, des Crocodiles qui ne sont pas rares dans les grands fleuves, des grenouilles énormes et des tortues aquatiques qui peuvent atteindre des proportions aussi considérables que certaines espèces marines.

d) *Poissons*. — Très variés comme genres et comme espèces, très abondants sur les côtes et dans les principaux cours d'eau. Il en est d'énormes comme le Pirarucu, qui peut dépasser 3 mètres de longueur.

e) Enfin, pour terminer, nous mentionnerons la classe des Insectes qui se fait remarquer tout particulièrement par l'abondance des espèces, la variété des formes et la magnificence des couleurs.

Il est peu de pays où l'on puisse rencontrer des types aussi intéressants et en telle profusion.

Les Longicornes sont surtout remarquables par leurs variétés (489 genres propres) et leur grande taille (*Titanus*, *Macrodontia*, l'Arlequin ou *Macropus longimanus*, etc.). Viennent ensuite les *Lucanidés* et surtout les *Cetoniidés*, parmi lesquelles les genres *Inca* et *Dynastes*, remarquables par leurs formes robustes, les *Buprestidæ*, également de grande taille et parés de couleurs métalliques, les *Elateridæ* ou Taupins, dont une espèce, d'un pouce de long (*Pyrophorus noctilucus*), répand dans son vol nocturne une lueur phosphorescente.

Les papillons ne sont pas moins éclatants : tel est le *Morpho* aux ailes azurées et changeantes, un des plus grands papillons connus, et d'innombrables autres espèces, toutes plus belles et plus décoratives les unes que les autres.

Dans les autres familles, citons un hémiptère, le Fulgore porte-lanterne ou *Getiranaboia*, célèbre par la propriété lumineuse qu'il possède ; les Termites (*Termes devastans*) de l'ordre des Névroptères qui vivent en société comme les fourmis et construisent des nids de forme conique qu'on prendrait dans la campagne, vu leurs dimensions, pour des habitations humaines. Dans certaines régions du Paraná, d'immenses étendues sont couvertes de leurs habitations. Ces insectes sont très redoutés pour leurs ravages.

Les Arachnides ne sont pas rares : au premier rang se placent la *Mygale aviculaire* et la *Mygale versicolore*. Certains Myriapodes peuvent atteindre des dimensions relativement gigantesques (*Scolopendra platypoides*, *variegata*, *morsitans*) et leur morsure est quelquefois dangereuse.

Enfin, dans la catégorie des Mollusques, on rencontre également un nombre considérable d'espèces et de variétés.

ANTHROPOLOGIE. — MM. Zaborowsky et Rio Branco ont publié dans la *Grande Encyclopédie* un article très documenté que nous allons résumer brièvement.

C'est au Brésil peut-être que l'on a tout d'abord découvert des fossiles humains, alors que l'ancienneté de l'homme préhistorique était niée ou à peine soupçonnée.

Lund, en effet, en 1841, explorant la grotte de Sumidouro, dans la province de Minas Geraes, à trois lieues de Santa

Luzia, y reconnaît les restes de trente individus, plus ou moins pétrifiés, recouverts d'une brèche très dure et parmi ces débris, seize crânes, dont cinq en bon état.

Ces ossements gisaient dans le plus grand désordre, mêlés aux restes de plusieurs animaux, les uns existant encore, d'autres éteints ou émigrés, ce qui exclut toute idée de sépulture.

Chose intéressante, il y avait des mâchoires qui n'étaient pas seulement dépourvues de toutes les dents, mais qui étaient tellement usées qu'elles ressemblaient à une plaque osseuse, épaisse seulement de quelques lignes.

Cela montre, peut-être, que l'homme fossile de Sumidouro portait déjà à la lèvre inférieure l'étrange ornement ou *botoque* que portent encore aujourd'hui les Botocudos du Rio Doce. Sur des crânes modernes de ces mêmes Indiens, on a pu constater que, grâce à son action prolongée, il provoque la chute des dents antérieures de la mâchoire inférieure et comprime en même temps si fortement les os maxillaires que les alvéoles des dents ne tardent pas à disparaître.

Aujourd'hui, le même usage persiste encore dans certaines tribus. Les Botocudos du Rio Doce et quelques Indiens du Xingú portent des rondelles de bois. D'autres tribus emploient des coquillages, des os, des arêtes de poissons et différentes pierres polies, de forme ronde et aplatie ou longues et cylindriques, *metara*, *tembeta* (*tembá*, lèvre inférieure, *ita*, pierre). Les plus beaux tembetas étaient fabriqués en quartz hyalin, en albâtre, en néphrite, en beryl et en orthose verte. Ces pierres vertes, désignées par les voyageurs sous des noms très différents (émeraude, albâtre vert, *jade*, etc.) qui n'avaient pas été reconnues au Brésil, firent soupçonner que les Indiens, aux temps les plus reculés, entretenaient des relations lointaines avec le Mexique et peut-être même l'Asie ; mais ce fait a été infirmé par la découverte dans la province de Minas de minéraux de même nature.

Lorsque les Portugais, au commencement du xvi^e siècle, débarquèrent au Brésil, ils rencontrèrent les *Tupys* ou *Guaranys*, race conquérante, qui occupait presque tout le littoral.

Un grand nombre de tribus ayant avec eux les plus grands



Forêt vierge. Tougères arborescentes.



Forêt vierge.

rapports étaient dispersées dans l'intérieur et la plupart étaient anthropophages.

Les Tupys parlaient tous, avec de petites différences, une langue qui, parce que très répandue, a été désignée sous le nom de *langue générale des Brésiliens*. C'était l'*Abâneenga* (langue des hommes), plus connue aujourd'hui sous le nom que les jésuites du Paraguay lui ont donné, de *Guarany* (*Guarinyhara*, guerrier). Le tupy du Brésil était cette même langue avec de légères modifications. Aujourd'hui encore, malgré les transformations subies pendant quatre siècles de relations avec d'autres peuples barbares, avec les Espagnols et les Portugais, un indien brésilien de la race tupy peut s'entendre aisément avec un Guarany du Paraguay et du Corrientes.

Outre les Tupys, il y avait au XVI^e siècle et il y a encore, au Brésil, des régions occupées par des Indiens dont la langue diffère entièrement de l'abaneenga.

Martius, d'après la langue, les a ainsi groupés : les *Tupys* ou *Guaranys*, dont nous venons de parler; les *Gés* ou *Crans* du bassin des Tocantins et d'une grande partie du Maranhão et du Piauhy (*Cayapos*, *Chavantes*, *Cherentes*, etc.); les *Crans* ou *Guerengs*, du versant oriental de la chaîne des Aymorès, de la partie occidentale de São Paulo, des États du Paraná et de Matto Grosso (*Botocudos*, *Puris*, *Coroados*, *Malalis*); les *Goyatacazes* qui, jadis, s'étendaient depuis le Parahyba do Sul jusqu'à la partie méridionale de Bahia et dont on trouve des représentants dans ce dernier état et dans celui de Rio, la plupart incorporés à la civilisation et dans l'État de São Paulo à l'état sauvage (*Coropos*, *Machacalis*, *Patachos*), les *Gucks* ou *Cocos*, dans l'intérieur de Bahia, Pernambuco, Parahyba, Rio Grande du Nord et Ceará et au N. du Rio Negro (*Cairiris* ou *Kiriris*, *Sabujas*, *Manaos*, *Maxurunas*); les *Parecis* dans le Matto Grosso (*Parecis*, *Guachis*, *Apiaças*). Enfin, les *Arnacs* qui habitent les régions voisines de la frontière N. du Brésil et les *Guaycurus* du Matto Grosso, plus répandus, sur la rive droite du Paraguay, hors des limites du territoire brésilien.

Au premier aspect, tous les Indiens du Brésil se ressemblent par leurs caractères physiques et leurs moeurs. La seule langue

est le tupy et c'est elle qui est parlée par la majorité de la race indigène indienne.

De toutes les peuplades du Brésil, en dehors des Indiens de la race tupy, la plus curieuse est celle des *Botocudos* ou *Aymores*. Habitant autrefois une grande partie des provinces de Minas-Geraes et d'Espírito Santo, ils ont été peu à peu refoulés dans l'intérieur, reculant devant l'envahissement des blanches et aujourd'hui c'est dans les forêts vierges, sur les rives du Rio Doce, du Jequitinhonha et du Mucury qu'il faut aller les chercher.

Tandis que la plupart des anciennes tribus ont été anéanties par suite de causes multiples de destruction : maladies, massacres, etc., ils ont pu résister et échapper, pour ainsi dire, à toutes les atteintes de la civilisation.

Leur nom de Botocudo vient de l'habitude qu'ont ces sauvages de porter des rondelles de bois, implantées dans les oreilles et la lèvre inférieure. Ces rondelles, faites du bois très léger du fromager (*Bombax ventricosa*), peuvent atteindre jusqu'à 6 centimètres de diamètre et amènent de telles dilatations des régions où elles sont implantées que la lèvre est projetée en avant en forme de plate-forme et que les lobes des oreilles descendent quelquefois jusqu'aux épaules. Ils présentent un aspect repoussant et ne semblent susceptibles d'aucune éducation. Ils sont incapables de se soumettre à un travail régulier. Ils vivent réunis en tribus de 50 à 60 membres, sous des huttes de branchages, au plus épais des forêts, chassant et pêchant, et incapables de se livrer à la moindre culture. C'est à peine s'ils font cuire leurs aliments. Les naturalistes qui ont pu les observer chez eux s'accordent à les considérer comme occupant un des derniers degrés de l'échelle humaine.

Ils sont extrêmement sauvages, féroces au besoin, et de temps en temps se risquent à faire des incursions sur les territoires occupés par les blanches pour piller et incendier les exploitations.

Quelques rares individus, dressés par des missionnaires, consentent quelquefois à séjourner dans les fermes où on les emploie, tant bien que mal, aux travaux les plus grossiers et

les plus élémentaires; mais, généralement, ils n'y font pas de longs séjours et disparaissent pour regagner leurs forêts où ils préfèrent errer en toute liberté.

En somme, ce sont de malheureux sauvages destinés à disparaître, comme tant d'autres de leurs congénères, à mesure que la pénétration des voies ferrées s'accentuera de plus en plus dans l'immense continent brésilien.

On n'est pas d'accord sur le nombre d'Indiens vivant encore en liberté et échappant à toute trace de contrôle. On en estimait le nombre à 600.000, il y a quelques années; mais aujourd'hui, d'après M. Netto, il ne dépasserait pas 200.000.

Nous reviendrons plus loin sur quantité de points très importants que nous n'avons fait qu'effleurer, pour ainsi dire, dans l'exposé général que nous venons de tracer.

C'est ainsi que, dans nos courses soit vers le Sud, soit vers le Nord, nous étudierons en détail les grandes questions économiques et commerciales liées à l'exploitation du café, du maté, du tabac, du coton, de la canne à sucre, etc.

Les questions minières, qui nous ont surtout intéressé, seront l'objet d'un long chapitre.

Malheureusement, le cadre restreint de ce volume ne nous permettra pas d'accorder à chacun de ces sujets l'extension qui lui serait due. Nous tâcherons, cependant, de donner une idée suffisante des ressources naturelles réellement inépuisables que recèle en son sein le sol brésilien. On verra alors, nous n'en doutons pas, comment, avec l'intelligence, la hardiesse et des capitaux suffisants, un homme sérieux et persévérant trouverait facilement à se créer une place brillante dans ce pays vierge qui a déjà donné naissance à de nombreuses et grandes industries, et auquel l'avenir réserve de grandes surprises.

CHAPITRE V

Rio de Janeiro. — Débarquement. — Les hôtels. — Description de la ville, il y a 50 ans. — Promenade dans la ville. — Manière de s'orienter. — Le quai Pharoux, la place du 15-Novembre, l'Avenida Central. — La douane. — Les magasins. — La rue d'Ouvidor. — Tableau de la vie brésilienne. — Les dames brésiliennes. — Ce que coûte une séance de coiffure. — Le Parc de la place de la République. — L'architecture. — Les bonds ou tramways. — Le viaduc et la colline de Santa-Thérèza. — L'hôtel Bellevue. — Les moustiques. — Les îles brésiliennes.

20 JUILLET. — 7 heures du matin. — Un dernier adieu au commandant Latoste et je quitte l'Atlantique, accompagnant l'aimable M. Monnerie qui veut bien guider mes premiers pas sur le sol brésilien.

Tout en gagnant la terre, je contemple l'admirable baie de Rio de Janeiro. Le panorama est ravissant. Partout des palmiers s'élèvent au-dessus des maisons, généralement entourées de jardins où s'épanouit toute la flore tropicale. Le paysage, sous cet éclairage matinal, est d'un charme tout particulier. De quelque côté que l'on se tourne, ce ne sont que des chatoiements de fleurs et des massifs verdoyants où dominent les frondaisons vert clair des bananiers et des latania.

On débarque au quai Pharoux, situé dans un des plus beaux quartiers de la ville.

La première question, et la plus importante pour le voyageur, est le choix d'un hôtel. A Rio, il en existe de nombreux et qui ne laissent rien à désirer au point de vue du confortable. On pourra choisir l'un d'eux, si l'on est absolument obligé de séjourner dans la ville même; sinon, il est de beaucoup préférable de s'éloigner du centre et de s'établir sur l'une des nombreuses collines qui dominent la capitale. On y trouve une foule d'avantages, dont le premier et le plus important est de goûter tous les charmes d'un air pur et d'une admirable végétation.

Les tramways, dont nous parlerons plus loin, sont tellement bien organisés, qu'en quelques minutes on parcourt d'énormes distances et dans toutes les directions.

On m'avait indiqué comme résidence de choix les hauteurs de Santa Thérèza, avec l'hôtel Bellevue. De la terrasse de cet établissement, situé à 3 ou 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, on jouit d'un panorama merveilleux et l'air y est d'une pureté incomparable.

C'est là que me conduisit ma bonne étoile et, au risque



RIO. — Quai Pharoux.

de passer pour vouloir faire de la réclame à cet établissement, ce qui est loin de ma pensée, je souhaite à mes successeurs de porter leurs pas de ce côté. J'ai rencontré là, chose rare dans les hôtels, une véritable hospitalité et les plus délicates attentions de la part de M. Bozier, son propriétaire qui, pendant mon séjour, s'est multiplié pour me rendre une foule de petits services et me guider toutes les fois que le besoin s'en faisait sentir.

Je lui garde un bon souvenir!

Un tramway électrique, qui porte le nom de « bond », monte le long des flancs de la colline et mène en cinq minutes à la station de Curvello, où l'on descend. L'hôtel est, sur la gauche, à cent mètres plus loin.

Cette ascension au sein d'une végétation exubérante et l'étendue panoramique qui se déroule à perte de vue sur la droite, jusqu'au Corcovado et à la Tijuca, donnent déjà une idée des merveilles qui attendent plus loin le voyageur.

Il est assez difficile de fournir une description de Rio, qui, occupant un immense territoire, englobe dans son enceinte deux ou trois petites montagnes.

Le premier jour, le nouveau débarqué se trouve quelque peu embarrassé, d'autant plus que les trois quarts des rues ne portent aucune plaque indicatrice et que les plans de la ville sont absolument défectueux (1).

C'est après s'être perdu plusieurs fois qu'on réussit à s'orienter. Il suffit d'ailleurs de s'adresser au premier passant qui, avec la complaisance la plus parfaite, de règle en ce pays, vous donne toutes les indications désirables.

Le déjeuner terminé et après avoir pris un avant-goût de la cuisine brésilienne, je regagne le « bond » qui m'a amené, lequel passe toutes les cinq minutes à la station de Curvello et, pour 300 réis, me débarque au Largo da Carioca, c'est-à-dire en plein centre de Rio, à deux pas de l'Avenida Central, dans le plus beau quartier de la ville.

Avant de commencer nos promenades d'exploration dans les divers quartiers, je ne puis résister au besoin de mettre sous les yeux du lecteur les impressions d'un voyageur qui, il y a un demi-siècle, venait de débarquer au Brésil.

Les lignes qui suivent sont extraites d'un petit volume : *Le Brésil tel qu'il est*, par Charles Expilly, 1862.

« ... Quelle déception lorsqu'on quitte le mouillage ! Et d'abord que sont devenues ces belles fleurs que signalent certaines narrations enthousiastes, parmi les sables du rivage ? Nous n'avons aperçu ni les pervenches, ni les Ipoméas tant vantés. Peut-être la fièvre jaune les aura dévorés. Mais,

(1) Depuis notre retour, cet état de choses a changé et nous apprenons avec plaisir que, de même que dans les autres villes, toutes les rues possèdent actuellement des plaques indiquant leur nom et leur direction. — Un nouveau plan même, très bon, vient de paraître.

en revanche, nous avons découvert bien d'autres choses : d'abord, c'est l'absence absolue d'un débarcadère pour recevoir le voyageur et pour cacher à ses yeux, encore éblouis par l'opulent tableau de la baie, la couleur noirâtre d'un sol éaciné. Donc, point de débarcadère imposant ou même commode. Des échelles rompues, pourries, où le pied glisse, relient la mer à la terre ferme.

En même temps que l'œil est attristé par cette pauvreté — celle il ne s'attendait pas, l'odorat est désagréablement atteint par une odeur nauséabonde, pénétrante, qui vous saisit à la gorge. Les parfums de la baie sont moins suaves que cette odeur n'est infecte. On se demande involontairement si la mort ravage la cité ; mais on a, à l'instant même, l'explication de cette corruption atmosphérique ; elle vous est donnée par les nègres qui se dirigent vers la plage en portant un baril sur leur tête.

Les maisons de Rio, bâties sur un terrain humide, n'ont pas de fosses d'aisance. Toutes les ordures du ménage sont jetées pèle-mêle dans des barils que les esclaves vont vider le soir dans la mer.

On devine la nature des émanations qu'exhalent ces barils pendant le jour, au milieu des terribles chaleurs qui règnent dans le pays.

Les maisons voisines en sont infectées. L'hôtel Pharoux, entre autres, devient inhabitable quand le vent de mer rejette sur la ville ces abominables émanations. »

Puis :

« La rue Direita (aujourd'hui rue de la Douane), artère principale, a un pavé détestable ; elle reçoit perpendiculairement un certain nombre de voies qui ne sont pas dans un meilleur état. En théorie générale, les rues ne sont point pavées à Rio ; celles qui ont un simulacre de pavage sont hérissées de trous, de chausse-trapes, de fondrières, qui offrent parfois des dangers sérieux. Au lieu d'être bombée par le milieu, comme en Europe, la chaussée descend en pente de chaque côté des maisons ; elle aboutit à un unique ruisseau, qui n'est le plus souvent qu'un égout affreux... »

Et plus loin, pour compléter le tableau :

l'Avenida Central, jusqu'au *Largo do S. Francisco de Paulo*, où se trouve l'École Polytechnique.

Le *Largo da Carioca*, tout près duquel viennent aboutir la plupart des lignes de tramways et le *bond du Corcovado*, communique avec l'Avenida Central par la *Rue d'Assembléa*. C'est de cette place que commenceront nos diverses promenades.

Ces points principaux reconnus et bien étudiés sur un plan, il devient facile de s'orienter et de choisir le tramway qui doit vous emmener dans la direction souhaitée.

1^o *Excursion à la Douane*. — C'est la première démarche que doit faire le voyageur pour aller retirer ses bagages; le bateau des Messageries ne pouvant les délivrer au moment du débarquement les dépose dans les entrepôts de la douane, où ils doivent subir un contrôle assez minutieux.

Seuls les petits bagages à main passent sans formalités.

Autrefois, et toujours d'après l'auteur cité plus haut, il régnait un désordre épouvantable; tous les colis, gros et petits, étaient entassés pêle-mêle, les plus lourds écrasant les plus légers.

Aujourd'hui, des salles spacieuses, munies de rayons, reçoivent les bagages des voyageurs qui, classés par date d'entrée, peuvent être retirés avec la plus grande facilité.

De plus, chose que nous ne connaissons guère en France, les employés sont d'une grande complaisance et d'une excessive politesse.

Ayant fait passer ma carte au chef de service, il me fit aussitôt entrer dans son bureau, me recevant très aimablement et ajoutant que mon arrivée était depuis longtemps annoncée au Brésil.

C'était un homme instruit, très aimable. Il m'interrogea sur le but de mon voyage et nous causâmes agréablement quelques instants.

Inutile d'ajouter qu'il m'évita tous les désagréments qui, chez nous, sont de règle avec nos douaniers généralement plus ou moins mal éduqués!

Il n'existe guère de voitures pour le transport des bagages,



Avenida central.

Av. central

« Si, en partant de la rue Direita, on suit jusqu'au bout la rue *Do Hospício*, on débouche sur une place immense, qui mesure quatre fois l'étendue de celle du Carrousel, et que l'on nomme *Campo d'Acclamação*.

« Le voisinage de cette place est indiqué par une odeur âcre qui vous prend à la gorge et qui quelquefois vous fait cuire les yeux. C'est que le *Campo d'Acclamação*, après avoir été un abattoir en 1828, est resté le Montfaucon et le dépôt central de toutes les ordures de Rio.

« Voici comment cela se pratique :

« Tirez une ligne imaginaire qui partage la place en quatre carrés égaux; sur l'un de ces carrés s'élève une perche où flotte un drapeau noir. Ce signal produit immédiatement son effet. Dès qu'ils l'aperçoivent, les habitants des environs ne manquent pas d'envoyer leurs esclaves porter au pied du mât les immondices de toutes sortes que renferme le logis : cadavres de chiens et de burros (*mulcets*), vaisselle cassée, chats morts, vieux pots, chapeaux et vêtements hors de service, toutes les choses sans nom, comme les barils et les eaux grasses du ménage, se donnent ici un fraternel rendez-vous.

« Ces apports quotidiens forment des couches successives qu'on aplani de temps en temps et lorsque les tas d'ordure ont atteint un certain niveau, on plante le drapeau noir sur un autre carré. La même opération recommence alors. Telle est la manière, originale peut-être, mais, à coup sûr, peu hygiénique, qu'on emploie ici pour exhausser le terrain.

« Rio est bâti sur un sol tellement humide qu'on rencontre l'eau en creusant seulement avec l'ongle du doigt. Les fondateurs de la ville n'y ont pas regardé de si près. Leurs descendants, plus raffinés, essaient de combattre les nombreuses causes de maladies que renferme la cité; l'humidité étant une des principales, ils entreprennent de l'en chasser à tout prix, au risque même de la remplacer par la peste ou le choléra.

« Et l'on s'étonne que la fièvre jaune se soit installée souverainement à Rio depuis 1849! que le choléra morbus y ait exercé et y exerce encore aujourd'hui d'affreux ravages.

« Si l'on passe un jour d'été, en janvier par exemple et en plein midi sur le *Campo d'Acclamação*, en manquant d'être asphyxié par les miasmes impurs qui s'exhalent du sol, on ne pourra s'étonner que d'une chose, c'est que la peste n'aït point établi sa résidence habituelle dans la capitale du Brésil. »

Aujourd'hui, en lisant cette relation et en se promenant dans les superbes squares qui étalement leur luxuriante végétation sur l'emplacement de ces anciens cloaques, on croit

rêverien réfléchissant aux efforts de l'industrie et de l'énergie humaine qui créent de telles merveilles.

Pour se diriger dans Rio, il est nécessaire de se rappeler certains points de repère.

Quand, placé au quai Pharoux, près du débarcadère, on regarde la ville, le dos tourné à la mer, on a, à droite les bâtiments de la douane et à gauche



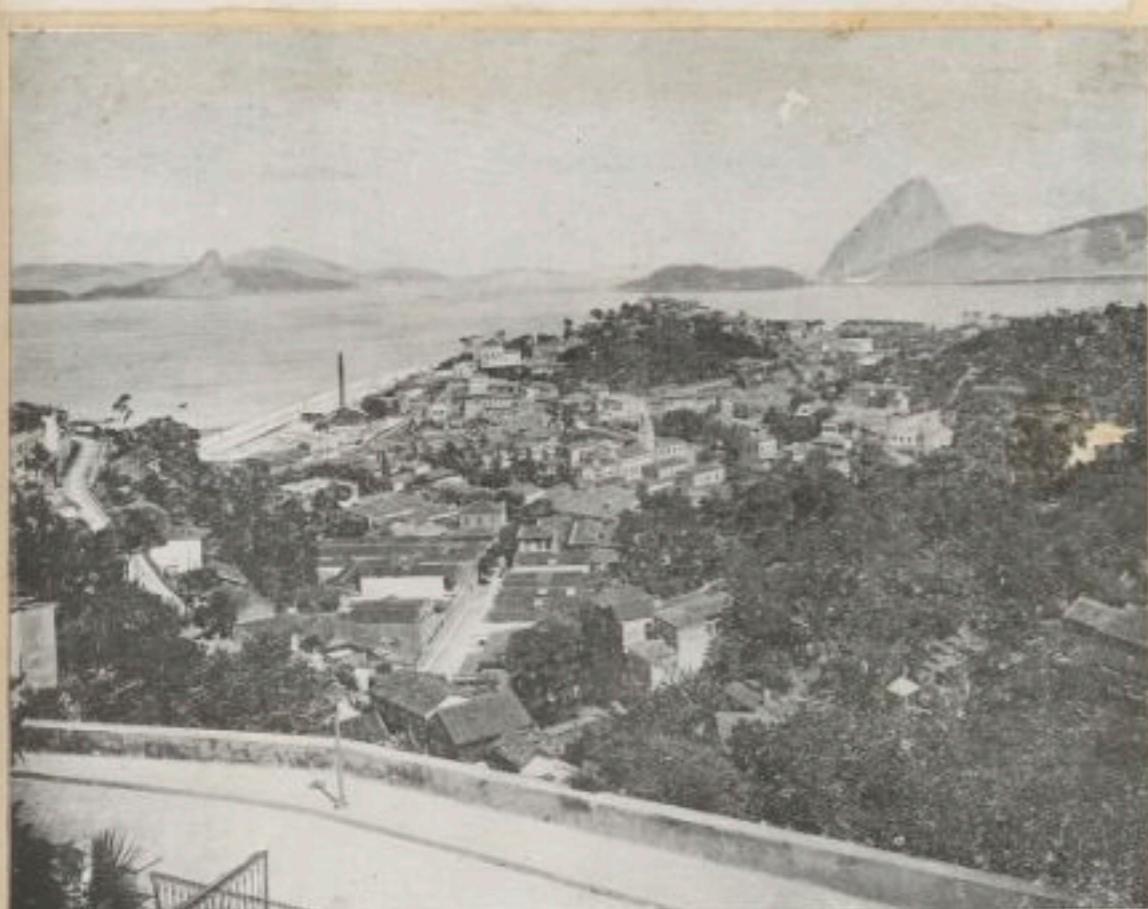
RIO. — Avenida central.

le pavillon d'embarquement des vapeurs qui font le service de la rade. Ce point s'appelle *Barcas*. Un peu plus loin et à droite s'élève le ministère de l'Industrie.

En s'avançant, on traverse la magnifique place du *15 de Novembro* et au bout s'étend transversalement la rue *1.º de Março*, allant de l'Est à l'Ouest. En la suivant à droite, on arrive à la Poste et, en continuant dans le même sens, on rencontre sur la gauche nombre de rues qui en partent perpendiculairement pour aboutir toutes à l'*Avenida Central*. La plus importante est celle d'*Ovidor*, qui continue au delà de



Ville de Rio de Janeiro



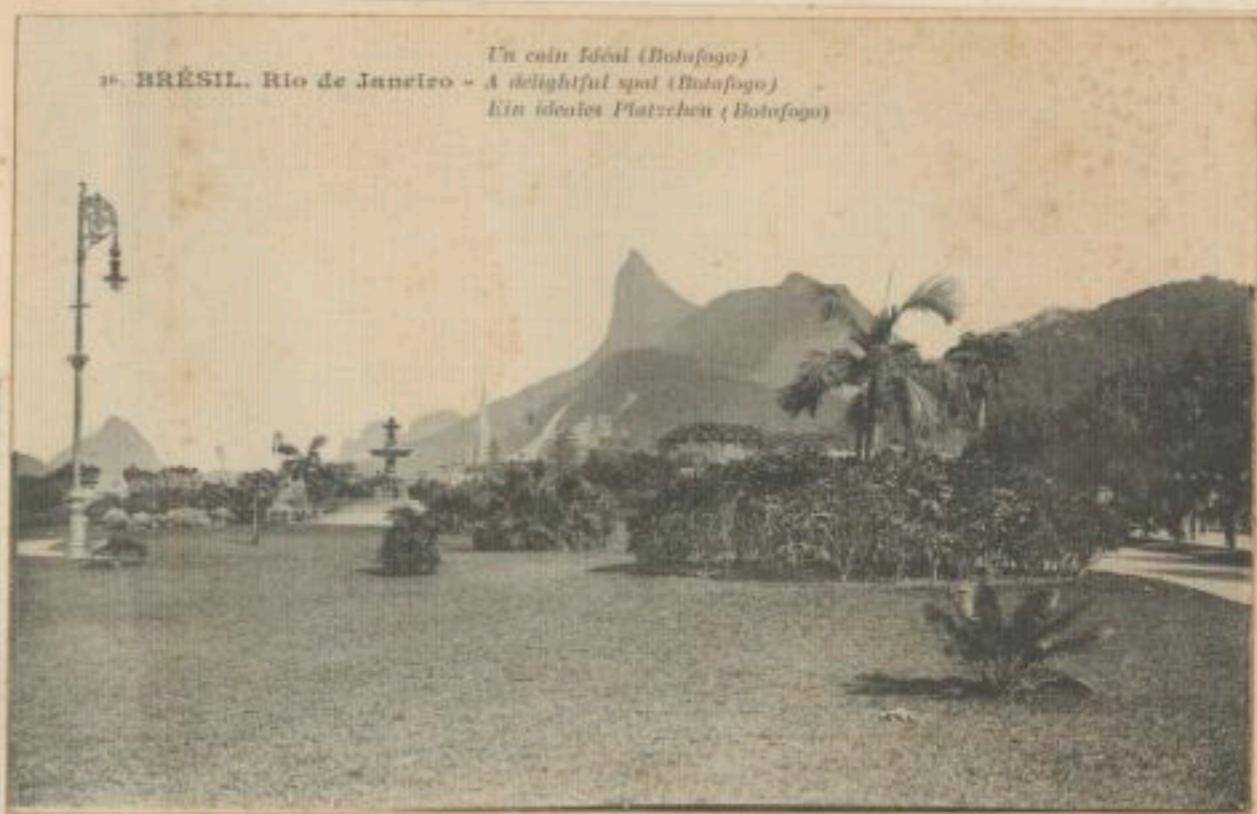
Ville de Rio de Janeiro



BRÉSIL — RIO DE JANEIRO:
AVENIDA BEIRA MAR. CAES DA GLORIA. — AVENUE SUR LA PLAGE. QUAI DE LA
GLORIA. — AVENUE AM MEERESGESTADE. GLORIA QUAI.



BRÉSIL — RIO DE JANEIRO:
BOTAFOGO. AVENIDA BEIRA MAR. — AVENUE BOTAFOGO. LA PLAGE.
BOTAFOGO. AVENUE MEERESSTRAND.



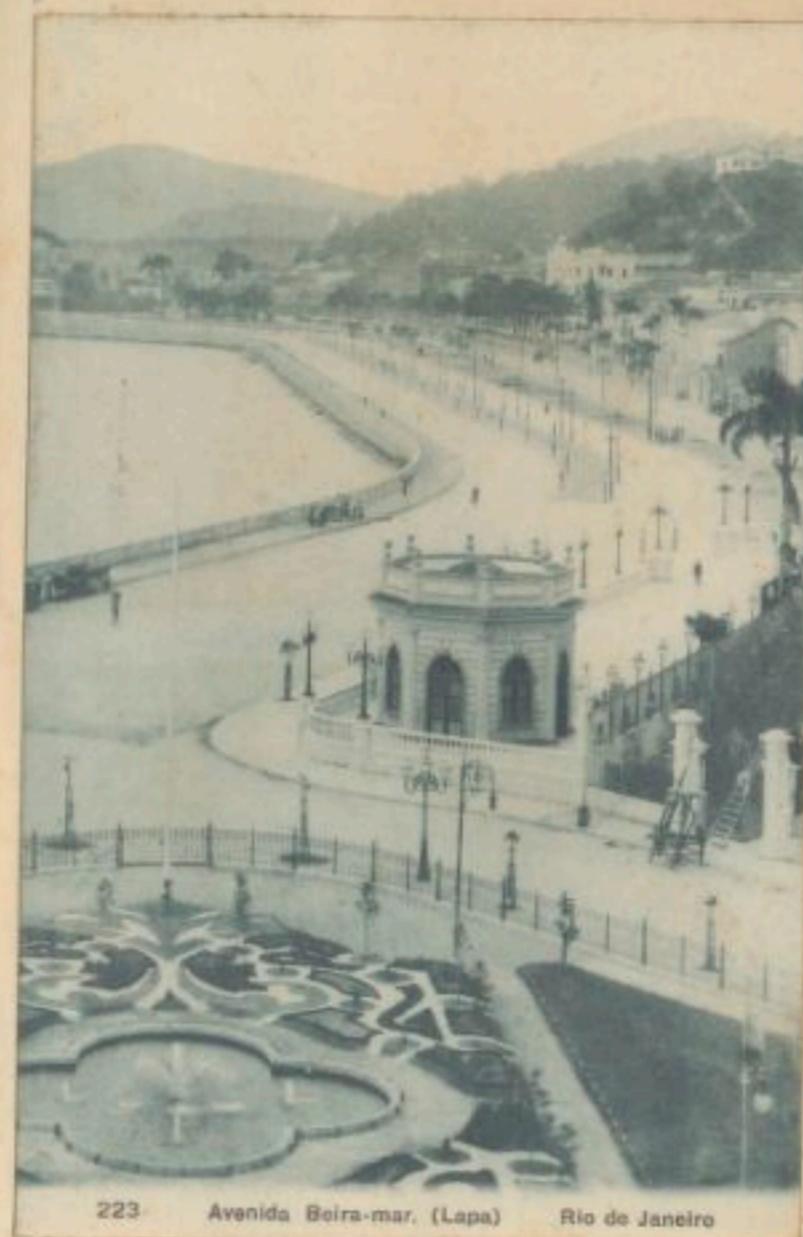
216
Avenida Beira-mar. Botafogo
Rio de Janeiro



Avenida Beira mar. — Russel
Rio de Janeiro



Avenida Meim a Sā.



223 Avenida Beira-mar, (Lapa) Rio de Janeiro



Avenida centrale.

Avenida centrale.



Avenida centrale.



Caixa de Amortização, Avenida Central Rio de Janeiro



BRÉSIL. Rio de Janeiro - L'Avenue Centrale
Il Viale Centrale La Avenida Central



106. BRÉSIL. Rio de Janeiro - Bibliothèque Nationale
Biblioteca Nazionale
Biblioteca Nacional



Avenida Central Rio de Janeiro



Edifício da Mútua Beneficência do Treze de Maio - Parte
BRÉSIL. - Rio de Janeiro. — La Douane



Avenida Central Rio de Janeiro



RIO DE JANEIRO — Avenida Central



Avenida Central Rio de Janeiro

RIO DE JANEIRO — Avenida Central



Avenida Central Rio de Janeiro



BRÉSIL — RIO DE JANEIRO:
AVENIDA CENTRAL. — AVENUE CENTRALE. — HAUPTSTRASSE.



Avenue Centrale



Avenue Centrale



Édition de la Mission Brésilienne de Propagande à Paris
BRESIL. — Rio de Janeiro. — Avenue Centrale. (côté ouest)



Place de la Glorie

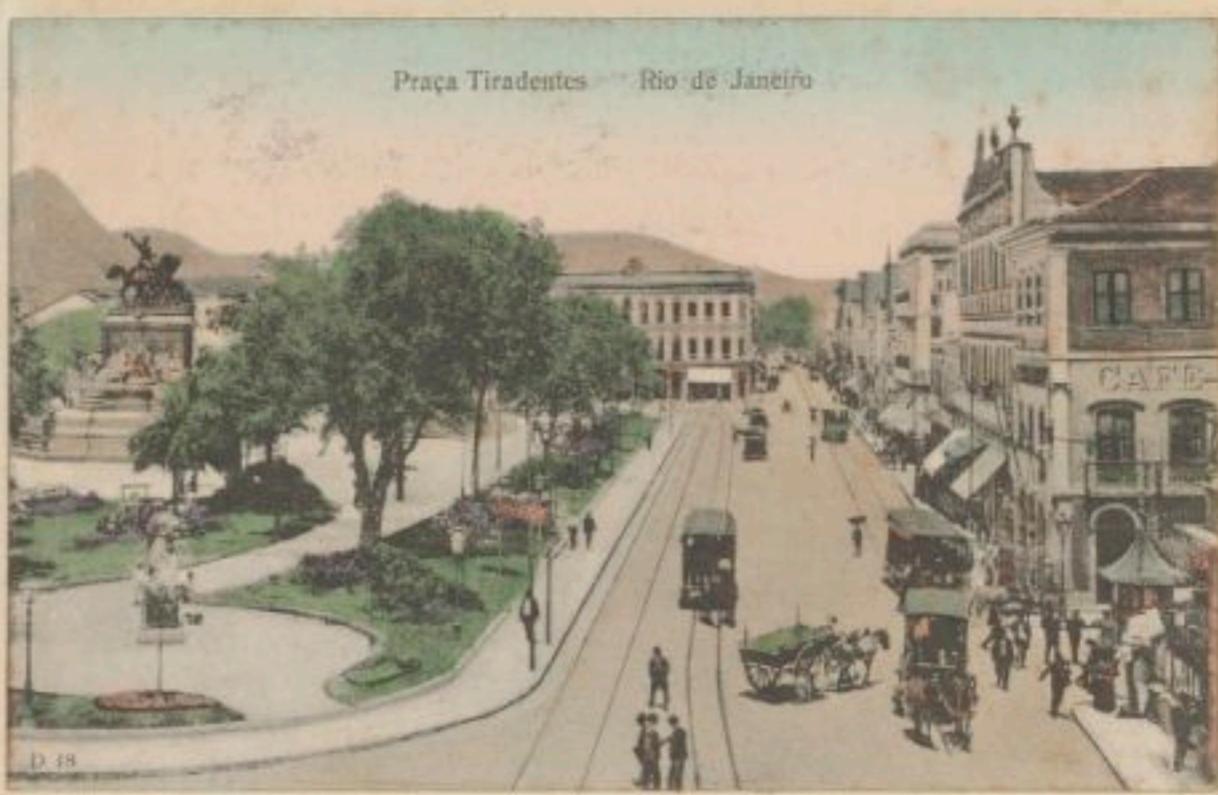


Place Carioca - Rua Assemblea.



BRÉSIL. Rio de Janeiro - Rue des Quais
Vista da Baía longe do paço

Vista da Baía morada





Place José de Alencar



"O Paiz"



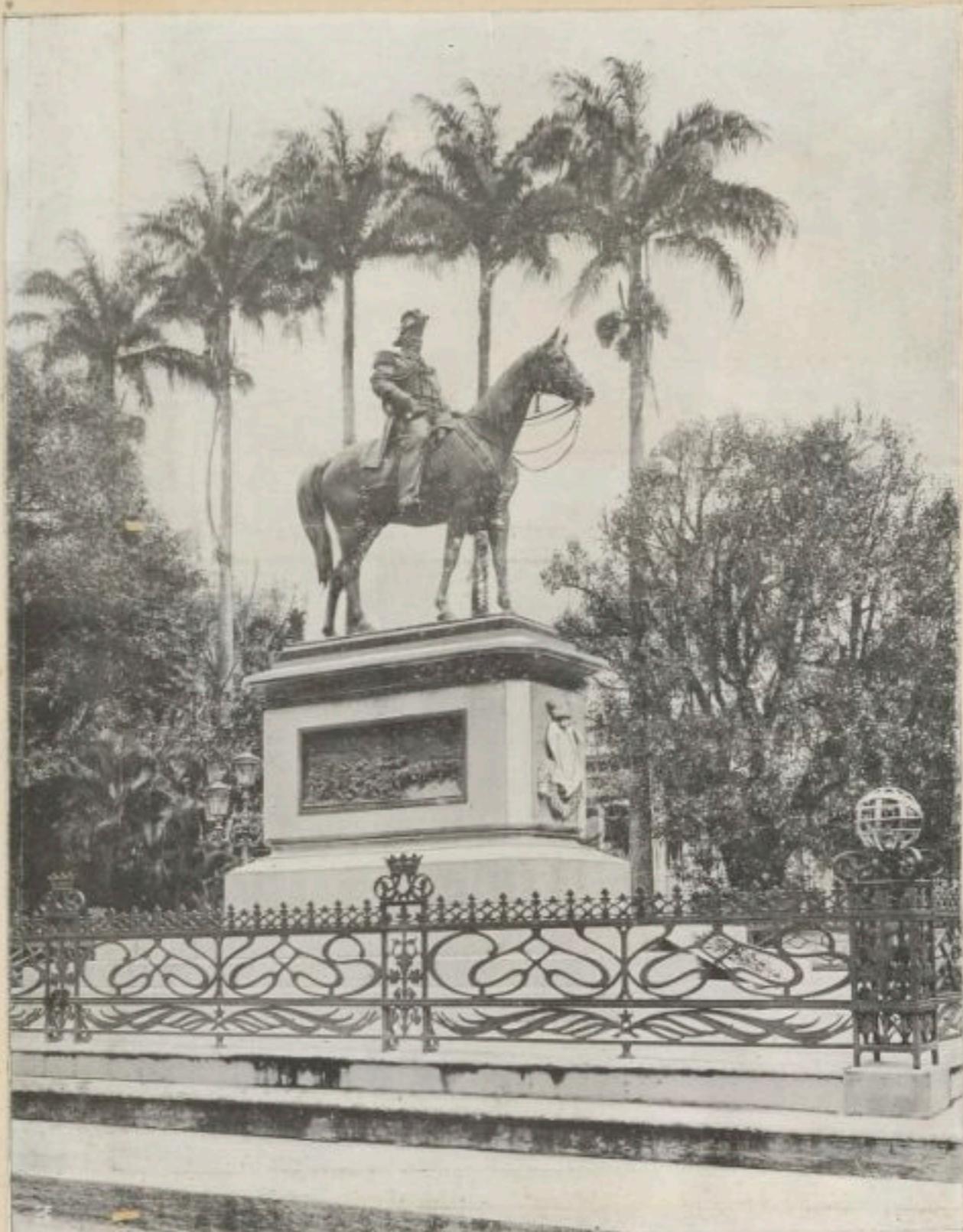
Rue Uruguayana



Rua Uruguayana Rio de Janeiro



« Journal du Commerce »

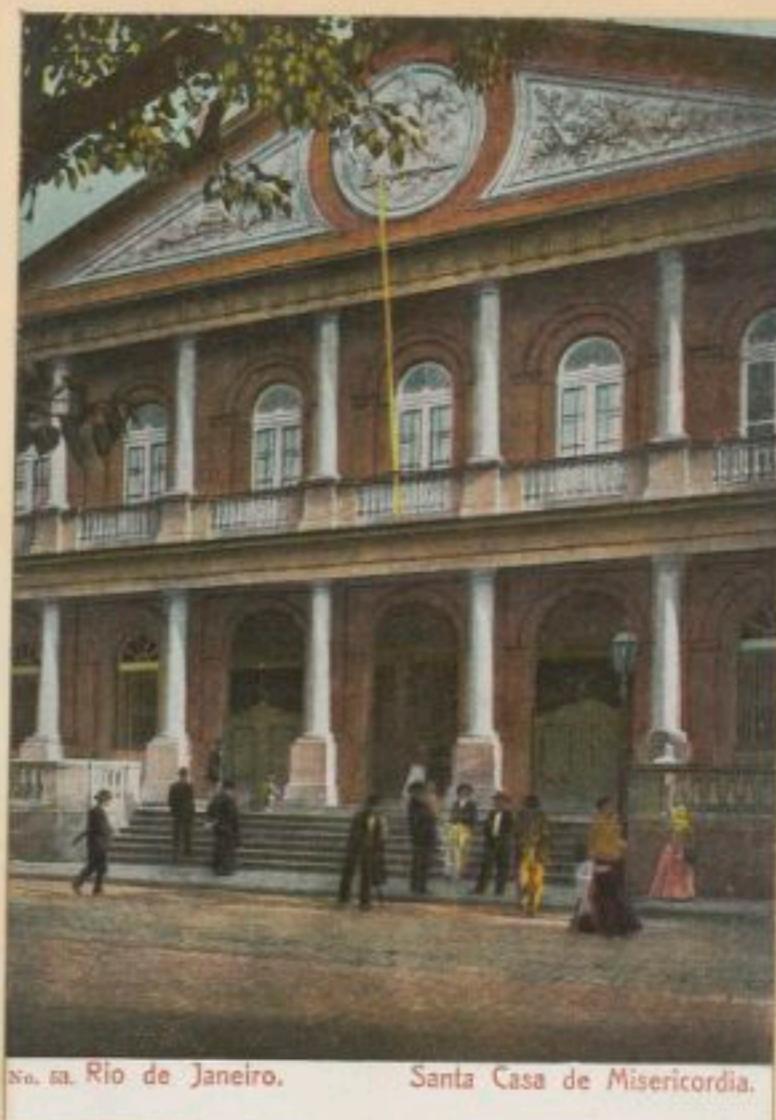


Statue de Duc de Caxias

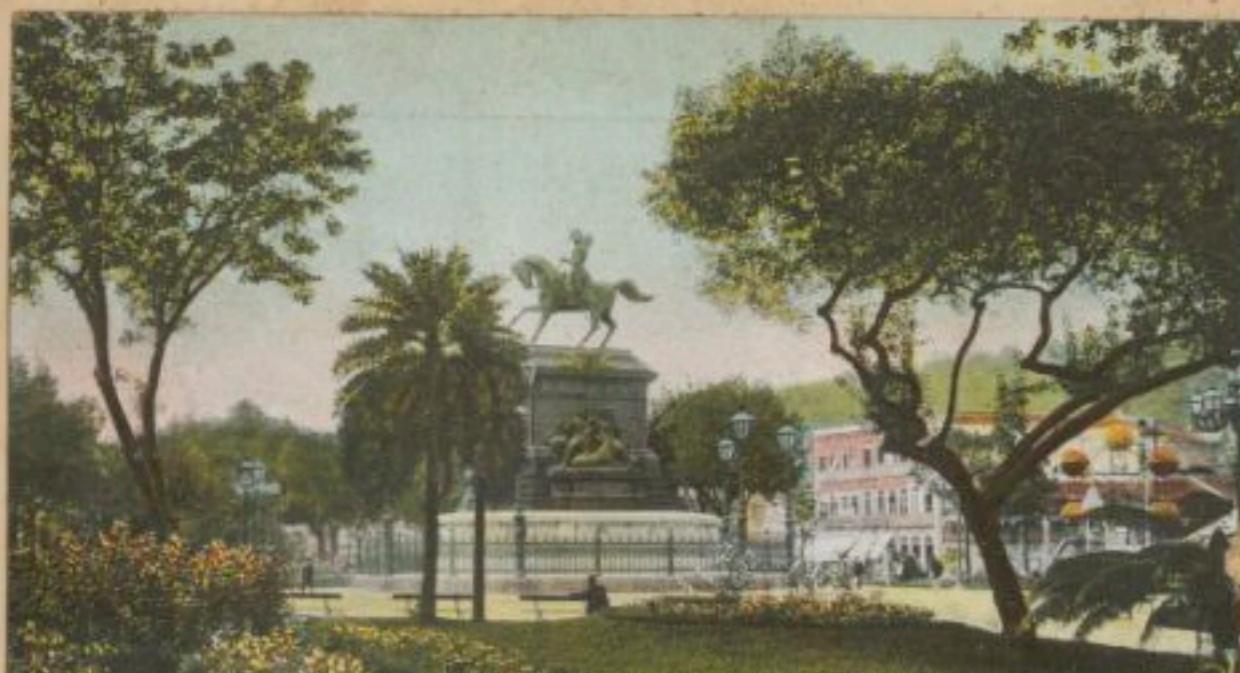


Avenida do Mangue Rio de Janeiro

D 25



No. 25 Rio de Janeiro. Santa Casa de Misericordia.



Nº. 44. Rio de Janeiro.

Estatua „D. Pedro I.“



Nº. 77. Rio de Janeiro.

Ilha Fiscal.

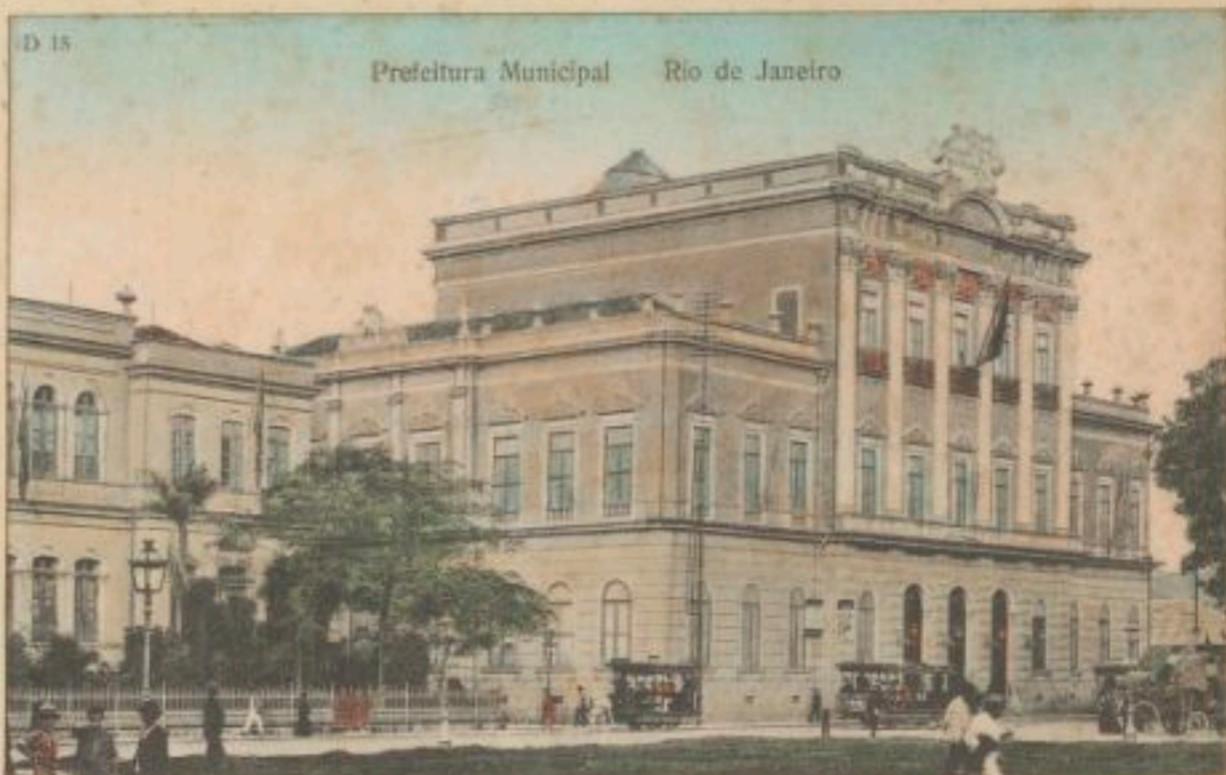


Nº. 1. Rio de Janeiro.

Panorama. Praia de Botafogo. — Avenida Beira-mar.



Caserne des Pompiers.



D. 15

Prefeitura Municipal Rio de Janeiro



Escola Militar do Brasil Rio de Janeiro

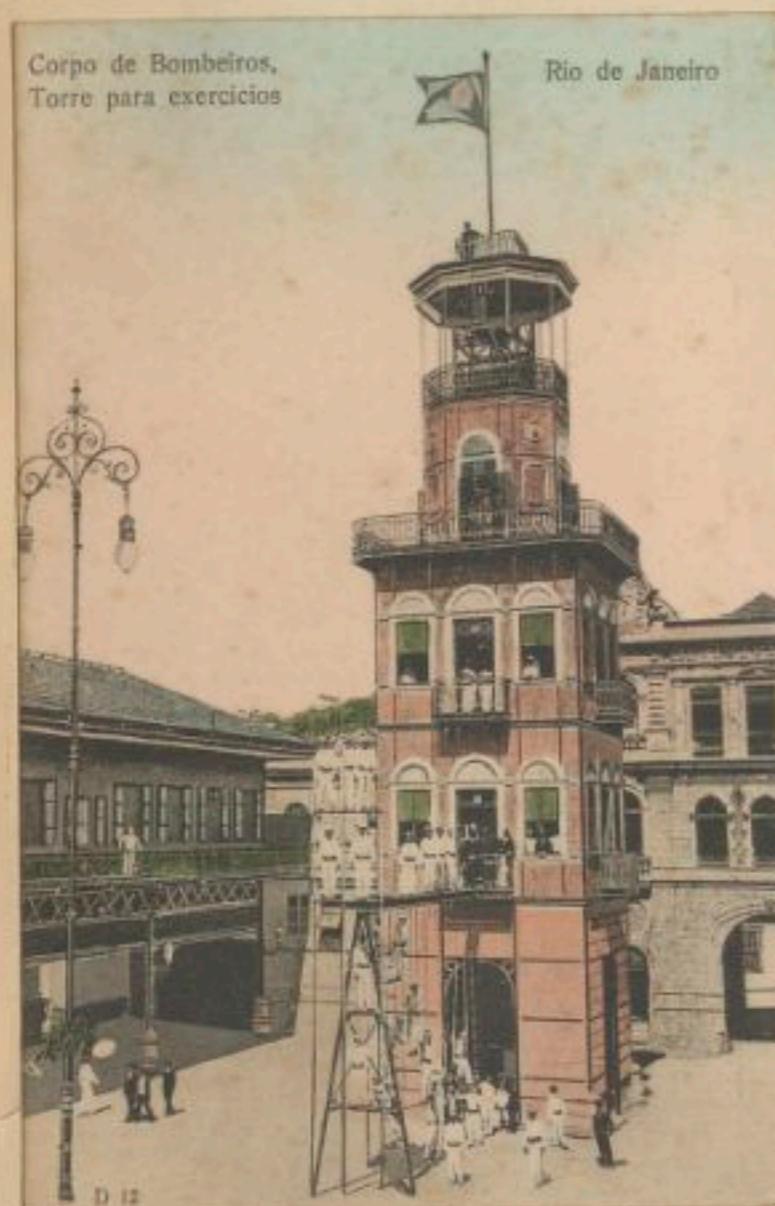
D. 16



D. 11 A Bolsa Rio de Janeiro



Le Théâtre.



D. 12 Corpo de Bombeiros, Rio de Janeiro
Torre para exercícios



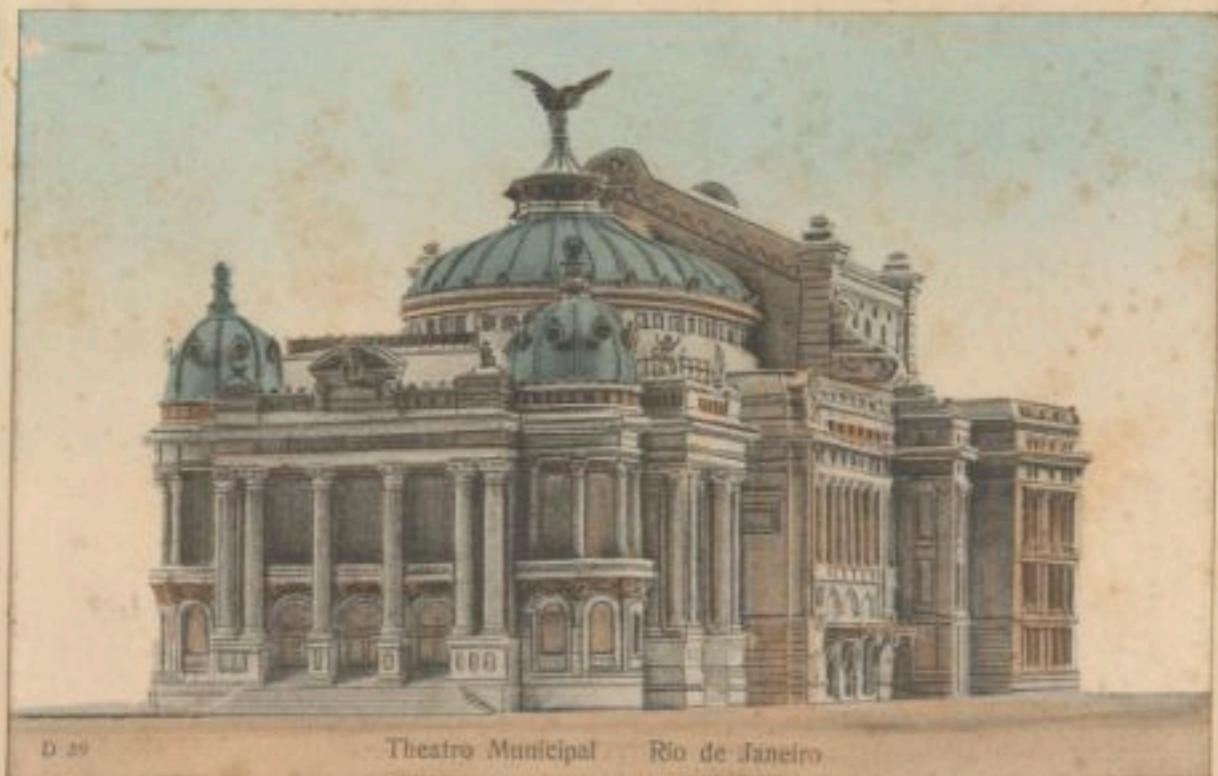
D. 9 Estatua D. Pedro I. Rio de Janeiro



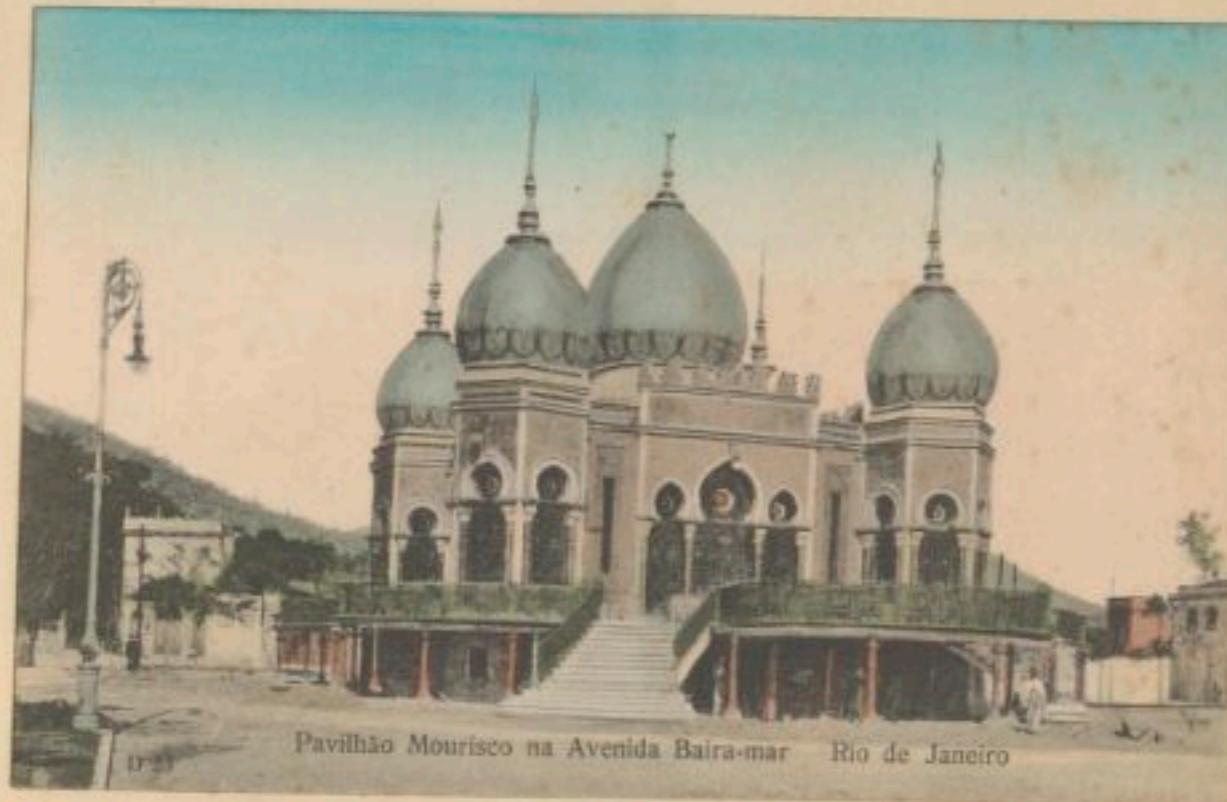
D. 40 Rio de Janeiro
Monumento comemorativo
do descobrimento do Brasil

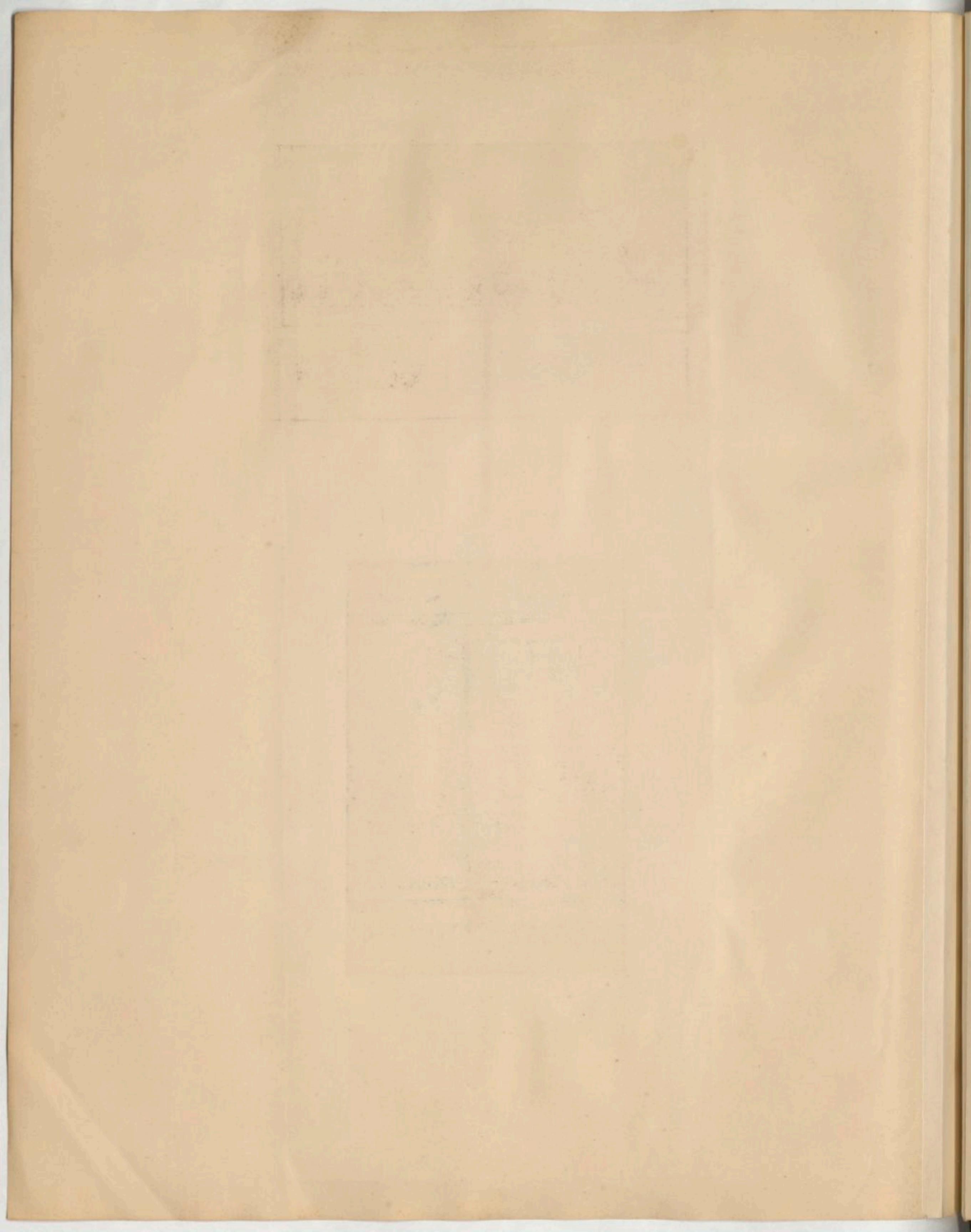


D. 1 Palacio do Ministerio da Industria Rio de Janeiro



D. 29 Rio de Janeiro
Teatro Municipal









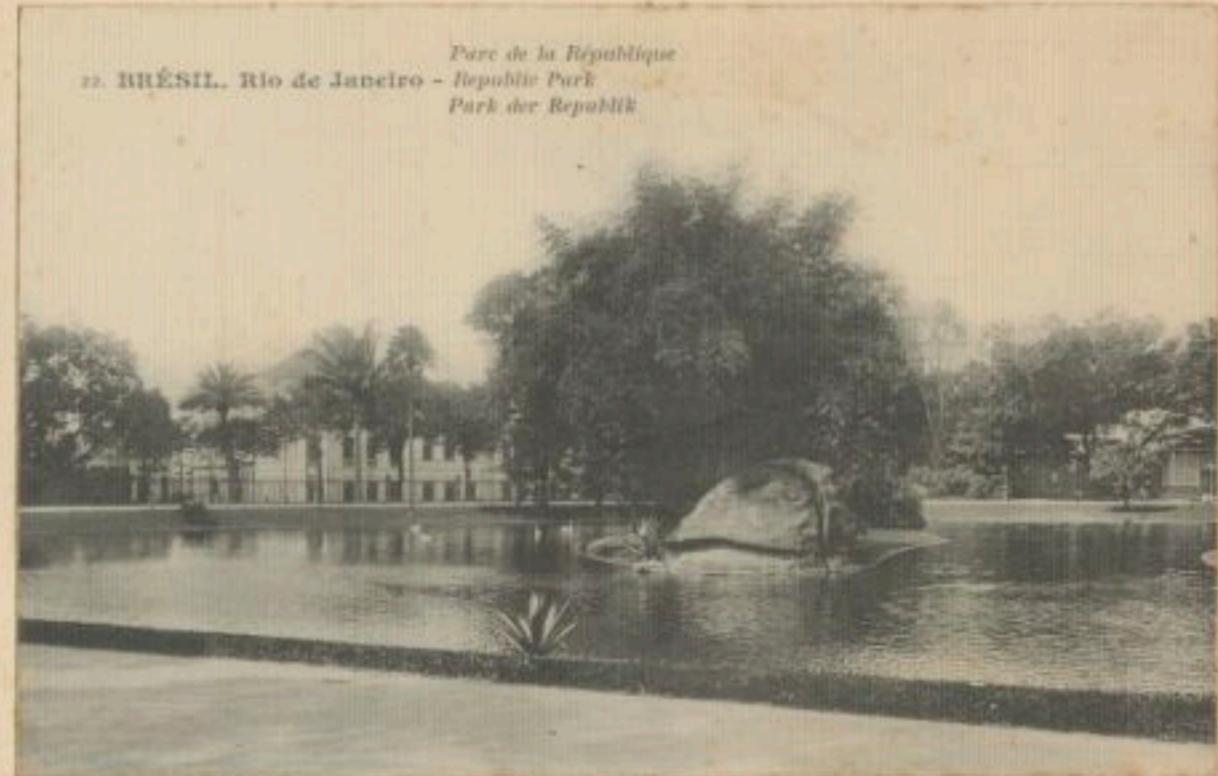
Vue prise de la Praça de Caxias.



149

Jardim do Museu Nacional

Rio de Janeiro



111. BRÉSIL. Rio de Janeiro - Parc de la République
Parco della Piazza della Repubblica
Parque de la Plaza de la República



105. BRÉSIL. Rio de Janeiro - Parc de la Place de la République
Parco della Piazza della Repubblica
Parque de la Plaza de la República



Rio de Janeiro

Jardim da Praça da República

112



Parc de la République.



Parc de la République.



Parc de la République.



Parc de la République.



Parc de la République.



Parc de la République.



Parc de la République.



Parc de la République.



Parc de la Place de la République



BRÉSIL. — Rio de Janeiro. — Jardin public
Édition de la Mission de Propagande. — Paris, 28, boulevard des Italiens.



BRÉSIL — RIO DE JANEIRO:
JARDIM PÚBLICO. — JARDIN PUBLIC. — VOLKSGARTEN.



BRÉSIL. Rio de Janeiro. — La Promenade Publicque
Il Passeggiò pubblico
Il passeio público

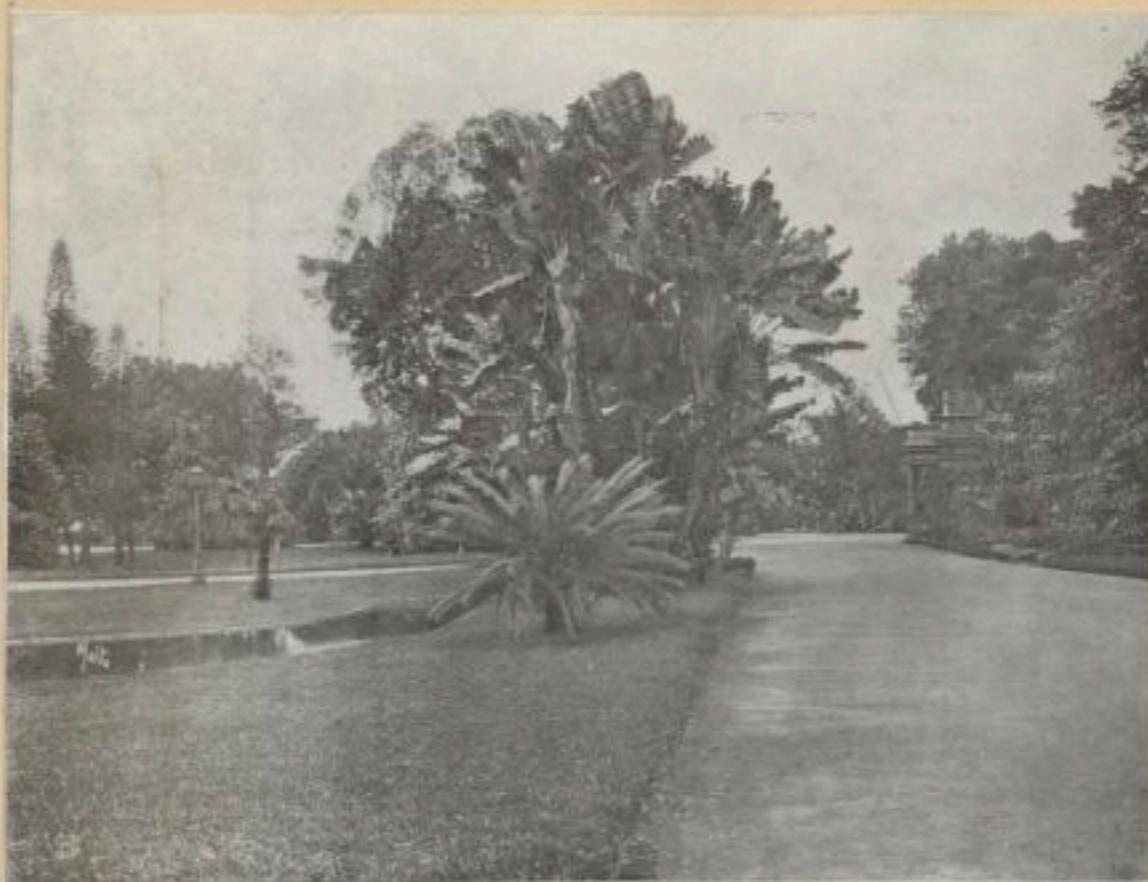
for delivery



Jardin public - Philodendron.



Jardin public - Praça de Lapa.



Parc de la Place de la République



District Fédéral. — Jardin Public.



Parc de la Place de la République

Parc promenade-park



Rua do Passco, longeant le Jardin public.

Rua do Passco, longeant le
Jardin public



Jardin public.

— 128 —

qui se fait généralement à dos d'homme, ou pour mieux dire, sur la tête.

On n'a que l'embarras du choix pour embaucher un portefax. La plupart sont de véritables hercules capables de porter des charges effrayantes.

J'en arrêtai un et, après être convenu du prix et avoir bien débattu toutes les conditions, ce qu'il ne faut jamais oublier de faire en semblables circonstances, tous mes bagages

furent rapidement transportés à mon hôtel;

2^o Faisons maintenant une excursion générale dans la ville. Au fur et à mesure, nous signalerons les monuments rencontrés sur notre route, sans nous y arrêter, nous réservant de parler de chacun d'eux plus longuement dans un des chapitres suivants.



RIO. — Largo da Carioca et Rue d'Assembleia.

Le *Largo da Carioca*, superbe place entourée de maisons à cinq étages, comme on en trouve dans les plus belles capitales du monde, présente un aspect des plus pittoresques et des plus animés. Une foule affairée, bariolée, circule dans toutes les directions.

C'est un des points les plus commerçants. Ici s'épanouit, à la devanture des magasins de comestibles, un assortiment de tous les fruits des tropiques : oranges, bananes, ananas, mangues, etc., et comme primeurs plusieurs de nos espèces européennes : cerises, raisins, pêches.

Puis ce sont des confiseurs rivalisant avec nos plus luxueuses boutiques parisiennes. Au Brésil, les dames sont gourmandes et le choix des bonbons est très varié. Les fruits confits constituent une spécialité importante.

— 129 —

Des magasins de bijouterie étaient leurs trésors et leurs pierres merveilleuses qui scintillent sous les rayons d'un soleil ardent.

Un cinématographe fort bien monté attire le public par ses affiches originales et la variété de ses sujets. Ce genre de spectacle est fort goûté et on ne peut faire un pas sans en rencontrer d'autres semblables, tous luttant d'actualité et d'originalité.

N'oublions pas les marchands de tabac, aux comptoirs bien achalandés, où l'on peut trouver les plus beaux produits du Brésil et de la Havane.

Prenant sur la droite, voici la *rue d'Assemblea*, qui se dirige directement vers le port. Sillonnée de tramways et très bien entretenue, c'est un plaisir de la parcourir en s'arrêtant devant les magasins variés que l'on rencontre sur sa route.



RIO. — Avenida central.

Une chose remarquable à Rio, c'est l'absence de la poussière. Rien de pareil à certaines de nos villes européennes, où ce fléau empoisonne les promenades. L'eau abonde et les arrosages sont fréquents. Bien que la pluie soit inconnue pendant la plus grande partie de l'année, les arbres conservent leur feuillage intact, ce qui contribue pour beaucoup à entretenir la gaieté du paysage.

On ne tarde pas à déboucher sur une place immense, *Praça 15 de Novembro*, dont le centre est occupé par un beau square, bien planté et bien entretenu, où s'élève la statue équestre du général Osorio. Sur les côtés, un kiosque, tout

enguirlandé de lianes fleuries, sert pour les concerts très suivis qui se donnent deux ou trois fois par semaine.

A gauche s'élèvent le ministère de l'Industrie, avec ses magnifiques palmiers, aussi hauts que le monument, et le Télégraphe national, où siège depuis peu de temps le ministère de l'Agriculture.

La place traversée, nous trouvons devant nous la *Rua Direita* qui se prolonge, à droite et à gauche, parallèlement

à la mer et, comme nous le verrons, à l'*Avenida Central*. Elle porte aussi le nom de *Rua 1.º de Março*.

Devant nous s'élèvent les églises de la Cathédrale (ancienne Chapelle Impériale), et du Carmo, puis, à droite, les bâtiments de la Poste.

C'est dans ces parages que l'on rencontre la plupart des

changeurs, ainsi que de nombreuses pharmacies dont quelques-unes constituent des établissements modèles.

Des cafés tendent les bras aux promeneurs altérés, offrant soit d'excellent café, soit de la bière locale qui ne manque pas de certaines qualités et qui possède, en tout cas, le mérite d'être fraîche.

Au niveau de la poste, à gauche, commence la *Rua do Ouvidor* et plus loin celles *do Rosario, do Hospício, da Alardega, do General Camara, Theóphilo Ottoni et Visconde de Inhaúma*, moins brillantes, mais fort commerçantes.

La *Rua do Ouvidor* mérite de nous arrêter un moment : c'est certainement une des plus pittoresques de Rio et une de celles ayant gardé leur ancién cachet d'originalité.

Très étroite, mais minutieusement entretenue, elle n'est pas accessible aux voitures. Elle ressemble à certaines rues



RIO. — Avenida Central.

espagnoles et a beaucoup d'analogie avec la fameuse rue des Sierpes, de Séville.

On l'a comparée avec assez de raison à quelques-uns de nos passages parisiens, celui des Panoramas, par exemple, ou à l'ancien Palais-Royal, avec cette différence qu'elle est à ciel ouvert.



RIO. — Le Théâtre municipal.

C'est là que l'on trouve les plus belles boutiques et les magasins de premier ordre.

A droite et à gauche, c'est un ruissellement de bijoux, plus fantastiques les uns que les autres. Les diamants se jouent avec les rubis, les rubis avec les saphirs ; les tourmalines rivalisent avec les émeraudes, dont elles possèdent quelquefois presque l'éclat.

Les magasins de modes étaient toutes leurs tentations féminines. C'est également là que se trouvent les grands restaurants, les librairies importantes : celle de Francisco Alves et Cie, la mieux installée de toutes, et celle de la maison Garnier, une des rares maisons françaises de Rio ; les fleuristes, les confiseurs, quelques cafés, etc.

Cette rue constitue une sorte de lieu de rendez-vous où, vers quatre heures, chaque jour, le « tout Rio » tient à se

montrer. C'est là, surtout le mercredi, que se promènent dans tout leur éclat et toute leur grâce, nombre de charmantes Brésiliennes qui, comme nos Parisiennes, parcourent les magasins, s'arrêtent devant les étalages des bijoutiers, admirant les diamants qui ne sont pas plus brillants que leurs yeux ou les perles aux reflets nacrés, moins blanches que celles qu'elles laissent voir entre leurs lèvres roses.

Beaucoup sont fort belles, avec un teint mat, de grands yeux veloutés et une opulente chevelure. On les dit coquettes... j'entends quant à la question du costume et, il faut bien l'avouer, elles portent admirablement la toilette, qu'elles savent agrémenter de gestes souples et harmonieux, du plus gracieux effet.

Elles aiment également les parfums; il en existe au Brésil certains qui, je crois, inconnus à Paris, sont d'une suavité tellement particulière que la vertu des pauvres mortels exposés à les respirer se trouve soumise quelquefois à de dures épreuves.

J'oubliais de citer les barbiers qui, dans la *Rua do Ouvidor*, occupent une place importante.

J'aurai plus loin l'occasion de parler du prix de la vie au Brésil. Je ne puis, cependant, dès maintenant, ne pas donner un souvenir au brave perruquier de la *Rua do Ouvidor*, chez lequel, le premier jour de mon arrivée, me conduisit ma mauvaise étoile. Non seulement il me garda une grande demi-heure sous sa coupe, n'en faisant pas davantage qu'à Paris,



RIO. — Avenida central : maison mauresque.

où nos artistes capillaires nous demandent vingt sous, mais il cota son intervention à 2.500 reis, quelque chose comme 4 fr. 50.

A ce prix exorbitant, je jurai, mais un peu tard, que je ne retournerais pas souvent me faire raser!

En suivant dans toute sa longueur la *Rua do Ouvidor*, on laisse latéralement d'autres petites voies parallèles, tout aussi pittoresques et non moins intéressantes à parcourir : les rues do Carmo, da Quitanda, Nova do Ouvidor, puis l'*Avenida Central*, qui la coupe perpendiculairement ; après quoi, en continuant toujours, on aboutit à la place S. Francisco de Paulo, où s'élève une belle église.

L'École Polytechnique remplit un des côtés de la place.

A gauche, commence la rue du Théâtre qui aboutit à la place Tiradentes, avec un joli square au milieu duquel s'élève la statue équestre de D. Pedro I^{er}; dans cette place on remarque plusieurs théâtres.

La partie centrale est occupée par la statue de José Bonifacio.

Continuant toujours, on ne tarde pas à rencontrer sur la gauche, une rue qui mène directement au parc de la place de la République, le plus étendu de la ville, le plus beau et le plus pittoresque au point de vue décoratif.

Il couvre un espace de 198.000 mètres carrés. Entouré d'une magnifique grille et de forme carrée, il possède quatre entrées, l'une en face de la *Rua do Hospicio*, l'autre du quartier général de l'armée, la troisième du quartier général des pompiers, et la quatrième en face de la *rue do Aréal*.



RIO. — Avenida Mem de Sá.

Admirablement planté et dessiné, il constitue un véritable jardin botanique où l'on peut rencontrer presque tous les types brésiliens un grand nombre d'autres appartenant aux régions tropicales.

Il est parcouru par un petit ruisseau artificiel, formant des lacs charmants, alimenté par l'eau provenant d'une belle cascade également artificielle, au-dessous de laquelle s'ouvre une sorte de grotte, parsemée de stalactites don-

nant facilement accès à la partie supérieure.

Des cygnes et autres oiseaux aquatiques prennent leurs ébats sur les pièces d'eau, que réunissent des ponts rustiques.

De plus, s'ébattent en liberté, sur toute l'étendue des pelouses, de nombreux petits animaux, mammifères ou oiseaux, dont la plupart sont à peu près apprivoisés.

Rien n'est plus gracieux ni plus poétique que ce magnifique parc, quand le matin,

à l'ouverture, on se perd dans ses méandres. Au milieu d'une végétation luxuriante, on respire un air d'une pureté absolue, qui embaument les émanations subtiles d'une multitude de plantes aux parfums les plus variés.

L'artiste trouve, en ces lieux, de véritables enchantements et le touriste photographie l'occasion de prendre d'admirables clichés.

Revenant sur ses pas, par le même chemin ou par des rues parallèles à celles parcourues, on rejoint l'Avenida Central, la principale artère que l'on peut comparer à notre avenue



RIO. — Parc de la Praça da República.

de l'Opéra, qu'elle égale en splendeur, si même elle ne la surpasse pas.

En tout cas, elle est quatre ou cinq fois plus longue et beaucoup plus large.

Elle est bordée de superbes maisons remarquables par leur architecture différente.

Admirablement construites avec tous les raffinements du confort moderne, on peut y observer tous les styles. Une des plus fantaisistes représente l'art mauresque. Une des plus hautes abrite le *Journal du Brésil* et peut servir de point de repère pour s'orienter.

Partant de la mer à l'Est, elle n'est pas encore complètement terminée, mais quelques mois encore et elle viendra aboutir directement à la magnifique Praia de Santa Luzia; les Brésiliens peuvent en être fiers.

Les boutiques de l'Avenida Central ne le cèdent en rien, comme luxe de décoration, à celles de la Rua do Ouvidor.

Tous les genres d'industrie y sont représentés : bijoutiers, magasins de modes, de chaussures, de chapeaux, etc., grands cafés, où l'on peut prendre des glaces excellentes. Photographies artistiques, où s'étaillent toutes les vues de la capitale et des environs, marchands de comestibles, grandes pharmacies, papeteries, et, comme nous l'avons déjà dit, de nombreux cinématographes se faisant une terrible concurrence.

C'est là également qu'on peut faire l'acquisition de jolies pierres de couleur, à rapporter comme souvenirs de voyage; mais je ne saurais trop engager les amateurs à prendre des



RIO. — Rua da Quitanda.

— 136 —

renseignements avant de faire leurs achats, sous peine, en certains endroits, que je ne puis naturellement mentionner plus clairement, d'être exposés à payer les objets dix fois leur valeur.

Comme collectionneur, j'ai pu me rendre compte de l'exactitude de ce que j'avance. Heureusement qu'en revanche j'ai rencontré deux ou trois maisons dont les propriétaires se sont mis en quatre pour m'être agréables et m'ont permis de faire



RIO. — Parc de la Praça da República.

chez eux, dans des conditions acceptables, les acquisitions qui m'intéressaient.

Comme en quittant Rio nos relations étaient devenues des plus amicales et que j'ai conservé d'eux le meilleur souvenir, je citerai leurs noms, sûr de rendre service à ceux de mes successeurs qui iront visiter leurs belles collections (1).

Pour ma première journée au Brésil, j'avais bien employé mon temps et je regagnai le Largo da Carioca pour prendre le bond électrique.

J'en dirai quelques mots, en passant, pour ne plus y revenir.

(1) MM. Durisch et C°, rua da Alfândega et Miguel da Silva Ribeira, 157, Avenida Central.

— 137 —

Les voitures, ouvertes des deux côtés, garnies de banquettes transversales, sont très confortablement aménagées.

On peut y fumer, excepté sur les trois premières banquettes.

La plus grande politesse règne entre les voyageurs, qui se dérangent pour laisser monter une dame, ou même descendre momentanément pour la laisser passer sans difficulté.

Les départs ont lieu toutes les cinq ou six minutes. La voie, encaissée



RIO. — Parc de la Praça da República.



RIO. — Parc de la Praça da República.

d'abord entre les maisons, s'élargit à mesure qu'on monte et, en quelques instants, on voit se dérouler un panorama

merveilleux; on domine la ville entière et toutes ses collines apparaissent ainsi que les moindres détails de la baie.

Le bond passe sur un viaduc qui domine la ville à une hauteur de 37 mètres. Des palmiers énormes, plantés à sa base, s'élèvent plus haut que lui!

Le viaduc traversé, la voie grimpe au flanc de la colline de Santa Thereza, ayant à sa droite des fourrés inextricables, vestiges des forêts vierges défrichées d'hier et laissées.



RIO. — Palmier envahi par un immense Phytodendron.

sant voir à gauche un panorama inoubliable de grandeur et de grâce.

Ces deux aspects, sont véritablement impressionnantes.

Ce bond conduit jusqu'à Sylvestre, dernière station où l'on prend le funiculaire qui mène jusqu'au sommet du Corcovado.

Pour aujourd'hui, nous descendrons à la première station, celle de Curvello.

Après une journée aussi bien remplie, j'avais droit au repos et ce fut avec



RIO. — Parc de la Praça da República.

plaisir que j'aperçus de loin les tiges élevées des beaux palmiers bordant la terrasse de l'hôtel Bellevue.

C'est le cas de parler un peu de cet établissement, digne d'être recommandé à tous les points de vue, et qui est plutôt une pension de famille qu'un hôtel.

Les voyageurs de passage y sont rares, pour la bonne raison que, la clientèle habituelle étant composée de familles américaines ou portugaises qui viennent y faire de longues cures d'air, sous ce



RIO. — Parc de la Praça da República, touffe d'Euphorbia canariensis.



SANTA-THÉREZA. — En montant à Sylvestre.

climat incomparable, il est assez difficile d'y trouver de la place.

— 140 —

C'est grâce à M. Monnerie, un ami et un ancien client de la maison, que j'avais pu profiter d'une chambre disponible.

Inutile d'insister sur le confort général. Ma chambre est vaste et aérée, avec deux grandes fenêtres s'ouvrant sur le magnifique panorama de la baie, inondée de soleil que tamise d'un côté l'ombre d'un arbre à pain, dont les larges feuilles viennent battre les murailles et de l'autre un réseau de lianes verdoyantes qui s'agitent sous la brise comme un immense éventail.



Hôtel Bellesue. — Jardin.

L'heure du dîner arrivée, je descends dans la salle à manger et je puis, à première vue, me rendre compte de la qualité des clients attitrés de la maison. Ce sont des familles anglaises, des fonctionnaires publics, des professeurs de la Faculté de médecine, etc., bref, des personnalités du meilleur monde avec lesquelles je devais plus tard nouer d'excellentes relations.

Quand j'aurai dit que la cuisine ne laisse rien à désirer, que le personnel est d'une complaisance rare et que M. Bozier, son directeur, d'une intelligence bien au-dessus de sa profession, est devenu mon ami, il ne me restera rien à ajouter pour compléter le tableau.



Hôtel Bellesue.



Hôtel Bellesue.

Une terrasse magnifique entoure l'hôtel embrassant une immense étendue de paysage. Le soir, le coup d'œil est prestigieux. On domine toute la ville, qui semble phosphorescente. Des milliers de lumières scintillent, indiquant par des traits de feu la direction des grandes artères.

Le Morro da Gloria, colline implantée au milieu de la cité, resplendit de mille feux et tout en bas l'œil suit, en un alignement ininterrompu de becs électriques, les sinuosités, le long de la mer, de l'admirable promenade qui, partant de la Praia de Santa Luzia se prolonge sur plusieurs kilomètres, jusqu'à Botafogo et au delà.

Le coup d'œil est superbe et probablement unique. Ajoutez à cela un ciel étincelant d'étoiles, dans les feuillages, des nuées de lucioles qui semblent autant de feux follets voltigeants, et l'on comprendra que, devant pareil spectacle, les heures puissent s'écouler rapidement !

La température d'ailleurs est si douce, la brise si parfumée qu'on resterait toute la nuit en extase et c'est avec peine qu'on se décide à aller prendre un peu de repos.

J'avais emporté une moustiquaire, d'après les avis d'amis empressés.

Je me fais un devoir de déclarer ici que je n'ai pas, dans tout mon voyage, trouvé l'occasion d'ouvrir mon paquet.

Encore une légende qu'il faut détruire. Autrefois, le fléau des moustiques sévissait peut-être. On a fait de tels travaux



Hôtel Bellevue. — Le berceau et M^{me} Bozier,



Hôtel Bellevue.

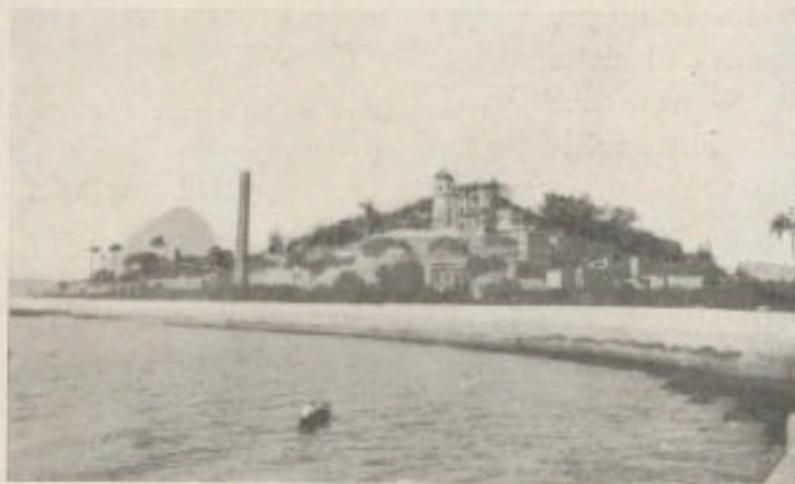
— 142 —

d'assainissement et de desséchement qu'on a réussi à se débarrasser de cette vermine.



Hôtel Bellvue. — Terrasse.

soufflent le soir ne leur permettraient pas de séjourner.



RIO. — Vue prise de la Praia da Lapa.

Il ne faut donc pas s'étonner si, dans ces régions privilégiées, les lits sont dépourvus de moustiquaires. Elles sont inutiles.

— 143 —

Mais, par exemple, ce que l'on peut critiquer, c'est le genre de literie en usage dans le pays.

Sous prétexte de la chaleur, les matelas sont d'une telle minceur qu'ils sont presque théoriques. Ils reposent généralement sur un treillis serré en fils de fer, aussi résistant qu'une planche et les premiers jours il semble qu'on ait dormi sur un lit de camp.

Il faut renoncer à nos vieilles habitudes européennes de faire « la grasse matinée » et sauter à bas du lit quand le coq salue le retour de l'aurore. C'est d'ailleurs le meilleur moment de la journée et les promenades matinales ont un charme tout particulier.

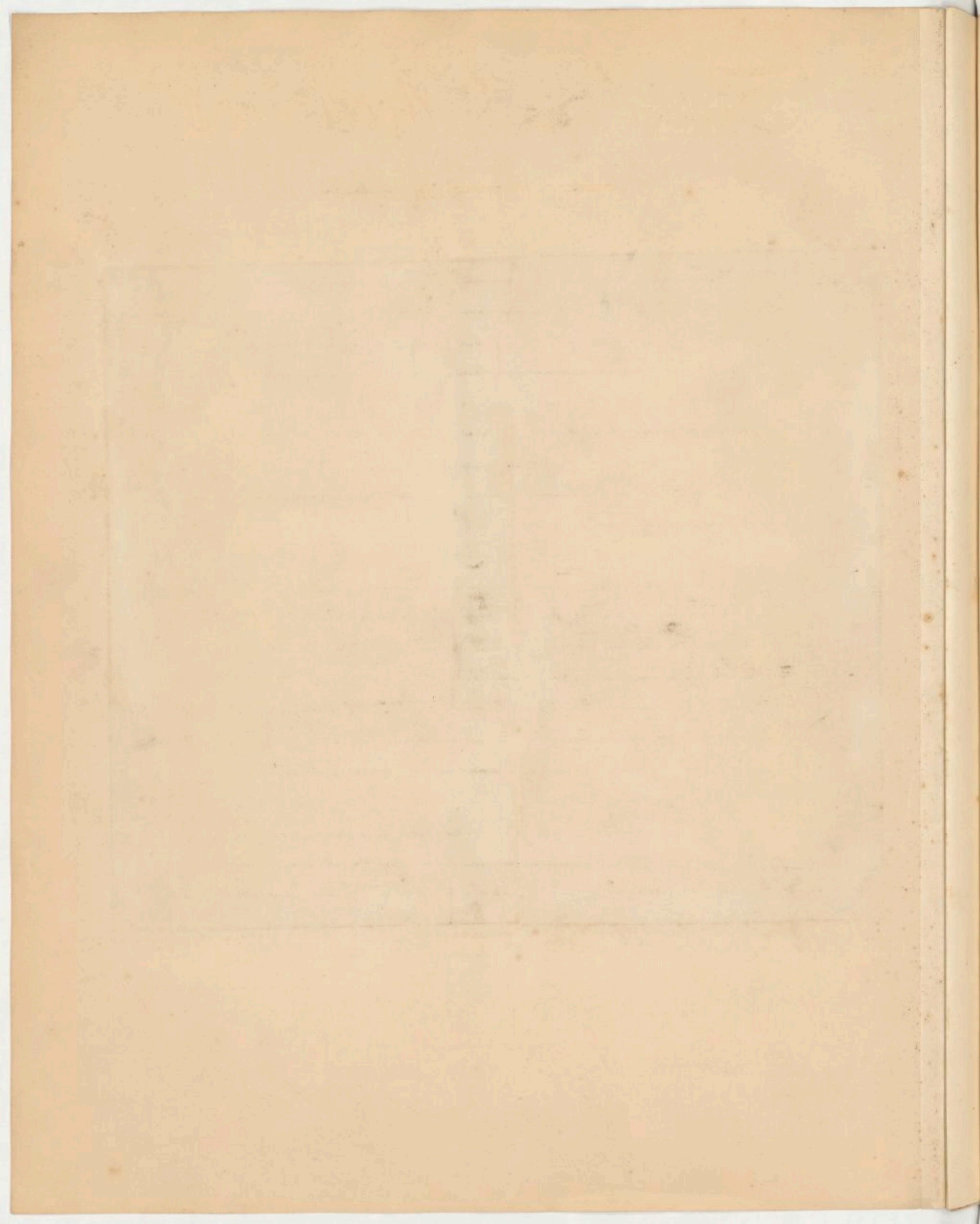


Table des Matières.

	Pages
Itinéraire du Voyage (Carte.)	1
Mon portrait	3
Dédicace à M. Vieira Souto	4 ^{bis}
Avant propos.	5
Preface	8
Papiers officiels de la mission	11-13

Chapitre premier.

Le départ - L'utilité des langues - Mes compagnons de route Bordeaux - L'atlantique - Les cartes postales - Paullac - Adieu à la terre - En mer - Comment on fait connaissance à bord - Le charme des enfants en voyage - Un lever de soleil - Le Commandant Lataste et l'hospitalité à bord - Une voile à l'horizon - La transsé du golfe de Gascogne.	14
--	----

Chapitre II.

L'entrée du Tage - La tour de Bélem - Lisbonne - Ses monuments - Le Jardin Botanique -	20
---	----

Chapitre III.

En route pour Dakar - Le mal de mer - Les Canaries - Une fête à bord - Je suis nommé président - Un discours - Nouvelle fête - Une histoire d'occultisme : le collier d'Ahamosis -	
--	--

Pages
42

Une tombola - Une histoire de commissaire piseur.

Arrivée à Dakar - Promenade à terre - La ville - Le marché
Les femmes indigènes - Les baobabs - Les bijoutiers et le travail de l'or -
Les nègres plongeurs et les amulettes - Leur genre de mentalité - Une
leçon de politesse donnée par l'un d'eux - 49

Gorée - La vie à bord de l'Atlantique - Une leçon de navigation -
Nous rencontrons le "Chili" - Une cure d'air - Passage de la ligne -
La Croix du Sud - La fête nationale - Le père "La ligne" - 57

La côte d'Amérique est en vue - Les balaines - Les jangadas -
Barques indigènes - Pernambuco - La barre à l'entrée du port -
Débarquement mouvementé - Les requins - Les fruits des tropiques -
Les pêroquets de Pernambuco et leur langage - Difficultés de la navigation -
Route semée d'ocueils. 63

Bahia - Merveilleux panorama - Impression en descendant
à terre - L'odeur du nègre - Réflexions sur la race noire - Le
funiculaire et la ville - Les ingénieurs Brésiliens - Retour à bord
et dispute avec les bateleurs - 65

En mer - Les Abrolhos - Nouvelle leçon du Commandant
Cataste - Les dangers de la navigation - Nuit de la machine de
l'Atlantique - Un merveilleux coucher de soleil - La dernière journée
à bord - Arrivée à Rio - 68

Chapitre IV.

Généralités sur le Brésil : Géographie physique - Orographie -
Hydrographie - Constitution géologique - Climatologie - Flore -
Faune - Anthropologie. 77

Chapitre V.

Rio de Janeiro - Débarquement - Les hôtels - Description de

Page

la ville, il y a 50 ans - Promenade dans la ville - Manière de s'orienter - Le quai Pharoux - La place du 15 Novembre - L'avenida central - La douane - Les magasins - La rue d'Ouridor - Tableau de la vie brésilienne - Les dames brésiliennes - Ce que coûte une séance de coiffure - Le parc de la place de la République - L'architecture - Les bonds ou tramways - Le viaduc et la colline de Santa-Theresa - L'hôtel Bellone - Les moustiques - Les lits brésiliens. 86

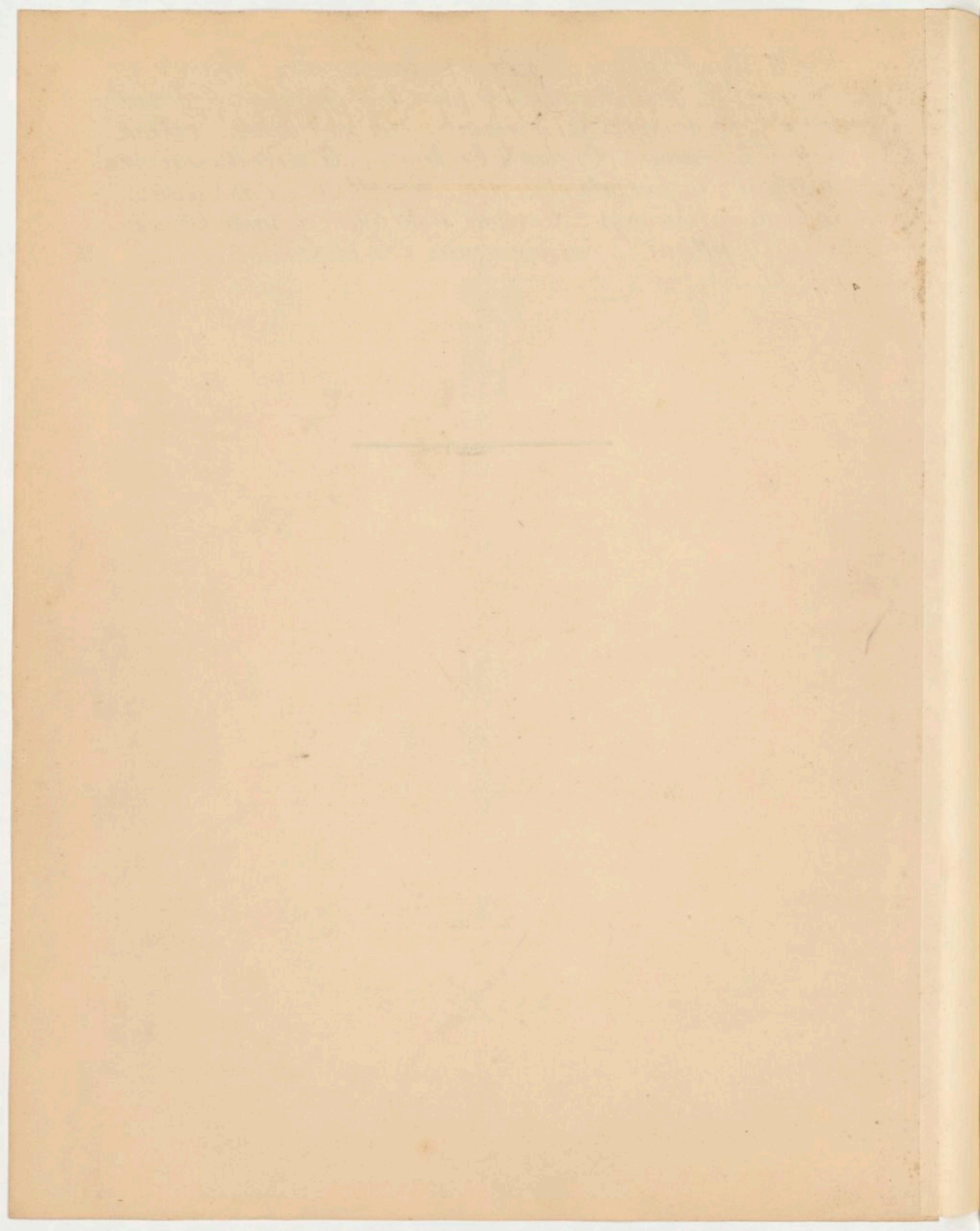
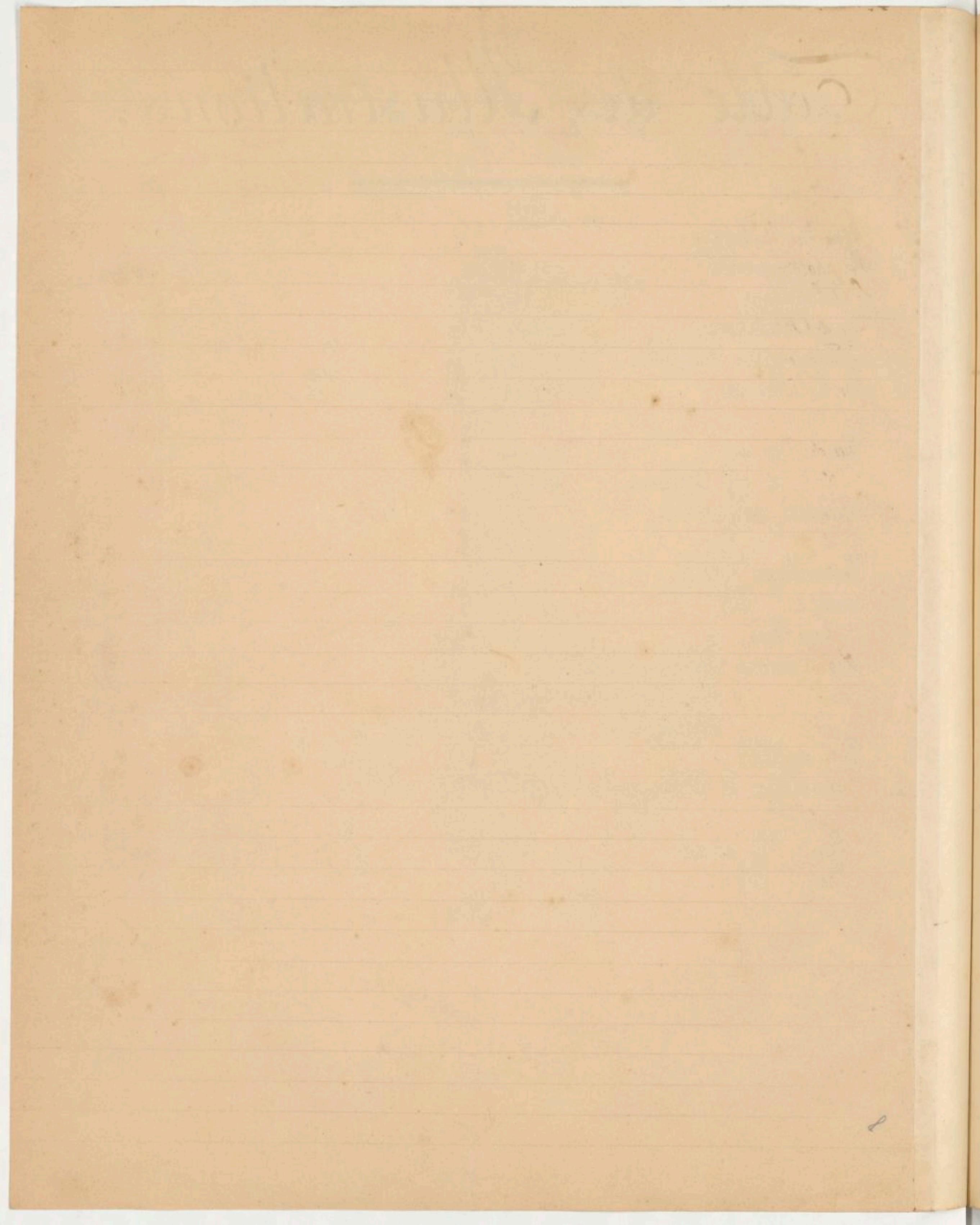
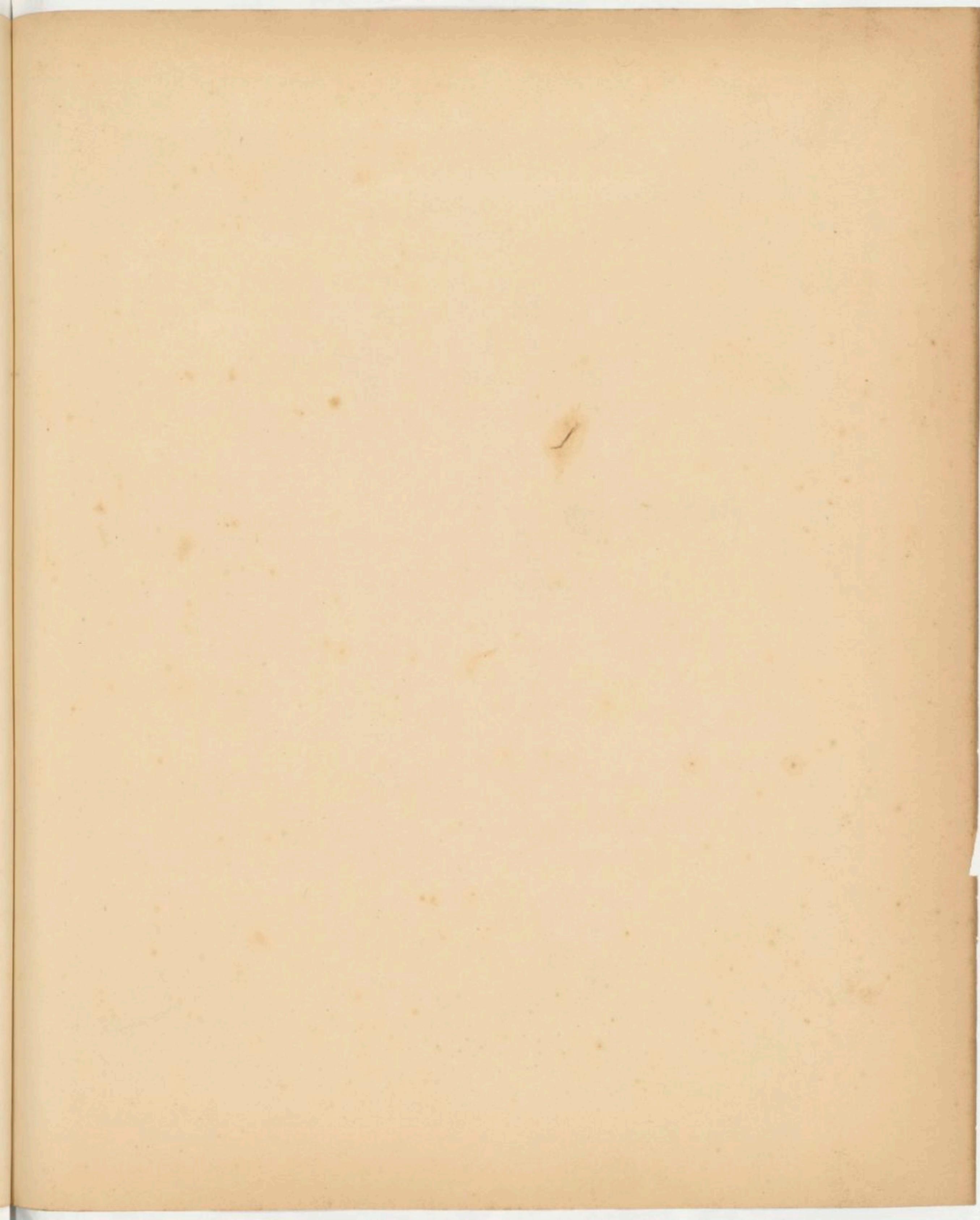
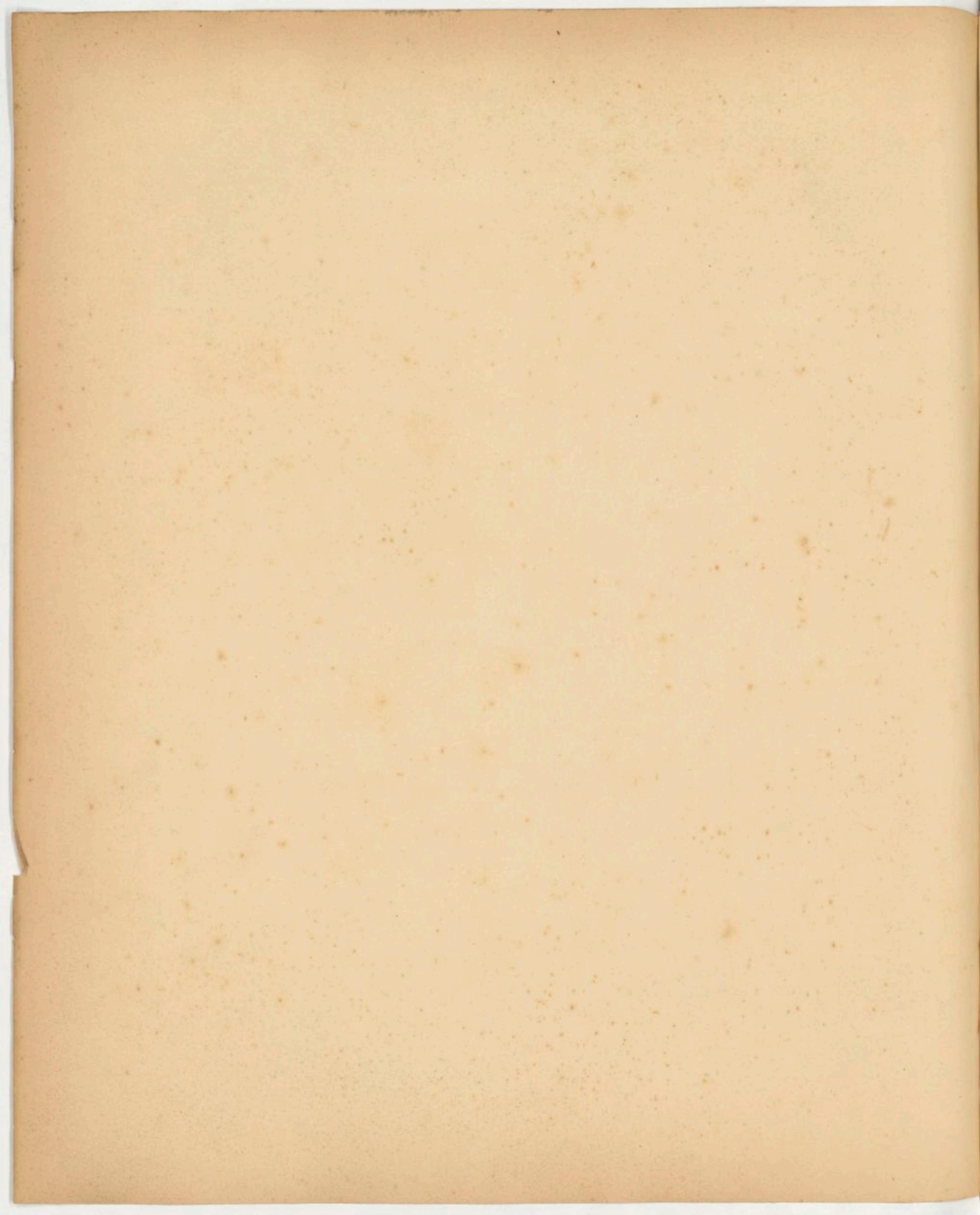


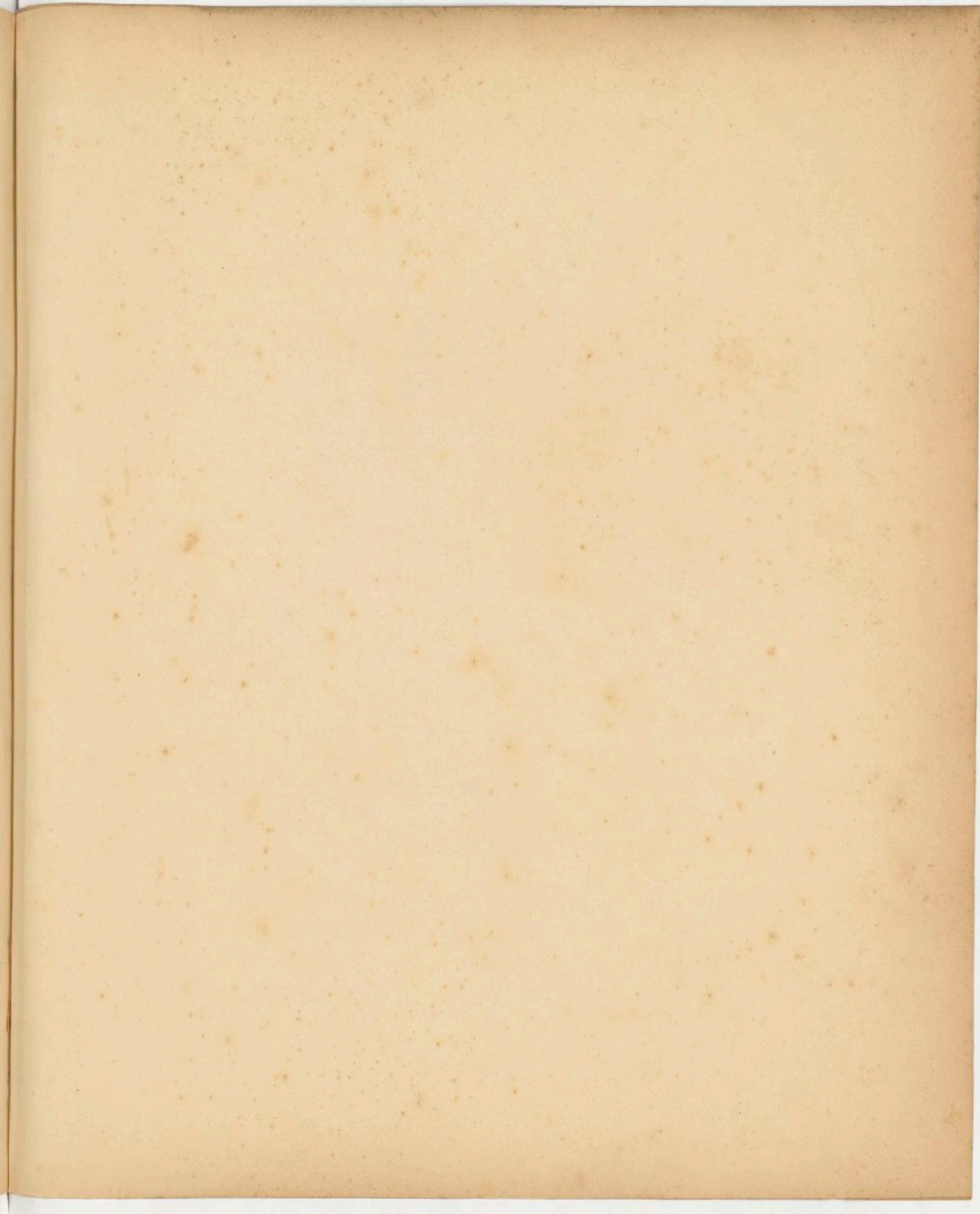
Table des Illustrations.

	Pages
Itinéraire du Voyage	1
Maphotographie	3
L'Atlantique	14
Vues de Bordeaux	15 & 16
Le Tage et la tour de Belém	20
Vues de Lisbonne	21 & 22
^{1^e ^{2^e}}	23 à 29 ^{4^e}
Vues de Dakar	44 à 49
^{1^e ^{2^e ^{3^e Costumes.}}}	50 à 55
Bahia - Olinda	57
^{2^e}	58 à 60
Pernambuco - Vues	61
Bahia - Vues	65 ^{6^e}
Le Cap Suio	67
Rio de Janeiro - Vues panoramiques	69
^{2^e - Vues (Cartes postales)}	69 à 71
^{2^e - Photographies}	72 à 75
Plan de Rio.	76 ^{bis}
Tout n'ierge - Photographies	81 & 82
^{2^e - ^{2^e}}	84
Rio - Vues diverses	87 à 97
L'hôtel Bellevue	101



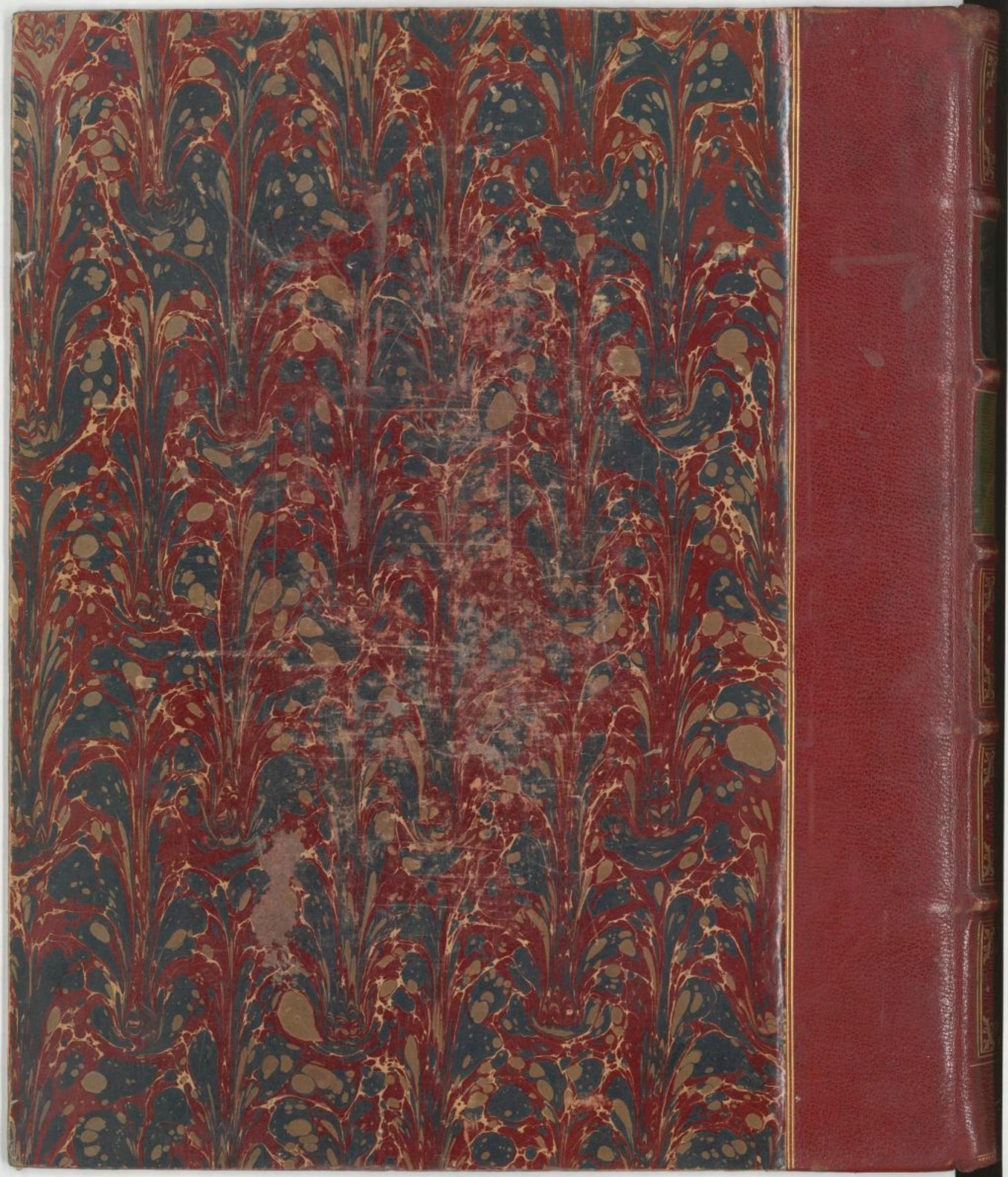












DOCTEUR LATTEUX

VOYAGE
AU BRESIL

I

1909